

Frontière barbare

Serge Brussolo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Serge
Brussolo

Frontière barbare

INÉDIT



folio
SF

Serge Brussolo

Frontière barbare

Gallimard

Écrivain prolifique, adepte de l'absurde et de la démesure, Serge Brussolo, né en 1951, a su s'imposer à partir des années 1980 comme l'un des auteurs les plus originaux de la science-fiction et du roman policier français. La puissance débridée de son imaginaire, les visions hallucinées qu'il met en scène lui ont acquis un large public et valu de figurer en tête de nombreux palmarès littéraires.

Le Syndrome du scaphandrier, *La Nuit du bombardier* ou *Boulevard des banquises* témoignent de l'efficacité de son style et de sa propension à déformer la réalité pour en révéler les aberrations sous-jacentes. Son nouveau roman, *Frontière barbare*, paraît directement en poche, dans la collection Folio SF.

David Sarella scrutait l'herbe depuis dix minutes à la recherche d'un indice qui aurait pu trahir la nature réelle de cette prairie si verte, *si paisible*. Il ne parvint qu'à mettre en fuite un lièvre qui, en trois bonds, se propulsa hors de portée de cet étranger dont émanaient des phéromones chargées d'angoisse.

« Pas la peine de vous user les yeux, doc, lâcha le sergent. Vous ne verrez *rien*. Vous n'entendrez pas la moindre détonation, pas le plus petit cri d'agonie... Tout ça est filtré, recyclé. L'étanchéité est totale. Même les animaux n'ont pas conscience de ce qui se passe sous la terre. »

David s'ébroua, honteux de s'être conduit en touriste. Certes, il n'était pas un débutant, il savait à peu près tout ce qu'il y avait à savoir sur les RUCA — Restricted Underground Conflict Areas —, autrement dit les zones de conflit souterraines, mais il ne pouvait s'interdire d'éprouver la même stupeur mêlée d'émerveillement à chaque nouvelle visite.

« D'accord, soupira le soldat. Respectons la procédure. Je vais vous débiter le topo habituel comme m'y oblige le règlement. Je suis le sergent Bram Carmody, matricule 10-346-789, de l'USMC, je serai votre guide et votre ange gardien durant la mission. Sous nos pieds s'entassent les dix étages du plus grand bunker jamais construit. Voyez ça comme un immeuble enterré, un immeuble composé de salles gigantesques dont chacune mesure cinq kilomètres de long, trois de large. Le plafond de chaque local culmine à trente mètres. Et à l'intérieur de chacune de ces salles...

— *Se déroule une guerre...*, compléta David.

— Exact. Une guerre conventionnelle, moderne, voire archaïque, selon la méthode choisie par les belligérants. Les salles sont hermétiques et conçues pour résister aux explosions. Elles ne laissent filtrer aucune radiation, gaz toxique ou virus.

— Bref, on peut s'y exterminer sans embêter ses voisins !

— Comme vous dites, doc. Mais c'est ce qu'on a imaginé de mieux pour empêcher que les guerres ne détruisent flore, faune et populations à la surface de la planète. Depuis l'accord 37 de New Tokyo, tous les conflits doivent désormais se dérouler en champ clos,

dans une enceinte sécurisée où s'affrontent les champions des nations belligérantes. Quand deux factions ennemies veulent régler une querelle, se livrer à une quelconque épuration ethnique, elles louent un local à l'intérieur de la RUCA, y descendent soldats, matériel, munitions, et s'y enferment pour s'entre-tuer sans polluer la nature. De cette manière, on évite les cultures contaminées par la radioactivité, les champs truffés de mines antipersonnel, les villes en ruine... La surface de la planète reste intacte, préservée. Toutes les horreurs se déroulent dans le sous-sol, loin du regard des populations. »

David laissa une fois de plus son regard courir sur la plaine. Dans la trouée d'un buisson, une biche l'observait. Il retint un juron. La première fois qu'il était venu ici, il s'était préparé à découvrir une terre empoisonnée par les infiltrations toxiques suintant du sous-sol. De l'herbe jaune, des ronces, des rats pelés zigzaguant au fond d'interminables crevasses. Un paysage de film d'épouvante. Au lieu de quoi, il avait déambulé dans un décor champêtre sorti d'un dessin animé aux couleurs trop vives. N'y manquait qu'une Blanche-Neige, des pinsons gazouillant perchés sur la tête !

Aujourd'hui encore, il n'aimait pas le sourire goguenard du sergent qui, à l'évidence, prenait un malin plaisir à se payer sa fiole.

« Excusez-moi, doc, grogna Carmody, mais je n'ai pas très bien compris en quoi consistait votre spécialité ? Vous êtes toubib ? chirurgien ? »

David s'efforça de dissimuler son agacement, sa lassitude. Combien de fois lui poserait-on la même question ?

« Je suis exovétérinaire, fit-il d'un ton qu'il espérait aimable. J'étudie et je soigne ce qu'ordinairement on appelle des *monstres*. On fait appel à moi dès qu'il s'agit de modérer les ardeurs de certains spécimens. Ou plus exactement quand on souhaite les *domestiquer*. Vous savez que depuis la loi 634 votée par l'Organisation des planètes unies on n'a plus le droit de supprimer les exomorphes sans qu'une commission d'enquête ait au préalable statué sur leur potentiel destructif ?

— Ouais, grogna le sergent. On nous l'a assez rabâché pendant nos classes. Même que ça nous a pas mal compliqué le boulot sur les mondes non affiliés à l'OPU, là où un bon lessivage n'aurait pas été de trop ! »

David ne releva pas. Il ne se sentait nullement le courage d'entamer une polémique aux arguments usés jusqu'à la corde. La plupart voyaient en lui un benêt, un apôtre confit en naïveté et qui n'aspirait

qu'à enfourner sa tête dans la gueule du lion. En réalité, il n'avait pas droit au titre de « docteur » dont on l'affublait systématiquement. Aux yeux des mandarins de la faculté, il n'était qu'un rebouteux, un tripatouilleur de drogues, un chimiste fumeux et suspect qui s'efforçait de transformer en moutons des tueurs pathologiques. Les exovétérinaires n'étaient appréciés ni de la populace ni des intellectuels. La profession restait menacée, il aurait suffi d'un décret pour l'interdire. Chaque fois qu'un exomorphe « réhabilité » oubliait de prendre ses médicaments, pétait les plombs et massacrait la clientèle d'un supermarché, la controverse refaisait surface dans les médias et les réseaux sociaux. Les exovétérinaires étaient montrés du doigt, accusés de complicité criminelle.

David n'ignorait pas que ses propres enfants, Kevin et July, quatorze et douze ans, avaient honte de lui. Quand on leur demandait la profession de leur père, ils répondaient « dentiste ». Son épouse, Ula, infirmière dans la même branche, était la seule à le soutenir, sans toutefois nourrir d'illusions quant à leur valeur professionnelle. De temps à autre, après l'amour, lorsqu'ils reposaient peau contre peau sur le lit humide, elle allumait une cigarette euphorisante et soupirait :

« Faut dire la vérité. On est des ratés, toi et moi. On a pris cette orientation parce qu'on n'était pas assez doués pour faire de la médecine de combat. La chirurgie de champ de bataille, ça, c'est la voie royale ! Savoir rafistoler de jeunes gars mis en pièces par des armes de plus en plus sophistiquées, ça, c'est un vrai métier ! On a choisi les monstres, parce que c'était plus facile, moins risqué. Si on se trompe dans les dosages et qu'on en tue un — ou dix ! — personne ne s'avisera de nous traîner en justice, pas vrai ? On est protégés par la loi du silence qui règne dans les services de santé. Tu le sais, je le sais. Quelque part, on souhaiterait nous voir commettre davantage d'erreurs de diagnostic et nous transformer secrètement en dératiseurs ! »

David détestait quand Ula se laissait aller de la sorte. Il lui semblait qu'elle dévoilait alors sa véritable personnalité. Celle d'une inconnue qui, d'ordinaire, se dissimulait sous le masque de la femme qu'il avait épousée, telle une espionne déguisée en ménagère pour les besoins d'une mission secrète.

La voix du sergent Carmody le tira de ses pensées :

« Ah ! alors c'est pour ça qu'on vous fait descendre. Vous allez soigner les monstres du cinquième sous-sol ?

— On m'a demandé de les calmer parce qu'ils deviennent incontrôlables et se retournent contre leurs employeurs. La

commission d'éthique estime que cela risque de fausser l'issue de la guerre. Ils veulent éviter que les belligérants utilisent ce prétexte pour refuser d'acquitter le loyer du local. »

Le prix de location des zones d'affrontement souterraines atteignait des sommes astronomiques, les factions en présence avaient donc intérêt à liquider leurs querelles le plus rapidement possible. Une guerre qui s'éternisait endettait une nation pour les siècles à venir.

« Bon, soupira le sergent, on n'est pas ici pour compter les lapins, alors on y va. »

Il se dirigea vers une construction de béton noyée dans la verdure.

« C'est l'entrée de l'ascenseur, se crut-il forcé d'expliquer. Ça dessert les niveaux enterrés. C'est par là qu'on achemine hommes et matériel. Comme vous le savez, personne ne se bat de la même manière. Certains utilisent des armes modernes, mais d'autres choisissent des épées, des boucliers, des lances... parce qu'ils jugent ça plus noble, ou parce que ça fait partie d'un rituel. C'est un peu le folklore. Il y a des étages où les gars s'affrontent en armure, comme au Moyen Âge, d'autres où ils font ça style guerres napoléoniennes, vous voyez le genre ! Mais on loue également aux extraterrestres, et là c'est plus compliqué, carrément glauque. En guise de tanks, de canons et d'avions, ils se servent d'animaux... des monstres genre éléphants cauchemardesques, dragons cracheurs de feu ou ptérodactyles qui pondent des œufs explosifs sur la tête des soldats. Ça craint un max. »

Il grimaça sous l'effet d'un souvenir pénible, et resta silencieux jusqu'à l'ouverture de la porte coulissante.

La cabine était assez spacieuse pour contenir trois mammoths. Elle empestait l'acier et l'oxygène en conserve des recycleurs. Ses parois étaient constellées de creux et de bosses. David fit un pas en avant et, instinctivement, huma l'air ambiant à la recherche de phéromones exomorphes. Certains animaux sécrétaient des odeurs capables de rendre un humain fou de terreur et de le pousser au suicide. Ainsi les « putois » d'Antarès 445HB étaient-ils équipés de glandes anales vaporisant des substances hallucinogènes si puissantes qu'elles effaçaient instantanément la mémoire de leurs ennemis, laissant leur cerveau plus vierge que celui d'un nouveau-né.

Peut-être aurait-il dû sortir son masque respiratoire ?

Carmody devina ses inquiétudes, car il lança :

« Pas de panique, doc. Les recycleurs ont tout nettoyé. Je vous le répète, aucune émanation ne peut filtrer hors des salles de combat. C'est super-étanche. On y est obligés. Songez qu'à certains niveaux les

gars s'affrontent à coups de virus mortels. »

Dès qu'elle se mit en branle, la cabine s'emplit d'échos caverneux. Elle s'enfonçait dans les entrailles du complexe souterrain avec une lenteur exaspérante. Une fois encore, David se demanda ce qu'il faisait là. L'excitation des premières années l'avait quitté. Contrairement à Ula, il avait adoré ce boulot, et jamais il ne l'avait considéré comme une « facilité », une voie de garage réservée aux étudiants médiocres. Longtemps, il avait cru qu'Ula partageait sa passion pour l'exozoologie, la découverte des espèces inconnues, invraisemblables, dangereuses et fascinantes. Il lui avait fallu un moment pour comprendre que la jeune femme aimait avant tout le pouvoir que la chimie lui conférait sur ces « bêtes » monstrueuses aux facultés extravagantes. Il y avait de la dompteuse en elle. Aucune compassion, juste la jouissance secrète de la domination. Le danger l'avait toujours excitée, *sexuellement*. Savoir que le monstre qu'elle venait de placer sous perfusion d'antidopamine aurait pu la déchiqueter la rendait moite de désir. Combien de fois avait-elle exigé que David la culbute sans attendre, sous le regard vide d'un exomorphe anesthésié ?

« Allez ! le fustigeait-elle. Ne fais pas ton curé ! Tout le monde aime ça ! Mes copines font pareil. C'est super-bon ! Sois cool, pour une fois ! »

Ces crises de frénésie laissaient David mal à l'aise. Il n'était guère amateur de fantasmes. Dans les rapports sexuels, il avait tendance à se montrer trop tendre, Ula le lui reprochait. Elle avait besoin d'emportement, de violence, d'être jetée hors d'elle-même, de se faire peur.

« J'étais née pour être aventurière, répétait-elle. Je m'imagine bien en call-girl interplanétaire. On m'aurait payé des fortunes pour copuler avec des extraterrestres à l'anatomie compliquée. »

Elle disait cela pour le provoquer, le bousculer. Du moins l'espérait-il... Il la soupçonnait de s'ennuyer. Souvent, il rêvait qu'elle le quittait, les abandonnant, lui et les gosses, pour s'en aller mener une vie exaltante et dangereuse aux confins du système solaire, là où fleurissaient les trafics les plus aberrants.

« On est arrivés ! », annonça le sergent.

Les battants de la cabine coulissèrent, révélant un interminable couloir aux parois métalliques que sillonnait une foule en uniforme affairée.

« Toute l'architecture est en titane, expliqua Carmody. Les cloisons sont doublées de plomb, aucune radiation ne peut les traverser.

L'insonorisation est totale. »

David examina la paroi où ondulait son propre reflet. Difficile d'imaginer que derrière cet obstacle des hommes mouraient déchiquetés par les explosions, coupés en deux par les rafales d'armes automatiques, que des bombes explosaient, cinglant les murs de leurs shrapnells...

« Suivez-moi, ordonna Carmody. Y a une masse de formulaires à remplir. Vous devez signer une décharge au cas où vous seriez tué au cours de l'intervention.

— Je sais, soupira David.

— Vous avez lu le contrat d'assurance ? Le montant de la prime qui sera versée à votre famille ?

— Oui, oui... mon agent s'en est occupé. »

Il passa l'heure suivante coincé dans un bureau minuscule, à parapher à l'aide de son *hanko*¹ une masse invraisemblable de contrats et de décharges que Carmody contresigna au moyen du *jitsu-in*² de la RUCA. Il apprit ainsi qu'au cas où son corps demeurerait irrécupérable un mannequin hyperréaliste à son effigie, en simili-épiderme, serait fourni à sa famille afin que son cercueil ne soit pas vide. Le service psychologique des armées entendait ainsi faciliter le travail de deuil des familles, travail qui se trouvait compromis en l'absence de dépouille mortelle. De sérieuses études comportementales l'avaient prouvé.

Quand il eut terminé, Carmody l'entraîna au service des fournitures afin de lui remettre son équipement.

« Je vais encore jouer les hôtesse de l'air, débita-t-il avec cette courtoisie condescendante que les militaires réservent aux civils. Je sais que vous êtes déjà au courant, mais la procédure m'oblige à vous réciter le discours habituel sur l'utilisation des combinaisons de protection NII. Rien à voir avec les gilets pare-balles du passé. Ils arrêtaient les projectiles, c'est vrai, mais ceux qui les portaient étaient souvent tués par l'onde de choc, ou, s'ils avaient de la chance, s'en tiraient avec des organes majeurs plus ou moins contusionnés, rate ou foie éclatés, etc. Les combinaisons No Impact Injury, comme leur nom l'indique, vous mettent à l'abri des impacts en déviant les projectiles qui menacent de vous percuter. Lorsqu'une balle, une flèche ou n'importe quoi traverse le champ de détection enveloppant le vêtement, une réponse pulsionnelle est aussitôt générée, qui inverse la force cinétique et provoque un ricochet. En langage clair, le projectile est envoyé là d'où il vient. Et le mec qui vous a pris pour cible se le ramasse en pleine gueule. Vous pigez, doc ? »

David hochait la tête. Il détestait les combinaisons NII. Elles avaient l'apparence d'un pyjama de bébé équipé d'une cagoule. Une fois qu'on s'y trouvait enfermé, on transpirait comme un damné. Pour couronner le tout, elles avaient tendance à déclencher des mycoses et des eczémas tenaces au niveau des aisselles, du sillon interfessier et des testicules.

Le sergent grimaça un sourire qui se voulait complice.

« Allez, doc, grogna-t-il, je sais qu'on a l'air con là-dedans, mais on ne vous laissera pas descendre sans équipement réglementaire. »

David enfila le vêtement blanc. Tous les prestataires de service devaient se plier aux règles, seuls les membres du clergé en étaient dispensés.

« On va devoir se déguiser, ajouta Carmody avec une grimace d'excuse. Les gus à qui nous allons rendre visite sont des barbares. Si on veut établir le contact, il faut accepter leurs coutumes, opter pour le camouflage. Ça ne m'enchant pas plus que vous mais c'est comme ça. Étant donné vos attributions, vous enfilerez une panoplie de sorcier. C'est à peu près le seul vêtement qu'ils respectent, parce qu'il leur flanque la trouille. Je jouerai le rôle de l'assistant. Ne rigolez pas. Nos vies en dépendent. Une fois le seuil de la RUCA franchi, nous nous retrouverons parachutés en enfer. Livrés à nous-mêmes, sans espoir de secours. Vous allez rencontrer des mecs qui vivent carrément au Moyen Âge, qui collectionnent les scalps, boivent dans le crâne de leurs ennemis et leur mangent le cœur.

— Je sais, soupira David. Ils appartiennent à l'ethnie des Néo-Vikings. J'ai potassé le dossier. »

En réalité, les Néo-Vikings venaient d'une lointaine planète et n'étaient que très vaguement humanoïdes. Ils avaient débarqué sur la Terre au détour du ^{XXII}e siècle, à l'époque où le territoire de l'ancienne Russie, à jamais empoisonné, était à vendre. Ils l'avaient acheté pour une bouchée de pain, car aucun Terrien nanti d'une once de bon sens n'aurait envisagé de vivre sur un continent contaminé par les explosions de centrales nucléaires, ainsi que par les émanations mortelles de l'incroyable quantité de déchets atomiques enfouis dans le sous-sol. En une cinquantaine d'années, la population d'origine était tombée à dix pour cent de sa masse initiale, encore s'agissait-il de survivants affligés de tares incurables et dont l'espérance de vie ne dépassait pas quinze ans.

Les Néo-Vikings — les NV comme on n'avait pas tardé à les surnommer — avaient fait l'acquisition de cette succursale de l'enfer moyennant quelques milliers de tonnes de lingots d'or qui s'en étaient

allés renflouer les caisses de l'OPU. On s'était beaucoup moqué d'eux, les traitant de gogos, de pigeons. Personne ne se doutait que les NV étaient imperméables aux radiations. En peu de temps, ils avaient fertilisé les plaines de Géorgie jusque-là vitrifiées par les explosions, recouvert la Sibérie d'arbres fruitiers, bref, recréé un monde qui, comme eux, n'avait rien à craindre du rayonnement atomique. Très vite, les ruines des vieilles centrales, les vestiges des réacteurs avaient disparu sous une végétation à la croissance galopante.

Mais les NV étaient belliqueux. La guerre, dans leur culture, avait valeur de religion. Ils n'existaient que pour elle, et par elle. Leur société était structurée par les notions de victoire et de défaite. Ils n'imaginaient pas vivre en paix — c'eût été une humiliation ! — et nourrissaient le plus grand mépris pour les peuples qui dépensaient des trésors de diplomatie pour étouffer dans l'œuf les conflits armés. La paix, c'était le déshonneur. En résumé, ils prenaient les Terriens pour des couards émasculés. La guerre, à leurs yeux, était la seule chance qui s'offrait à tout mâle digne de ce nom de se réaliser.

Néanmoins, désireux d'épargner les territoires slaves nouvellement acquis, ils réglaient leurs incessantes querelles à l'intérieur des RUCA, où ils louaient un local à l'année.

« L'idée de s'affronter en champ clos leur plaît bien, ajouta Carmody. Ça ajoute du piquant à la cérémonie. Étant donné que personne ne peut trouver le salut dans la fuite, les plus faibles doivent se battre dos au mur, ça rend leur extermination plus intéressante. »

Il essayait de plaisanter, mais David le sentait tendu. Une fois les combinaisons NII enfilées, ils se déguisèrent en chamans, ce qui impliquait le port de masques de bois sculpté, de haillons crasseux et d'une quantité d'amulettes constituées de débris organiques momifiés ou pourrissants. Cette panoplie exhalait une puanteur insoutenable.

« On s'y fait au bout de dix minutes... », lâcha Carmody qui s'appliquait à répartir pistolets et munitions au Teflon liquide dans ses sacs de jeteur de sorts.

David déglutit avec peine. Ce qu'il s'apprêtait à faire était dangereux. On ne pouvait jamais prévoir la manière dont réagiraient les exomorphes. Pour la plupart de ces créatures, la vie humaine n'avait aucune valeur. Elles ne respectaient que la force physique et les pouvoirs magiques, or les Terriens en étaient dépourvus, ce qui les ravalait au rang de fourmis.

Chaque fois qu'il était sur le point de pénétrer dans la cage aux lions, David s'efforçait de chasser de sa pensée les interventions qui avaient mal tourné.

En vingt ans de pratique, il avait été blessé à treize reprises. Dix fois légèrement, mais, en trois occasions, il avait dû subir de lourdes interventions chirurgicales qui lui avaient laissé sur le ventre et le torse des bourrelets cicatriciels disgracieux. « Berk ! Berk ! », s'exclamaient ses enfants lorsqu'ils avaient la malchance de l'entr'apercevoir au sortir de la douche.

Ula, elle, prétendait que ces scarifications l'excitaient et qu'elle adorait les caresser pendant l'amour ; David n'y croyait guère. Il suspectait sa femme de jouer la comédie dans l'intention louable, mais inutile, de le décomplexer.

« Bon, vous êtes prêt, doc ? On va y aller, annonça le sergent. En aucun cas n'enlevez votre masque en bois, et cela pour deux raisons. La première, c'est qu'il est équipé d'un traducteur instantané fonctionnant dans les deux sens, la seconde, c'est que les exomorphes ne supportent pas notre *laideur*, et qu'ils ont la méchante manie de décapiter tous ceux qui leur déplaisent. »

David empoigna sa trousse médicale d'une main moite. Le bagage contenait un assortiment de dérivés de mégachlorpromazine à partir desquels il pourrait improviser un mélange adapté à la physiologie des spécimens à traiter. Il n'aurait pas droit à l'erreur. Chez les NV, les sorciers maladroits voyaient leurs plans de carrière interrompus à coups de hache.

Se coulant dans le sillage du sergent, il quitta le magasin d'habillement. Les gens qu'ils croisèrent dans le couloir ne leur prêtèrent aucune attention, et cela en dépit de l'accoutrement grotesque dont ils étaient affublés.

Carmody le conduisit au seuil d'une porte coulissante assez large pour un éléphant. Là, il pianota un code à treize chiffres. Les battants s'entrebâillèrent d'à peine un mètre pour les laisser passer, et se refermèrent prestement dans leur dos.

« On va devoir franchir trois sas, expliqua le sous-officier. À chaque fois, nous serons décontaminés. Au retour, ce sera pire. Il faudra se soumettre à des examens invasifs. Sang, salive, dosages hormonaux. On nous récurera à nous en arracher la peau, puis on nous bourrera d'iode, au cas où nous aurions chopé une saloperie radioactive. La vraie punition, quoi ! »

David se contenta d'examiner les portes. Doublées de plomb, elles évoquaient ces temples barbares que les poncifs cinématographiques s'ingénient à présenter sous un aspect « cyclopéen », à ceci près qu'elles coulissaient dans le plus parfait silence.

Enfin, le dernier sas s'entrouvrit sur le local de combat et David reçut comme une gifle la puanteur habituelle des champs de bataille, mélange de sueur, de sang et d'excréments. Le vacarme était assourdissant et, tout d'abord, à cause de la fumée qui noyait le paysage, il ne distingua pas grand-chose, puis sa vue s'accommoda, et il put prendre la mesure de la salle, gigantesque, dont la surface courait à perte de vue. Sans la présence du plafond, on aurait eu l'illusion de se tenir au seuil d'une plaine saccagée par les explosions, au crépuscule d'un affrontement sans merci, quelque part à la surface d'une planète inconnue. La voûte répercutait les échos de hurlements comme aucun gosier humain n'eût été capable d'en proférer. Le sol était recouvert de terre battue, de caillasse, de rochers, et même d'arbres mutilés. Tout avait été conçu pour créer l'illusion d'un territoire réel, avec ses ravines, ses collines. Des ruines se dressaient, çà et là. Châteaux ou temples ? Ce qui en subsistait ne permettait pas de le déterminer. Ce décor était l'œuvre des belligérants qui tenaient à s'affronter et à mourir dans un paysage familier.

Des cadavres pourrissaient au cœur des tranchées ou derrière des murets. Ils portaient des cottes de mailles et des armures cabossées, rouillées. Leurs visages, vaguement humanoïdes, offraient un curieux mélange de caractères sauriens et simiesques. Leurs yeux d'insecte étaient verts. Seules les mains restaient humaines, quoique très larges et excessivement velues.

Une silhouette surgit de derrière un arbre factice pour se matérialiser devant David qui sursauta. Un homme chauve, à la longue barbe rousse, lui souriait. Il était vêtu d'une toge sale, sous laquelle il était nu, ce qui permit à David d'identifier en lui un prêtre du Pardon Universel Intergalactique, l'ordre qui dirigeait la société protectrice des monstres, honnie par soixante-dix pour cent de la population terrestre. Les représentants du clergé refusaient obstinément d'enfiler une combinaison NII.

« Je guettais votre arrivée ! lança le bonhomme avec une jovialité outrancière. Je suis frère Akenôn, mandaté en tant qu'observateur par l'Église. Je dois m'assurer que vous ne maltraitez pas les créatures dont vous allez vous occuper, notamment en leur injectant des substances prohibées qui risqueraient de développer chez elles des pulsions agressives préjudiciables à leurs rapports intersociaux. »

David faillit éclater de rire. Il n'avait jamais pu déterminer si l'Église du Pardon Universel était constituée d'irréductibles nigards ou de redoutables hypocrites. On les soupçonnait de confisquer pour leur usage personnel les sérums mis au point par les exovétérinaires. Il est vrai que leur attitude décalée accréditait l'idée qu'ils « planaient » en permanence.

« Si on se mettait à l'abri ? », proposa le sergent en tirant de sa besace des jumelles militaires à lentilles filtrantes.

Les trois hommes s'agenouillèrent derrière un muret. Une ombre menaçante plana au-dessus d'eux. Levant les yeux, David repéra un ptérodactyle combattant dont les ailes de cuir nervuré atteignaient six mètres d'envergure. Sans doute faisait-il partie de ces escadrilles qui pondaient en plein vol des œufs explosifs sur la tête des fantassins. Allait-il les bombarder ?

Avec ses yeux globuleux, sa mâchoire de crocodile et ses pattes griffues, la bête était effrayante. Sa peau nue, sillonnée de veines, et à travers laquelle on devinait l'ombre des organes, faisait d'elle un fœtus volant à l'anatomie inachevée.

« Pas de panique ! lança frère Akenôn, il va s'éloigner. Leur vue est perçante, celui-là ne tardera pas à constater que nous sommes désarmés. Il est rare que ces animaux bombardent les non-combattants. »

Au même moment, David constata que le prêtre avait été amputé de trois doigts à la main gauche. Le tissu cicatriciel semblait récent.

« Vous avez tout de même été blessé, lança-t-il avec irritation.

— Oh ! ça ! fit Akenôn avec un rire gêné. Ce n'est rien. Quand je me suis présenté à Nekatos, le seigneur du clan qui a sollicité votre intervention, il m'a demandé en quoi consistait ma religion. Je lui ai répondu que nous prêchions le pardon universel pour tous les criminels. Il a alors décidé de mettre ma foi à l'épreuve en me coupant lui-même l'auriculaire, l'annulaire et le majeur de la main gauche. Puis il m'a demandé si je lui en tenais rigueur... J'ai affirmé que non, cela l'a fait rire. Aux larmes.

— Vous étiez sincère ? s'inquiéta David.

— Bien sûr ! Ce sont des sauvages, soit, mais il faut leur donner le temps d'évoluer. Leur civilisation est encore en enfance, avec la maturité leur viendra le respect d'autrui.

— Allons ! siffla David. Vous savez bien qu'ils souffrent d'un déséquilibre génétique de la chimie du cerveau. Ce sont des sociopathes-nés. Incapables de la moindre empathie. Ils abandonnent leurs blessés, ne soignent pas les malades ; ils pratiquent le viol collectif lors des mariages, et, à chaque naissance, enterrent le bébé dans la neige une nuit entière pour voir s'il survivra à l'épreuve. C'est à se demander comment leur race ne s'est pas encore éteinte !

— C'est qu'ils sont incroyablement résistants et insensibles à la douleur, répliqua Akenôn. Mais si l'on extermine ces brutes, comme

vous semblez le prôner, on leur ôtera toute chance de s'améliorer, d'évoluer... N'avons-nous pas été semblables à eux, jadis ? Si une instance supérieure nous avait alors jugés sur nos actes, ni vous ni moi ne serions là aujourd'hui pour débattre du problème. »

David étouffa un juron. Inutile d'insister, on n'avait jamais le dernier mot avec les prêtres du Pardon Universel.

L'oiseau de cuir s'éloigna en direction d'un groupe de combattants soudés en une mêlée confuse, deux cents mètres plus loin. Exécutant un virage sur l'aile, il piqua vers les soldats, dilata son cloaque, et pondit un œuf jaunâtre, à la coquille molle, qui s'écrasa au sol, libérant une gerbe de feu et une onde de choc qui jeta David et ses compagnons dans la poussière. Une odeur de napalm enflammé balaya la plaine. La barbe de frère Akenôn empesta le crin brûlé.

« Ce n'est rien, bredouilla le prêtre. La bataille s'achève. Venez, je vais vous présenter au seigneur Nekatos. Votre commanditaire. Ses pachydermes de combat sont hors contrôle, ils ont massacré leurs cornacs. Si cela continue, ils vont s'entre-tuer et Nekatos ne pourra plus les utiliser pour balayer les lignes ennemies. Plutôt que de perdre la face, il ordonnera qu'on procède au *Sakarög*, le suicide collectif en usage chez eux, et il ne fera aucune exception en ce qui nous concerne. »

David savait à quoi il faisait allusion.

Il serra les doigts sur la poignée de sa trousse médicale. Leur survie dépendait désormais des fioles qu'elle contenait.

Akenôn, la toge troussée au ras des fesses, les guida à travers un paysage de mort encombré de cadavres déchiquetés ou carbonisés. Il aurait été toutefois vain de chercher la trace d'une douille, d'un obus ou d'un quelconque fusil, car les NV avaient coutume de s'exterminer au moyen d'armes naturelles. Chez eux, les monstres tenaient lieu de canons, de tanks, de lance-flammes. Les munitions étaient strictement organiques, fabriquées dans les entrailles d'un animal. Un « éléphant » pouvait cracher des jets de feu par la trompe, carbonisant tout ce qui lui barrait la route. Un « porc-épic » géant projetait ses épines dans les airs, telle une volée de flèches, et transperçait ses ennemis en dépit des armures dont ils étaient revêtus. David avait tant de fois observé ces terribles prodiges qu'il ne s'étonnait plus de rien. On le payait pour rafistoler ces monstres de guerre, ces bêtes effrayantes que les cornacs finissaient par transformer en *berserkers* incontrôlables à force d'injections d'adrénaline trafiquée ou de méthamphétamines. Quand les monstres commençaient à tuer leurs maîtres, on lui demandait de les calmer, de leur faire entendre raison, de corriger la chimie délirante de leur cerveau en ébullition.

Sur le champ de bataille, les gémissements des mourants remplaçaient les cris de guerre. Trois ptérodactyles planaient, déchirant l'air du tranchant de leurs ailes, à la recherche d'une cible éventuelle. David ne pouvait retenir un frisson chaque fois que leur ombre le recouvrait.

Un campement surgit de la brume. Douze tentes rondes, vastes, en coupole, qu'entouraient des sentinelles armées de haches. Les NV condamnaient l'usage du bouclier ; chercher à se protéger était pour eux signe de lâcheté. Se cramponner à la vie également. Les dieux avaient créé les maladies pour se débarrasser des faibles, des mauvais soldats, il aurait été blasphématoire de contrarier leur volonté en soignant ceux qui souffraient. Dès l'âge de cinq ans, on scarifiait les enfants à raison d'une entaille chaque semaine pour les habituer à la souffrance.

Les mères avaient coutume de fouetter les bébés pour leur durcir la chair, ou d'installer dans les berceaux des bêtes irascibles qui mordaient les nourrissons chaque fois que ceux-ci se risquaient à pleurnicher. C'était une éducation de fer, qui forgeait de parfaits psychopathes.

« Soyez prudent avec Nekatos, murmura frère Akenôn alors qu'ils approchaient des yourtes. Il a tendance à prendre les choses au pied de la lettre. Ne dites jamais des choses comme *j'en mettrais ma tête à couper*, par exemple. Vous pourriez ne plus avoir besoin de chapeau. »

La tente de cuir, en demi-sphère, était ornée de crânes et d'ossements artistement disposés en frises complexes. C'était horrible et pourtant beau, comme David le constata.

Akenôn dut parlementer avec les sentinelles pour qu'on leur permette d'entrer. Les masques de chaman impressionnèrent les guerriers qui renoncèrent à esquisser les gestes obscènes par lesquels ils saluaient d'ordinaire l'arrivée des étrangers.

Carmody, Akenôn et David s'agenouillèrent dès leur entrée dans la yourte. Nekatos, le khan, en occupait le centre, assis dans la position du lotus sur un tapis d'une blancheur surprenante. Il portait une armure dans le style des anciens samouraïs. À son cou pendait un collier constitué de mains de bébés momifiées. Le message était clair : Je suis sans pitié, je n'épargne personne et j'extermine mes ennemis jusque dans leur descendance.

Une esclave nue, le dos zébré de cicatrices imprimées par le fouet, s'agenouilla pour déposer un plateau de cuivre aux pieds du khan, et

entreprit de lui préparer un bol de thé avec des gestes lents, cérémonieux, dignes du chanoyu japonais. Nekatos n'ouvrit pas la bouche ; son visage, où les caractères simiesques se mélangeaient à ceux des reptiles, demeurait indéchiffrable. « Un singe couvert d'écailles, et aux yeux de mouche... », songea David qui transpirait sous le masque de chaman. Ils durent attendre que Nekatos ait palpé longuement son *chawan*³ pour en apprécier la texture, puis dégusté son breuvage. Il prenait son temps afin de démontrer à sa garde rapprochée que les sorciers ne l'impressionnaient guère et qu'il était en état de *wabi*⁴ contrôlé. Carmody bouillait d'impatience. Craignant que les choses ne tournent mal, il avait disposé à portée de main la musette qui contenait le pistolet automatique chargé de projectiles au Teflon liquide. David ne nourrissait aucune illusion. Si la situation dégénérait, ils ne quitteraient pas la tente vivants. Les NV étaient rapides et incroyablement résistants. À moins d'être réduits en charpie par une explosion, ils mettaient un temps infini à mourir. Leur anatomie constituait un inépuisable sujet d'étonnement pour les scientifiques, car aucun NV n'avait le cœur au même endroit ! Les savants y voyaient une stratégie génétique défiant l'imagination, un camouflage destiné à tromper leurs adversaires, comme si la nature les avait, d'emblée, physiologiquement bâtis pour la guerre.

La dernière goutte de thé vert avalée, le khan se décida à prendre la parole. Le traducteur intégré dans le masque de bois qui couvrait le visage de David bourdonna. Le discours de Nekatos lui fut restitué avec un décalage d'une seconde, mais sur un ton monocorde, mécanique, qui ne tenait nullement compte des inflexions chantantes de la langue. L'idiome des NV n'étant pas articulé, les paroles du khan se présentaient sous la forme d'un enchaînement de concepts qui, traduits littéralement, ouvraient la porte à de multiples interprétations :

« Montagnes d'entrailles à tentacule nasal. Crache-feu. Sang bouillant. Soupe qui déborde. Mauvaise herbe. Colère. Frère contre frère. Corps qui domine l'autre corps. Soustraction...

— Bordel ! chuchota Carmody. Vous pigez quelque chose à ce charabia ?

— Je crois, soupira David. Il nous raconte que ses éléphants lance-flammes sont devenus fous et s'entretuent parce que les cornacs ont voulu les doper au moyen d'une décoction artisanale. Il souhaite que nous calmions cette agitation sans pour autant les rendre inaptes au combat. C'est classique. »

Le discours du khan dura deux minutes encore, mêlant remerciements anticipés et menaces de torture en cas d'échec. David

crut comprendre qu'on l'obligerait à manger les parties génitales de Carmody avant que les siennes ne soient offertes en pâture à frère Akenôn. Il s'était suffisamment documenté sur les coutumes des NV pour savoir qu'il ne s'agissait pas de promesses en l'air. Sur ce, les gardes les empoignèrent par la peau du cou et les jetèrent dehors sans plus de cérémonie.

« Ça s'est bien passé ! triompha frère Akenôn en nettoyant son visage maculé de boue. Je crois qu'il éprouve de la sympathie à votre égard, jamais je ne l'avais vu faire preuve d'autant d'amabilité. »

Carmody grommela une obscénité.

« Suivez-moi, fit le prêtre, l'enclos est par là. C'est un véritable pandémonium. J'ignore comment vous pourrez approcher ces pauvres bêtes. »

Ils durent traverser le campement pour atteindre un enclos aux allures de fortin. La palissade faite de troncs d'arbres avait souffert. Des barrissements effrayants s'en échappaient. Par moments, la construction tremblait sur ses bases.

« Ici ! indiqua Akenôn. Cette échelle permet d'accéder au chemin de ronde. J'espère que vous serez en mesure d'opérer de là-haut. On ne peut envisager de descendre dans l'enclos sans être piétiné. »

Il faisait partie de ces gens bien éduqués qui, dans les pires circonstances, ne commettraient pour rien au monde un écart de langage. David n'avait jamais réussi à déterminer si cela relevait d'une parfaite maîtrise de soi ou d'une forme raffinée d'autisme.

Avant d'empoigner les échelons, il se débarrassa du masque qui l'empêchait de respirer. Le sergent l'imita. L'enceinte du fortin tremblait sous les coups de boutoir. Les animaux s'y ébattaient en liberté depuis qu'ils avaient rompu leurs chaînes.

Les trois hommes se hissèrent sur le chemin de ronde. La palissade se disloquait. Au centre de l'enclos, six pachydermes s'affrontaient en barrissant. Bien qu'ils fussent dépourvus des grandes oreilles et des défenses ivoirines qui sont l'apanage des éléphants, leur allure générale rappelait celle de leurs lointains cousins terriens. Chacun d'eux mesurait dix mètres au garrot et pesait trois tonnes. Leur peau, verdâtre, écailleuse, présentait des luisances micacées. La trompe lance-flammes était alimentée en méthane par un réseau complexe de canalisations organiques captant les gaz de fermentation intestinale. L'ignition de ces vapeurs résultait de l'étincelle produite par le choc de deux dents fortement chargées en minerai de fer, et que les zoologues surnommaient familièrement le briquet. Lorsqu'il évoquait les particularités de ces curieux animaux, l'un des professeurs de David

avait coutume de déclarer : « Finalement, ce n'est pas plus difficile que d'enflammer des pets ! », provoquant les rires serviles des étudiants massés dans l'amphithéâtre. Ces créatures étaient répertoriées sous l'appellation *Proboscidiens exomorphes ignivomes*.

« Merde ! jura Carmody. Ils sont foutrement énormes ! »

David ne prit pas la peine de répondre, il était trop occupé à essayer de conserver son équilibre sur la plate-forme dont les rondins s'agitaient désagréablement sous ses pieds. Pour l'heure, les animaux se livraient à la classique parade de défi, tournant autour de leur adversaire et lui expédiant, de temps à autre, des coups de tête dans la panse.

Au préalable, ils avaient tué leurs cornacs dont les corps piétinés étaient incrustés dans la boue comme ceux de poupées caoutchouteuses aux membres interminablement étirés. Une bête agonisait dans un coin, éventrée. Ses entrailles formaient un tumulus marécageux où un homme aurait pu enfoncer jusqu'au cou. En de nombreux endroits, la palissade présentait des traces de départs de feu, selon la terminologie en usage chez les pompiers.

David essuya d'un revers de main la sueur qui débordait de ses sourcils et lui piquait les yeux. L'une des guérites du chemin de ronde avait encaissé un jet de flammes. La dépouille goudronneuse d'une sentinelle s'y trouvait ratatinée.

« Qu'est-ce qui s'est passé ? », s'inquiéta Carmody.

David haussa les épaules.

« Excès de produit dopant, diagnostiqua-t-il. Les cornacs ont utilisé un dérivé explosif d'une méga-amphétamine pour éléphants. C'était censé leur donner du cœur au ventre en prévision de la bataille, mais ça les a rendus dingues. Leurs pulsions agressives ont été décuplées, et ils ont commencé à émettre des phéromones de défi par le truchement de leurs glandes exocrines : sueur, pets, crachats... ça a déclenché le processus du combat des chefs. À présent, chaque mâle veut devenir leader du troupeau. Il faut intervenir assez vite si l'on ne souhaite pas se retrouver contaminés à notre tour.

— Quoi ? Vous voulez dire qu'on va virer aussi barjots que ces bestioles ?

— Ce n'est pas à exclure. Les phéromones d'agressivité sont universellement assimilables. On risque d'en subir bientôt les effets. Ça se traduira par une irritabilité soudaine, une pulsion de commandement, le besoin d'assurer son leadership en se débarrassant

des autres mâles. Dès les premiers symptômes, nous nous injecterons un antidote, mais ça risque de nous assommer et de diminuer nos réflexes de survie. Je préfère attendre le dernier moment. Les sécrétions sudoripares et sébacées des glandes dermiques sont très volatiles. Elles n'auront aucun mal à pénétrer dans notre sang par nos muqueuses nasales et labiales... »

Il prit conscience qu'il récitait sa leçon, comme chaque fois qu'il était sur le point de perdre son sang-froid. Pour se donner une contenance il s'agenouilla et déballa sa trousse. Il cligna des paupières, agacé de se découvrir hésitant, confus. Les doigts tremblants, il entreprit d'assembler les diverses parties du fusil hypodermique qui lui permettrait de piquer les pachydermes à distance.

Les coups sourds que s'infligeaient les mastodontes se répercutaient dans la structure du fortin, courant au long des rondins. Ça et là, des liens de chanvre cédaient avec des claquements secs. Bientôt, la palissade s'effondrerait, laissant aux monstres la liberté de poursuivre leur affrontement sur la plaine. Ils piétineraient le campement du khan, cracheraient des jets de gaz enflammé sur tous ceux qui s'aviseraient de leur barrer le chemin.

Brusquement, David réalisa qu'il détestait ces animaux ; il aurait voulu les voir morts... Il ne supportait plus leur vue, leur odeur, leurs barrissements. Ces bêtes lui étaient odieuses. S'il avait pu les empoisonner, il l'aurait fait sur-le-champ.

« Eh ! doc, s'inquiéta Carmody, ça va ? »

— Oui, oui, foutez-moi la paix ! cracha David, vous ne voyez pas que je travaille ? »

Qu'avaient-ils donc tous à lui rendre la vie impossible ? De quoi se mêlaient-ils ?

Il acheva le montage du fusil en marmonnant des jurons. Après quoi, il entreprit de mélanger le contenu de plusieurs fioles afin d'obtenir un calmant ni trop doux ni trop puissant. Un inhibiteur de phéromones aurait été idéal, mais il ne disposait ni du matériel ni du temps nécessaires à son élaboration.

« Bougez-vous le cul ! s'impatienta Carmody. Le chemin de ronde va s'effondrer, nous allons tomber entre les pattes de ces saloperies ! »

Il s'exprimait d'un ton rageur, et ses paroles s'enfoncèrent dans les tympans de David telles des aiguilles chauffées à blanc.

« Foutez-moi la paix ! espèce de connard ! vociféra le vétérinaire. Vous croyez que c'est facile ? »

Le teint du sergent avait viré au rouge brique. Il transpirait

d'abondance ; des spasmes de colère déformaient sa bouche. On eût dit un dogue s'apprêtant à mordre.

Au même instant, frère Akenôn sauta sur David pour lui arracher le fusil des mains.

« Salopard ! hurlait-il d'une voix de fausset. Je ne vous laisserai pas faire du mal à ces pauvres bêtes ! Vous voulez leur trouer la peau ! Je m'y oppose ! J'use de mon droit de veto ! »

Et, se redressant, il décocha un coup de pied dans le bas-ventre de David qui roula sur le sol.

Le fusil brandi à bout de bras, Akenôn se mit alors à remonter le chemin de ronde en courant. « Veto ! Veto ! », scandait-il, le visage déformé par un rictus imbécile.

« Bougre de crétin ! rugit le sergent en refermant les doigts sur la gorge de David, vous vous êtes laissé désarmer ! Maintenant, vous ne pouvez plus rien faire pour calmer ces foutus éléphants ! Je vais vous tuer ! »

David tenta de desserrer les mains de Carmody, mais le soldat était plus fort que lui, et bien entraîné. Alors qu'il commençait à suffoquer, il réalisa qu'ils étaient tout bonnement victimes des phéromones d'hostilité émises par les pachydermes !

« Nous sommes en train de devenir fous ! pensa-t-il. Nous allons nous entre-tuer ! »

Dans un réflexe désespéré, il lança sa main droite entre les cuisses de Carmody, lui empoigna les testicules et les tordit. Le militaire poussa un jappement de douleur et s'effondra sur le flanc, les genoux ramenés sous le menton.

David en éprouva une vive jouissance. Il dut résister au désir de pousser son adversaire dans le vide, du haut de la plate-forme. *Ah ! quel dommage ! comme il aurait aimé le voir piétiné par les éléphants !*

Les cris d'Akenôn le ramenèrent à la réalité. Le fusil toujours brandi, le prêtre sautillait sur place pour attirer l'attention des pachydermes auxquels il s'adressait directement.

« Grosses merdes ! hurlait-il. Regardez-moi quand je vous parle ! Je vous ai sauvés ! Vous comprenez ? Je vous ai sauvés ! Vous pourriez au moins me remercier. Vous entendez ? Tas de bouses ! Sacs à pets ! »

Ses cris finirent par indisposer le plus imposant des mâles qui releva la tête, puis la trompe... Agacé par les bourdonnements de cet insecte qui l'empêchait de se concentrer sur les manœuvres de son adversaire,

il décida de s'en débarrasser au plus vite.

D'où il se tenait, David perçut distinctement le sifflement du méthane injecté dans l'appendice nasal du monstre, puis le « plof ! » de l'étincelle enflammant le gaz sous pression. Un jet de feu jaillit de la trompe pour frapper Akenôn de plein fouet. Sa tige s'embrasa, puis sa barbe, et il se mit à gesticuler, dansant au milieu du brasier qui l'enveloppait. Déjà, l'éléphant s'était détourné, repris par ses occupations de mâle alpha mis au défi de prouver sa supériorité.

Akenôn tomba à la renverse, sur le chemin de ronde. « Il l'a bien mérité ! Foutu cureton ! », ricana David, submergé par une joie infantile et méchante.

Il n'avait qu'une envie : sauter à pieds joints sur la dépouille du prêtre pour la réduire en miettes !

« Je suis en train de virer barjot ! », réalisa-t-il dans un éclair de lucidité. Tâtonnant, il sortit de la trousse un pistolet à injection et s'inocula deux doses d'un puissant inhibiteur d'agressivité. Se penchant sur Carmody, il lui administra le même traitement.

Au centre de l'enclos, les pachydermes s'aspergeaient de jets de gaz enflammé en piétinant les cadavres de leurs cornacs.

David ferma les yeux le temps de compter jusqu'à soixante. La pulsion de rage s'éteignait en lui, le laissant nauséux.

« J'espère que le dosage était bon, se dit-il, sinon je vais m'endormir pendant que le fortin s'écroulera, et les éléphants m'écraseront sans même que je m'en aperçoive. »

Il se redressa, les jambes molles, envahi d'un curieux détachement, promenant sur le chaos de l'enclos un regard amusé. Il dut faire un effort pour se convaincre de la nécessité de récupérer le fusil.

D'un pas mal assuré il s'approcha du cadavre noirci d'Akenôn. Le jet de flammes avait réduit le prêtre à l'état de momie goudronneuse, mais sa main droite restait crispée sur l'arme. David dut lui casser les doigts un à un pour dégager le fusil à injection. Par chance, l'arme n'avait pas souffert de la chaleur. David revint sur ses pas. Carmody s'était assis. Il semblait moins souffrir. Sans lui prêter attention, David entreprit de garnir le chargeur du fusil. La substance qu'il venait de concocter était puissante. S'il en avait déposé une gouttelette sur sa peau nue, il serait tombé instantanément foudroyé, en état de mort clinique, et rien n'aurait pu le ramener à la vie. Aussi s'efforçait-il de manipuler les ampoules avec le maximum de précautions.

« Je ne sais pas ce qui m'a pris, s'excusa Carmody. J'avais vraiment l'intention de vous étrangler.

— Je sais, éluda David. Ce sont les phéromones. Principalement les émanations apocrines axillaires, qui sont directement perçues par l'organe de Jacobson... En clair, elles se répandent dans l'atmosphère et nous les reniflons. Les NV n'y sont pas sensibles parce qu'ils sont naturellement violents, mais il n'en va pas de même pour nous... ou pour les autres animaux. Regardez ce qui s'amène ! »

Du menton, il désigna une escadrille de ptérodactyles qui manœuvrait en rase-mottes pour se rapprocher du fortin.

« Bordel ! grogna le sergent, vous voulez dire qu'ils viennent en découdre ?

— Ouaip. Ça les démange. Ce n'est pas leur combat, mais ils vont s'en mêler, pour le plaisir. La colère est contagieuse. »

David engagea le chargeur dans la crosse et arma la culasse. Il disposait à présent de quinze doses de mégachlorpromazine saturée se présentant sous la forme d'un projectile de verre blindé muni d'une aiguille en titane assez effilée pour percer n'importe quelle carapace. La charge de poudre assurerait la pénétration. Calant la crosse noircie au creux de son épaule, il mit en joue le premier pachyderme.

Déjà, les ptérodactyles survolaient le fortin, prêts à larguer leurs œufs explosifs. Les éléphants les aperçurent à la dernière minute et, dressant leurs trompes, excrétèrent de longs jets de feu en direction des assaillants. Ce fut comme s'il pleuvait du napalm. La position devenait intenable. David vida son chargeur aussi vite que possible. Les étincelles tombant du « ciel » brûlaient ses cheveux, ses vêtements. Un ptérodactyle s'enflamma et s'abattit dans l'enclos où les pachydermes le piétinèrent avec des barrissements de triomphe. Un œuf explosa sur le chemin de ronde, la palissade s'embrasa. Les hurlements des ptérodactyles joints aux mugissements des éléphants contribuaient à créer une musique infernale qui donnait envie de se crever les tympans.

David consulta son chronomètre. S'il ne s'était pas trompé dans le dosage, l'antidote neutraliserait les monstres d'ici à deux minutes. Il éjecta le chargeur, démonta le fusil et referma la trousse médicale.

« On bat en retraite ? s'enquit Carmody.

— Exact, confirma le vétérinaire. De toute manière j'ai utilisé tout ce qui était susceptible d'agir sur ces bestiaux. Le reste serait sans effet. »

Après avoir jeté un dernier regard au cadavre du prêtre, ils se dirigèrent vers l'échelle. Alors qu'ils regagnaient le sol, le tumulte s'apaisa. Les ptérodactyles s'éloignèrent tandis qu'au centre de l'enclos

les mâles se dandinaient, perplexes, ne comprenant plus très bien ce qui les avait poussés à se défier. L'un d'eux essaya de rassembler les restes de son cornac attiré pour les installer sur son dos, à la place habituelle. Il n'y réussit que de manière fragmentaire.

À peine le soldat et le vétérinaire eurent-ils posé le pied sur le sol qu'une troupe de guerriers les encercla. David et Carmody s'empressèrent de récupérer les masques traducteurs et de s'en coiffer. Mais les NV ne leur voulaient aucun mal, ils semblaient même satisfaits de la tournure des événements.

Ils escortèrent les Terriens jusqu'à la tente du khan qui les remercia de leur intervention. En gage de reconnaissance, il offrit à chacun d'eux un collier de mains de bébés momifiées. Cette distinction impressionna considérablement les guerriers de sa suite, et David songea qu'il serait sans doute judicieux de patienter avant de jeter cette abomination dans la première poubelle qui se présenterait.

On les raccompagna en grande pompe jusqu'à la porte blindée du premier sas de décontamination. Là, les NV prirent congé avec force démonstrations d'amitié puis s'en retournèrent au campement.

« J'espère que nous n'aurons jamais à nous battre contre ces types-là, soupira Carmody, le visage barbouillé de suie.

— Moi non plus », admit David, brisé de fatigue.

Il consulta sa montre. L'opération n'avait pas excédé cinquante minutes, et pourtant il aurait juré qu'il était enfermé ici depuis une semaine.

Le battant de titane s'entrebâilla en chuintant. Ils s'engouffrèrent dans l'étroit passage qui les ramenait chez eux.

1. Sceau personnel.
2. Tampon gouvernemental.
3. Bol rituel.
4. Sérénité.

La mission terminée, David salua le sergent Bram Carmody et tourna le dos à la RUCA. Il lui restait maintenant à regagner son domicile. Une aventure qui risquait de se révéler aussi délicate que celle qu'il venait de vivre au milieu des éléphants cracheurs de feu !

Les choses se passaient différemment à l'époque où Ula, sa femme, l'accompagnait sur une mission, car elle en ressortait chaque fois dans un état de surexcitation frisant l'hystérie. Elle semblait alors capable des pires excès, prête à toutes les extravagances. Une fois, elle l'avait supplié de l'emmener dans un club sadomaso. Comme il avait refusé, elle s'était relevée en pleine nuit pour se rendre dans un cercle privé où, moyennant finances, on pouvait rouer de coups la victime de son choix : adolescent, enfant ou vieillard. Elle n'était réapparue qu'au petit matin, des cernes sous les yeux, du sang sous les ongles. Apaisée.

« Je suis comme ça, avait-elle grogné d'une voix lasse tandis qu'elle se prélassait sous la douche. J'ai besoin de décompresser. Comment te faire comprendre ? *Je suis une chaudière*. Si je ne lâche pas la pression, j'explose. Tu n'as pas envie que j'explose, n'est-ce pas ? »

Non, David n'en avait nulle envie. D'emblée, il avait compris qu'ils n'émettraient jamais sur la même longueur d'onde, mais c'était justement cette différence qui l'avait fasciné dès leur première rencontre, sur le campus de la fac. Au milieu des filles de sa *sororité*, Ula semblait exhaler un surcroît de vitalité. À son contact, les autres femmes devenaient ternes, même leurs robes paraissaient délavées. Ula vibrait de passion contenue, elle n'était qu'excès. Une chaudière à la limite de l'explosion, oui. Ou plutôt une fiole de nitroglycérine qu'un geste trop violent, un jour, ferait voler en éclats, détruisant tout ce qui aurait la malchance de graviter à proximité. En langue celte, son prénom signifiait joyau de l'océan.

David avait toujours pensé que leur histoire finirait mal, mais cette angoisse lui avait appris à savourer chacune des minutes qui les séparaient encore de l'inévitable catastrophe.

Paradoxalement, Ula n'était pas d'une beauté renversante. Irlandaise, rousse, la peau laiteuse semée de taches de rousseur, les seins trop gros, la bouche trop charnue, elle n'avait rien d'une vamp, d'un sex-symbol ; néanmoins, dès qu'on l'approchait, son magnétisme naturel agissait telle une passe hypnotique, envoûtant ses

interlocuteurs. Quand on prononçait son nom, les garçons, frappés de stupeur, ne savaient plus que balbutier :

« Merde ! Cette fille, elle... elle est démente ! »

Et quand on leur demandait de justifier leur enthousiasme, ils bredouillaient :

« j'sais pas... j'sais pas. Elle n'est pas comme les autres, c'est tout. Elle... elle est *dangereuse*, oui. C'est ça, elle est *dangereuse*, et c'est *génial* ! On ne risque pas de s'ennuyer avec elle ! Elle est trop top ! Elle déchire grave ! »

Plus tard, bien plus tard, David avait profité de ses appuis à l'intérieur de la machine administrative étatique pour accéder au dossier personnel de son épouse. Oh ! il n'en était pas fier, mais, curieusement, il avait vu dans cette manœuvre un acte de légitime défense. Pourquoi ? Son inconscient cherchait-il à l'avertir d'un danger imminent ?

Les documents classés « secret-défense » avaient contribué à lever un coin du voile. Les parents d'Ula — Henry et June Lowriding —, tous deux militaires, appartenaient aux forces spéciales. En échange d'un galon de sergent-chef, ils s'étaient portés volontaires pour une expérience d'« amélioration des capacités génétiques de survie ». En clair, on leur avait injecté de l'ADN de Nouveau Viking avec l'arrière-pensée de les transformer en supercombattants. La tentative s'était soldée par un échec. Les futurs géniteurs d'Ula n'avaient développé aucun pouvoir suprahumain, et c'est à peine s'ils avaient amélioré d'une demi-seconde leurs performances à la course à pied. Aux yeux de l'état-major, cela ne justifiait nullement les dépenses engagées. Le programme avait donc été abandonné. Neuf mois plus tard, Ula naissait. Ses parents étant en mission neuf mois sur douze, elle avait grandi dans une pouponnière militaire jusqu'à l'âge de six ans. C'est alors que son père et sa mère avaient trouvé la mort dans le crash d'un transport de troupes, à l'autre bout de la galaxie. Cela n'avait guère affecté la fillette qui les considérait comme des étrangers. Quand on l'interrogeait à ce sujet, Ula avait coutume de déclarer :

« Je ne les reconnaissais jamais. Quand ils venaient me voir, cinq ou six fois par an, ils me faisaient peur. Ils m'arrachaient à l'institution où j'étais parfaitement heureuse, pour me trimballer avec eux dans des endroits que je n'avais aucune envie de fréquenter. J'avais chaque fois l'impression d'être kidnappée. Je tremblais à l'idée que l'institution refuse de payer ma rançon. Je ne m'imaginais pas condamnée à vivre avec ces gens qui parlaient trop fort et s'obstinaient à me raconter des blagues que je ne comprenais pas. Je n'avais qu'une hâte, qu'ils s'en

aillent, qu'ils me ramènent au dortoir. »

David connaissait cette version de l'histoire, Ula ne lui avait jamais caché qu'elle était orpheline et avait grandi au sein des institutions d'État. Ce qu'il ignorait, en revanche, c'est qu'on avait manipulé l'ADN de ses parents juste avant sa naissance.

Il s'était empressé de restituer le dossier en se jurant de l'oublier. Hélas, de ce jour, il ne cessa de se demander si les extravagances d'Ula n'étaient pas la conséquence directe de l'intrusion d'éléments NV incontrôlables dans le génome de ses parents biologiques. Certes, elle ne possédait aucun superpouvoir, elle n'était pas particulièrement insensible à la douleur, elle ne disposait pas d'une force supérieure à la normale, elle attrapait la grippe comme n'importe quelle femme, *mais...*

Mais brillait au fond de ses yeux cette flamme étrange, venue d'ailleurs, qui faisait d'elle un être à part, assoiffé d'expériences extrêmes et qui n'aspirait qu'à repousser ses limites, même si cela devait l'amener aux pires excès.

« Toi, chuchotait-elle parfois à l'oreille de David, tu as les pieds bien scellés dans le béton. Tu es monté sur socle, comme une statue. J'ai besoin de ça. Tu es mon ancre. Je peux me raccrocher à toi. Tu es là pour m'empêcher d'aller trop loin, tu comprends ? Tu dois me freiner. C'est ton rôle. Si tu me laisses libre de mes mouvements, je ne sais pas jusqu'où j'irai. Possible que ça finisse mal pour moi, pour toi... pour les gosses. »

Cette dernière précision avait fait courir un frisson glacé sur l'échine de David. Qu'entendait-elle par là ? Qu'un jour elle deviendrait un danger pour eux ? *Qu'elle serait capable de les assassiner pendant leur sommeil ?*

S'il avait été moins amoureux, sans doute aurait-il décidé de ficher le camp séance tenante avec les enfants... mais il n'était pas seulement amoureux d'Ula... il était dingue d'elle ! Le mot amour était impropre à traduire ce qu'il éprouvait pour cette femme incompréhensible. L'amour, c'était la romance, la tendresse, les bouquets de fleurs, les serments... ça n'avait rien à voir avec ce qui l'unissait à Ula. En vérité, il était *malade* d'Ula. Oui, malade, avec tout ce que cela comportait de fièvre, de désagréments, de cauchemars, d'hallucinations, de sueées nocturnes. Il ne savait pas l'exprimer, mais c'était intense. Oui, voilà, le grand mot était lâché : *l'intensité*. Jamais il ne connaîtrait cela auprès d'une autre femme.

Une tension... une fièvre... il en revenait toujours là. Elle l'avait rendu dépendant. À l'idée d'être privé de sa présence, l'envie le

gagnait de se jeter par la fenêtre. C'était ainsi. Une maladie chronique, qui vous use, qui vous tue lentement. Ula l'avait rendu incurable.

La première fois qu'il l'avait croisée sur le campus de la fac de sciences, il avait pensé : « Passe au large, mec, ce genre de fille, c'est pas pour toi. »

Boursier d'État, condamné à fournir des notes supérieures au bureau de contrôle de l'attribution des subsides, il ne pouvait s'offrir le luxe d'un chagrin d'amour carabiné. Or Ula jouissait déjà d'une réputation sulfureuse. Il se chuchotait beaucoup de choses à propos de ses frasques. On disait qu'elle poussait les garçons à rivaliser de prouesses imbéciles, que Ned Barstow, l'étudiant de troisième cycle qui s'était tué en tombant du dixième étage de la bibliothèque universitaire, était mort parce que Ula l'avait mis au défi de faire le tour du bâtiment en longeant la corniche, *les yeux bandés*. On prétendait qu'elle avait forcé Brad et Gregor — deux supermachos, stars de l'équipe de foot universitaire — à avoir des rapports homosexuels sous ses yeux avant de s'offrir à eux.

À l'époque, David n'avait pas été choqué outre mesure. On nageait dans l'hyperpermissivité. Si l'on voulait passer pour « libéré », il convenait de cultiver un vice et de l'afficher ouvertement. L'inceste était jugé plutôt « cool », et l'on ne comptait plus les filles qui prétendaient entretenir des relations sexuelles suivies avec leur frère ou leur père — quand ce n'était pas les deux ! —, cependant coucher avec un exomorphe constituait un exploit qui faisait de vous la star du campus !

Pour la plupart des étudiants, il s'agissait de vantardises dénuées de fondement mais, à ce qu'on murmurait, il n'en allait pas de même pour Ula qui rivalisait de dépravations avec les filles les plus délurées des *sororités*.

Finalement, elle l'avait abordé, à la bibliothèque du département de biologie extraterrestre, sous prétexte qu'il venait d'emprunter le manuel dont elle avait justement besoin.

« T'es en bio exo, hein ? avait-elle lancé. Les monstres et tout ça ? C'est cool.

— Oui, avait-il platement confirmé. Biologie exomorphique, troisième année.

— Tu veux faire vétérinaire ? Tripatouiller dans le bide des dragons pour leur ôter l'appendice ? Devenir gynéco pour sirènes ? Ophtalmo pour cyclopes ? »

Elle le provoquait en jouant les lolitas. Il n'était pas dupe. « Petite pute ! », avait-il pensé, tout en sachant que *ça y était*, qu'elle l'avait ferré. Il avait mordu à l'hameçon à s'en arracher la langue. Qu'allait-elle exiger de lui ? Qu'il plonge les mains dans la friture bouillante du restaurant universitaire ?

Oui, le pacte infernal avait été scellé ainsi, en une demi-seconde. Aujourd'hui, force lui était d'avouer que ça n'avait même pas été sexuel, non. À aucun moment il ne s'était dit : « Ouais ! je vais me l'envoyer, la garce ! » Non, ç'avait été plus grave, plus définitif.

En fait, Ula l'avait supplié de lui donner des cours de rattrapage en chimie biologique exomorphique. Et le pire, c'est qu'elle l'avait payé pour ça !

Sacrément futée, la gamine ! David, avec beaucoup de retard, découvrait que ce qu'il avait souvent entendu proclamer était vrai : *c'étaient les filles qui choisissaient leur proie, non l'inverse*. Il se fit l'effet d'un cerf aux abois.

Wayne Morton, son cothurne, s'en était alarmé.

« Fais gaffe ! lui avait-il chuchoté un soir. Cette nana, elle est radioactive. C'est du césium pur. Les types en sont dingues, mais tous ceux sur lesquels elle pose ses griffes finissent mal. Fais le compte : Dogson s'est suicidé, Hellfrow a été retrouvé noyé dans la piscine, Wittington s'est jeté avec sa bagnole du haut d'une falaise. Sans oublier Barstow qui a voulu jouer les alpinistes au sommet de la bibli. Si tu ne prends pas le large, tu seras le prochain sur la liste. Elle te mettra au défi d'accomplir une connerie et tu ne sauras pas dire non. »

Contrairement aux prédictions, David n'avait pas figuré sur la liste funèbre. Assez curieusement il avait découvert Ula sous un autre jour, celui d'une bûcheuse assidue, bien décidée à décrocher son diplôme. Ses craintes avaient fini par s'assoupir et il avait décidé de faire la sourde oreille aux racontars sordides qui s'échangeaient sur le campus. « Jalousie, se répétait-il. Jalousie pure. »

Ensuite...

Ensuite les choses s'étaient précipitées. Diplôme en poche, ils avaient décidé de s'associer pour fonder un cabinet d'expertise et d'intervention. Les exomorphes posaient problème, certains voulaient les exterminer, d'autres les domestiquer. La confusion profitait aux spécialistes de la question, aux exovétos comme on les surnommait alors. David était l'un d'eux ; Ula le secondait en tant qu'assistante médicale de première catégorie.

Au début, ils s'étaient côtoyés en copains, en collègues de travail et associés. Pas davantage. David n'ignorait pas que la jeune femme avait une vie secrète, nocturne, associée à des pratiques souvent mortelles mais pas obligatoirement sexuelles. Elle aimait se mettre en danger.

« J'en ai besoin, lui avoua-t-elle un jour, le nez dans son verre de saké chaud. Je suis droguée à l'adrénaline. Si je ne vis pas sur le fil du rasoir, je sombre dans la dépression, j'ai envie de me flinguer. Je ne sais pas pourquoi. Trouble bipolaire dû à une sécrétion excessive de dopamine, sans doute. »

Ils avaient vingt-cinq ans, et se consumaient d'exaltation à l'idée d'échapper au ghetto de la fac pour prendre la vie à bras-le-corps. C'était le temps des espoirs fous, le temps des commencements...

Ils décidèrent de travailler pour les zoos intersidéraux où quelques forains plus audacieux que leurs confrères s'aventuraient à exhiber des spécimens de la faune extraterrestre. Généralement, on demandait aux exovétos de « calmer » les bêtes, de les rendre « dociles », afin que les visiteurs puissent caresser la crête des dragons sans courir le risque de se faire arracher le bras. Un boulot apparemment routinier, mais qui exigeait de rester sur le qui-vive, les exomorphes étant imprévisibles. En vrais débutants, ils trouvaient génial de ne plus dépendre du système des bourses d'État, d'être devenus leurs propres maîtres — du moins le croyaient-ils !

David ne tarda pas à remarquer qu'Ula prenait des risques inutiles, et même allait jusqu'à provoquer les monstres pour les contraindre à se montrer méchants. À plusieurs reprises, elle échappa de justesse à des morsures qui auraient pu l'amputer d'un bras, d'une jambe. Quand cela se produisait, elle éclatait d'un rire sourd, inquiétant, et une flamme étrange s'allumait dans ses yeux, une flamme qui n'avait rien d'humain. Son odeur corporelle se modifiait, emplissant l'air d'un parfum que David n'avait jamais senti sur la Terre.

« Sécrétions des glandes atriales, diagnostiquait-il pour tenter de se rassurer. Émanations périnéales et mammaires. »

« J'aurais aimé descendre dans l'arène, lui confia Ula, un soir de beuverie, dans la cohue d'un karaoké où des *sararimen* braillaient en chœur *My Way*. Être gladiateur. Ouais, le pied ! Éventrer les types, voir les tripes leur couler sur les cuisses comme une couvée de serpents !

— T'es folle à lier, soupira David.

— Je sais, fit-elle. Mes parents étaient des tueurs professionnels, ça doit être héréditaire. »

« Oui, se dit David, c'est héréditaire, mais ça ne vient pas de tes parents... ce sont les gènes des NV qui se promènent en toi. »

Deux mois plus tard, il reçut un appel de la police. On avait retrouvé Ula grièvement blessée dans un hangar du centre-ville. Elle avait été victime d'un viol collectif. Ses agresseurs l'avaient ensuite abandonnée après l'avoir poignardée au ventre, à trois reprises. Le pronostic vital était engagé. Les médecins lui donnaient deux jours à vivre, peut-être moins.

David annula ses rendez-vous, paya des dédits exorbitants et se rendit au centre médical de New Fukukoa, spécialisé en chirurgie traumatique, et dont les praticiens étaient d'ex-médecins militaires ayant officié sur divers champs de bataille.

D'emblée, on lui ôta tout espoir.

« Elle est perdue, annonça le chirurgien qui le reçut. Nous l'avons placée sous morphine pour qu'elle parte sans souffrir. On ne peut rien tenter, elle a subi un véritable hara-kiri. C'est un miracle qu'elle soit encore consciente. »

Le toubib, si compétent fût-il, se trompait, il ne s'agissait en aucune façon d'un miracle. Les gènes NV étaient tout simplement à l'œuvre. Restait à déterminer s'ils pourraient empêcher l'inévitable.

On conduisit David dans l'une des cellules vitrées de l'ICU. Ula reposait sur le dos, le visage affreusement tuméfié, les lèvres éclatées, des tuyaux fichés dans chaque bras. David ne put refouler ses larmes.

« Eh ! protesta la jeune femme. À quoi tu joues ? Ne me fous pas la honte ! Pas de mélo, par pitié ! On n'est pas dans une série télé. T'inquiète pas, je serai debout dans une semaine, c'est rien qu'un coup de canif. »

David crut qu'elle délirait. Il lui prit la main ; Ula referma ses doigts sur les siens avec une force étonnante.

« C'était le pied... souffla-t-elle sur le ton de la confiance. J'avais jamais connu ça. *Ces mecs !* Un ouragan de testostérone ! Je crois que j'ai fait provision d'orgasmes pour le restant de mon existence. À partir de maintenant, je vais me calmer. J'ai eu ce que je voulais, je m'en suis goinfrée, à présent, ça suffit... Si tu veux, on peut se marier, hein ? Ce serait une belle façon pour moi de repartir de zéro. »

Il lui dit qu'il était d'accord. En cet instant, il avait la certitude qu'elle ne survivrait pas à ses blessures. Il voulait lui faire plaisir, la rendre heureuse pour quelques heures. Il fit semblant de se projeter dans l'avenir, parla d'avoir des enfants... Il ne savait plus ce qu'il disait, il pleurait sans même s'en rendre compte.

Ula, elle, avait cette expression extatique propre aux moribonds lorsqu'ils entr'aperçoivent la lumière de l'au-delà.

Une infirmière vint le prier de libérer les lieux, c'était l'heure des soins, par ailleurs il fatiguait la malade. Il s'enfuit, se cogna par mégarde dans une porte vitrée, et rentra chez lui avec, au front, une entaille qui saignait d'abondance. Il dut se poser une agrafe en s'aidant du miroir de la salle de bains. Au moment de se mettre au lit, il s'injecta une dose infime d'un redoutable tranquillisant pour exomorphe. Une folie, son cœur aurait pu s'arrêter, il s'en fichait.

Le téléphone le réveilla à quatorze heures.

« Qu'est-ce que vous foutez ? grogna la voix du chirurgien. J'ai déjà appelé cinq fois ! Votre amie va mieux, elle semble tirée d'affaire. Un vrai miracle. »

David consulta sa boîte vocale et releva cinq appels analogues. Assommé par l'anesthésique, il n'avait pas entendu la sonnerie. S'étant habillé en hâte, il découvrit au moment de partir qu'il avait le visage barbouillé de sang séché et une agrafe plantée au milieu du front. Il dut se nettoyer et cacher ce ravaudage sous un pansement.

À l'hôpital, Ula l'accueillit avec le sourire. Elle allait mieux, effectivement.

« Pour le mariage, ça tient toujours ? lui lança-t-elle. Faudra que tu me mènes à la dure, tu sais. Ne me passer aucun caprice. Une poigne de fer, c'est ce qu'il me faut. De la discipline, comme à l'armée. »

Elle quitta l'hôpital un mois plus tard, en parfaite santé. Une simple intervention de chirurgie plastique suffit à effacer les affreuses cicatrices qui lui zébraient le ventre. Jamais elle n'évoqua les circonstances de l'agression. Une fois seulement, elle murmura : « Bof ! je l'avais cherché. Je savais ce qui allait arriver, mais il fallait que j'aille jusqu'au bout. Je me suis dit que soit ça me tuerait, soit ça me guérirait. »

Ça ne l'avait pas guérie, loin de là. Au bout d'un an de tranquillité, elle exigea d'accompagner David sur les champs de bataille. Elle venait de donner naissance à leur premier enfant, Kevin, toutefois le bébé avait vite cessé de l'intéresser.

« Ça pousse trop lentement, s'était-elle plainte, ça ne sait que manger et faire caca. Je n'ai pas assez de patience pour être une bonne mère. Je voyais ça plus distrayant. »

Elle l'avouait sans honte, exprimant ses pensées avec une franchise désarmante. Dans le même ordre d'idées, au beau milieu d'un rapport

sexuel, il lui arrivait d'expliquer à David qu'elle était en train de s'imaginer dans les bras d'un autre homme : un collègue de la clinique vétérinaire, un voisin de palier, le gamin qui distribuait les journaux... Ou bien, en plein orgasme, elle criait un prénom inconnu de son mari. Jamais le même.

Un jour qu'il participait au sixième Congrès des vétérinaires spécialisés, David fut abordé par un nommé Greg Delaney qui, sans détour, lui confia avoir été l'amant d'Ula durant six mois. L'homme présentait les signes d'une dépression chronique au stade avancé. Affreusement maigre, les ongles rongés jusqu'au sang, les yeux cernés, il semblait sur le point d'éclater en sanglots. Si autrefois il avait été bel homme, il ne restait plus grand-chose de cette époque de gloire.

« J'ai appris que vous étiez marié avec Ula, souffla-t-il en entraînant David vers le bar. J'ai failli vous imiter, vous savez ? J'ai été à deux doigts de sauter le pas, mais elle m'a laissé tomber. Je voulais vous mettre en garde. Cette fille, c'est une drogue dure. Elle démolit tous ceux qui vivent à son contact. Quand elle est là, c'est génial. On se sent capable de soulever des montagnes, on déborde d'adrénaline. Chaque jour est une fête... Mais ça n'a rien à voir avec l'amour. J'ai pu m'en rendre compte les fois où je l'emmenais dans une réunion familiale, ou lorsque des copains nous invitaient. Durant la première heure, tout le monde se sentait en superforme ! On se marrait comme si on venait d'inhaler du gaz hilarant. C'était la fête... et puis, doucement, les gens devenaient nerveux, les plaisanteries glissaient vers l'agressivité, on commençait à se jeter des vacheries à la gueule. Immanquablement, ça se terminait en pugilat ! Les gifles et les coups de poing pleuvaient. Les gosses imitaient leurs parents... même les chiens, les chats perdaient la boule et se sautaient à la gorge. Et pourtant, je puis vous assurer qu'Ula n'y était pour rien, du moins en apparence. Pendant les festivités, elle restait à l'écart, à bavarder gentiment avec les filles. Jamais je ne l'ai entendue balancer d'insinuations qui auraient pu mettre le feu aux poudres, non. Elle était là, polie, agréable, serviable, pendant qu'autour d'elle l'univers se dérégla, les gens devenaient fous furieux. Quand je l'ai présentée à mes parents, ceux-ci ont organisé une grande réunion familiale, avec mes oncles, mes tantes, tout le saint-frusquin, vous voyez le genre... Eh bien, avant la fin du repas, mon grand-père essayait d'étrangler ma grand-mère qui, une seconde auparavant, lui avait planté une fourchette dans la main. Je n'exagère pas... Tout ça est réellement arrivé, et à plusieurs reprises. »

Il fit une pause, vida son verre d'un trait, en commanda un autre, avant de reprendre :

« Le plus dérangeant, voyez-vous, c'est qu'en assistant à ce délire, je m'amusais. Je m'amusais foutrement ! J'irai même plus loin : j'avais envie de m'y jeter à corps perdu, d'en rajouter ! C'était toujours comme ça avec Ula. Partout où elle passait, elle déréglait l'ordre des choses par sa seule présence. Si elle ne m'avait pas laissé tomber, je ne sais pas jusqu'où je serais allé. J'aurais peut-être écrasé un piéton avec ma bagnole, comme ça, juste pour le plaisir... ou alors j'aurais poussé quelqu'un sous le métro. Je ne sais pas. C'est pour ça que je tenais à vous mettre en garde, mon vieux. Peu à peu vous sentirez des envies bizarres se glisser en vous... des pulsions... Pas de la colère, non, plutôt une espèce d'agressivité jouissive qui vous donnera l'illusion d'être le plus fort, qui vous transformera en prédateur. Finalement, si nous n'avions pas rompu, je serais en prison à l'heure qu'il est, avec un crime sur la conscience.

— Et après qu'elle vous a quitté, demanda David, les choses sont-elles redevenues normales ?

— Non ! hoqueta Greg Delaney. Foutre non ! le sevrage a été trop brutal. Du jour au lendemain, je suis passé de la surexcitation à l'abattement. La sacrée descente. J'ai fait deux tentatives de suicide. J'étais comme un drogué en manque. Et ma drogue c'était Ula. Je me suis rendu compte que tous ceux qu'elle avait approchés, mes copains, mes parents, étaient plus ou moins dans le même état. Ils réclamaient sa présence, et pourtant, la plupart d'entre eux n'avaient jamais échangé avec elle que des banalités... Ce que je voulais vous dire, mon vieux, c'est : *Tirez-vous avant qu'il ne soit trop tard*. N'attendez pas d'être irrémédiablement intoxiqué. Regardez ce que je suis devenu, et je ne l'ai fréquentée que six mois ! »

Cet entretien venait confirmer les théories de David quant aux émissions de phéromones NV et leur action sur les humains. Ula n'avait nullement conscience que son état de surexcitation permanente était contagieux et qu'il affectait le psychisme de ses proches. Après avoir longuement hésité, il décida de s'inoculer à dose homéopathique des phéromones NV avec l'espoir de se « mithridatiser » contre leurs effets. Il voyait dans cette tentative un vaccin en mesure de limiter l'influence négative qu'Ula exerçait sur lui. Le traitement était dangereux, car il avait été scientifiquement prouvé que les vétérinaires ne pouvaient en aucun cas être vaccinés contre les phéromones, virus et toxines produits par les exomorphes. Les tentatives allant dans ce sens s'étaient soldées par des chocs toxiques mortels, des septicémies foudroyantes. Si l'on se retrouvait contaminé par un extraterrestre, la Faculté prescrivait de recourir aux traditionnels antibiotiques et antihistaminiques tolérés par le corps humain, qui s'avéraient la plupart du temps inefficaces.

En l'occurrence, David s'était efforcé de cultiver une souche spécifique à partir d'un prélèvement sanguin effectué sur Ula pendant sa grossesse. Il s'était livré à ces travaux d'apprenti sorcier sans trop réfléchir aux conséquences possibles. Sa principale motivation était de protéger Kevin, son fils, de l'influence néfaste de sa mère.

Il avait en effet observé qu'en présence d'Ula le bébé s'agitait anormalement, riait trop fort, s'efforçait de casser ses jouets ou se mordait les mains jusqu'au sang. Dès qu'Ula quittait la pièce, le gosse sombrait dans l'apathie et restait immobile au fond du berceau à fixer le plafond sans donner signe de vie.

« À croire qu'il est catatonique », songeait David chaque fois qu'il le surprenait dans cet état.

Il craignait qu'en grandissant l'enfant ne connaisse un sort analogue à celui de Greg Delaney, et ne devienne dépendant d'Ula, comme on l'est d'une drogue dure. Le vaccin pourrait peut-être éviter cela, ou du moins affaiblir l'addiction.

Il avait beaucoup de mal à s'avouer qu'il avait sans doute épousé une mutante, et que son fils pouvait être porteur de gènes non humains. Il ne se sentait pas davantage la force d'aborder franchement le problème avec Ula.

« Ne sois pas hypocrite, se disait-il, tu sais très bien de quoi tu as peur. Tu as la trouille qu'elle te laisse tomber, comme Greg Delaney, comme tous ceux qu'elle a réduits à l'état de chiffes molles. Elle t'a rendu dépendant, ça s'est fait à ton insu. Tu en es venu à apprécier cet état de surexcitation permanente, tu aimes être au top de ta forme, te sentir constamment prêt à tout faire péter. Et les gens qui te connaissent, tes employeurs notamment, prennent cela pour du dynamisme. Pour eux, tu es le mec qui en veut, le superbattant qui n'a peur de rien, le véto aux couilles d'acier qu'aucun monstre n'effraye. C'est là-dessus que tu es en train de bâtir ta carrière. C'est cela qui te rend célèbre dans les milieux de la bio exo. »

Et c'était vrai que les choses marchaient pour lui. Il avait le vent en poupe. Les ministères de la Sécurité et de la Santé exigeaient sa présence lors des expertises lointaines. Il était en train de devenir LE spécialiste des monstres d'outre-espace.

Cette promotion impliquait des absences de trois, six mois, voire davantage. À chaque fois, Ula le suppliait de l'emmener, il refusait.

« Tu n'y penses pas ! protestait-il. C'est trop dangereux pour le gosse ! Pas question de l'exposer à ça. C'est une région classée "hostilités imminentes". On ne peut prendre ce risque. Et puis ça ne

serait pas drôle pour toi ; les militaires t'obligeraient à rester bouclée vingt-quatre heures sur vingt-quatre dans un bunker. Ça te fait vraiment envie ? »

Il en rajoutait. En réalité, il appréhendait ce qui se passerait si Ula entrait en contact avec les NV. Un lien mystérieux risquait-il de s'établir entre sa femme et les extraterrestres ? Il n'en avait aucune idée. La nuit, des images hallucinantes le visitaient. Il imaginait Ula tombant amoureuse d'un NV, Ula s'offrant aux guerriers exomorphes, participant à des orgies pour finir dépecée entre les griffes d'une soldatesque qui se partageait ses organes. Les pires fantasmes le dressaient sur son lit, en sueur, suffoquant.

Il savait que l'agressivité des NV s'amplifiait avec l'âge, et qu'elle se fortifiait au contact du groupe lorsque chaque individu inhalait les phéromones émises par sa tribu. Rassemblés, les NV étaient pratiquement invincibles, portés par une rage et une cruauté qui effrayaient les plus aguerris. Isolé, un NV perdait soixante-dix pour cent de ses facultés martiales et devenait presque aussi vulnérable qu'un lion terrien. David se demandait souvent ce qui se produirait si les « pouvoirs » d'Ula gagnaient en puissance au contact de ses lointains parents.

« Aujourd'hui elle est isolée, se répétait-il. Elle fonctionne à trente pour cent de ses capacités, mais qu'arrivera-t-il si, dopés par la présence des exomorphes, ses gènes s'emballent ? »

Il préférerait ne pas y penser.

Le désarmement progressif de ce que les médias surnommaient « la frontière barbare » lui donnait beaucoup de travail. Là s'étendaient des royaumes féodaux aux pratiques aberrantes, aux rites cruels. Esclavage, anthropophagie, jeux du cirque, sacrifices rituels y étaient monnaie courante. Les « monstres » y faisaient office de char d'assaut, d'artillerie et de bombardier, comme partout ailleurs. Leurs particularités anatomiques étaient chaque fois utilisées de manière offensive par les seigneurs locaux. Lorsque l'OPU obtenait qu'un traité de non-agression bilatéral soit signé, David procédait au désarmement des factions en présence.

Techniquement, il s'agissait d'intervenir sur chaque animal, sur chaque exomorphe pour le « pacifier », autrement dit neutraliser ses capacités destructrices.

« C'est comme si on ôtait le percuteur d'un revolver, expliquait David chaque fois qu'un journaliste l'assailait de questions venimeuses. C'est du déminage, si vous préférez.

— Vous ne voyez pas plutôt cela comme une sorte de lobotomie ? persiflait alors l'homme des médias. Tout bien considéré, vous privez ces pauvres créatures d'une partie de leurs attributs physiques. Certains diraient que c'est de la castration. »

L'éternel refrain des prêtres du Pardon Universel !

« Nous essayons simplement de permettre aux gens de ce pays de vivre en paix, répondait David en s'efforçant de conserver son calme. Ne pensez-vous pas que cela constituera pour eux un agréable changement après tant de massacres et de sacrifices humains ?

— Tout de même, s'obstinait le journaliste. Vous ne pouvez nier qu'après votre intervention ces exomorphes, qui étaient en parfaite santé, ne sont plus que des infirmes ? »

Qu'objecter à tant de mauvaise foi ?

« Si pour vous c'est être infirme que de ne plus déchiqueter des enfants à coups de griffe, soupirait David, alors oui, je reconnais que j'en fais des infirmes. »

Les reporters ricanaient ouvertement. Beaucoup d'entre eux étaient sympathisants de l'Église du Pardon Universel Intergalactique et prônaient la non-ingérence dans les conflits de la frontière barbare. L'un d'eux, célèbre présentateur télé, avait écrit un livre à succès pour décrire les souffrances existentielles d'un ancien « monstre » privé par les vétérinaires fascistes des pouvoirs qui faisaient jadis sa fierté. David avait cru étouffer de rage en lisant ce torchon. Il se rappelait que l'expression *prince déchu* revenait toutes les trois pages. À la suite de la parution de ce best-seller, il avait été inondé de lettres d'injures qui le traitaient de bourreau, de nazi et de psychopathe.

C'était l'une des deux raisons pour lesquelles la faculté des sciences vétérinaires exomorphes comptait si peu d'étudiants. La seconde étant la dangerosité extrême d'une profession où l'on avait du mal à fêter ses quarante ans pour cause de décès prématuré.

Lorsqu'il rentrait chez lui, après trois ou six mois d'absence, son fils courait se cacher, terrifié par cet inconnu qui l'embrassait de force. Ula, elle, demeurait inchangée. Dès qu'ils se retrouvaient en tête à tête, elle exigeait qu'il lui conte par le menu les batailles auxquelles il avait assisté. Elle voulait tout savoir des atrocités, des tortures, des manœuvres militaires, des exécutions sommaires. Au début, David avait refusé de se plier à son caprice, mais Ula était entrée dans une telle colère qu'il avait dû céder.

« Salaud, concluait-elle à la fin du récit, j'aurais bien voulu y être...

Toi, au moins, tu vis des choses intéressantes. Ici, il ne se passe jamais rien. Je m'ennuie à crever. Je suis là comme une conne, à regarder la moquette pousser.

— Tu as Kevin, corrigeait David.

— Tu veux rire ? s'esclaffait Ula. C'est un gosse ! Comment veux-tu que je m'amuse avec un gosse ? »

Au bout de dix jours, ayant réussi à apprivoiser l'enfant, David en profitait pour renouveler le vaccin anti-NV. Kevin, furieux, le bourrait de coups de poing et s'enfuyait en hurlant sa haine pour cet intrus qui s'introduisait dans sa maison pour lui faire des piqûres. David avait conscience d'être devenu un *kobeshimi*, un croquemitaine, mais il ne savait comment remédier à la situation. Il estimait nécessaire de protéger l'enfant de l'influence phéromonale de sa mère. Il y était d'autant plus décidé que le vaccin semblait avoir une action bénéfique sur son propre organisme d'adulte. Dans les premiers temps de son mariage, chaque fois qu'il s'envolait pour une nouvelle mission, sa séparation d'avec Ula le plongeait dans des abîmes de dépression ; aujourd'hui, ces troubles devenaient supportables, et il ne devait plus se bourrer d'antidépresseurs pour éviter de mettre fin à ses jours, comme c'était encore le cas trois ans auparavant.

Aux regards que lui lançaient ses voisins, à la gêne qu'ils laissaient transparaître chaque fois qu'ils entamaient une conversation, il finit par comprendre qu'Ula se « conduisait mal » pendant ses absences.

Un soir, sur le parking du supermarché, alors qu'il aidait la vieille Mme Sulkind — professeur de sciences naturelles à la retraite — à entasser ses provisions dans sa voiture, la septuagénaire lui prit la main, d'une manière étonnamment maternelle, et chuchota :

« Écoutez, mon petit, vous me faites de la peine. Vous êtes un brave garçon, ça se voit, vous travaillez dur, dans une branche ingrate... Je sais que je ne devrais pas m'en mêler, mais ça me retourne l'estomac de voir comment se comporte votre épouse dès que vous avez le dos tourné. Elle découche des nuits entières, laissant votre petit garçon seul à la maison, sans même une baby-sitter... Je ne sais pas où elle va, mais elle rentre au petit matin, dans un état épouvantable, couverte d'ecchymoses, parfois la bouche en sang comme si on l'avait battue. Et le pire, c'est qu'elle semble en pleine forme, satisfaite de sa soirée. Vous devriez essayer de surveiller ça de plus près. Je sais de quoi je parle. Mon fils est militaire, souvent en mission à l'étranger. Il a découvert que sa femme se prostituait pendant son absence. Pas pour l'argent, non, juste comme ça, "pour tuer le temps", lui a-t-elle dit, vous voyez ? Elle a expliqué à son avocat qu'elle s'ennuyait, que

son mari n'avait qu'à savoir la distraire s'il voulait éviter qu'elle fasse des bêtises... Que voulez-vous ? Certaines femmes restent des enfants toute leur vie. »

David la remercia et prit congé. Au vrai, il se préparait depuis longtemps à affronter une mauvaise surprise. Il avait cru que la naissance de Kevin occuperait Ula à plein temps, il s'était trompé.

De retour à la maison, il n'osa provoquer une explication. Plus ou moins consciemment, il avait peur des réactions de sa femme. Lorsqu'elle était en colère, ses émissions de phéromones grimpaient en flèche, saturant l'atmosphère, et il craignait d'en subir le contrecoup. Qu'arriverait-il s'il se retrouvait contaminé par l'agressivité bestiale qui était le propre des NV ? Il avait assisté à des combats d'extraterrestres, il savait de quoi ils étaient capables lorsque leur rage se déchaînait, ne connaissant plus de bornes. Il les avait vus s'éventrer, se déchiqueter à mains nues, dévorer à belles dents le foie de leurs ennemis. Il était terrifié à l'idée d'être à son tour infecté par ce genre de folie meurtrière. Il ne voulait pas qu'une simple dispute conjugale fasse de lui un *berserker*.

Il y avait Ula... *et surtout il y avait le gosse*. Dieu sait ce qu'il pourrait leur faire subir dans un accès de démence criminelle !

Pendant deux mois, il supporta l'humeur maussade d'Ula. Elle ne s'absentait plus la nuit mais en souffrait. Un jour, elle lui tendit un ceinturon en exigeant qu'il la frappe sans retenir ses coups, et commença à se déshabiller pour mieux s'offrir à la punition. Comme il refusait, elle lui lança un vase en cristal au visage, lui entaillant l'arcade sourcilière gauche. En dépit de la protection du vaccin, David subit la contamination des phéromones et déborda soudain d'une rage confinant à l'exultation. Il se jeta sur sa femme et, pendant dix minutes, échangea avec elle des gifles à s'en arracher la tête. Finalement, nus, couverts de griffures et d'ecchymoses, ils firent l'amour sur le parquet, alternant baisers, coups de griffe, caresses et morsures. C'est ainsi que fut conçue July, mais ils ne le savaient pas encore.

Trois semaines plus tard, David embarquait pour une nouvelle mission. Avant son départ, il engagea un détective privé et lui ordonna de suivre Ula lors de ses déplacements.

Il ne tarda pas à recevoir un rapport vidéo détaillant les agissements nocturnes de sa femme. Contrairement à ce qu'imaginaient les voisins, Ula ne passait pas la nuit dans le lit d'un amant, elle fréquentait

assidûment un club clandestin dont les combattants s'affrontaient nus dans les profondeurs d'un parking souterrain en ruine. Là, hommes et femmes se battaient sans respecter aucune règle, et il n'était pas rare que ces luttes soient l'occasion d'un viol. Ula gagnait souvent. Elle encaissait les coups comme un boxeur professionnel et cicatrisait à une rapidité hallucinante. Lorsqu'elle était vaincue, elle subissait les viols sans en être affectée, du moins était-ce l'impression qu'on en retirait.

L'originalité du club, insistait le détective, consistait à pratiquer des combats mixtes, opposant chaque fois hommes et femmes en nombre variable. Le public, essentiellement constitué de voyeurs, acquittait un droit d'entrée élevé pour assister aux pugilats, avec, bien entendu, le secret espoir que l'affrontement se conclurait par une « tournante » ou une mutilation sexuelle. Le gagnant touchait vingt pour cent des gains. Ula ne réclamait jamais sa part.

« Elle semble venir là pour le sport, concluait le rapport. Mais elle m'a fait l'effet d'une femme dangereuse, dont la seule présence électrise le public. À la fin de chacun de ses combats, les spectateurs en viennent aux mains. L'hystérie devient générale. Elle est très appréciée des organisateurs, car elle a ses fans, et l'on se met à parier gros dès qu'elle entre dans l'arène. »

David régla la note et ordonna au privé d'abandonner toute surveillance. Il était inquiet. Certes, depuis qu'il connaissait Ula, elle avait toujours fait preuve de pulsions étranges, mais jusqu'à présent ces « envies » s'étaient manifestées de façon sporadique ; aujourd'hui, sa soif de violence semblait se faire tyrannique, comme si ses gènes NV développaient en elle des instincts guerriers qui souffraient de ne pas trouver à s'assouvir. Somme toute, Ula était en manque. En manque d'une belle et bonne guerre d'extermination.

Quand il revint sur la Terre, sa mission terminée, Ula lui annonça qu'elle était enceinte. Il en conçut un grand désarroi.

« Je ne peux plus la laisser derrière moi, pensa-t-il. La seule façon de la surveiller c'est de l'emmener sur le terrain. »

Il n'avait plus le choix.

Jusqu'à la naissance de sa fille il s'arrangea pour rester sédentaire et éviter tout voyage dans l'espace. Il fut aidé en cela par la loi B-567 qui faisait obligation aux spatonautes de ne pas dépasser un certain quota annuel d'irradiation cosmique. Il se rabattit sur la clientèle des jardins zoologiques qui exploitaient la curiosité du public pour les combats de dragons et de cyclopes.

La nuit, il s'isolait dans son laboratoire pour perfectionner le vaccin. Profitant d'une prise de sang « de contrôle », il en inocula une variété à Ula avec l'espoir que la souche combattait les gènes NV implantés dans son organisme. Hélas, la tentative venait trop tard et se solda par un échec.

Ula avait trente et un ans, son métabolisme fonctionnait à plein rendement. Le fœtus se développait à une vitesse inhabituelle, et il était évident qu'elle accoucherait avant terme d'un bébé néanmoins parfaitement formé.

Les NV étaient bâtis pour vivre centenaires. Ceux que la guerre n'avait pas tués atteignaient cet âge en pleine possession de leurs moyens. Aucun d'eux ne connaissait les maux communs aux humains vieillissants. À vingt ans comme à cent dix, ils demeuraient inchangés, aptes au combat, avides de tueries. Il y avait fort à parier qu'Ula avait hérité ces caractéristiques. Elle n'avait pas pris une ride depuis qu'elle avait quitté la fac et ressemblait à ces pom-pom girls à forte poitrine qui peuplent les BD des adolescents boutonneux.

« Si ça continue, maugréait David, dans dix ans on la prendra pour ma fille ! »

Mais il doutait qu'elle fût encore avec lui dans dix ans. Il l'imaginait plutôt égérie barbare d'un bataillon de NV, à l'image de ces illustrations naïves des romans de *fantasy* qui se complaisent, contre toute vraisemblance, à représenter des guerrières s'en allant à la bataille vêtues d'un seul string alors que la plus élémentaire logique voudrait qu'elles se caparaçonnent de fer de la tête aux pieds.

Dans trois mois, David fêterait ses quarante ans. C'était, pour un exovéto, l'âge dangereux. Parvenus à ce stade de leur existence, la plupart de ses collègues s'arrangeaient pour prendre une retraite anticipée et s'occuper d'animaux inoffensifs. Les praticiens entêtés qui s'obstinaient à hanter les champs de bataille ne faisaient pas de vieux os. Avec la fatigue des vols spatiaux, les réflexes s'émoussaient. Les sauts quantiques dans l'espace-temps vous bousillaient le système nerveux, *on devenait lent*. Trop lent pour éviter la patte du monstre qui vous arrachait la tête ou vous ouvrait d'un coup de griffe depuis la pomme d'Adam jusqu'au pubis.

Avant qu'il ne quitte la RUCA, le sergent lui avait payé une bière au bar de la zone Rest and Recreation du complexe souterrain.

« On va se revoir, avait murmuré Carmody. Je sais qu'il se prépare des trucs plus ou moins confidentiels. Une grande opération de

désarmement sur Mémoriana, une planète de la frontière barbare. En ce moment, c'est la tuerie dans les grandes largeurs, mais l'OPU serait sur le point d'obtenir un cessez-le-feu. Ce ne sera pas du gâteau, on va débarquer au beau milieu d'une épuration ethnique, et notre arrivée ne sera guère appréciée. Vous risquez d'être convoqué d'ici à trois semaines. Profitez-en pour vous reposer, vous avez une sale gueule. »

Chaque fois qu'il s'échappait de l'enfer, David Sarella s'empressait de prendre ce qu'il surnommait « un bain de banalité ». Cela consistait à s'installer à la terrasse d'un *soba-ya* pour déguster des nouilles de sarrasin, ou plus simplement à se gaver d'*hiya saké*. Ce rituel lui permettait de se réinsérer dans la réalité, de reprendre les vêtements de Monsieur Tout-le-Monde. Il vidait son *masu* de saké chaud à petites lampées en essayant d'effacer les images abominables imprimées sur sa rétine. Il pratiquait ce nettoyage depuis si longtemps que la poubelle de sa mémoire menaçait de déborder. Dans le même ordre d'idées, il louait une chambre dans un hôtel, s'isolait dans le *furoba* et s'y savonnait longuement afin de se débarrasser de « la puanteur de monstre » que ses enfants lui reprochaient de véhiculer. Cette fois, il décida de sauter cette dernière phase du rituel et de regagner son domicile sans plus tarder.

Quand le serveur lui eut apporté l'*oshibori*, la traditionnelle serviette humide, David régla ses consommations et se dirigea vers sa voiture.

Une voix intérieure lui criait de refuser la future mission à laquelle Carmody avait fait allusion ; il décida de n'y pas prêter attention. Il avait besoin d'argent. L'élaboration des vaccins coûtait cher, et il ne pouvait envisager d'y renoncer. C'était grâce aux injections soigneusement renouvelées que Kevin et July conservaient un comportement normal. Trois ans plus tôt, estimant que l'organisme des enfants était désormais suffisamment imprégné d'anticorps pour tenir en laisse les gènes extraterrestres, il avait espacé les inoculations. Il n'avait pas tardé à s'en repentir. Le comportement des gosses s'était altéré. D'ordinaire pondérés, Kevin et July s'étaient soudain mués en adolescents agressifs qui ne tenaient plus en place. En dépit de ses douze ans, July avait fait montre d'un appétit sexuel inquiétant. David l'avait surprise en train de baisser sa culotte devant leur voisin, un informaticien d'une trentaine d'années. Quant à Kevin, qui jusqu'alors occupait ses loisirs à étudier la cryptologie et l'astrologie byzantine, il s'était illustré au collège dans plusieurs bagarres sanglantes qui lui avaient valu une semaine de renvoi. Lorsque David lui avait demandé la raison de ces pugilats, le garçon s'était contenté de répondre : « J'sais pas. J'avais juste envie de leur taper sur la gueule, de les faire saigner. Ouais, sur le moment, ça m'a semblé intéressant. »

Ula, elle, avait éludé le problème d'un haussement d'épaules.

« Merde, avait-elle soupiré, ne te mets pas martel en tête. Ce sont des ados travaillés par les hormones, rien de plus. Pas de quoi en faire un drame. »

David n'était pas de cet avis, et il s'était empressé de reprendre le processus de vaccination. Pour justifier cette pratique, il expliquait à Kevin et à July que son métier l'exposait à des virus inconnus qu'il voulait éviter de transmettre à sa famille. Jusqu'à présent, ils s'étaient soumis à l'intervention sans trop grommeler, il n'en irait pas toujours ainsi.

David se glissa derrière le volant et enclencha le pilote automatique. Il n'aimait pas conduire, son esprit avait tendance à vagabonder. Il lui arrivait d'être si profondément plongé dans ses pensées qu'il cessait de voir la route. Le véhicule se mit en marche et s'inséra dans la circulation au terme d'une manœuvre fluide dont David eût été bien incapable.

Les huit dernières années avaient été houleuses. Il avait dû céder aux exigences d'Ula et placer les gosses en pension. Il n'avait pas eu le choix. Les instances militaires refusaient la présence des couples avec enfants dans la zone de combat. Au final, Ula avait obtenu ce qu'elle voulait : l'accompagner sur le terrain en tant qu'assistante vétérinaire de première catégorie. À peine débarquée, elle se révéla très douée et parfaitement à l'aise. À la différence des épouses des autres médecins, les cris de guerre barbares et les explosions ne la faisaient pas sursauter. Jamais elle ne succomba au stress qui affectait la plupart des civils et les poussait à consommer de l'alcool ou des tranquillisants en quantité excessive.

Lorsque, à l'occasion d'une pause, Ula quittait la tente chirurgicale pour fumer une cigarette, elle ne cherchait pas davantage à s'abriter derrière un baraquement ou un camion, non, elle se campait face au champ de bataille, les yeux plissés, les narines palpitantes, la bouche entrouverte, comme si elle essayait d'inspirer, non pas la fumée du tabac, mais celle de la zone de combat... cette fumée où se mêlaient les odeurs du feu, de la chair grillée et du sang. À cet instant, son visage évoquait celui d'une femme s'abandonnant au plaisir sexuel. Ses gènes NV aiguisaient en elle le désir de prendre part à la tuerie, de rejoindre ceux qui, là-bas, se massacraient avec une rage confinant à la folie.

Elle avait été conçue pour cela. Elle ne se sentait pleinement exister

qu'à la frontière du chaos, quand le sang coulait.

Parfois, David devait la secouer pour la ramener à la réalité. Généralement, il ne se passait guère de temps avant qu'on ne s'alarme de son attitude. Les civils en éprouvaient du dégoût, surtout les femmes. Les militaires, eux, étaient secrètement excités par cette infirmière qui semblait n'avoir peur de rien et ne s'effarouchait ni au contact des armes ni à celui des cadavres. À leurs yeux, elle était une femelle de leur trempe, quelqu'un qui ne pleurnichait jamais et ne se cachait pas la tête dans les mains dès qu'une bombe explosait trop près du campement. Alors, ils commençaient à fantasmer à son sujet, et les murs des latrines se couvraient de dessins représentant Ula dans les postures les plus salaces. On la surnommait « la diablesse », « la démonsse aux cheveux rouges »... ou encore Hannya¹. Tous se plaisaient à l'imaginer nue sous sa blouse blanche, ce qui était faux, bien entendu, le protocole vétérinaire imposant le port d'une combinaison intégrale antivirale et anticorrosive.

Fatalement, l'excitation d'Ula se communiquait aux hommes de troupe, aux officiers, et dès lors les bavures se multipliaient. Oubliant leur fonction d'observateurs, les soldats de l'OPU engageaient le combat, intervenant dans les conflits intérieurs du pays. À leur tour, ils massacraient les populations, rasaient les villages, violaient les femmes. La fureur contenue d'Ula se faisait contagieuse et s'exerçait par personnes interposées. Les GI devenaient ses marionnettes, ses golems.

Parfois, lorsqu'il s'éveillait au milieu de la nuit, David se découvrait seul dans le lit. Ula avait disparu. Il ne cherchait jamais à connaître la raison de ces absences. Il soupçonnait sa femme de se glisser hors du camp pour explorer le champ de bataille. Peut-être même se joignait-elle aux exomorphes massés autour des bivouacs, là-bas, sur la plaine. Que faisait-elle avec eux ? Il préférait n'en rien savoir.

Par chance, la mission ne durait jamais trop longtemps, et on les rapatriait sur la Terre avant que la jeune femme ne soit montrée du doigt. Cependant, chaque fois qu'ils participaient à un nouveau raid, la réputation d'Ula les précédait. « La démonsse aux cheveux rouges ! », chuchotaient les GI en la voyant, et ils levaient la main dans sa direction, l'auriculaire et l'index dressés, pour simuler des cornes diaboliques. Certains se vantaient d'avoir bénéficié de ses faveurs, mais personne n'accordait foi à ces fanfaronnades. Tous sentaient, intuitivement, qu'Ula n'était pas une banale « poulette en chaleur » que la proximité des soldats émoustillait. En fait, ils n'étaient pas loin d'éprouver à son endroit une admiration mêlée de peur. Un officier des forces spéciales finit par l'affubler d'un surnom qui fut bientôt adopté par toutes les unités combattantes : *la Mante religieuse*.

Ula abordait au rivage des quarante ans mais en paraissait vingt. À son bras, David se faisait l'effort d'un vieux cochon amateur de nymphettes ; cela ne contribuait nullement à revaloriser son image de cocu ayant choisi une fois pour toutes de fermer les yeux sur les frasques de sa moitié.

« Vous êtes arrivé à destination, monsieur Sarella ! », annonça l'ordinateur de bord, faisant sursauter David qui s'était assoupi pendant le voyage. La porte du garage s'étant relevée, le véhicule entreprit de s'y garer automatiquement. David s'ébroua. Il souffrait de la nuque et des reins. Il attendit que la porte soit redescendue pour mettre pied à terre. Une vague migraine lui tараudait le crâne. Tous les vétérinaires souffraient de maux indéterminés dus aux contacts qu'ils entretenaient avec les exomorphes. La faculté de médecine détournait pudiquement les yeux ; les vétos, ainsi que les GI, étaient considérés comme des pions de première ligne, qu'on pouvait sacrifier à volonté. Il était de notoriété publique que quarante pour cent des nations siégeant à l'OPU militaient pour l'abolition du droit à la « reconversion civile » des exomorphes. Si ces « faucons » obtenaient un jour la majorité, on expulserait de la Terre manu militari tout individu dont le génome ne serait pas cent pour cent humain. Dans un tel climat, le sort des exovétérinaires passait au second plan.

David gravit les marches de l'escalier intérieur menant au rez-de-chaussée. La maison était silencieuse.

« Ula est donc absente », se dit-il. Quand elle était là, la demeure se changeait en pandémonium. La télé hurlait, les portes claquaient, les haut-parleurs diffusaient une musique différente dans chaque pièce. Ula avait pour habitude de commencer dix choses à la fois mais de n'en terminer aucune. Ses capacités de concentration n'excédaient pas dix minutes, « le temps d'un combat au corps à corps », se répétait David.

Un rapide coup d'œil panoramique lui permit de constater que tout était en ordre. La femme de ménage avait profité de l'absence de la maîtresse des lieux pour ranger ce qui traînait.

Il y avait longtemps que David avait renoncé à annoncer son arrivée par des « C'est moi ! » ou « Je suis rentré ! » empreints d'une jovialité factice. Chaque fois qu'il poussait la porte de la maison familiale, son estomac se nouait, et il se demandait quel nouveau drame l'attendait de l'autre côté du battant. D'une certaine manière, le seuil de la demeure s'était mué, lui aussi, en une frontière barbare au-delà de laquelle tout devenait possible.

Il se débarrassa de son imperméable et de ses gants. Une fragrance étrange flottait dans la salle de séjour. Une espèce de sui generis rappelant, en plus ténu, l'odeur d'une fauverie. À ce propos, Mme Emma, la femme de ménage, n'y était pas allée par quatre chemins : « Mille excuses, monsieur Sarella, s'était-elle exclamée, mais ça pue chez vous. C'est à n'y rien comprendre, j'ai beau tout astiquer, tout désodoriser, rien n'y fait. À croire que vous élevez des lapins en cachette ! On se croirait au zoo. »

David feignait de prendre la chose à la légère, mais il savait que Mme Emma avait flairé les phéromones produites par Ula : esters, cétones et autres acides carboxyliques. D'ailleurs, la femme de ménage qui arrivait en chantonnant s'en repartait rituellement de mauvaise humeur. David, un jour, l'avait même surprise en train de décocher un coup de pied à un gosse de trois ans qui lui barrait le passage au sortir du jardin.

Obéissant à un réflexe, il se dépêcha de faire coulisser la baie vitrée afin de renouveler l'air. Il savait qu'au-delà d'un certain seuil de concentration, le vaccin ne le protégerait plus des phéromones en suspension, et que sa nervosité irait s'accroissant au fil des minutes. Il allait devoir s'administrer une dose d'antidote avant le retour d'Ula mais, au préalable, s'assurer que les enfants se portaient bien.

Il grimpa sans bruit l'escalier menant aux chambres du premier. Il ne nourrissait aucune illusion quant aux sentiments qu'éprouvaient Kevin et July à son endroit. Pour eux, il resterait à jamais un étranger, un visiteur de passage. Trop souvent absent pendant leur petite enfance, il n'avait su tisser avec eux les liens nécessaires à toute intimité. Jamais ne s'installerait entre eux la complicité qui unissait certains pères à leurs rejetons.

Par ailleurs, il était lucide sur les conséquences des manipulations chimiques auxquelles il les avait soumis. Le vaccin inhibiteur n'avait pas été sans effets secondaires. S'il les avait protégés de l'excitation malsaine induite par les gènes NV, il avait également éteint chez eux vivacité et enthousiasme. Sans sombrer pour autant dans l'apathie, Kevin et July étaient étrangement calmes, raisonnables, d'une froideur de sentiment qui désorientait les étrangers.

« Je les ai anesthésiés, se reprochait souvent David. Je les ai mutilés, mais c'était cela ou laisser libre cours à leurs pulsions destructrices. Je n'avais pas le choix. »

Pour se rassurer, il se promettait de diminuer progressivement les doses d'antidote lorsqu'ils quitteraient le toit familial pour la fac.

« Quand ils ne seront plus quotidiennement au contact de leur mère, se répétait-il, les choses s'arrangeront. Ensuite, je me débrouillerai pour qu'ils voient Ula le moins souvent possible. »

Peut-être serait-il sage, à l'heure de la retraite, d'aller s'installer sur une planète lointaine, très loin des gosses ?

Il progressa silencieusement sur la moquette du couloir afin de jeter un coup d'œil rapide dans les chambres des enfants. Les portes restaient entrebâillées, selon la règle en usage dans la maison. À quatorze ans, Kevin était dégingandé, tout en bras et en jambes, la pomme d'Adam saillante. Sa maniaquerie vestimentaire se traduisait par le port de nœuds papillons, de gilets démodés et de grosses lunettes à monture d'écaille. Il avait rejoint cette faction de la jeunesse qui rejetait la modernité sous toutes ses formes et communiait dans l'idolâtrie d'un passé aussi flou que fantaisiste. Chez Kevin, cela se traduisait par une passion obsessionnelle pour la cryptographie, le déchiffrement des hiéroglyphes, l'apprentissage de l'araméen. Penché sur ses grimoires, c'est à peine s'il bougeait l'index pour en tourner les pages. Il abominait les ordinateurs et ne les utilisait que contraint et forcé. Au collège, il était la risée des adolescents de son âge. Parfois, la nuit, David l'entendait réciter les interminables déclinaisons d'une langue morte depuis trois millénaires. Kevin n'avait jamais rechigné à suivre les cours supplémentaires du *juku* en dépit du surcroît de travail que cette « école-après-l'école » lui imposait. Le faisait-il par volonté de réussir son entrée à l'université ou parce que cela lui permettait de regagner la maison familiale le plus tard possible ?

July, elle, ressemblait à sa mère. Une énorme crinière rousse encadrait son petit visage blême. Elle avait l'habitude de regarder au travers de David comme s'il était de verre. Elle répondait à ses questions avec une minute de retard. Quand il tentait de la prendre dans ses bras, elle se débattait et criait d'une voix de souris de dessin animé : « Tu pues le poilu ! Tu pues le poilu ! » Les poilus, c'étaient les monstres que David côtoyait dans son travail. Alors, une boule dans la gorge, il la reposait sur le sol et s'éloignait à distance respectable.

Depuis quatre ans, July collectionnait les poupées « vivantes » Danielle, Maggie et Sophie. Figurines d'une trentaine de centimètres, modelées dans un plasma évolutif imitant la peau humaine et qui grandissaient au même rythme que la fillette. Leur anatomie était programmée pour se modifier. Leur pubis se couvrait de poils, leurs seins se développaient, elles finissaient par avoir leurs règles. Ces jouets avaient reçu le label éducatif du ministère de la Santé. Si l'on s'en occupait mal, elles tombaient malades et mouraient. Il fallait alors

les enterrer avant qu'elles ne se désagrègent en répandant une puanteur insoutenable. Il s'agissait, selon l'argumentaire du fabricant, d'encourager les fillettes à prendre soin de leur corps. Il existait également une gamme de poupées qui, une fois enceintes, accouchaient après trois semaines de gestation.

Ula trouvait ces gadgets hilarants.

« Le seul problème, disait-elle, c'est qu'ils ont l'odeur de la chair humaine, ils attirent les chats du voisinage qui les bouffent. C'est un peu chiant parce que ces poupées coûtent un max ! »

Immobile au seuil de la chambre de July, David s'ébroua, reprenant soudain contact avec la réalité.

À quoi bon ressasser ?

Pour l'heure, il était fatigué et avait envie d'une douche. Il tenait à être au mieux de sa forme pour le retour d'Ula. Question de survie, sans doute ?

Le soir même, il découvrit que July, en son absence, s'était découvert une autre passion : le téléphone virtuel. Il s'agissait d'un téléphone cellulaire factice où se trouvaient enregistrées des dizaines d'amis imaginaires. Chacun de ces « copains » ou « copines » appelait July à des heures invraisemblables pour lui soumettre ses problèmes affectifs. La fillette était censée leur prodiguer les conseils adéquats, si elle échouait à cette épreuve, ses « amis » lui adressaient de véhéments reproches, l'insultaient, ou ne l'appelaient jamais plus. Profitant de ce que les gosses dormaient, David démontra le fameux téléphone ; la coque en plastique abritait un mini-ordinateur renfermant des milliers de « conversations » programmées. Le ton et la complexité des appels évoluaient avec l'âge de la propriétaire du portable.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, il fit part de ses réticences à Ula : « D'ici à deux ans, murmura-t-il, ce foutu truc sonnera au milieu de la nuit pour parler à July de pratiques sexuelles, d'avortement ou de MST...

— Et alors ? lança Ula avec un haussement d'épaules, c'est éducatif. Tu préférerais t'en charger ? »

Bien évidemment, Kevin possédait, lui aussi, un téléphone analogue, David ne tarda pas à l'apprendre. La seule différence consistait en la teneur des communications. Sa liste de correspondants se composait de scientifiques imaginaires, égyptologues, linguistes, astronomes, qui

l'appelaient pour lui soumettre les problèmes auxquels ils se heurtaient dans leurs « travaux ».

La conclusion que David tirait de tout cela était plutôt triste. En fait, ses enfants n'avaient aucun ami.

« Bordel ! Mais tu tombes de la lune ! vociféra Ula alors qu'il soulignait cet état de choses. Qu'est-ce que tu t'imagines ? Le responsable c'est toi, et toi seul ! Ton foutu boulot a fait de nous des parias. Dans le quartier tout le monde raconte que nous puons le monstre. Les gosses en subissent les conséquences. La seule solution serait de quitter la Terre pour s'installer sur une autre planète, un monde où les exomorphes sont aussi nombreux que les humains et savent se faire respecter. Mais tu ne veux pas en entendre parler. Tu prétends que ce serait trop dangereux. Tu crois sans doute que c'est le paradis ici-bas ? »

Au fur et à mesure que le ton montait, David sentait les phéromones NV éveiller en lui le désir de frapper Ula à coups de cendrier, de lui fendre le crâne, de voir sa cervelle souiller la moquette.

Il sortit de la pièce en hâte et courut s'enfermer dans les toilettes. Là, tel un drogué, il s'injecta une dose massive d'antidote. À l'étage du dessus, les gosses, d'habitude apathiques, menaient grand tapage.

À la suite de cette querelle, chaque fois qu'il voulut entamer une conversation avec sa fille, il fut interrompu par l'horripilante sonnerie du téléphone virtuel. Après lui avoir lancé un « Tu permets, papa, c'est important ! », July s'empressait de décrocher et s'isolait afin de poursuivre un échange chuchotant ponctué de gloussements maniérés.

David renonça. Abattu, il s'isola sur la terrasse avec une revue scientifique et un verre de *schōchū*.

« Tu sais bien que tout ça va très mal finir, *n'est-ce pas ?* », lui chuchota une voix dans sa tête.

1. Démon femelle de la mythologie japonaise.

Le sergent Carmody avait vu juste ; David fut convoqué au ministère des Armées trois semaines plus tard. Il y fut reçu, comme à l'accoutumée, par le colonel Forman Freejack, directeur général du Desk Alien Zone dont relevait la frontière barbare.

C'était un homme maigre et nerveux, aux cheveux gris coupés ras. Une vilaine cicatrice lui mangeait la joue droite. Un quart d'heure de chirurgie réparatrice aurait suffi à l'effacer, mais des coquetteries de ce genre n'étaient guère prisées à l'état-major.

« Mon vieux, vous n'allez pas rigoler, grommela-t-il dès que le vétérinaire eut franchi le seuil du bureau. Cette fois, on vous expédie en pleine boucherie, et je comprendrais que vous refusiez le contrat. La planète s'appelle Mémoriana, c'est un sanctuaire, un lieu de culte, pour la possession duquel deux peuplades s'entre-exterminent. Il s'agit d'une guerre totale, où l'on ne fait pas de prisonniers. Les pertes sont énormes de part et d'autre. S'il ne tenait qu'à moi, je laisserais ces gargouilles se massacrer, mais l'OPU en a décidé autrement. Un porte-parole devrait y débarquer dans les semaines à venir pour négocier un cessez-le-feu. Saura-t-il se faire entendre, c'est une autre histoire ! Comme d'habitude, votre boulot consistera à désamorcer ces foutus monstres, à les débarrasser de leurs pouvoirs pour les rendre inoffensifs. L'OPU tient à offrir une seconde chance à ces pauvres bougres. Je n'insiste pas, vous connaissez la rengaine. Ces foutus curés du Pardon Universel Intergalactique ont noyauté les instances dirigeantes ! L'ennui, c'est que vous allez devoir rester là-bas un an, voire davantage, et qu'en raison de la dangerosité de la zone vous ne serez pas autorisé à y emmener vos enfants. »

La rétribution était importante et, en signant le contrat, David décida que ce serait là sa dernière mission. Le travail terminé, il serait alors assez riche pour recommencer sa vie sur une autre planète, là où les extravagances d'Ula ne soulèveraient pas la réprobation générale. Les gosses resteraient sur la Terre, protégés de l'influence de leur mère par l'éloignement. Il suffirait de les mettre en pension à l'Office de placement éducatif qui s'occupait d'élever les enfants des travailleurs intergalactiques lorsque ceux-ci n'en avaient ni le temps ni le droit. Le pensionnat se chargeait de l'éducation des jeunes depuis le berceau jusqu'à l'âge de la majorité légale et dispensait un enseignement de

qualité, à condition toutefois que l'on s'abonnât au service Optimum.

« Ce sera un bon test, songeait David en quittant le ministère. On verra si Kevin et July sont capables de se comporter normalement une fois débarrassés d'Ula et des injections d'antidote. »

Les gosses méritaient mieux qu'un père et une mère qui, chacun à leur manière, les intoxiquaient à coups de phéromones et de vaccins. Il avait lu quelque part que l'OPE s'appliquait à recréer une ambiance familiale favorable à l'épanouissement de ses pensionnaires, il espérait de toutes ses forces que c'était vrai.

« Je vais abandonner mes enfants, se répéta-t-il sur le chemin du retour. Regardons les choses en face, il y a peu de chances que l'état d'Ula s'améliore. Il est même certain qu'il ira en se dégradant. Si les pulsions NV gagnent en puissance, elle sera bientôt l'équivalent d'une tueuse en série. Quant à moi, son complice, il me faudra la protéger, effacer ses traces et — qui sait ? — lui procurer des victimes... Il est hors de question que Kevin et July soient mêlés à cela. Nous serons sans doute forcés de fuir de planète en planète, sous de fausses identités. Ou, pour bénéficier de l'immunité réservée aux tueurs psychopathes, nous enrôler dans un bataillon de mercenaires... Non... Mieux vaut que les enfants nous oublient. »

« Oui, c'est mieux, souffla la voix dans sa tête. De toute façon, ils ne t'ont jamais aimé. Tu ne leur manqueras pas. »

Afin de se rassurer, il se récita le catalogue des services offerts par l'OPE.

La brochure vantait les mérites des « parents de substitution » sur lesquels l'enfant pouvait reporter son besoin d'affection. Il s'agissait de comédiens professionnels capables de s'adapter aux attentes des gamins, et que secondaient des psychologues qualifiés. Ce substitut familial épargnait aux enfants les troubles qu'engendre l'absence prolongée du père et de la mère : régression infantile, autisme, délinquance, addiction aux drogues dures.

Ils pouvaient choisir sur diorama holographique les « parents » qui leur convenaient, rien ne leur était imposé. Ils avaient même la liberté d'en changer si ce premier choix se révélait décevant.

Grâce à ce dispositif, les petits pensionnaires de longue durée finissaient par oublier leurs géniteurs, ce qui d'un certain point de vue était sans doute regrettable, mais évitait le handicap d'une détresse morale préjudiciable au développement des bambins. Suivait une liste impressionnante d'anciens pensionnaires qui, aujourd'hui, connaissaient un succès professionnel ainsi qu'un épanouissement personnel incontestables.

« Nous oublier, songea David, serait pour Kevin et July un acte de légitime défense, en fait, ce serait ce qui pourrait leur arriver de mieux ! »

Les frais de scolarité étaient élevés. Un rapide calcul mental lui permit de constater qu'il pourrait régler une avance couvrant les dix prochaines années, ce qui laissait aux gosses le temps de terminer leurs études.

Le souffle court, il se rendit compte qu'il était en train d'organiser sa fuite. Il n'osait envisager ce qui se passerait une fois la mission terminée. Dans quel état serait Ula ? Le spectacle des combats aurait-il avivé en elle la soif de tuerie qu'elle parvenait encore à étancher au moyen d'ersatz compensatoires ?

« Peut-être finira-t-elle par m'assassiner ? », se demanda-t-il avec un étrange détachement.

Mais il tremblait à l'idée de ce qui arriverait à sa femme lorsqu'il ne serait plus là pour la protéger.

Il s'imagina contraint de lui rendre sa liberté, à la façon de ces bêtes sauvages élevées en captivité qu'on essaye de réinsérer dans ce qui aurait dû être leur milieu naturel. Serait-elle capable de s'y adapter ?

Et lui, aurait-il la force de se passer d'elle ?

Certes, il n'était pas heureux en sa compagnie, mais il n'envisageait pas de se priver de sa présence. Pas une minute.

« Bon Dieu ! réalisa-t-il, je suis en train de tout planifier pour permettre à ma femme d'assouvir ses besoins meurtriers sans tomber dans les griffes de la police ! Je dois être aussi cinglé qu'elle ! »

Néanmoins, il ne pouvait en aller autrement. Si elle restait sur la Terre, Ula n'avait aucune chance d'échapper aux flics. Tôt ou tard, l'étau policier se refermerait sur elle. Elle était trop *bizarre*, trop *voyante* pour ne pas laisser de traces.

Elle ne pourrait passer entre les mailles du filet qu'à condition d'exercer son « art » sur une planète lointaine, rétrograde, féodale, où n'existait encore aucun service scientifique capable d'analyser son ADN. Par chance, ces mondes primitifs étaient nombreux, le tout était de posséder assez d'argent pour être en mesure de s'offrir autant de sauts dans l'espace-temps qu'il était nécessaire.

En perspective des dépenses à venir, David prit la décision de consacrer tout l'argent de son compte bancaire à l'acquisition de matière fissile aisément négociable partout dans la galaxie. Jadis, la valeur refuge était le lingot d'or, aujourd'hui on achetait des barres d'uranium.

De retour à la maison, il s'isola avec Ula pour lui exposer la situation. La mission, le départ, l'absence de longue durée, l'abandon « plus ou moins définitif » des enfants.

C'est tout juste si elle ne battit pas des mains à l'annonce du départ imminent.

Se séparer des enfants ne lui posait aucun problème.

« De toute manière, éluda-t-elle, ils vont entrer dans l'âge bête et devenir insupportables. Je ne saurai par quel bout les prendre. Je n'ai pas l'étoffe d'une bonne mère. La maternité, ça n'a jamais été mon truc. Les gosses, pour s'y intéresser, il faudrait que ça grandisse vite. De bébé à adulte en six mois, oui, ça serait cool. »

David ne releva pas. Les femelles NV cessaient rapidement de s'occuper de leurs petits qui, à peine sevrés, étaient élevés collectivement dans un Prytanée où ils subissaient un entraînement militaire d'une extrême sévérité. Le concept de famille, au sens où l'entendaient les humains, n'avait guère sa place dans leur civilisation.

Ula feuilleta distraitement la brochure de l'institution avant de décréter que tout cela lui semblait parfait. Ne restait qu'à avertir les gosses.

« Tu t'en charges ? lança-t-elle. Tu feras ça mieux que moi. Tu sauras trouver les mots, tu es doué dès qu'il s'agit des sentiments et tout ce genre de trucs. »

La détresse de David était si grande qu'elle se mua en lâcheté. Kevin et July ne l'aimaient pas, soit, mais il était loin d'éprouver la même indifférence à leur égard. Par ailleurs, il sentait que les gosses, sur le plan génétique, s'alimentaient de la présence de leur mère. Même s'ils n'en avaient pas conscience, leur addiction aux phéromones maternelles était forte. Sans les vaccins, ils auraient calqué leur conduite sur celle d'Ula et se seraient mués en prédateurs. David se demandait quelles réactions engendrerait le sevrage brutal qui suivrait le départ d'Ula. Il craignait que Kevin et July ne sombre dans la dépression, ou stagnent dans l'apathie.

Il décida d'y remédier préventivement en leur injectant un puissant mélange d'antiphéromones et d'euphorisant. C'était la solution de facilité, il en avait conscience, mais il était incapable d'imaginer une stratégie plus élégante. Le chagrin le tenait éveillé des nuits entières.

Le jour où ils prirent le chemin de l'institution, les adolescents,

imbibés d'antidopamine, souriaient aux anges. Les mains crispées sur le volant, David s'appliquait à conserver un comportement normal. De temps à autre, il jetait un rapide coup d'œil dans le miroir de courtoisie en se répétant : « Je les regarde pour la dernière fois. C'est l'ultime image que j'emporterai d'eux. Jamais je ne les verrai grandir. »

Il essayait de graver leur image dans sa mémoire tout en sachant qu'elle finirait par devenir floue, puis s'effacer, et qu'un jour il tenterait vainement de la faire ressurgir des limbes de son cerveau dégradé par le temps.

« Je vais oublier leurs voix, se dit-il. On oublie toujours les voix, c'est la première chose qui s'en va. »

Les mâchoires serrées, le visage durci, il luttait pour ne pas fondre en larmes. Sur le siège voisin, Ula semblait étrangère à tout désarroi.

Les NV étaient ainsi, dotés d'une affectivité minimale qui privilégiait le groupe plutôt que l'individu, la nation plutôt que la famille, la dévotion au chef plutôt que l'amour pour le conjoint ou les enfants. Plus le temps passait, plus Ula se dépouillait de ses attributs humains... de ses *faiblesses*, auraient dit les NV.

Les bâtiments de l'OPE se dressaient dans un cadre bucolique, savante imbrication de jardins et de forêts, de lacs et d'étangs. Derrière les dortoirs s'étendait le complexe sportif, avec ses pistes de cross et son stade, sans oublier sa piscine équipée de dauphins apprivoisés. Tout avait été prévu pour tenir les pensionnaires occupés au maximum.

David et Ula furent accueillis par la « nurse en chef », une femme souriante, au physique avenant, qui respirait à tel point la santé et la bonté que David en vint à se demander s'il avait affaire à un être humain ou à un androïde.

La visite des installations prit deux heures. Elle leur permit de faire connaissance avec les fameux « parents de substitution » dont la brochure vantait les talents. Il y en avait pour tous les goûts, mais David n'arrivait à la cheville d'aucun d'eux. Ils étaient tous *trop* beaux, *trop* gentils, *trop* rassurants pour qu'il prétendît les égaler. C'étaient des parents de rêve, comme on en voyait dans les séries télévisées. Des pères, des mères, dont les enfants n'auraient jamais honte, des géniteurs toujours disponibles au bon moment. Des parents qui comprenaient tout, à qui l'on pouvait se confier sans crainte d'être sermonné ou rabroué.

Alors qu'il serrait la main du dernier des comédiens, David songea

qu'il aurait aimé disposer d'une mitrailleuse pour les fusiller là, contre le mur du réfectoire, jusqu'au dernier ! Hélas, il n'était pas certain qu'une mort violente eût suffi à effacer leur insupportable sourire.

Ula abrégua la cérémonie des adieux. David ne fit rien pour y remédier, car il avait remarqué que les comédiens, ainsi que la nurse en chef, commençaient à donner des signes d'agressivité. Il était temps de battre en retraite avant que le bâtiment ne devienne le théâtre d'une bataille aussi soudaine qu'incompréhensible.

Kevin et July furent entraînés en direction des dortoirs par deux nurses babillardes. C'est à peine s'ils eurent conscience du départ de leurs parents. De retour sur le parking, David s'aperçut qu'à son entrée dans les lieux il avait négligé de déchiffrer la devise de l'établissement pourtant gravée en lettres énormes au fronton de l'accès principal : OPE, la famille dont tu as toujours rêvé.

« Eh bien, conclut cavalièrement Ula, ça n'a pas l'air si mal que ça, ce truc. C'est le style camp d'été. Tu verras, d'ici à deux mois les gosses auront oublié jusqu'à notre existence ! »

David s'installa au volant. En communiquant la destination à l'ordinateur de bord, il songea que c'était Ula qui, dans deux mois, ne se rappellerait même pas avoir donné naissance à deux enfants.

On ne s'embarquait pas pour la frontière barbare comme on prend la navette pour Long Island. David, avec ses « presque quarante ans » et ses sauts quantiques trop fréquents, était dans le collimateur des médecins du Contrôle spatial. Lors de la visite médicale réglementaire, le fonctionnaire des services de santé ne cacha pas sa désapprobation.

« Si vous n'étiez pas pistonné par l'armée, grogna-t-il, je refuserais de vous délivrer l'autorisation d'embarquement. J'ai examiné vos résultats... Mon vieux, vous êtes à la limite du seuil de mutation. Vous avez encaissé trop de radiations cosmiques, vos glandes ne vont pas tarder à vous jouer des tours. Si vous continuez à rigoler avec votre santé, vous vous réveillerez un jour dans la peau de l'un de ces monstres que vous avez l'habitude de soigner. Vous croyez que le jeu en vaut la chandelle ? »

Comme il fallait s'y attendre, Ula passa les tests haut la main. Les machines n'étaient pas assez pointues pour détecter les subtiles modifications de son ADN. Tant que sa peau ne se couvrirait pas d'écailles, elle serait déclarée apte aux voyages dans l'hyperespace.

Ils rentrèrent chez eux, leurs certificats dûment tamponnés. Ula ne tenait plus en place. Quand David lui proposa de ranger la maison en prévision de leur longue absence, elle haussa les épaules et lança : « On s'en fout de la maison ! Si ça se trouve, on ne reviendra jamais. »

Cela sonnait comme une prémonition, et David ne put réprimer un frisson.

Il n'y avait guère qu'au cinéma et dans les séries télévisées des siècles passés qu'on voyageait impunément dans l'espace-temps et qu'en pressant un bouton, on se propulsait à l'autre bout de l'univers connu en gardant le sourire. La réalité était autre. Les sauts quantiques trop fréquents affectaient le génome des voyageurs, engendrant des mutations surprenantes et pour le moins désagréables. Harlan Sarella, le père de David, en avait fait la malheureuse expérience.

Quand Ula lui avait posé des questions sur sa famille, quinze ans plus tôt, David avait jugé préférable de lui déballer la vérité sans fioritures.

« Je ne sais pas ce qu'est devenu mon père, avoua-t-il. Je ne l'ai pas revu depuis mon douzième anniversaire.

— Il vous a abandonnés ? s'enquit Ula.

— Non, c'est exactement le contraire, il a commis l'erreur de revenir ! C'est ma mère qui l'a plaqué en m'emportant dans ses bagages. Elle ne voulait plus vivre avec lui. Elle avait trop honte.

— Honte de quoi ?

— C'est assez pénible à expliquer. Ça se passait à l'époque de la Grande Crise mondiale. La guerre opposant les États-Unis à la Nouvelle Chine impériale avait ruiné les économies. Il n'y avait plus de boulot sur la Terre. Aucun État n'avait les moyens de financer la reconstruction de la planète. Beaucoup de gens ont commencé à se dire que l'herbe serait plus verte ailleurs et ont choisi d'émigrer sur les colonies du système solaire, avec l'espoir de refaire leur vie. Mon père estimait lui aussi que c'était l'unique moyen de s'en sortir, mais ma mère a refusé de quitter la Terre. Une telle décision allait à l'encontre de ses convictions. Elle était issue d'une longue lignée de prêtres écologistes.

— *Écoquoi ?*

— Un mouvement politique qui avait vu le jour au ^{xx}e siècle et qui, peu à peu, s'était changé en religion, pour ne pas dire en secte d'illuminés. Ses ancêtres y militaient. Plus tard, quand le mouvement a dérivé vers l'irrationnel, ses grands-parents et ses parents y ont servi en tant que prêtres. Ils vénéraient la planète comme une déesse, faisaient des sacrifices pour apaiser sa colère. Personne ne se souvenait plus des motivations scientifiques et politiques qui avaient présidé à la création du mouvement. On nageait dans l'animisme, la sorcellerie. »

Oui, Sue-Ann Sarella avait été une *ecofreak* acharnée. Aussi, quand Harlan, son mari, avait émis l'idée d'émigrer sur une autre planète, elle avait réagi avec violence, refusant obstinément de quitter le champ de ruines qu'était devenue la Terre.

« Notre mission est de faire renaître la civilisation de ses cendres... Les dieux ont modelé l'être humain avec la boue qui est sous nos pieds. Notre place n'est pas ailleurs », radotait-elle.

Comme tous ses coreligionnaires, elle portait autour du cou un sachet rempli d'humus, qu'elle embrassait rituellement chaque fois qu'elle adressait une prière à Gaia, la déesse mère de toute vie.

« Calme-toi ! suppliait Harlan, son mari. Essaie de réfléchir. Je n'ai plus de travail, plus d'argent, si nous restons ici nous finirons à la rue,

puis on nous chassera de la ville avec les autres mendiants. Nous n'aurons plus alors qu'à fuir sur les routes, au hasard. Nous deviendrons la proie des trafiquants d'esclaves. Tu veux que ton fils et toi finissiez au bordel ? C'est ça ? Si j'accepte de travailler pour une compagnie minière, sur une quelconque colonie, je serai très bien payé, nous pourrons nous installer dans un quartier protégé. »

David, qui avait alors six ans, suivait ces affrontements avec effroi. Des hordes en haillons hantaient les rues de la capitale, elles le terrifiaient. On racontait que certains vagabonds étaient devenus cannibales, ils enlevaient les enfants pour les revendre, débités en morceaux inidentifiables, au marché parallèle de la viande. Les citoyens riches, eux, vivaient retranchés derrière des enceintes de béton, sur les remparts desquelles patrouillaient des gardes armés jusqu'aux dents.

Finalement, Harlan avait signé un engagement de six ans sur un planétoïde dont personne n'avait jamais entendu parler, mais qui regorgeait d'un minerai susceptible de renflouer l'économie terrienne. Il s'était envolé seul, jurant qu'il donnerait de ses nouvelles dès que possible.

« On n'entendra plus parler de lui ! avait prophétisé la mère de David. C'est ça les hommes ! Tu peux d'ores et déjà faire comme s'il était mort. »

Elle se trompait. Harlan avait respecté ses engagements. On le payait grassement et, chaque mois, il virait quatre-vingt-dix pour cent de son salaire et de ses primes de rendement sur le compte bancaire de la famille. Cela dura six ans. Six années pendant lesquelles il ne put communiquer avec les siens que par le truchement d'enregistrements holographiques ramenés du fond de l'univers par la navette quantique du courrier.

« C'est grâce à lui que nous avons échappé à l'expulsion, expliqua David. Et que ma mère n'a pas été forcée de se prostituer pour payer le loyer, comme c'était le cas dans beaucoup de familles. Il gagnait réellement des tonnes de fric, parce que c'était dangereux... et surtout parce qu'il y avait un prix à payer. Cet énorme salaire, c'était une espèce de dédommagement pour ce qui allait suivre, et dont ni ma mère ni moi n'avions idée.

— Et l'arnaque consistait en quoi ?

— À l'époque, personne n'avait encore mesuré les conséquences des sauts quantiques dans l'espace. Parcourir des millions de kilomètres en une seconde, ça paraissait génial, et on s'obstinait à ne voir que le bon côté de la chose. Il a fallu un certain temps pour qu'on prenne

conscience des inconvénients. »

Ils n'étaient pas des moindres ! On constata chez les voyageurs un tassement de l'espace intramoléculaire proportionnel à l'éloignement du point d'arrivée. Cela paraissait absurde, mais c'était ainsi. Plus on allait loin, plus on y passait de temps, *plus on rapetissait lors du voyage de retour...*

« C'est le théorème de Zufraï, soupira David. Personne n'y comprend rien, mais il se vérifie dans les faits. De toute manière, avant que le voyage quantique ne soit devenu la règle, on savait déjà que les longs séjours dans l'espace provoquaient des rétrécissements osseux et musculaires chez les astronautes. On l'avait constaté en mesurant la taille des ouvriers des stations orbitales lorsqu'ils revenaient sur la Terre. À chaque retour, ils étaient plus petits de quelques centimètres. Avec la technique du saut, le problème s'est accentué.

— C'est ce qui est arrivé à ton père ?

— Oui. Son corps a très mal supporté le voyage de retour. Comme il était parti *loin*, et *longtemps*, il a dû en payer le prix. Quand il est revenu, son engagement terminé, il ne mesurait plus qu'un mètre dix. C'était un nain. Non, même pas, plutôt une espèce de créature cubique, d'une compacité effrayante. Imagine une boîte vivante affublée de quatre membres... Ma mère ne l'a pas reconnu. Je me rappelle qu'elle s'est mise à hurler en reculant au fur et à mesure qu'il s'avançait vers nous, les bras tendus. »

Oui, ç'avait été un moment pathétique, un mélange d'horreur, de honte et de chagrin. Des années durant, les cauchemars de David avaient été remplis de l'image de ce gnome rhomboïde clopinant, qui balbutiait : « C'est moi ! C'est papa ! »

Il se rappelait également la main de sa mère, refermée sur son poignet d'enfant, et qui le tirait en arrière de toutes ses forces, lui désarticulant l'épaule. Il l'entendait encore hurler « Sécurité ! Sécurité ! » dans l'espoir que les vigiles de l'astroport se saisiraient du monstre qui offensait sa vue, et l'emporteraient loin, loin...

Il n'avait jamais revu son père. Sa mère avait obtenu le divorce, la garde exclusive de son fils ainsi qu'une injonction interdisant à Harlan Sarella de résider dans la même ville pour raison d'incompatibilité génétique. Il avait été également déchu de ses droits paternels, procédure habituelle en cas de mutation.

« Tu n'as pas cherché à savoir ce qu'il était devenu ? s'enquit Ula.

— Si, bien sûr. Il est reparti sur le planétoïde pour y reprendre ses

activités de mineur. Là-bas, il avait une apparence normale, il était comme avant, grand, fort. Ce n'est que lorsqu'il revenait sur la Terre qu'il subissait ce tassement moléculaire qui le métamorphosait en nain. À l'époque, les choses se passaient ainsi. Il était facile de partir, mais beaucoup plus compliqué de revenir intact. Aujourd'hui, on a corrigé ces erreurs. Les inconvénients sont moins visibles. »

Moins visibles, soit, mais plus sournois, occasionnant des lésions internes, des AVC ou, de manière plus impalpable, des dérèglements psychologiques. Les grands voyageurs de l'espace étaient tous atteints de manies, de TOC. La plupart d'entre eux étaient la proie de phobies imbéciles. David avait connu un pilote qui refusait obstinément de manger des yaourts parce qu'il ne pouvait s'empêcher d'imaginer qu'une mouche s'était noyée dans le lait au moment de la fabrication du produit. Il ne supportait pas l'idée de la découvrir dans sa cuillère.

« Je crois que j'en perdrais la tête ! avait-il avoué à son interlocuteur, un soir où il était en veine de confidences. Je m'arracherais la langue... ou je me jetterais par la fenêtre. »

David n'était pas exempt de manies sur lesquelles il n'avait aucun contrôle, mais elles restaient plus discrètes. Par exemple, quand il croisait une femme habillée en rouge, il se sentait obligé de sortir une cigarette de son paquet et de l'émietter entre ses doigts jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Il n'aurait su expliquer pourquoi. Chaque fois qu'il entendait un chien aboyer, il s'arrachait trois cheveux. Trois, pas davantage. Résister à ces pulsions lui était impossible.

Pour l'heure, ces phobies n'étaient pas invalidantes, elles le deviendraient peut-être un jour, réduisant son comportement à une suite d'automatismes dépourvus de sens.

Non, on ne repliait pas impunément l'espace et le temps pour voyager plus vite que la lumière. Il y avait un prix à payer.

Le jour du départ, ils se contentèrent de tirer la porte de la maison sans la verrouiller. Ils savaient l'un et l'autre qu'ils tournaient la page. David considéra un instant les clefs de la demeure, au creux de sa paume, ne sachant qu'en faire. Ula s'en empara d'un geste impatient et les jeta dans les buissons du jardin. Tout était dit.

Il leur fallait maintenant se rendre à l'astroport pour subir l'inévitable préparation au voyage, ce qui impliquait une hospitalisation de quarante-huit heures et un nombre effrayant d'intraveineuses.

La coque du vaisseau ne portait aucun nom, juste un matricule. C'était un transport de troupes militaire de taille imposante qui n'en était pas à son premier voyage comme en témoignaient les impacts constellant le fuselage. Lorsqu'on le contemplait, il était amusant de constater à quel point les auteurs de science-fiction s'étaient trompés en parlant de « nef », de « vaisseau spatial ». Le gigantesque appareil qui surplombait David — avec ses citernes, ses canalisations, ses réseaux de tubulures — évoquait davantage une usine à gaz. On avait du mal à imaginer qu'un tel enchevêtrement de ferraille pût traverser l'espace. On eût dit un énorme bloc-moteur graisseux, récupéré dans une casse pour automobiles géantes.

Pendant la procédure de préparation chimique, David et Ula firent connaissance avec l'équipe scientifique qui s'apprêtait à embarquer pour Mémoriana. Elle se composait de jeunes gens frais émoulus des centres de formation vétérinaire et « avides d'aventures interstellaires », comme ils se plaisaient à le répéter avec des rires niais. David les trouva naïfs et agaçants. Ula déclara qu'elle en avait repéré trois avec qui elle aurait volontiers transpiré dans un lit. « Ils sont attendrissants, à cet âge-là, soupira-t-elle, quand ils se croient des hommes et qu'au moment de jouir, ils couinent comme des filles. »

David ne jugea pas utile de relever la provocation. Il était encore sous le coup des injections et le monde lui apparaissait à travers une brume cotonneuse, plutôt agréable.

Dès le lendemain, à une heure, au moment où l'espace se replierait sur lui-même pour permettre au vaisseau d'effectuer en cinq secondes un saut quantique de plusieurs millions de kilomètres, tous les occupants du vaisseau seraient plongés en sommeil artificiel. Cinquante ans plus tôt, lorsque les plongées dans l'espace-temps en étaient encore à leurs balbutiements, les équipages restaient éveillés ; toutefois, on avait constaté qu'avec cette méthode vingt pour cent des passagers voyaient leur mémoire contaminée par les souvenirs de leurs voisins de siège. Tout se passait comme si les esprits des personnes embarquées se mélangeaient lors du bond, sans parvenir ensuite à réintégrer complètement leur corps d'origine. Ces troubles généraient un syndrome de personnalités multiples fort handicapant chez ceux qui en étaient atteints. Tout s'arrangea quand on s'aperçut que ces

désordres mentaux disparaissaient dès lors que les passagers voyageaient en état de narcolepsie provoquée. Il s'agissait d'induire chez les voyageurs un sommeil abyssal, sans rêve, un néant de l'esprit si semblable à la mort qu'il effrayait certains au point de les amener à renoncer à tout déplacement dans l'espace.

Au moment où David s'allongea dans le traditionnel sarcophage doublé de plomb, il accueillit cet oubli comme une délivrance, tout en regrettant de ne pouvoir en apprécier la durée de la même manière qu'on sirote un vin rare.

Il fut tiré du sommeil alors que le vaisseau entrait dans l'atmosphère de Mémoriana. Une fois qu'on lui eut injecté les traditionnels produits antinauséux, il retrouva Ula au *lounge* des voyageurs civils. La salle bruissait de conversations enthousiastes. Pour l'heure, les regards étaient tournés vers l'écran géant où l'image du planétoïde grossissait de minute en minute.

« Ce sera beaucoup moins beau quand on y posera le pied, chuchota la voix du sergent Carmody à son oreille. Faudra faire attention de ne pas piétiner les cadavres.

— Ce sera si moche ? s'enquit David.

— Beaucoup plus ! ricana le soldat. J'espère que vous avez l'estomac bien accroché. »

Tout l'équipage rongea son frein jusqu'à ce que le vaisseau se pose sur la Landing Zone 01, décrétée territoire neutre par l'OPU, et qui se présentait sous la forme d'une tonsure au milieu de l'immense champ de bataille où s'affrontaient les deux ethnies belligérantes : Anabassis et Dolmoss.

D'emblée, David comprit qu'ils venaient de débarquer en enfer. Jamais auparavant il n'avait assisté à de tels déploiements de force. S'étaient sous ses yeux des scènes inspirées de ces fresques moyenâgeuses décrivant les tourments infligés aux pécheurs dans les gouffres de la géhenne. Même le sergent Carmody ne put s'empêcher de pâlir à la découverte du pandémonium. La première source d'agression émanait du vacarme des armées hurlantes qu'accompagnaient les meuglements des buccins, cors et trompettes. S'y ajoutait le martèlement des tambours. Il était inutile de se boucher les oreilles, car le son atteignait une telle intensité qu'il traversait les os des crânes pour se ficher dans les cerveaux où il se propageait en échos infinis. Ensuite venaient les couleurs...

Le ciel avait pris feu. Immense brasier, il rougeoyait depuis la ligne d'horizon jusqu'aux nuages chargés de suie qui, irrémédiablement

salis, évoquaient des carcasses de bovidés oubliés sur la broche par des rôisseurs distraits. Le vent brassait des torrents d'étincelles, des particules de chair carbonisée, et parfois des lambeaux de peau qui palpaient dans les courants aériens telles des chauves-souris malhabiles. Quand ces débris s'abattaient sur le sol, on comprenait qu'ils provenaient d'un torse, d'un visage...

« Les gens d'ici ont la fâcheuse manie d'écorcher leurs ennemis », expliqua Carmody.

De la plaine montaient les hurlements scandés des troupes en manœuvre, et le fracas syncopé des boucliers que les soldats martelaient en cadence. Ces vociférations, émises dans des langues gutturales et incompréhensibles, frappaient d'effroi les humains par leur rugosité que ponctuaient des claquements de mâchoires. David, comme tous ceux qui l'accompagnaient, dut battre en retraite, giflé par la chaleur des incendies. Les étincelles tourbillonnantes lui roussissaient les cheveux.

« Les masques ! ordonna Carmody. Mettez vos masques de protection si vous voulez éviter de perdre un œil ! »

Les Terriens, hagards, se tenaient retranchés derrière les chicanes hâtivement érigées pour délimiter la zone neutre de l'OPU.

« Normalement, avait marmonné le sergent, les sauvages savent qu'ils ne doivent pas s'en prendre à nous, mais on ne peut jurer de rien, aussi tenez-vous prêts à battre en retraite dès que je vous crierai de décamper. Filez ventre à terre vous barricader dans les bunkers et attendez patiemment qu'on vienne vous libérer. »

David l'avait senti désorienté, impressionné par cette boucherie qui, sur toute la surface du planétoïde, poussait des milliers d'exomorphes à s'entre-extermier avec une barbarie défiant l'imagination.

« On n'a pas le droit de tirer un seul coup de feu, avait insisté Carmody au moment du débarquement. Même pas pour se défendre. Nos armes sont chargées de projectiles paralysants dont on n'est même pas certains qu'ils aient le moindre effet sur ces gargouilles en folie. Nous ne pourrions pas réellement assurer votre sécurité. C'est la volonté de l'Église du Pardon Universel qui rejette la notion de légitime défense ; pensez à l'en remercier quand un monstre vous arrachera un bras ! »

David ne songeait même plus à se protéger, et c'est à peine s'il tressaillait quand des étincelles grésillaient sur sa combinaison protectrice, ou qu'un lambeau de peau lui fouettait la face. Le spectacle était si grandiose qu'il hypnotisait les membres de l'expédition. Là-bas, au centre de la plaine, un troupeau d'éléphants de

combat venait d'investir un temple colossal pour le saccager. C'étaient des proboscidiens sans oreilles ni défenses, comme en utilisaient les NV, mais dont la trompe vomissait des torrents de méthane enflammé. Ils s'étaient engagés dans l'escalier d'honneur menant au grand péristyle, faisant craquer sous leur poids les marches de marbre, lézardant l'architecture majestueuse. Ils ondulaient, la trompe oscillant à la façon d'un métronome pour balayer d'un jet de flammes les recoins du sanctuaire où les soldats ennemis se tenaient embusqués. Soieries, tentures, tapis prenaient feu sous le souffle incandescent et s'envolaient en fumée. De leurs pieds énormes, les monstres broyaient les idoles qui explosaient sous la pression, projetant des fragments de sourires bienveillants aux quatre coins du péristyle. *Et le feu...* toujours le feu, jaillissant des trompes annelées, fluide, coulant tel un vin doré et mortel sur les dalles. Les cadavres carbonisés des soldats surpris par l'attaque restaient seuls en place, se substituant aux dieux piétinés. Le feu et la fumée sinuaient en panaches torsadés, dansant un ballet où s'entremêlaient d'impalpables ruisseaux d'or et d'ébène.

David battit des paupières, oppressé. Comment une telle beauté pouvait-elle naître de tant d'horreur ?

Et soudain, les colonnes du temple frémirent, ondulèrent. Tirées de leur immobilité, elles brassèrent l'air, révélant leur véritable nature de tentacules !

« C'était un piège ! hurla Carmody. Bordel ! Le temple était faux... Il cachait une bête enfouie dans le sol, une pieuvre gigantesque ! »

Les « piliers » à cannelures s'abattaient maintenant sur les éléphants, les étranglant, les ceinturant pour leur briser les reins. En dépit de la distance, on entendait les cages thoraciques craquer sous la pression des pseudopodes dont l'étreinte se resserrait. Les côtes, fracturées, crevaient les panses pour pointer à l'air libre, entraînant avec elles des festons d'entrailles saccagées.

La réserve de méthane de l'un des pachydermes explosa, mutilant le tentacule qui l'étranglait. La tête de l'éléphant, projetée par le souffle, vint s'abattre à dix mètres de la chicane derrière laquelle s'abritaient David et Ula. Lorsque la poussière soulevée par l'impact retomba, ils purent contempler la trogne énorme aux yeux noirs qui les fixait en battant des paupières. La trompe se releva deux fois, convulsivement, pour cracher un dernier jet de flammèches, puis les pupilles se voilèrent, l'appendice nasal s'abattit. La mort avait fait son œuvre.

David reporta son attention sur le lieu de l'embuscade. Le temple avait disparu, remplacé par une créature au profil de poulpe qui achevait de s'extraire du sol. Elle était énorme et hideuse. Possédée

par une rage démentielle, elle avait entrepris de déchiquter les cadavres des éléphants que ses tentacules agitaient vainement dans les airs.

David supposa que cette démonstration de force avait pour fonction d'engendrer l'épouvante chez l'ennemi.

Clara Milloch, l'une des biologistes de l'équipe numéro deux, vomit sur ses souliers. Pour la plupart de ces jeunes scientifiques, c'était la première confrontation avec la réalité des combats ; une réalité très éloignée des simulations vidéo auxquelles ils avaient pris part pendant leurs stages de formation.

« Bienvenue dans le monde réel ! », ricana Ula en leur décochant un coup d'œil moqueur.

Les GI eux-mêmes semblaient en proie au désarroi et étreignaient leurs fusils inutiles en se demandant ce qu'ils faisaient là.

David se frotta la pommette pour se débarrasser de la morsure d'une escarille. Force lui était d'avouer qu'il avait rarement contemplé un spectacle d'une telle ampleur.

« Attention ! répéta Carmody, engoncé dans sa tenue de combat. Si ça déborde, s'ils font mine de nous charger, tout le monde se rabat vers les bunkers au pas de course, pigé ? »

David jeta un bref coup d'œil en direction des fameux bunkers. Des constructions cylindriques, dépourvues de fenêtres, et censées résister à tous les types d'agression. On les avait sorties des soutes du vaisseau trois jours plus tôt pour les regrouper au centre du périmètre d'observation. Chacune pouvait contenir une trentaine d'individus pendant six mois, et cela, dans une atmosphère à cent pour cent létale. Passé ce délai, elles tombaient en panne, faute d'oxygène, d'électricité et de vivres. Il n'était pas rare, lorsqu'on les ouvrait, de découvrir que les réfugiés s'y étaient entre-tués ou suicidés sous l'effet du stress engendré par la clausturation.

David s'essuya encore une fois le visage. La peau lui cuisait. Sans même en avoir conscience, il souffrait de plusieurs brûlures au deuxième degré.

« Gaffe ! cria Carmody. Les Dolmoss vont répliquer. La seconde vague d'assaut est imminente ! »

Tout le monde se recroquevilla derrière les chicanes constituées de modules absorbeurs d'impacts. Tout le monde sauf Ula, qui restait dangereusement exposée depuis le début des hostilités. David lui saisit la main pour l'inviter à le rejoindre, mais elle se dégagea d'une secousse. Fouettée par le vent, elle évoquait une figure de proue dont

la chevelure aurait eu la couleur des braises charriées par la fumée. Son visage exprimait tout à la fois la gourmandise et la frustration, comme si elle regrettait de ne pouvoir arracher sa blouse d'infirmière pour courir se joindre aux soldats qui s'étripaient sur la plaine.

Heureusement pour ceux qui l'entouraient, soldats et scientifiques avaient subi le matin même — ainsi que l'exigeait la procédure — une injection afin de ne pas se trouver contaminés par les émanations hostiles des combattants. Lors d'une bataille, la concentration de phéromones exomorphes atteignait une telle densité dans l'air que les humains se métamorphosaient en psychopathes et finissaient par bondir dans la mêlée. Pour le moment, Ula n'influençait personne, et David s'en réjouissait.

Tout à coup, le sol se mit à trembler, il devint impossible de se tenir debout. L'horizon ondula tandis que se dessinait une ligne de silhouettes massives, courtes sur pattes. Des rhinocéros. Le cuir violet des animaux était caparaçonné de plaques osseuses formant une armure naturelle parfaitement articulée. Les bêtes chargeaient tête basse. Au bout de leur mufle saillait une corne de la taille d'un obus.

David serra les dents. Il venait d'identifier ce qu'en argot de vétérinaire on surnommait des « rhino-artilleurs ». Ces pachydermes avaient la faculté de projeter leur corne dans les airs de la même manière qu'un canon expulse un obus. Si la portée utile n'excédait pas cent mètres, les cornes, en revanche, étaient bourrées de substances minérales déflagrantes et causaient d'énormes dégâts dans les rangs des fantassins ennemis. À peine le rhino-artilleur avait-il lâché son premier projectile qu'une seconde corne émergeait de son museau, prête à jouer son rôle de torpille meurtrière. Un rhinocéros adulte disposait d'une réserve allant de deux à quatre projectiles, selon ses capacités glandulaires.

La charge monstrueuse soulevait un brouillard de poussière et de suie. David toussa à s'en arracher les poumons. Sur la plaine, les soldats plantaient en toute hâte des pieux inclinés à quarante-cinq degrés dans l'espoir de briser l'élan des bêtes. Les pointes étaient enduites d'un poison jaune. La neurotoxine végétale foudroierait les rhinocéros qui auraient le malheur de s'y emparer.

Obéissant aux sollicitations de leur cornac, les pachydermes crachèrent une première salve. C'était toujours un spectacle étrange que de voir les cornes s'envoler. Propulsées par les gaz naturels dont elles étaient remplies, elles filaient à l'horizontale pendant trois secondes puis leur course s'infléchissait, et elles explosaient en touchant le sol, projetant une grêle de débris qui fauchaient les rangs ennemis de sa mitraille. La puanteur des explosions, alimentées par

des gaz de fermentation organique, était atroce.

David serra les poings en prévision de la déflagration. Il demeurerait fasciné par l'aisance apparente avec laquelle ces masses de viande et de cuir se mouvaient au milieu des obstacles. Des félins n'auraient pas fait mieux. « Des chars d'assaut vivants », songea-t-il. C'était cela même, car les exomorphes avaient horreur des machines et se refusaient à employer le moindre mécanisme. Ils affirmaient haut et fort que la nature était en mesure de leur fournir tout ce dont ils avaient besoin pour vivre... et se détruire. À la lumière de ce qui se déroulait sous ses yeux, David n'en doutait pas.

« C'est de la folie, hoquetait l'une des exobiologistes recroquevillée dans l'ombre du sergent Carmody. De la folie pure... » Ses larmes dessinaient des sillons clairs sur ses joues noircies par la fumée.

« Mais c'est qu'elle nous pique une crise de nerfs, la pauvre chérie ! », ricana Ula dont la blouse brûlait par endroits.

David grimaça. L'inexpérience de l'équipe scientifique éveillait en lui de mauvais pressentiments. D'où sortaient ces blancs-becs ? Aucun directeur d'étude ne s'était soucié de leur expliquer ce qui les attendait sur Mémoriana ? Il est vrai que les directeurs d'étude salissaient rarement leurs souliers dans la boue des champs de bataille.

Les cornes, en explosant, emplissaient l'air de débris d'émail plus tranchants que des rasoirs. Ces shrapnells tourbillonnants lacéraient les fantassins montés en première ligne, leur arrachant des morceaux de visage, des doigts, une main...

Ula se pencha pour ramasser l'un des « éclats d'obus » qui venait de se ficher dans le sol, à ses pieds. C'était une pyramide de la taille du poing, aux arêtes inégales, coupantes et tachées de sang.

Carmody ordonna à ses hommes d'ôter la sécurité de leurs armes et de se tenir prêts à faire feu si les bêtes chargeaient en direction du périmètre de neutralité.

« Sergent, gémit l'un des GI, ça servira à que dalle, on n'a que des fléchettes électrifiées, et ces monstres sont recouverts d'une carapace osseuse.

— Je sais, grogna Carmody. Visez les parties tendres, les oreilles, autour des yeux, le museau, les plis de la gorge. Tous ces endroits sont plus mous que le cul d'une pute septuagénaire, alors ne vous privez pas. »

Il en rajoutait dans la grossièreté virile avec l'espoir d'aiguillonner les jeunes recrues qui, pour la première fois, montaient au feu.

David se souvint que lors de la guerre de Sécession, les soldats dont c'était le baptême du feu appelaient cela *rencontrer l'éléphant*. On ne pouvait trouver plus adapté à la situation !

Par chance, les rhinocéros ne bifurquèrent pas vers le campement de l'OPU. Après avoir broyé sous leurs pattes dix lignes de fantassins, ils se trouvèrent ralentis par la masse compacte des combattants qui se referma sur eux. Bêtes énormes, mal équipées pour la volteface, ils étaient à présent encerclés par des dizaines de guerriers qui les attaquaient de flanc. Les fantassins se glissaient sous le ventre des pachydermes, là où le cuir était tendre, et y plantaient leurs coutelas, tranchant les parties génitales ou lacérant l'abdomen des rhino-artilleurs.

Les jumelles rivées aux yeux, David ne perdait pas une miette de la contre-attaque. Trois guerriers, vautrés dans la boue, étaient justement en train de ramper sous l'un des monstres, le couteau entre les dents. La bête, qui avait détecté le danger, se mit à piétiner l'herbe avec fureur, écrasant deux de ses adversaires. Les heaumes d'acier s'aplatirent, crachant des jets de sang par leurs fentes d'aération. Mais le dernier des soldats réussit à se glisser sous l'abdomen dans lequel il ficha sa lame. L'éviscération provoqua la chute des entrailles sous lesquelles il se retrouva enseveli et suffocant. Tout de suite après, le rhinocéros s'abattit, aplatissant du même coup son meurtrier dont les os craquèrent. Des scènes analogues se reproduisaient ici et là, au hasard de la mêlée, et il était impossible de déterminer quel camp, selon la terminologie militaire, était *maître du feu*. Il sembla à David que la fourmilière des fantassins avait eu raison des pachydermes, mais au prix de pertes considérables.

La fumée des brasiers masquait la lumière du soleil déclinant et installait un crépuscule précoce, où l'on devait se battre à tâtons. Dans cette fausse nuit, la masse des monstres en maraude prenait une dimension encore plus inquiétante. Ce n'étaient que faces cauchemardesques émergeant du brouillard, mufles abominables surgissant des incendies pour pousser des brames de triomphe ou d'agonie. Les éléphants moribonds, la trompe amputée, la panse ouverte, titubaient, se prenant les pattes dans leurs entrailles. Parfois, l'un d'eux choisissait de se donner la mort en enflammant sa réserve de gaz, et l'explosion carbonisait toute forme de vie dans un rayon de vingt mètres.

« Il faut que ça se termine ! sanglota quelqu'un dans le dos de David. Je n'en peux plus, je n'en peux plus !

— Du calme ! intervint Ula sans cacher son irritation. La nuit va tomber. La bataille prendra fin au coucher du soleil. C'est la règle.

Cela afin d'éviter que les démons des ténèbres ne se portent au secours de l'un ou l'autre camp. »

Une demi-heure plus tard, les combattants battirent en retraite, marée de casques et de boucliers qui refluaient dans un bruissement d'acier semblable aux cliquetis de mandibules d'un insecte colossal. Enfin l'on put voir la plaine, jonchée de milliers de cadavres enchevêtrés, la plupart démembrés ou décapités, car il était de règle chez les exomorphes de ne jamais laisser un ennemi entier.

« Ça y est, soupira Ula. Les mange-morts vont sortir. Il ne faut pas loupé ça. C'est la grande attraction du coin.

— De quoi parlez-vous ? lança Jonathan Fraser, un jeune scientifique qui nourrissait un solide mépris pour les infirmières. Encore une légende débile, je parie.

— Pas du tout, fit calmement Ula. Ce sont des animaux nettoyeurs, des nécrophages si vous préférez. Ils sortent une fois la bataille terminée, pour purifier les lieux. Vous semblez ignorer que les cadavres des exomorphes pourrissent vite, en répandant des toxines extrêmement dangereuses. Sans les mange-morts, chaque affrontement donnerait naissance à une épidémie qui décimerait les populations. D'ailleurs, les voici... »

D'un geste gracieux, elle désigna trois énormes bêtes dont les silhouettes trottaient sur la plaine. On eût dit des tatous, mais de la taille d'une baleine. Elles progressaient avec lenteur, le museau au ras du sol, avalant avec célérité les cadavres placés sur leur chemin.

« Regardez-les bien, insista Ula. Vous allez les voir grossir à vue d'œil, au fur et à mesure que leur panse se remplira. Quand elles auront terminé leur travail, elles seront devenues aussi grosses qu'une colline. Il leur faudra la nuit pour transformer en énergie pure ce qu'elles ont avalé. Elles ne rejettent aucun excrément. À l'aube, elles auront repris leur taille normale et seront prêtes à recommencer.

— Et que devient cette énergie ? s'enquit Fraser sans se départir de son éternel sourire en coin.

— On dit que les dieux de Mémoriana s'en nourrissent, murmura Ula.

— Les dieux ! », s'esclaffa Fraser comme s'il n'avait jamais rien entendu de plus stupide.

Le silence s'installa.

Scientifiques et soldats observaient les lentes allées et venues des

mange-morts occupés à grignoter les dépouilles des combattants malchanceux.

« Bon ! conclut le sergent, ça va leur prendre la nuit, alors on ne va pas leur tenir la chandelle. On rentre au bercail, je pense que vous avez tous eu votre comptant d'émotions pour la journée, n'est-ce pas ? »

Penauds, les « observateurs » prirent le chemin du vaisseau en essayant de ne pas marcher trop vite malgré l'envie de courir qui leur tenaillait le ventre. Seule Ula demeura en retrait, s'arrachant à regret au spectacle des mange-morts.

« C'est impressionnant ce silence, murmura-t-elle. On a l'impression d'être devenu sourd. » David partageait cette opinion. On n'entendait plus que le crépitement des brasiers en train de s'éteindre. Et si personne ne gémissait, c'était parce que les exomorphes ne blessaient jamais leurs adversaires, ils frappaient pour tuer, ne laissant derrière eux que des corps sans vie. Aucun brancardier, aucun médecin n'arpentait leurs champs de bataille, ils n'y auraient trouvé personne à secourir.

De retour au vaisseau, chacun s'isola dans sa cabine pour prendre une douche et changer de vêtements. Ula ne tenait pas en place. L'excitation faisait briller ses yeux d'un éclat fiévreux. David estima que sa production de phéromones devait saturer l'atmosphère. C'était une chance que l'équipage fût vacciné !

« Dans le cas contraire, songea-t-il, on se retrouverait avec une mutinerie sur les bras. »

Cela s'était produit, trois ans plus tôt, lors d'une mission de désarmement sur Altaïr 863. À la suite d'un accident, la réserve d'antidote avait été détruite, laissant les humains sans défense contre les émanations agressives dispensées par les exomorphes qui s'affrontaient à l'extérieur. L'équipage du vaisseau, cédant à une crise d'exaltation meurtrière, s'était entre-tué.

Une heure plus tard, tout le monde se retrouva au mess. À leur haleine, David devina que certains n'avaient pu résister au besoin de se doper au *shōshū*. L'humeur était morose. Le désarroi et l'abattement des plus fragiles faisaient peine à voir.

David n'avait aucune envie de leur remonter le moral. D'abord parce qu'il avait horreur de proférer des propos paternalistes, ensuite

parce qu'il n'était pas sûr que cela leur rendît service. Soudain, un personnage étrange fit son entrée dans la salle, et David ne put retenir un hoquet de surprise. C'était frère Akenôn, le prêtre du Pardon Universel Intergalactique qui les avait accueillis, le sergent Carmody et lui, lorsqu'ils étaient intervenus dans l'enclos aux éléphants de la RUCA.

« Je vous croyais mort, balbutia David lorsque l'homme d'Église s'immobilisa devant lui, souriant. Bon sang ! J'étais persuadé que cet éléphant vous avait carbonisé...

— Il a bien failli, fit suavement Akenôn. J'ai dû passer un mois entier dans une cuve de reconstruction organique. Tout mon épiderme a été remis à neuf, si bien que j'ai l'air d'avoir vingt ans de moins !

— J'en suis heureux pour vous », soupira David qui, en réalité, s'inquiétait de la présence du fanatique.

Les membres de l'Église du Pardon Universel Intergalactique n'avaient pas la réputation de faciliter la tâche des vétérinaires, leur spécialité étant de s'opposer à toute modification des pulsions hostiles chez les exomorphes. Dans ces conditions, mener à bien une opération de désarmement général nécessitait des trésors de patience et de maîtrise de soi.

À peine assis, frère Akenôn entreprit de convertir les scientifiques attablés à la nécessité du pardon universel et au respect de la différence. Les exomorphes les plus sanguinaires n'étaient selon lui que des enfants à qui il fallait laisser le temps de « grandir » et de se « socialiser ». David cessa d'écouter. La peau de bébé du prêtre le fascinait. Il fallait être très riche pour s'offrir ce genre de traitement. Il se demanda d'où l'Église tirait ses financements. Fraser, qui aimait les joutes verbales, s'empoigna avec Akenôn, dès lors le débat devint confus et David en profita pour s'éclipser avec Ula.

La jeune femme ne cessait de tressaillir comme une panthère sur le qui-vive. Elle avait la fièvre et transpirait. Dès qu'ils furent dans leur cabine, elle exigea de faire l'amour et arracha ses vêtements. Elle tremblait et exhalait une odeur forte, une odeur de fauve. Ses glandes exocrines périnéales fonctionnaient à plein rendement. Elle était si excitée qu'elle griffa les reins de David qui ne put retenir un cri de douleur. Comme elle lui faisait peur, il perdit ses moyens. Jamais il ne l'avait vue dans un tel état. Il eut l'impression de copuler avec une bête en chaleur. Victime d'un début d'hallucination, il crut la voir se couvrir de fourrure. Oui, c'était cela même, sa toison pubienne s'étendait, gagnait le ventre, remontait vers le sternum, envahissait les cuisses... Il la repoussa. Elle feula de rage. Quand il ralluma, le mirage se dissipa. Ula n'avait subi aucune transformation, elle reposait sur le

lit, écartelée, les traits tordus par l'exaspération.

« Si tu n'es pas capable de me baiser, gronda-t-elle, je vais chercher quelqu'un d'autre... »

En cette seconde, ses yeux brillaient d'un éclat inhumain, comme si on lui avait greffé les globes oculaires d'une extraterrestre. Puis son visage s'affaissa et, vaincue, elle murmura d'une voix mourante :

« Donne-moi quelque chose qui me fera dormir... vite. Un truc costaud, ou je vais faire une bêtise... Vite ! Neutralise-moi ou tu le regretteras. »

David s'empara de la trousse médicale, en sortit son pistolet injecteur pour y glisser une fiole de calmant. D'un geste professionnel, il piqua Ula à la jugulaire. Lorsque le produit se répandit dans ses veines, elle parut se détendre. Au bout d'une minute, elle bascula dans un sommeil agité au cours duquel elle esquissa des gestes menaçants qui déplurent à David.

« On dirait qu'elle éventre quelqu'un avec ses griffes et le vide de ses entrailles... », songea-t-il en frissonnant. Ce n'était pas la première fois qu'elle se livrait à une telle pantomime pendant son sommeil, mais jamais elle ne l'avait fait en se pouléchant les babines, comme à présent.

Il enfila un peignoir et, incapable de se rendormir, s'installa dans un fauteuil, au chevet de sa femme. Il ne voulait pas se l'avouer, mais elle le terrifiait.

Brisé par la fatigue et la tension nerveuse, il finit par perdre conscience. Quand il se réveilla en sursaut, une heure plus tard, le lit était vide. Ula avait disparu.

Instinctivement, il s'approcha du hublot et plissa les yeux, persuadé qu'il allait la surprendre, là, au milieu des cadavres couvrant le champ de bataille. Mais la nuit était tombée, et la vitre blindée ne lui renvoya que sa propre image. Celle d'un homme plus très jeune aux traits creusés par l'angoisse.

Durant trois jours la bataille fit rage. Ula n'avait pas reparu. David, hésitant à donner l'alerte, avait prévenu ses collègues que sa femme était souffrante. Cela n'étonna personne, car la petite Clara Milloch s'était, elle aussi, fait porter pâle. Fraser prétendait l'entendre sangloter à travers la cloison séparant leurs cabines.

« Elle a craqué, répétait-il. Elle va demander son rapatriement d'urgence. Elle n'avait pas la carrure. »

Dès qu'il en avait la liberté, David explorait le vaisseau. Au début, il avait pensé surprendre Ula dans le lit d'un soldat ; ce ne fut pas le cas. Elle avait tout bonnement quitté la zone neutre, franchi le périmètre de sécurité pour partir à l'aventure. C'était la première fois qu'elle passait de l'autre côté du miroir. « La phase 2 est entamée », songea-t-il en se demandant combien de temps il parviendrait à dissimuler la vérité.

Le lendemain, alors qu'il scrutait à la jumelle la zone de combat, il l'aperçut au cœur de la mêlée. Elle avait revêtu une armure et un casque récupérés sur un cadavre, mais son visage demeurait aisément identifiable parmi ceux des exomorphes. C'était bien Ula, c'était sa femme qui luttait au coude à coude avec les fantassins dont elle avait rejoint les rangs ! Elle maniait le sabre et la hache avec la science innée du combat transmise par les gènes de ses ancêtres. Elle frappait, taillait, tranchait comme si elle avait fait cela toute sa vie, et s'ouvrait un chemin jonché de morts dans le tumulte de la bataille. Toutefois, le plus terrible restait l'expression extatique qui déformait ses traits, modifiant son visage au point de lui donner un aspect félin. Ses pupilles dilatées lui faisaient des yeux d'insecte, uniformément noirs. David comprit qu'elle était au-delà de la jouissance, au-delà de ce que les plaisirs du sexe auraient pu lui apporter. Elle était enfin devenue une guerrière, elle avait trouvé sa place dans la grande machine de l'univers. Elle savait désormais quelle était sa mission. Elle était née pour tuer, tuer jusqu'à ce qu'un adversaire plus habile tranche le fil de sa vie. Elle avait été conçue pour cela. Tout le reste n'était que bavardage et illusion.

Pétrifié, les jumelles tremblant entre ses doigts, David ne pouvait détacher son regard d'Ula, admirant malgré lui sa souplesse, ses

virevoltes, ses feintes, ses contre-attaques. Elle était devant lui, telle une danseuse caparaçonnée de fer exécutant les figures d'une chorégraphie meurtrière, et tout autour d'elle, les têtes tombaient, les membres volaient. Son épée tranchait dans le métal des armures en soulevant des gerbes d'étincelles que venait aussitôt éteindre le geyser rutilant des hémorragies.

Cela dura une minute, puis le tumulte l'avalait, et elle disparut, emportée par le flux et le reflux des soubresauts de la bataille.

David ferma les yeux, il était en sueur, au bord de l'évanouissement. Il venait d'assister à la matérialisation de son pire cauchemar. Quand il eut recouvré son sang-froid, il jeta un coup d'œil prudent au reste de l'équipe afin de s'assurer que personne n'avait reconnu Ula. C'était peu probable, car l'excitation des premiers jours avait fait place au dégoût chez les scientifiques qui, rapidement, avaient cessé d'observer les combats. Seul Carmody lui lança un regard étrange.

« Il sait », songea David, en se demandant quelle serait la réaction du sergent.

Il n'eut pas le temps de s'en inquiéter, car le sol se mit à trembler. L'un des deux camps lançait une charge de cavalerie. Les chevaux avaient deux fois la taille de leurs homologues terriens. De fines écailles recouvraient leur corps. Les crinières se composaient de longs pseudopodes capables d'émettre un courant électrique de haut voltage, comme les gymnotes. Il en allait de même en ce qui concernait leurs sabots ; pour les guerriers vêtus de fer, ces animaux représentaient un danger mortel. Il suffisait qu'une crinière effleure armures et boucliers pour que les soldats se cabrent à s'en rompre les reins, électrocutés. Tout objet de métal — sabre, hache, épée — entrant en contact avec le corps d'un cheval transmettait pareillement la décharge, si bien qu'il était impossible d'approcher les étalons pour leur trancher les jarrets. On ne pouvait les tuer que de loin, en leur décochant des flèches. Hélas, les écailles qui les revêtaient s'opposaient à la pénétration, et les blessures demeuraient superficielles.

« Bordel ! ragea Carmody. Les chevaux électriques, manquait plus que ça ! Cette fois, va falloir faire gaffe, ça ne rigole plus. »

David estima que trois cents étalons galopèrent sur la plaine, à longues foulées rageuses. Les crinières de pseudopodes flottaient au vent, secouées de crépitements bleuâtres. La puissance électrique était telle que l'air bourdonnait, comme à proximité d'une ligne à haute tension. Les bêtes transportaient dans leurs flancs assez de gigawatts pour alimenter un vaisseau spatial.

« Mon Dieu ! se dit-il, Ula se trouve sur leur chemin, et elle porte une cuirasse métallique ! »

Il sentit ses jambes se dérober. Il ne savait comment lui venir en aide. Déjà il était trop tard, le contact devenait imminent.

Là-bas, les guerriers avaient saisi de grandes perches de bois aiguisées à la façon des sarisses de l'Antiquité. Longues de trois mètres, elles serviraient à tenir à distance puis repousser les chevaux électriques. Tant qu'elles resteraient sèches, elles isoleraient les guerriers des décharges mortelles.

Devant cette forêt de dards brandis à quarante-cinq degrés, les étalons freinèrent des quatre fers. Ceux qui n'eurent pas ce réflexe, victimes de leur élan, s'empalèrent sur les pieux et s'abattirent, embrochés par le poitrail ou la gorge.

Pendant trois minutes, David eut l'illusion que l'infanterie réussirait à tenir les chevaux en respect, voire à les faire battre en retraite, ce fut une erreur. Les animaux se mirent à cracher de longs jets d'écume et de salive qui dégoulinèrent le long des sarisses, poissant les mains des guerriers. Mouillées, les hampes devinrent conductrices d'électricité. Les cavales le savaient et ne se privèrent pas d'enrouler les mèches de leur crinière autour des lances humides.

David put suivre le trajet bleuâtre des décharges qui couraient sur toute la longueur des sagaies avant de s'épanouir dans le fer des armures. Comme frappés par la foudre, les soldats se convulsaient tandis que leurs globes oculaires se mettaient à bouillir, leurs dents se fendaient, leur langue devenait noire. Quand ils s'abattaient enfin sur le sol, de la fumée s'échappait des heaumes et des cuirasses. La puanteur de la viande carbonisée emplit l'air.

Les jumelles rivées aux orbites, David essayait de localiser Ula. Où était-elle passée ? Il cherchait désespérément son visage blême dans la foule des mufles couverts de pelage bleu.

« Les canassons se rabattent vers nous ! hurla Carmody. Tout le monde au bunker ! Au pas de course ! »

Et comme David restait figé, il lui décocha une bourrade dans les reins.

« Remuez-vous le cul si vous voulez vivre ! », rugit-il.

David lui emboîta le pas à regret. Le danger était réel. Une dizaine de cavales s'étaient détachées du troupeau pour galoper en direction de la zone neutre. Les GI, affolés, les avaient mises en joue et les criblaient de fléchettes à haut voltage, sans obtenir le moindre effet.

« Cessez de tirer, bande de crétins ! hurla Carmody, ces canassons

bouffent de l'électricité, c'est comme si vous leur offriez un casse-croûte ! »

Le groupe se débanda vers l'entrée du bunker. Le martèlement des sabots courut dans le sol pour s'épanouir dans la caisse de résonance de l'abri.

Malgré la bousculade, scientifiques et soldats réussirent à s'y engouffrer avant que les chevaux ne franchissent le périmètre de neutralité. David se retrouva projeté contre Akenôn qui affichait une expression extatique.

« N'est-ce pas merveilleux, toute cette vitalité ? lança-t-il en aspergeant David de postillons. C'est la nature à l'état brut, dans sa puissance sauvage, avant que la civilisation ne l'amoindrisse ! Quand je vois cela, je comprends à quel point nous sommes infirmes et combien ces peuples primitifs nous sont supérieurs ! Nous méritons qu'ils nous anéantissent. Notre race est trop vieille, elle mérite de disparaître. Ils sont le futur ! Ils sont jeunes, portés par une énergie farouche qui nous a quittés depuis longtemps. Nous ne sommes plus que des fantômes. Place aux vivants ! Place aux vivants ! »

David le repoussa sans ménagement en le traitant de cinglé.

Il n'éprouvait que mépris pour ces confréries masochistes qui militaient pour l'extinction de la race humaine et idolâtraient la barbarie sous toutes ses formes. Au cours du siècle précédent, l'une d'entre elles avait même tenté de déclencher un holocauste nucléaire pour « purifier la Terre du nuisible *Homo sapiens* » !

Carmody manœuvra le levier de fermeture au moment où les premiers chevaux envahissaient le campement. La porte blindée coulisssa, transformant le bunker en un lieu de ténèbres. Puis les plafonniers s'allumèrent, et l'on put voir qu'on se trouvait au cœur d'un cylindre dont la physionomie générale rappelait celle d'un sous-marin nucléaire, avec ce que cela supposait de phobies.

« On se calme ! vociféra le sergent. C'est momentanément, ces foutus canassons vont battre en retraite, pas de quoi pondre un caca nerveux ! »

Néanmoins, il insista pour que chacun choisisse une couchette et s'y installe, le temps de reprendre ses esprits. Puis il expédia trois de ses hommes à la cuisine pour préparer du café et improviser des sandwiches avec le contenu du réfrigérateur.

« Bouffer, ça calme les nerfs, murmura-t-il à l'adresse de David. Ne vous faites pas de bile, doc, *je pense qu'elle s'en sortira...* »

David tressaillit.

« Vous l'avez donc vue ? souffla-t-il. Ce n'était pas une hallucination...

— Non, fit Carmody en évitant son regard. Je l'ai repérée il y a déjà trois jours. Je n'ai rien dit parce que je pensais que vous le saviez... Pas de panique, je n'en parlerai à personne. Ça ne m'a pas surpris, vous savez, il y a pas mal de légendes qui courent à son sujet.

— Elle est malade, mentit David. Une sorte de psychose.

— J'en suis pas aussi sûr, chuchota le sergent. Elle est diablement experte au maniement des armes blanches pour une simple infirmière. On dirait qu'elle a reçu un sacré entraînement ! Je ne parierais pas sur moi si je devais l'affronter. Mais c'est vos oignons. Je vous aime bien, vous n'êtes pas comme tous ces connards de scientifiques qui nous regardent de haut. Alors, j'essayerai de vous aider à la récupérer quand on sortira d'ici. À vous, ensuite, de la tenir à la niche, sinon le scandale finira par éclater. »

Il ne put en dire davantage, car de violents coups de sabot ébranlèrent les parois du caisson, le faisant osciller sur ses bases. Une terrible décharge électrique se diffusa à travers les revêtements métalliques. Les plafonniers s'éteignirent, une femme hurla. David reconnut la voix de Maude Sowersson, la radiologue, le binôme de Fraser. Le martèlement s'amplifia, ainsi que les décharges. Dans la cuisine, le four à micro-ondes rendit l'âme. La puissance des ruades stupéfia David, c'était comme si un bulldozer avait entrepris de renverser le bunker. Il avait l'impression d'être prisonnier d'un wagon sur le point de dérailler. Quelqu'un le bouscula, puis il encaissa un coup de coude dans l'estomac qui le plia en deux.

Carmody alluma sa torche pour examiner la porte. Elle était cabossée. David n'osait imaginer ce qui se produirait si les chevaux parvenaient à l'arracher de ses gonds pour se ruer dans l'abri. Le caillebotis, les couchettes superposées, *tout l'équipement était en métal*. Un sacré court-circuit en perspective !

Le vacarme cessa au bout d'une vingtaine de minutes. Carmody ordonna à son technicien de tenter de réparer l'installation vidéo dont les caméras couvraient le périmètre du campement.

« J'sais pas si ça sera possible, s'excusa le GI, le champ magnétique a fait fondre les composants. Tout le foutu bazar est en panne. Enfin, j'veais essayer. »

Carmody attira David à l'écart et lui dit :

« Doc, va falloir tenir vos collègues en laisse. Je ne veux pas avoir à supporter de crises de nerfs. Je ne vous cache pas qu'on est dans la

merde. Le système de ventilation a grillé lui aussi. D'ici deux heures on commencera à suffoquer. Je suis à peu près certain que la porte est bloquée ; pour sortir, il faudra la faire sauter, mais l'onde de choc risque de nous tuer. Notre seule chance, c'est que les gens du vaisseau se portent à notre secours munis d'un désincarcérateur, mais ils ne le feront qu'une fois les chevaux électriques sortis du campement. Je vous rappelle qu'on n'a pas le droit de les tuer, ça signifie qu'on est forcés d'attendre qu'ils déguerpissent de leur plein gré. »

Il inspira à fond puis signifia à David de le suivre dans le poste de commandement, une tourelle qui chapeautait le bunker tel le kiosque d'un sous-marin. Une fois là-haut, il déverrouilla ce que David prit d'abord pour la porte d'un coffre-fort, mais qui se révéla un sabord intérieur masquant un hublot en polycarbonate blindé. De ce trou de serrure, on embrassait la perspective du campement de l'OPU.

Les chevaux électriques allaient et venaient entre les véhicules et les caisses de matériel, à la recherche d'un éventuel ennemi.

« Les carnes ! rugit Carmody. Elles ne s'en iront donc jamais ! »

Puis se tournant vers David, il ajouta :

« Je vais rester là, redescendez avec les autres et faites de votre mieux pour les empêcher de perdre la boule. Dès que la voie sera libre, je vous préviendrai. »

David obéit. Il agissait en état second, obsédé par Ula.

Il fit un effort pour répandre la bonne parole, mais Akenôn, qui ne cessait de multiplier les considérations extasiées sur la sauvagerie naturelle des belligérants, ne l'aida guère.

Au cours de l'heure qui suivit, les chevaux revinrent à l'assaut à trois reprises, décochant de formidables ruades dans la porte. Chaque fois, les crépitements des décharges faisaient fondre le métal, gauchissant les gonds dont l'acier se ramollissait. La puanteur de l'ozone envahit l'abri. L'air devenait lourd, les respirations haletantes, la sueur ruisselait sur les visages. Seuls les soldats affichaient un flegme de commande. Les scientifiques, eux, ne cachaient plus leur nervosité. Fraser s'empoigna avec le technicien militaire au sujet du circuit électrique qu'il prétendait réparable. Armé d'une torche, il rampa sous les pupitres informatiques et les relais de connexions avant d'admettre que tous les composants avaient bel et bien fondu.

Enfin, alors qu'on était au bord de l'asphyxie, les chevaux s'éloignèrent. Une équipe descendue du vaisseau découpa la porte au moyen d'une scie de désincarcération. Dès qu'il fut dehors, David se tourna vers le champ de bataille pour essayer d'apercevoir Ula.

Carmody lui expédia un coup de coude avant de murmurer : « Déconnez pas, doc, vous allez vous faire repérer. »

Il avait raison. Épuisé par la tension nerveuse, David se résigna à regagner le vaisseau, à la suite des autres.

Plus tard, Carmody vint le rejoindre au mess et lui offrit une bière chinoise.

« Vous n'êtes pas assez prudent, doc, fit-il d'un ton faussement négligent. Vous n'avez pas intérêt à ce qu'on découvre la vraie nature de qui vous savez. Imaginez un peu ce qu'un petit salopard dans le genre de Fraser lui ferait subir... Il la disséquerait sans attendre. Je suis certain qu'il possède assez d'entregent pour obtenir un mandat d'intervention spéciale. Vous savez, ces permissions classées secret-défense qu'on octroie lorsqu'il s'agit de déterminer si un *alien* représente un danger létal pour la race humaine. Ce Fraser m'a tout l'air d'un gars capable de persuader une grosse légume que votre nana a été contaminée par un virus extraterrestre. Ces jeunes scientifiques ont les canines qui rayent le parquet, il leur faut à tout prix se faire un nom avant trente ans, sinon ils sont foutus, les subventions leur passent sous le nez. »

David frissonna. Carmody était dans le vrai. Les virus du cosmos terrifiaient les services de santé militaires... et par là même les gouvernements, autorisant les pires dérives sécuritaires.

« Pourquoi essayez-vous de m'aider ? », s'étonna-t-il.

Le sergent haussa les épaules.

« Aucune idée, soupira-t-il, je ne suis pas doué pour l'introspection. Peut-être que ce genre de fille m'épate. C'est le style de femme que j'aurais aimé avoir. Vous pigez ? Une compagne qui serait mon égale, qui comprendrait d'instinct ce que ressent un combattant... Oui, c'est sûrement un truc comme ça. Le côté *fusionnel*, comme on dit dans les magazines de gonzesses. Quand on est soldat, on a du mal à établir le contact avec les femmes. Quelque part, ça les excite de savoir qu'on est des tueurs professionnels, mais en même temps ça les dégoûte. Et avec le temps le dégoût l'emporte sur la fascination. Enfin, c'est l'expérience que j'en ai. D'abord, elles nous voient comme des protecteurs, et ensuite, comme des bourreaux. C'est vache. »

Il se tut, gêné de s'être ainsi dévoilé devant un inconnu.

« Tout ça pour vous dire de veiller sur votre Ula, conclut-il. Je vous couvrirai autant que ce sera possible, mais n'oubliez pas que ce que j'ai remarqué, les autres peuvent également le voir. »

Ils se séparèrent sur un dernier verre et David regagna sa cabine. Il

savait qu'il ne trouverait pas le sommeil. Un *masu* de saké à la main, il se planta devant le hublot, lumière éteinte, pour suivre le va-et-vient des mange-morts sur la plaine. La lune éclairait le champ de bataille où la pieuvre géante, qui ne se résolvait pas à mourir, se traînait en agitant les moignons de ses tentacules. Les mange-morts la contournaient, lui accordant un sursis. David, la gorge serrée, ne pouvait s'empêcher de penser qu'Ula gisait peut-être là-bas, dans le grand pêle-mêle des cadavres, attendant d'être avalée par les nécrophages besogneux.

Foudroyé par l'alcool et les tranquillisants, il s'effondra sur le lit. L'oreiller but le contenu du bol renversé.

Quand il reprit conscience, à l'aube, le crâne broyé par la migraine, Ula était couchée à son côté, nue, boueuse, constellée de blessures superficielles et d'hématomes. Elle dormait d'un sommeil si profond qu'on aurait pu la croire morte.

Profitant de ce qu'elle était inconsciente, David nettoya les plaies de la jeune femme, lui posa des agrafes. Elle se contenta de grimacer sans ouvrir les yeux. Le pouls était normal, ainsi que sa tension artérielle. Elle était surtout sale, enduite d'un mélange de sang et de boue. Elle puait la chair corrompue, les entrailles, la sueur, la pisse. Ses cheveux gras semblaient peints sur son front et sa nuque. Mais elle était vivante, et c'était tout ce qui comptait.

D'emblée, David se promit de ne pas la soumettre à un interrogatoire. Non. *Aucune question*. Il se contenterait de la mettre en garde, prononcerait le nom de Fraser, l'avertirait que Carmody l'avait percée à jour.

Enveloppé dans un peignoir, il s'installa à son chevet et attendit. Les heures passèrent. Ula semblait ne jamais devoir se réveiller. Elle urina sous elle. De temps à autre, elle grognait et ébauchait des gestes nerveux. Enfin, aux alentours de midi, elle émergea du néant. Elle demeura un long moment immobile, fixant le plafond, les bras croisés sur les seins dans un étrange réflexe de pudeur. Elle semblait tout à la fois amnésique et frappée d'aphasie.

« Je dois être dégueulasse, murmura-t-elle au bout d'une minute. Je pue. Aide-moi à marcher jusqu'à la salle de bains. »

Il se précipita, la soutint. Cette complicité lui procura un curieux sentiment de plénitude. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentit proche d'Ula. Il régla le jet de la douche et commença à l'asperger doucement, pour diluer la couche de crasse dont elle était couverte. L'eau bouillonnait dans le trou d'évacuation, noire, rouge.

Le sang séché lui donnait l'aspect d'une idole de cuivre, l'odeur aussi. Il fut à peine surpris de constater que la plupart des blessures avaient déjà cicatrisé. Il lui tendit le savon, le shampooing. Elle resta longtemps offerte au jet. Quand elle sortit de la cabine, il l'enveloppa dans un drap de bain. Alors, seulement, elle demanda : « Quelqu'un m'a vue ? »

Il lui parla de Carmody, comme il se l'était promis.

« Si tu y retournes, fit-il, il faudra faire attention.

— Il ne faut pas que j'y retourne, dit-elle d'une voix sourde, vaguement menaçante. Tu devras m'en empêcher. Si je repars, je ne

reviendrais plus. Tu comprends, ça m'engloutira... J'oublierai définitivement qui je suis. Ça effacera mes souvenirs. C'est quelque chose de puissant, qui me dépasse, qui me domine. *Une possession*. Il va falloir que tu me soignes... ces piqûres que tu faisais aux enfants, en cachette, il faudra me les faire aussi. Je sais que tu essayais de les protéger de ma mauvaise influence. À présent, c'est moi que tu dois protéger de moi-même. »

David rougit, honteux d'avoir été démasqué. Il s'était cru fin stratège, il n'avait été qu'un benêt. Au même moment une grande joie l'envahit. En cette minute, il cessait d'être l'ennemi de sa femme, celui qui la combattait dans l'ombre, sournoisement. Il devenait son complice, son lieutenant dans le mensonge et le crime. Les mystères de la génétique et de la monstruosité allaient les unir plus étroitement que les sacrements du mariage.

C'est à peine si l'équipe remarqua la réapparition d'Ula. L'attention du groupe était désormais concentrée sur l'arrivée des oiseleurs. Leur caravane avait surgi d'un défilé, à l'aube, constituée d'une cinquantaine de chariots où bringuebalait un empilement de cages grillagées. L'aspect insolite du convoi avait piqué la curiosité des occupants du vaisseau. Ce n'était pas ce qu'on s'attendait à voir débarquer sur un champ de bataille ! Les caméras de surveillance avaient en effet confirmé que les cages étaient remplies d'oisillons. Des moineaux au plumage grisâtre, qui pépiaient joyeusement.

« C'est quoi ce délire ? grogna Fraser avec une moue de mépris. Des sansonnets ! Qu'est-ce qu'ils vont en faire ? Les bouffer ?

— Vous n'y êtes pas du tout, coupa Carmody d'une voix sourde. Ce sont des armes. Des armes redoutables.

— Ces piafs ? Vous déconnez !

— Non. Si vous pouviez approcher des cages, vous verriez que vos "moineaux" sont équipés d'ailes d'acier à bord tranchant. Une fois lâchées, ces bestioles vont tournoyer au-dessus de nos têtes comme une escadrille de lames de rasoir. Elles empliront le ciel, créant un barrage antiaérien, sectionnant tout ce qui aura le malheur de croiser leur trajectoire.

— Mais pourquoi ? gémit Clara Milloch.

— Parce que l'un des deux camps s'attend que l'ennemi tente une attaque par la voie des airs. Probablement à l'aide d'une formation de ptérodactyles bombardiers qui pondront leurs œufs explosifs du haut des nuages. Les ailes de cuir de ces monstres constituent une cible rêvée pour les étourneaux qui s'appliqueront à les taillader. Privés

d'une portance suffisante, les ptérodactyles se crasheront avant d'avoir pu délivrer leurs colis. Voilà pourquoi j'ai parlé de barrage antiaérien. Ne vous fiez pas au chant de ces oiseaux, ce sont d'affreux petits tueurs. D'un revers d'aile ils peuvent cisailer une gorge, trancher quelques doigts. Je vous conseille de ne pas vous déplacer tête nue, vous vous feriez scalper. Des casques seront mis à disposition à l'entrée du sas. Évitez également d'agiter les mains, les sansonnets n'aiment pas ça. »

Ces informations dissuadèrent les garçons de faire leur jogging habituel autour du camp. Tout à coup, chacun se rappela qu'il devait étudier un dossier « super-important », dans le calme de sa cabine. Seuls Ula et David quittèrent l'astronef, un casque de l'USMC rabattu au ras des sourcils. Comme l'avait annoncé Carmody, les oiseleurs lâchèrent leurs petits prisonniers qui emplirent le ciel de leur tourbillon. Ils se déplaçaient en groupe, viraient, voltaient, filaient à l'assaut des nuages pour redescendre en piqué. Dès qu'ils se rapprochaient du sol, le bord d'attaque de leurs ailes déchirait l'air en produisant un sifflement aigu qui donnait la chair de poule. Lorsqu'ils traversaient un rayon de soleil, ils scintillaient comme autant de minuscules boomerangs nickelés.

« C'est beau », fit rêveusement Ula.

Vingt minutes plus tard, un jeune GI qui voulait jouer les malins leva le bras pour offrir une tranche de pain aux oiseaux. « Piou-piou, piou-piou... », caquettait-il au grand amusement de ses camarades. L'un des moineaux se détacha de la volée pour fondre sur lui. David eut à peine le temps d'enregistrer le bref éclat argenté des ailes. Les doigts du soldat sautèrent, tranchés comme par un revers de faux, tandis que le sansonnet reprenait de l'altitude, le morceau de pain coincé dans le bec.

« Bon, on doit pouvoir recoudre ça, soupira Ula en se baissant pour ramasser l'index, le majeur et l'annulaire qui avaient roulé sur le sol. Suivez-moi à l'infirmerie, jeune homme, et à l'avenir évitez de faire le con. »

Cette réaction réconforta David qui, jusque-là, avait craint que la jeune femme se montrât incapable d'adopter un comportement normal après son étrange expérience.

On finit par s'habituer à la présence des oiseaux, même si, de temps à autre, le cadavre d'un aigle ou d'un vautour s'abattait sur le toit d'un hangar, la tête tranchée. Les moineaux avaient pris le contrôle de l'espace aérien surplombant le champ de bataille, et tout volatile étranger à leur clan était aussitôt décapité ou mutilé. Au demeurant,

cette escadrille de tueurs minuscules s'exprimait en trilles joyeux, en pépiements primesautiers qui contrastaient étrangement avec leurs redoutables dispositions au carnage.

David, qui avait déjà vu les ptérodactyles bombardiers à l'œuvre, ne cachait pas son inquiétude.

« S'ils s'amènent à plusieurs dizaines, ça va être une vraie boucherie, répétait-il. On ne sera pas épargnés. Je doute qu'on ait pris la peine de les dresser à reconnaître les pavillons de l'OPU. »

Il conservait un mauvais souvenir des œufs explosifs qui, en s'écrasant, libéraient un tourbillon de napalm.

Croisant Carmody au mess, il lui demanda tout à trac : « Je croyais qu'une trêve devait être signée ? Et ce foutu porte-parole, où se cache-t-il ?

— Justement, il arrive ce soir, fit Carmody. Son intervention sera décisive. Il apporte un truc qui réconciliera les factions en présence. Une espèce de machin magique.

— Un *machin magique* ?

— Oui, merde, vous savez comment fonctionnent les exomorphes. La barbarie et la sorcellerie, ça marche main dans la main chez eux. Je m'en fous, l'important, c'est qu'ils cessent de se massacrer avant qu'on en subisse les conséquences. Je n'aime pas cette idée de bombardement massif. On va y laisser des plumes.

— Je croyais qu'on pouvait envelopper le vaisseau d'un champ de force...

— Plus depuis le passage des chevaux électriques. Ces foutus canassons ont grillé la moitié de l'installation avec leurs ruades. On ne disposera pas des pièces de rechange avant une semaine. D'ici là, on reste exposés à tout ce qui tombera du ciel. J'ai donné l'ordre de creuser des abris, mais je manque d'hommes, et ça n'avance pas vite. »

Ils se séparèrent et David alla chercher son plateau-repas en espérant que l'arrivée du porte-parole éviterait une catastrophe. Il ne pouvait se défaire d'un mauvais pressentiment. Ula était calme, trop calme peut-être. Depuis qu'elle avait réintégré le vaisseau, elle subissait sans protester les injections tranquilisantes de David. Une femme normale serait tombée foudroyée, mais Ula était une mutante, et le cocktail d'anxiolytiques et d'anesthésiques qui coulait dans ses veines ne l'assommait pas autant qu'on aurait pu s'y attendre. C'est à peine si, parfois, elle adoptait une expression rêveuse ou se laissait aller à une brève absence. Ses émissions de phéromones s'en trouvaient diminuées, pour ne pas dire neutralisées, mais un tel

traitement de choc ne pouvait en aucun cas être envisagé à long terme. David se demandait si l'unique solution ne consistait pas en une intervention chirurgicale... une ablation des glandes exocrines par exemple. Il avait l'habitude de pratiquer ce genre d'opération sur les exomorphes, mais n'avait jamais rien tenté d'approchant sur un être humain. Les exomorphes guérissaient vite, voyaient leurs pires blessures cicatriser en six heures... Il n'était pas certain qu'Ula fût capable de telles prouesses. En la charcutant au petit bonheur, il risquait de la tuer. Par ailleurs, il ignorait s'il serait en mesure d'identifier la source du mal.

« Que feras-tu s'il ne s'agit ni d'une glande ni d'un organe ? se répétait-il. Le problème se situe peut-être au niveau des cellules du cerveau... des neurones... Tu n'as aucune compétence en la matière, tu n'es qu'un bricoleur de monstres, un rafistoleur de gargouilles. »

Il n'était pas médecin, encore moins chirurgien. L'anatomie et la physiologie des exomorphes étaient simples et d'une robustesse infinie. Leur résistance découlait directement de cette simplicité. Leur mode d'emploi était à la portée de tout mécanicien moyennement doué.

« Un exomorphe est un char d'assaut, avait coutume de radoter l'un de ses professeurs. L'être humain, lui, est un ordinateur des plus performants. On peut donc comparer un exovétérimaire à un banal garagiste, et un médecin à un informaticien de haut niveau. »

La résidait toute la différence. Une différence qui réduisait David à l'impuissance.

Comme l'avait annoncé le sergent Carmody, la navette du porte-parole se posa le soir même sur l'aire d'atterrissage du camp de l'OPU.

Une étrange créature en descendit, filiforme et enveloppée d'une cape bleu nuit. Elle était assez humanoïde pour paraître séduisante. Son visage allongé, aux yeux bridés, évoquait celui d'une divinité asiatique. Ses cheveux noirs étaient ramenés sur sa nuque en un chignon de samouraï. On n'aurait su dire si elle était mâle ou femelle tant le moindre de ses gestes était empreint d'une grâce exquise. « Il » portait un kimono rouge sang et tenait, dans ses mains délicates, un coffret de jade fermé par un cadenas d'or.

« C'est Madame Butterfly ! ricanèrent les GI. Elle va nous faire la danse de l'éventail comme les geishas de New Tokyo ! »

Irving Dogson, le commandant du vaisseau en uniforme d'apparat, vint l'accueillir. Deux heures plus tôt, une note de service avait prié l'équipage de se présenter en tenue de cérémonie numéro quatre sur le

tarmac de la base afin de saluer le seigneur Otantô Anzac-Korvalis, ambassadeur plénipotentiaire des peuples de la frontière barbare, et porte-parole en mission de paix.

Cette annonce, répétée à l'envi par les haut-parleurs du bord, avait plongé frère Akenôn dans une rage qui n'avait cessé d'enfler au fil des heures.

« La paix ! La paix ! vous n'avez que ce mot à la bouche ! soliloquait-il dans la cursive principale lorsque David eut la malchance de le rencontrer. Ce n'est pas dans la paix que s'élaborent les civilisations, mais dans les convulsions, le tumulte, le chaos. Si la Terre n'avait connu que la paix, nous n'aurions jamais dépassé le stade de la vie unicellulaire ! En imposant la paix aux populations de Mémoriana, vous confisquez leur unique chance de se construire dans l'affrontement et l'erreur, d'élaborer des valeurs, vous les infantilisez ! La paix, c'est le sommeil éternel ! La stagnation débilitante ! Il faut se tromper pour évoluer, tâtonner, faire fausse route... »

David n'avait aucune envie d'entamer une polémique stérile. Il connaissait par cœur les théories de l'Église du Pardon Universel qui classait les civilisations selon leur « âge » supposé : enfance, adolescence, maturité, vieillesse, et s'opposait au paternalisme colonial de l'OPU qui, prétendait-elle, entravait la croissance naturelle des mondes étrangers en les soumettant au modèle terrien.

Une heure plus tard, le seigneur Anzac-Korvalis fit une déclaration dans la grande salle de réunion du vaisseau. Il se tenait droit, immobile. La cassette mystérieuse reposait sur une table. David eut l'impression qu'elle vibrerait sous l'effet d'une trémulation intérieure, comme si un animal cherchait à s'en échapper.

Anzac-Korvalis s'exprimait par le truchement d'un traducteur universel qui restituait son discours sur le mode atonal propre à ce type de machine. Au terme d'un préambule de politesse aussi long qu'ennuyeux, il entra dans le vif du sujet.

« Cette cassette, expliqua-t-il, contient la parole d'une divinité majeure, Aktarokas, le dieu de la Paix. Un mot, un seul, qui se trouve enfermé dans ce caisson insonorisé. Ce mot magique, quand je le libérerai, prendra son vol pour exploser dans le ciel comme un coup de tonnerre. Cette incantation éteindra aussitôt toute colère, toute agressivité chez les belligérants qui cesseront le combat. Oui, j'en fais le serment, mes amis, épées et boucliers tomberont sur le sol, et les ennemis d'hier se serreront la main, car nul ne peut désobéir à la parole d'Aktarokas dont la magie est grande. Quand le mot sacré résonnera, faisant trembler la voûte du ciel, la Mort rangera sa faux et le soldat redeviendra laboureur. »

Il broda sur ce thème pendant une vingtaine de minutes, filant la métaphore. Il parlait les yeux clos, ses lèvres remuant à peine. Son long visage d'idole irradiait une sérénité communicative.

Derrière David, Akenôn gronda :

« La magie ! Ils n'ont trouvé que ça ! Les voilà réduits à fouiller dans les poubelles de la superstition ! »

David n'avait pas d'opinion sur la question. Le fonctionnement mental des exomorphes demeurait un mystère. Le fameux « mot » n'était peut-être qu'une suggestion hypnotique, ou bien fonctionnait à la manière d'une télécommande et activait dans le cerveau des soldats une glande dont la sécrétion annihilait instantanément les pulsions agressives ? La « magie » cachait probablement un processus complexe que les humains, en l'état de leurs connaissances, ne pouvaient comprendre. David, quant à lui, penchait pour une forme d'activation sonore. Une prise de contrôle de l'affectivité par un signal émis sur une longueur d'onde déterminée.

« Le truc des charmeurs de serpents, expliqua-t-il au sergent à la fin de la conférence. Vous savez bien : la flûte, les vibrations, le mouvement cadencé, tout ça... »

Carmody ne pouvait détacher son regard du coffret qui continuait à tressauter sur la table, devant le porte-parole.

« Foutre ! grogna-t-il. On dirait qu'on y a enfermé un rat. Un gros rat furieux. Vous croyez qu'il s'agit réellement d'une *parole* ? Peut-on retenir une parole prisonnière dans une boîte ?

— C'est un peu le principe des enregistrements sonores, non ? se moqua gentiment David. Ne vous mettez pas martel en tête, nous ne savons pas grand-chose des techniques en usage chez ces gens-là.

— Moi, je crois que c'est vraiment de la magie ! s'entêta Carmody. Merde, il y a un mot dans ce coffret. Un seul mot, et qui gigote comme une grenouille dans une poêle à frire ! »

Au vrai, David n'était pas loin de partager cette opinion. Il se sentait quelque peu dépassé.

« Sorcellerie ou pas, soupira-t-il en guise de conclusion, qu'il se dépêche d'ouvrir cette foutue boîte et qu'on en finisse ! »

Il profita de la confusion du cocktail qui suivit pour regagner la cabine où l'attendait Ula. Elle sommeillait au fond d'un fauteuil, assommée par les tranquillisants. Absente. David, quand il la touchait, n'éprouvait plus le choc qui crépitait jadis au long de ses nerfs, courant jusqu'à son cerveau pour y déclencher des pulsions invouables qu'il s'empressait de réfréner. Ula était désormais une

bombe dont on a neutralisé le détonateur. Il en éprouvait du remords et de la... *déception* ?

Oui, il n'était pas loin de regretter le temps où Ula électrisait son entourage, faisait aboyer les chiens et se hérissier les chats. Où, dès qu'elle s'attardait dans un lieu clos — salon de coiffure ou wagon du métro —, les gens commençaient à se quereller pour des riens. Une voix, au fond de sa tête, lui soufflait que la vie, à cette époque, avait été plus *intéressante*, et qu'il aurait du mal à se passer de l'excitation louche dans laquelle il avait baigné ces quinze dernières années.

« Elle t'a rendu dépendant, s'avoua-t-il. Et, en dépit de tout ce que tu prétendais, tu aimais ça. »

Il aida Ula à quitter le fauteuil, la dévêtit et la fit se coucher. Elle se laissa faire avec mollesse. Tout à coup, il eut l'horrible impression qu'elle paraissait plus vieille, comme si, une fois éteinte l'étincelle que les gènes NV avaient allumée dans son corps, le temps la rattrapait, lui présentant une addition dont elle avait différé le paiement depuis quatre décennies. Brusquement, elle n'avait plus rien d'une étudiante. Là, sur l'oreiller, son visage pâle avouait ses rides tandis que des fils d'argent apparaissaient dans ses cheveux roux. La gorge de David se noua. En neutralisant la bête fauve cachée en elle, il l'avait banalisée. Aujourd'hui, elle n'était plus qu'une infirmière vieillissante, et aucun GI en rut ne se serait retourné sur son passage.

Il en éprouva une honte mêlée de tristesse, comme s'il venait d'assassiner le dernier spécimen d'une espèce en voie de disparition.

Il s'installa à son chevet pour la regarder dormir. Par le hublot, bien que la nuit fût tombée, le ciel scintillait de mille feux, comme si des centaines de minuscules étoiles palpitaient au-dessus du campement. Mais ce n'était que le reflet de la lune sur les ailes de fer des moineaux.

Le lendemain, la nouvelle de l'arrivée du porte-parole se répandit chez les belligérants ; elle provoqua l'arrêt des combats aux alentours de midi. Les armées en présence se retirèrent, abandonnant un champ de bataille déjà jonché de cadavres.

Le silence qui suivit parut écrasant. Fraser émit l'idée qu'il serait intéressant de récupérer quelques dépouilles afin d'étudier de plus près la physiologie des indigènes de Mémoriana.

« Ces gargouilles-là appartiennent à la famille des exo-anthropoïdes, soit, mais en réalité on n'est pas très documentés sur la question. Il serait bon de s'en inquiéter si on veut éviter de faire trop de conneries. »

David n'y voyait pas d'inconvénient ; en fait, à son arrivée sur Mémoriana, il avait nourri le même projet. Les soucis provoqués par le comportement d'Ula l'en avaient distrait. La population locale se divisait en deux ethnies irrémédiablement ennemies, les Dolmoss et les Anabassis, dont on savait peu de chose, sinon que leurs représentants étaient dotés d'une morphologie analogue à celle de l'homme de Neandertal... les écailles et la pilosité bleuâtre en sus. Les écailles tapissaient les pectoraux et le ventre, le pelage couvrait la tête, les bras, les cuisses et le fourreau pénien. Le « visage » n'était pas hideux — du moins selon les critères terriens ! Il est vrai que le prognathisme du sujet décuplait son expression « bestiale », sans compter que la mâchoire était lourde et que les dents énormes pouvaient broyer un caillou ; dans l'ensemble, toutefois, Dolmoss et Anabassis n'étaient pas dénués d'une certaine humanité. C'était du moins l'opinion de David. Opinion nullement partagée par le reste de l'équipe.

Mettant à profit la cessation des hostilités, David, Fraser et quelques autres se hasardèrent hors des chicanes pour ramasser les corps qui gisaient à la périphérie du champ de bataille. C'est ainsi que David, averti par Akenôn, trouva « son » blessé. Que la créature fût encore en vie était inhabituel, car les guerriers de Mémoriana avaient pour règle de dépecer leurs adversaires. David se pencha sur l'exomorphe qui râlait, les yeux révoltés. Il avait encaissé un vilain revers de sabre en travers de la poitrine, mais sa cuirasse avait amorti le coup. La plaie

bâillait sur les os des côtes et laissait apercevoir le sternum, néanmoins aucun organe ne semblait atteint.

La législation aurait voulu que David se détournât de lui, car les Terriens ne devaient en aucun cas interférer dans les querelles de la frontière barbare. Porter secours à l'un ou l'autre camp constituait le premier de ces interdits.

« Par les dieux du cosmos ! insista frère Akenôn en s'agenouillant au chevet du mourant. Il est vivant ! Vous devez le soigner ! Ne le laissez pas mourir... C'est votre devoir de le sauver. Songez à ce que vous feriez s'il s'agissait de votre... *femme*. Vous ne vous détourneriez pas d'elle, n'est-ce pas ? »

David tressaillit. La supplique du prêtre lui semblait curieusement formulée. Fallait-il voir dans l'emploi du mot *femme* un sous-entendu à peine voilé, et pourquoi pas une menace ? Akenôn nourrissait-il des soupçons sur la nature d'Ula ? David décida de ne prendre aucun risque, quitte à s'en repentir.

« D'accord, souffla-t-il, aidez-moi à le placer sur cette civière, et arrangez-vous pour l'empêcher de gémir. Vous savez qu'un tel acte est passible de la cour martiale, même pour le personnel civil ?

— Les dieux approuvent votre geste, haleta Akenôn, ils vous protégeront, n'ayez crainte. Je vais prier pour vous. »

Remorquant la civière, ils remontèrent aussi vite que possible le dédale des chicanes en direction du vaisseau. Ils ne devaient pas traîner s'ils voulaient éviter que Fraser et ses amis ne remarquent leur manège.

Les choses devinrent plus simples dès qu'ils furent à l'intérieur de l'astronef. En tant que chef de mission, David disposait d'un laboratoire particulier dont il pouvait verrouiller l'accès à sa guise, ce qu'il s'empressa de faire après avoir affiché l'avertissement « Risque biologique », qui suffisait d'ordinaire à tenir les curieux éloignés. Une fois l'endroit sécurisé, il entreprit de dépouiller la créature de sa cuirasse et de ses jambières cabossées. Akenôn se révéla un assistant efficace.

« Il a l'air de vouloir nous parler, remarqua-t-il, peut-être pourrions-nous l'équiper d'un traducteur instantané ? »

C'était une bonne idée, que David mit aussitôt en pratique. L'exomorphe délirait. Comme il bredouillait, le système de reconnaissance vocale peinait à identifier les mots qui sortaient de sa bouche, et les restituait sous forme d'onomatopées dépourvues de sens.

Pendant que David nettoyait les diverses plaies entaillant le corps du guerrier, Akenôn, penché sur le haut-parleur de la machine, s'évertuait à interpréter les gargouillis qui s'en échappaient.

« Je crois qu'il se nomme Itaï, expliqua-t-il. Ou quelque chose d'approchant. Il se sent coupable d'avoir survécu à ses blessures... mais il nous remercie de ne pas l'avoir abandonné aux mange-morts. Ces animaux semblent le terrifier. »

David écoutait d'une oreille distraite ; le laser cicatriseur à la main, il essayait de suturer les veines sectionnées avant que les hémorragies multiples ne provoquent le décrochement de la pompe cardiaque. Une fois de plus, il se répéta qu'aucun humain n'aurait pu survivre à des dégâts d'une telle ampleur.

Il s'activait sans savoir si son travail aurait un quelconque effet sur l'organisme du soldat. Il se fit la réflexion que la créature étendue devant lui aurait pu guérir toute seule, s'autoréparer, en quelque sorte !

Quand il eut accompli tout ce qui était en son pouvoir, il se tourna vers Akenôn et martela :

« Ne parlez à personne de ce que nous venons de faire ! Si cela se savait, nous irions vous et moi au-devant de sérieux ennuis, pigé ? On nous accuserait d'ingérence, on dirait que nous venons de fausser l'ordre des choses, et mille conneries de ce genre.

— J'ai compris, inutile de vous exciter ! protesta le prêtre. Je vous soutiens à cent pour cent ! Je vais m'employer à répandre le bruit que vous travaillez sur un virus extraterrestre, cela fera le vide autour de vous.

— D'accord, mais n'en faites pas trop tout de même, il ne faudrait pas nous retrouver bouclés en caisson d'isolation. »

Le soir même, alors qu'il s'allongeait à côté d'Ula, il ne put résister au besoin de lui confier son secret. Cette révélation eut l'effet d'un déclic chez sa femme, qui se redressa sur un coude pour le bombarder de questions. Fatigué, David finit par soupirer : « Demain, tu n'auras qu'à m'accompagner au labo. »

C'est, bien sûr, ce qu'Ula s'empressa de faire. L'exomorphe allait mieux. Akenôn, qui avait passé la nuit à son chevet, s'appliquait à le confesser. La créature répondait d'une voix sourde, monocorde.

Peu à peu, au fur et à mesure que sa base de données engrangeait de nouveaux éléments lexicaux, le traducteur automatique restitua le monologue d'Itaï de manière compréhensible. David, qui n'avait

jamais beaucoup discuté avec les exomorphes, constata avec surprise qu'il prenait plaisir à l'écouter.

« Vous, les humains, murmura Itaï, avez l'habitude de raconter que nous sommes cruels, que nous aimons tuer. Que massacrer nos semblables est une sorte de sport national chez nous. Ce n'est pas aussi facile que vous l'imaginez. En fait, vous êtes mal renseignés sur nos coutumes, sur la manière dont nous fonctionnons. Vous ne voulez croire que ce qui vous arrange... C'est tellement plus facile. Savez-vous, par exemple, que chaque fois que nous tuons un ennemi, son âme quitte son corps pour émigrer dans notre tête ? Ne souriez pas ! Il ne s'agit nullement d'une croyance religieuse, c'est un fait avéré. Chaque fois que j'ai détruit un corps, l'esprit qui habitait cette enveloppe charnelle a emménagé dans mon crâne, avec sa personnalité, ses manies, ses opinions, ses rancœurs. Il en va ainsi chez nous autres, les exomorphes. Tuer quelqu'un revient à expulser une âme de son logement, et comme nous sommes tenus au devoir d'hospitalité, il nous faut bien l'accueillir en nous.

— Tu veux dire, souffla David, que toutes tes victimes ont élu domicile dans ton cerveau ?

— Oui. C'est le prix à payer. Les ayant chassées de chez elles, nous avons l'obligation de les reloger. Dans notre religion, il n'existe pas de paradis ou d'enfer qui se chargerait d'accueillir les esprits errants, ce devoir nous incombe.

— Combien d'esprits étrangers abrites-tu dans ton crâne ?

— Deux cent cinquante-quatre, très exactement, car je suis un vieux guerrier et j'ai beaucoup tué. Ils sont tous là, dans un coin de ma tête, à bavarder, à se quereller, à me crier des reproches, des insultes... Ce vacarme m'empêche souvent de penser ou de dormir. C'est comme une foule de manifestants qui défilerait dans mon cerveau en hurlant des slogans... C'est pour cette raison que les soldats aguerris finissent fous. Les insomnies les affaiblissent, les migraines deviennent insupportables. »

Cette explication plongea David dans un abîme de réflexions. Il ne mettait pas en doute les propos d'Itaï : les exomorphes avaient bien des défauts, mais ils ne mentaient jamais.

« Les déments qui errent sur les landes sont de pauvres créatures à la tête trop remplie, continua le blessé. Des centaines d'âmes habitent dans leur crâne, et le logeur, submergé par toutes ces identités, a fini par oublier qui il était réellement. Chez nous, on ne dit pas d'un homme qu'il est fou, on dit qu'il a *la tête lourde*, tu comprends ? »

David comprenait.

« Tous ceux que j'ai tués, reprit Itaï, continuent à vivre en moi. Ce n'est pas une image ! Ils considèrent qu'ils ont simplement changé de corps, comme toi tu changes de maison. Cela établi, ils ne veulent en rien modifier leurs habitudes, leurs goûts... Ils me forcent à manger les aliments qu'ils appréciaient, à m'adonner aux activités qui étaient les leurs. Je ne suis plus libre de mes choix.

— Mais ils ne t'empêchent pas de te battre...

— Non, cela leur est interdit. En revanche, dès que la paix s'installe, je deviens leur esclave, leur jouet. Certains sont pervers. Pour se venger d'avoir été tués, ils m'obligent à commettre des actes répugnants. Manger des excréments, m'automutiler, m'accoupler avec des animaux... cela les amuse de me rabaisser. C'est cela qui a conduit vos ethnologues à conclure que nous étions des créatures immondes. Ils se sont contentés de nous observer de loin, sans jamais chercher à comprendre. Jamais ils n'ont soupçonné les combats que nous devions livrer dans nos têtes. Et quand certains des nôtres ont tenté de le leur expliquer, ils n'y ont vu que l'expression de croyances religieuses obscurantistes. »

David hocha la tête. Les révélations d'Itaï éclairaient d'un jour nouveau le comportement des exomorphes.

« Nos morts vivent en nous, insista le guerrier. Quand vous employez cette expression, vous autres, Terriens, cela signifie simplement que le souvenir de vos défunts restera vivace dans votre mémoire, rien de plus. Chez nous, personne ne meurt réellement. Les esprits changent de véhicule, c'est tout. Pour un paysan qui n'a jamais tué personne au cours de son existence, la chose demeure supportable. Les membres de sa famille dont l'enveloppe charnelle a cessé de fonctionner s'installent dans un coin de sa tête ; la plupart du temps, cette cohabitation se passe bien. Il en va autrement pour un soldat dont la mission consiste à détruire un grand nombre de corps... Les esprits qui débarquent dans son crâne sont des inconnus pour lui, et qui plus est, des inconnus qui le haïssent et s'ingénieront à le torturer de l'intérieur, à lui rendre la vie impossible, à saboter son organisme pour y déclencher des maladies... Aucun humain ne peut comprendre cela, vous préférez voir en nous des bouffeurs de merde, des baiseurs de chèvres.

— Il a raison ! approuva Akenôn, les ethnologues se sont beaucoup trompés. Leurs erreurs ont contribué à fortifier le racisme des Terriens à l'encontre des exomorphes.

— La paix, l'abbé ! siffla Ula. Laissez-le s'exprimer. »

Mais Itaï donnait des signes de fatigue, et ils durent se résoudre à le

quitter.

Trois jours s'écoulèrent. La trêve durait. Le porte-parole, retranché dans ses appartements, ne donnait plus signe de vie. On racontait qu'il avait entamé un rituel de purification, préalable indispensable à l'ouverture du coffret sacré. Les Terriens s'impatientsaient, persuadés que les hostilités n'allaient pas tarder à reprendre.

Chaque nuit, Ula désertait le lit conjugal pour filer au long des coursives jusqu'au laboratoire où gisait Itaï. David, devinant que sa présence n'était pas désirée, la laissait faire à sa guise. Plus le temps passait, plus il se sentait dépassé par les événements. La situation devenait explosive. De part et d'autre de la plaine, les armées en présence rongeaient leur frein et aiguisaient leurs sabres. La tension montait. Ula, elle, échangeait mille confidences avec un exomorphe blessé hanté par les esprits de ceux qu'il avait massacrés.

Le matin du quatrième jour, alors que David se trouvait seul avec l'extraterrestre, celui-ci murmura :

« Ta femme, celle qui s'est battue dans nos rangs... tu dois l'emmener loin d'ici. L'ombre du malheur plane sur elle.

— Quoi ? hoqueta David.

— Elle vient ici la nuit, murmura Itaï, elle me parle. Elle n'est pas tout à fait humaine. Elle est un peu comme moi.

— Je sais.

— Elle est un peu comme nous, les Anabassis. Mais un peu ce n'est pas assez. Ça ne le sera jamais, elle ne doit pas nourrir d'illusions. Elle ne trouvera jamais sa place chez nous. Elle a les réflexes mais pas l'esprit, elle est trop fragile. C'est une mécanique, une marionnette, pas un être complet. On ne voudrait pas d'elle. Ne la laisse pas rêver. Que crois-tu qu'il arrivera quand les âmes de ceux qu'elle a tués commenceront à s'agiter dans sa tête ? Elle n'a pas été préparée à cela. Pour le moment, elle est encore sous l'influence des drogues que tu lui fais boire, et les esprits dorment en elle, mais ils se réveilleront tôt ou tard pour mener la sarabande, lui crier des injures, la forcer à faire des choses sales... Alors elle souffrira de grands tourments. J'en ai connu qui, pour faire taire les voix, s'ouvraient le crâne d'un coup de hache.

— Que me conseilles-tu ? s'enquit David en essayant de ne pas laisser paraître son désarroi.

— Pour l'heure, elle n'a pas beaucoup tué, à peine une dizaine d'ennemis... on peut vivre avec cela, c'est supportable. Dix voix, ça ne résonne pas trop sous la voûte d'un crâne. Et comme ta femme est

humaine à près de quatre-vingts pour cent, les esprits qui se sont relogés dans sa tête auront du mal à prendre le contrôle de son corps. Votre anatomie est trop différente de la nôtre, ils ne sauront comment se débrouiller. Ils se retrouveront tels des étrangers perdus dans une contrée dont ils ignorent les coutumes et la langue. Tout au plus se lamenteront-ils, et leurs plaintes perturberont sans doute le sommeil d'Ula, ta femelle, mais cela n'ira pas plus loin. Toutefois...

— Toutefois ?

— Toutefois, si elle retournait se battre, le danger grandirait. Sa tête s'alourdirait. La folie la gagnerait. Elle deviendrait réellement dangereuse pour toi, pour tes enfants, pour tout le monde. Cela ne doit pas arriver. Emmène-la loin de Mémoriana, essaye d'extraire le poison exomorphe qui coule dans ses veines. Débrouille-toi pour qu'elle redevienne une véritable humaine.

— C'est impossible, soupira David. Elle est née ainsi. Personne ne peut retoucher son ADN.

— Nos dieux le pourraient, fit Itaï avec un sourire énigmatique. Ils pourraient la remodeler, la reconstruire. Mais ce serait dangereux, et je ne suis pas certain que tu auras le cran de les affronter. Maintenant, laisse-moi, je suis fatigué. »

Cette conversation mit David mal à l'aise. Les confidences d'Itaï sous-entendaient qu'Ula couvait le projet de s'assimiler aux Anabassis, de se faire adopter par leur tribu. Elle comptait profiter de la mission pour désertre, en prévision de quoi elle essayait de soutirer au blessé le plus de renseignements possible.

Lors des conversations qui suivirent, Itaï révéla à David qu'Ula faisait déjà l'objet d'une légende chez les Anabassis. On la surnommait Anandaka, terme intraduisible qui pouvait tout à la fois être interprété comme un éloge ou une moquerie. Il résumait à lui seul une périphrase du style « la femelle blanche qui brandit des pénis d'acier et copule avec la mort parce que son mari ne l'a pas clouée assez solidement au fond de son lit ».

Si les guerriers avaient été impressionnés par l'habileté dont Ula avait fait preuve dans le maniement des sabres courts, ils avaient été néanmoins choqués qu'une femme osât faucher la vie d'honorables soldats. Ce n'était pas dans l'ordre des choses, et ceux qui étaient morts de cette manière avaient en quelque sorte été déshonorés. On ne tenait pas à ce que cela se reproduisît. Hélas, Ula ne semblait pas le comprendre.

« Les Anabassis risquent-ils de la tuer ? s'inquiéta David.

— Non, soupira Itaï. Ni les Anabassis ni les Dolmoss. Elle ne court aucun risque, personne ne s'avisera de la tuer.

— Pourquoi ?

— Parce que aucun d'entre nous ne voudrait qu'une fois son corps détruit, l'esprit d'Ula vienne habiter dans nos têtes ! C'est une étrangère, et femelle de surcroît ! Aucun guerrier ne pourrait supporter une telle cohabitation ! Quel mâle digne de ce nom aurait envie qu'une femme ait accès aux secrets qui dorment dans son crâne ? »

C'était au moins un point positif, estima David.

Les choses en étaient là quand une incroyable nouvelle se répandit dans les coursives. L'ambassadeur Anzac-Korvalis avait été assassiné ! Quant au coffret contenant la parole divine censée ramener la paix sur Mémoriana, il avait disparu.

David s'empressa d'aller trouver Carmody. Le sergent, se prévalant de sa qualité d'exovétérinaire, en profita pour le nommer médecin légiste, ce qui lui donnait légalement accès à la scène du crime.

« Il est mort depuis plusieurs jours, expliqua Carmody. On le croyait occupé à des rituels de purification et personne n'osait le déranger, mais en réalité il était crevé, oui ! Une rigole de sang a suinté sous la porte de sa cabine, c'est ça qui a donné l'alerte. Est-ce qu'en l'examinant vous pouvez nous apprendre quelque chose sur son assassin ?

— Merde ! grogna David. Nous ne sommes pas dans une série télé ! Qu'est-ce que vous vous imaginez ? Que je vais vous fournir un portrait holographique du criminel à partir d'un poil de cul qu'il aurait laissé tomber sur le tapis ?

— Ne vous énervez pas, plaida le sergent. Jetez un coup d'œil et basta... juste au cas où. Je ne vous cache pas qu'on frise la catastrophe. Le foutu coffret a été volé, peut-être détruit, ça signifie que les hostilités vont reprendre, et comme nous étions responsables de la sécurité du porte-parole, les Anabassis et les Dolmoss vont se mettre d'accord pour nous exterminer. »

David franchit le seuil de la pièce. Le seigneur Otantô Anzac-Korvalis avait commencé à se décomposer, mais l'odeur qui se dégageait de son cadavre était fruitée. Semblable à celle d'un ananas trop mûr. Avec les extraterrestres, on allait de surprise en surprise.

Le porte-parole se tenait assis en *hankafuza*₁ sur un très joli tapis de prière où la *rigor mortis* l'avait statufié. C'était un Alphan, race que David connaissait mal. On l'avait poignardé à la hauteur du rein droit, là où se situait le cœur des natifs de Psi-Alpha. Le sang, sous pression, avait jailli avec une rare violence, aspergeant les murs. Il n'avait pas coagulé. Un étrange sifflement s'échappait de l'entaille. Probablement un gaz de fermentation. David consulta son analyseur.

« Je vous conseille de faire évacuer la pièce, murmura-t-il. Je viens de me rappeler que les cadavres d'Alphans s'embrasent spontanément quelques jours après le décès. Une sorte d'autocrémation génétiquement programmée.

— Vous voyez que j'ai eu raison de vous faire venir ! triompha

Carmody en décrochant un extincteur.

— Lâchez ça, lança David. Ce sera sans effet. Que tout le monde sorte, vite ! »

Ils avaient à peine franchi le seuil que le souffle de l'embrasement les propulsa dans la coursive. Une boule de feu emplît la cabine, carbonisant tout ce qui s'y trouvait. Le système anti-incendie se déclencha, mais la chaleur était telle que l'eau se changea en vapeur avant de toucher les flammes. Un soleil miniature scintilla pendant quatre secondes entre les parois de la chambre puis s'éteignit en laissant sur le sol un amas de cendres que les jets tombant du plafond transformèrent en coulées d'encre.

« J'avais jamais vu ça, haleta Carmody. C'est quoi, ce délire ?

— Les Psi-Alphans vivent sur une minuscule planète, expliqua David. Il n'est donc pas question de gâcher la moindre parcelle de terre pour y installer un cimetière. Par ailleurs, le bois manque. Donc, pas de bûchers funéraires non plus. Leurs généticiens ont imaginé cette méthode d'auto-incinération qui permet, en sus, de récupérer les cendres des morts à des fins de fertilisation.

— C'est tordu ! Avec tout ça, inutile de chercher des indices.

— Celui qui l'a assassiné avait des notions d'anatomie. Il savait où trouver le cœur.

— Un de vos collègues ?

— Ça se pourrait, en tout cas quelqu'un qui ne tenait pas à ce que la paix soit signée. »

Au moment où il prononçait ces mots, David eut conscience de commettre une erreur. Si quelqu'un, à l'intérieur du vaisseau, correspondait au portrait-robot qu'il venait d'ébaucher, *c'était Ula*.

Elle avait tout à la fois les connaissances requises et les motivations. Elle avait pu, une nuit, se glisser dans la cabine de l'ambassadeur et l'assassiner afin que se succèdent les batailles où elle aurait l'occasion de briller. Sans doute espérait-elle que ses faits d'armes la feraient adopter par les Anabassis...

David se passa la main sur le visage et la retira noire de suie. Il lui sembla que Carmody le regardait bizarrement.

« Avec quoi l'a-t-on poignardé ? se contenta de demander le sergent.

— Aucune idée. Un poignard de combat, comme en portent vos hommes, peut-être... ou l'un de ces sabres courts qu'utilisent les exomorphes. Ces trucs qui ressemblent à des *tantô* de samouraï, vous voyez ? On ne peut pas exclure l'hypothèse d'un assassin venu de

l'extérieur. Un extrémiste anabassi ou dolmoss qui souhaite la poursuite de la guerre. »

Dieu ! voilà qu'il s'enfonçait ! Il aurait mieux fait de se taire. Sa voix sonnait aussi faux que celle d'un présentateur télé.

« Possible... », marmonna Carmody en se détournant.

David regagna sa cabine, anxieux. Comme il aurait dû s'y attendre, Ula avait profité de son absence pour filer au laboratoire. Il en conçut une vive exaspération. Le prenait-elle pour un imbécile ? À l'instant où il ressortait, il se heurta à Fraser escorté de ses courtisans, qui l'abreuva de questions. De toute évidence, ce dernier estimait qu'on aurait dû avoir recours à ses lumières. C'était, déclara-t-il haut et fort, un scandale qu'on ne lui ait pas demandé d'expertiser la scène de crime !

« Il reste beaucoup de cendres, siffla David avec irritation, en vous dépêchant, vous aurez une chance de les analyser ! »

Plus il avançait en âge, moins il supportait ces querelles de divas, ces jalousies de scientifiques infantiles. Il s'ouvrit sans ménagement un chemin dans les rangs des jeunes gens en blouse blanche qui se pressaient autour de Fraser et prit la direction du laboratoire. Ula s'y trouvait. Le chuintement du sas la fit sursauter. Elle affichait l'expression gênée d'une femme surprise avec son amant.

« C'est toi qui as assassiné l'ambassadeur ? lança David en s'avançant à sa rencontre d'un pas décidé.

— Tu deviens fou ! répliqua-t-elle en s'éloignant de la table d'intervention où reposait Itaï. Tu vires parano ! Pourquoi aurais-je fait ça ?

— Pour que la guerre continue, tiens ! Tu crois que je n'ai pas compris à quoi tu joues ?

— Sers-toi de ta cervelle, des tas de gens sur ce vaisseau ont intérêt à ce que la guerre reprenne. À commencer par Fraser et ses disciples pour qui ce serait l'occasion de faire une découverte qui les rendrait célèbres. Sans oublier Akenôn, qui voit la paix comme une impasse, un cul-de-sac où s'enliserait le processus évolutif de la planète. Et puis il y a Carmody, qui aimerait profiter du conflit pour gagner du galon... Il faudrait également mentionner les faucons de l'OPU à qui un holocauste fournirait un prétexte de choix pour mettre en minorité les colombes qui détiennent la majorité des sièges à l'assemblée. La liste est longue. En fait, cet ambassadeur emmerdait tout le monde quand on y réfléchit bien.

— Tu te trompes, femme, fit la voix monocorde d'Itaï. C'était la

seule chance qui s'offrait aux Anabassis et aux Dolmoss de déposer les armes dans l'honneur. Quand la parole d'un dieu fait trembler la voûte céleste, personne ne peut s'opposer à sa volonté. On peut remettre le sabre au fourreau sans perdre la face. La mort du seigneur Anzac-Korvalis est un grand malheur pour Mémoriana. Elle va nous forcer à combattre jusqu'à l'extinction totale de nos armées. »

Mécontente d'avoir été désavouée, Ula bouscula David pour sortir du laboratoire.

« Je suis presque guéri, reprit Itai dès qu'il se retrouva seul avec David. Je vais pouvoir partir. Fais attention à toi, les jours à venir seront marqués d'une pierre noire. Je prévois beaucoup de morts. Des deux côtés, on va tenter d'en finir en lançant un assaut de grande envergure.

— Les ptérodactyles bombardiers ? souffla David.

— Oui. On en a rassemblé des milliers. Bientôt, ils prendront leur vol pour s'affronter ici. Ce sera un carnage. Le plus sage, pour les tiens, serait de faire décoller ce vaisseau et de repartir dans les étoiles, loin d'ici.

— Il ne faut pas y compter.

— Alors, vous mourrez. Les oiseaux bombardiers ignorent la signification des drapeaux de l'OPU. Les mots *zone neutre* n'ont pas de sens pour eux.

— Il n'y a vraiment aucun moyen d'éviter la catastrophe ?

— Si. Retrouve la cassette de l'ambassadeur et libère la parole du dieu. Quand elle aura tonné, nous ôterons nos armures pour redevenir des paysans, et les mange-morts entreront en hibernation, ainsi qu'ils en ont l'habitude entre deux conflits. »

C'était là un travail d'enquêteur que David s'estimait incapable de mener à bien. Il faillit répliquer qu'on n'était pas dans l'une de ces séries télévisées où un simple quidam s'improvise détective de choc et réussit là où les services de police ont échoué, mais il préféra se taire, car son interlocuteur n'aurait pas compris à quoi il se référait.

Un peu honteux, il se contenta de murmurer :

« Le service de sécurité va perquisitionner à travers tout le vaisseau. Ils exigeront d'entrer dans ce labo. L'avertissement *biohazard* ne les dissuadera pas. Ils endosseront des scaphandres, et voilà tout. S'ils te trouvent ici, ils verront en toi un terroriste. Tu feras le coupable rêvé. Le mieux serait que tu partes le plus vite possible.

— Je veux bien, mais comment ?

— Cette salle est équipée d'un conduit d'évacuation qui débouche sous le vaisseau, au ras du sol. En démontant quelques grilles, tu devrais pouvoir sortir. »

Itaï hocha la tête et se redressa. Ses plaies s'étaient refermées ; néanmoins, il éprouvait de la gêne à se mouvoir.

David se sentait coupable de le flanquer ainsi à la porte, mais il n'avait guère le choix. Pour les gens du vaisseau, Itaï représenterait l'assassin idéal.

« D'ailleurs, comment avoir la certitude que ce n'est pas lui qui a assassiné le porte-parole ? lui souffla une voix acide au fond de son crâne. Tu t'es peut-être fait manipuler, mon pauvre vieux ! Y as-tu pensé ? Tu as recueilli ce blessé, soit, mais qui te dit qu'il ne s'était pas lui-même infligé ses blessures ? Et qui t'a poussé à le cacher ? Akenôn, comme par hasard ! L'un des plus farouches opposants au processus de paix ! Tu ne comprends pas que tu as été victime d'un coup monté ? »

David agita la tête dans l'espoir de faire taire le bourdonnement empoisonné qui gangrenait ses convictions. Comment savoir ? Il se montrait parfois si crédule ! Itaï avait-il joué au bon sauvage pour endormir sa méfiance ? Pourquoi pas ? Il avait feint la faiblesse mais, dès la nuit venue, s'était glissé dans la coursive jusqu'à la cabine de l'ambassadeur pour le poignarder. Difficile d'écarter la possibilité qu'il fût un terroriste habile bénéficiant de la complicité d'Akenôn !

Quant au coffret, il pouvait se trouver n'importe où. Caché dans la salle des machines, sous un caillebotis, par exemple... Le vaisseau était immense, impossible de fouiller ses moindres recoins ! Akenôn, qui avait licence de s'y déplacer à sa guise, s'était chargé de cette partie du programme, en profitant pour se débarrasser de l'arme du crime. Arrêter cet illuminé ne servirait à rien. C'était un fanatique religieux, entraîné à supporter la torture. On lui arracherait les ongles sans qu'il cesse pour autant de sourire, heureux de mourir en martyr du Pardon Universel.

En proie à un grand trouble, David se dirigea vers le conduit d'évacuation dont il releva la trappe.

« On l'utilise lorsque le vaisseau est au sol, crut-il bon de préciser. Il débouche dans une benne à ordures. Quand nous sommes en vol, les déchets sont aiguillés vers un autre compartiment où ils sont désintégrés. Ne te trompe pas de direction quand tu parviendras à l'embranchement. Si tu tombes dans la mauvaise soute, tu seras réduit en cendres. »

Au moment de s'engager dans le boyau métallique, Itaï lui effleura l'épaule de sa patte griffue en guise de remerciement. À présent qu'il

s'était débarrassé du traducteur instantané, il ne pouvait plus communiquer de façon intelligible. David en fut soulagé, il n'aurait pas supporté d'entendre une tirade larmoyante. Pas depuis qu'il soupçonnait Itaï de l'avoir berné dans les grandes largeurs.

« Je suis trop con, songea-t-il en regardant l'exomorphe s'engouffrer dans le conduit. J'aurais dû le dénoncer. Espérons qu'il se trompera de route à l'embranchement et tombera la tête la première dans le désintégrateur ! »

Il cultivait sa colère pour étouffer sa tristesse et sa honte d'avoir été pris pour un bouffon. Plus il repassait en pensée les circonstances au cours desquelles il avait rencontré Itaï, plus il sentait grandir sa conviction d'avoir été manipulé. Et dire qu'il avait osé accuser Ula ! Il s'en serait cogné la tête contre les murs.

Afin de se calmer, il effaça les traces du passage de l'exomorphe puis mit en culture un virus banal afin de justifier l'avertissement *biohazard* qui clignotait en rouge à la porte du labo.

Ces précautions observées, il quitta la salle avec l'intention de s'excuser auprès d'Ula. Elle n'était pas dans le vaisseau. S'approchant d'un hublot, il l'aperçut près des chicanes, au milieu d'un groupe de soldats. Elle fumait et riait avec eux. Il prit soudain conscience qu'il n'avait jamais su la faire rire.

« Mon Dieu, pensa-t-il, comme elle a dû s'ennuyer avec moi. »

La seconde d'après, il se demanda pourquoi il avait formulé cette supposition au passé. Il y vit un mauvais présage et sentit la chair de poule lui hérissier la nuque.

1. Posture rituelle du Bouddha.

Carmody eut beau ordonner une perquisition générale, on ne put mettre la main sur le coffret volé. Cela ne prouvait pas grand-chose au demeurant, car le vaisseau était immense, et les cachettes potentielles innombrables. La reprise des combats s'annonçait imminente ; les mouvements de troupes aux abords de la plaine préludaient à l'affrontement final. Ce n'étaient que forêts de piques et de lances qui ondulaient dans le lointain, bruissements sourds d'armures en marche, ordres scandés auxquels répondait le staccato des boucliers martelés en cadence par des poings impatients.

« Seul le rétablissement du champ magnétique défensif pourrait nous sauver, confia le sergent à David. Mais comme la station orbitale n'a toujours pas daigné nous expédier les pièces de rechange, il faut se préparer au pire. Tout dépend de l'intensité du bombardement. Le fuselage cessera de résister au-delà d'un certain nombre d'impacts, il n'a pas été prévu pour cela. C'est un simple cargo, pas un croiseur de combat.

— Vous pensez que le bouclier a été saboté ? s'enquit David.

— Possible... et même probable, grommela Carmody. Quelqu'un veut nous empêcher de procéder au désarmement général des gargouilles.

— L'Église du Pardon Universel Intergalactique ?

— Oui, ou les autochtones qui voient dans notre intervention une ingérence intolérable. Ils revendiquent depuis toujours le droit de se massacrer sans que les autres planètes s'en mêlent. Je les comprends. Quelle serait notre réaction à nous, Terriens, si les Anabassis et les Dolmoss débarquaient pour nous faire la leçon, hein ? »

L'attente commença. Au début, le mess bourdonna de conversations fiévreuses, puis le silence s'installa. Un silence lourd d'angoisse. Tout le monde attendait l'arrivée des ptérodactyles. David avait essayé de se réconcilier avec Ula, mais elle s'obstinait à l'éviter. Manifestement, elle ne lui pardonnait pas de l'avoir soupçonnée d'assassinat.

« C'est stupide, se répétait David, nous serons peut-être morts demain, il faut effacer l'ardoise. »

Il aurait aimé lui dire des choses capitales, lui adresser une déclaration qui l'aurait émue aux larmes, mais les mots lui faisaient défaut. Il ne trouvait, pour exprimer ses sentiments, que des phrases mélodramatiques ou ampoulées dignes d'un roman d'amour victorien. Il n'avait rien de commun avec ces héros de cinéma capables, dans les pires situations, de débiter des tirades shakespeariennes. Ne lui venaient aux lèvres que des banalités, des outrances qui auraient fait pouffer de rire son interlocutrice. Quoi d'étonnant à cela ? Ula détestait les comédies romantiques et les romans de Jane Austen. Elle avait toujours considéré M. Darcy comme un effroyable benêt.

En trois jours, elle avait fumé deux cent soixante-dix cigarettes. Impossible de savoir si sa nervosité résultait de la peur du bombardement ou, au contraire, de l'inactivité forcée.

Déterminer où l'on serait le mieux protégé était devenu l'unique sujet de conversation de l'équipage. Certains estimaient qu'il serait stupide de quitter le vaisseau, d'autres pensaient que les bunkers constituaient un meilleur abri. David n'avait pas d'opinion. Tout dépendrait de la durée et de l'importance du pilonnement. Il prit l'habitude de rester muet au milieu des questions qui s'entrecroisaient : Combien de coups directs un bunker pouvait-il encaisser ? Quel était l'équivalent TNT d'un œuf de ptérodactyle ? Au bout de combien de jours pourrait-on espérer l'arrivée d'une mission de secours ?

Carmody se contentait de répéter les consignes de sécurité et invitait chacun à conserver son sang-froid le moment venu, ce qui ne contribuait nullement à rassurer les anxieux. Quelques rares optimistes espéraient encore en la survenue d'un miracle, notamment la découverte du fameux coffret magique où la parole du dieu s'agitait telle une souris prisonnière. Selon eux, il suffirait d'en soulever le couvercle pour que le MOT ébranle la voûte céleste et fasse s'agenouiller Dolmoss et Anabassis enfin unis dans la même terreur de la colère divine.

« Il ne faut plus trop compter là-dessus, avait confié le sergent à David. Mes soupçons se portent sur Akenôn, mais il est intouchable, protégé par l'immunité religieuse. Pas question de l'arrêter, encore moins de l'interroger sans provoquer un incident majeur avec l'Église du Pardon Universel. Il le sait, ce salaud. Je ne suis pas loin de penser qu'on l'a expédié ici dans cet unique but. Ce n'est pas seulement un prêtre, c'est un agent de terrain. Un saboteur formé par la branche extrémiste de l'Église. »

Comme tout le monde, David passait de plus en plus de temps à

scruter le ciel, sursautant dès qu'un point noir apparaissait entre les nuages. Les moineaux-rasoirs menaient une sarabande fiévreuse, s'éparpillant puis se rassemblant en une escadrille compacte, qui explosait dix secondes plus tard, à la façon d'une mitraille vivante. Les ululements produits par le bord d'attaque de leurs ailes d'acier fendait l'air avaient un effet désastreux sur le moral des humains. Le port du casque devint obligatoire, et tout le monde reçut l'ordre de revêtir sa combinaison NII personnelle, même si, en l'occurrence, on doutait de son efficacité.

Ula passait beaucoup de temps à la popote des soldats, avec qui elle fumait et buvait en débitant ces histoires salées que David détestait lui entendre raconter.

La nuit venue, elle ne réintégrait pas la cabine conjugale. Peut-être dormait-elle sur la table d'examen d'un laboratoire, une banquette du mess, ou... ailleurs. David avait renoncé à la traquer. Il savait que Fraser et ses séides le surnommaient « le cocu », et il ne voulait pas leur offrir le plaisir de se délecter de son désarroi.

Il souffrait de l'absence d'Ula. Lorsqu'elle n'était pas là, son moral s'effondrait comme celui d'un maniacodépressif en chute libre.

« C'est parce que je suis privé de ses phéromones, se répétait-il. Je suis en manque, complètement *down*. »

Il se mentait à lui-même. Le sevrage de stimulation chimique n'expliquait pas tout.

La chlorpromazine ne lui apportait aucun soulagement, il en avait abusé ces derniers temps. Ula l'obsédait au point de reléguer à l'arrière-plan de ses préoccupations l'imminence du bombardement.

Ce fut au cours de l'après-midi que les moineaux se mirent à pépier de façon alarmante, comme s'ils avaient détecté l'approche de l'ennemi. David s'empara de ses jumelles. Il n'eut aucun mal à repérer la ligne noire, mouvante, qui ondulait sous le ventre des nuages. Elle était si épaisse qu'on l'eût dite peinte à l'encre de Chine. Au même moment, les sirènes d'alerte du vaisseau beuglèrent, invitant le personnel à gagner au plus vite les abris. La panique s'empara de la foule massée sur le périmètre de neutralité ; techniciens, vétérinaires, biologistes, mécaniciens et soldats commencèrent à se bousculer, à se piétiner. En dépit des répétitions organisées par Carmody, personne ne se rappelait quel abri lui avait été attribué. La panique paralysait l'intelligence de chacun. On se battait à l'entrée des bunkers et les GI, perdant patience, disciplinaient la cohue à coups de crosse. David prit

conscience qu'il était incapable de bouger. L'idée de fuir sans tenir la main d'Ula dans la sienne lui paraissait inenvisageable. Il chercha sa femme des yeux, sans la trouver. Était-elle déjà entrée dans l'un des bunkers ? La foule l'avait-elle entraînée vers le vaisseau ?

Il l'appela, en vain, le hurlement des sirènes couvrit sa voix.

Les ptérodactyles approchaient. La mince ligne noire était devenue essaim, puis escadrille. On distinguait à présent les silhouettes des bêtes qui sortaient des nuages en brassant la brume.

Les moineaux-rasoirs se déchaînèrent. Adoptant une formation en fer de lance, ils fondirent sur le premier rang des sauriens volants. Ils tournoyaient sur eux-mêmes telles des toupies, et leurs courtes ailes d'acier déchiquetaient l'empennage de cuir des ptérodactyles.

Le ciel s'emplit d'un brouillard de chair et de sang. Les ailes réduites en lambeaux, privés de toute portance, une vingtaine de sauriens piquèrent vers le sol, incapables de se maintenir plus longtemps dans le ciel. Ils s'écrasèrent dans un fracas d'os brisés et s'embrasèrent sous l'effet des œufs incendiaires entassés dans leur ventre. La puanteur de la chair grillée déferla sur le campement.

L'escadrille était trop importante pour que les moineaux puissent s'opposer à sa progression. Les ptérodactyles, de leur interminable bec, happaient les étourneaux, les broyant en plein vol.

La ponte commença. Dix, vingt, trente œufs tombèrent du haut des nuages pour éclater sur la plaine, déclenchant des explosions en chaîne. Un rideau de feu se leva, consumant tout ce qui se trouvait au sol.

Le souffle des déflagrations tira David de son hypnose. Abandonnant les jumelles, il se mit à courir. On avait déjà bouclé les portes des abris, ne restait que le vaisseau vers lequel convergeaient les retardataires...

Il haletait, les coudes hauts afin de s'oxygéner le mieux possible.

Il pouvait suivre la progression des ptérodactyles aux ombres qui glissaient sur le sol. L'une d'elles le recouvrit, et il eut soudain très froid.

Il ne comprit pas ce qui lui arrivait. D'un seul coup, il découvrit qu'il volait... Quelque chose l'avait soulevé de terre, le projetant dans les airs. C'était agréable de ne plus rien peser. Hélas, le plaisir ne dura guère. Il retomba, heurtant le fuselage du vaisseau. Quelque chose craqua dans sa poitrine, un goût de sang lui emplit la bouche tandis que les flammes de l'explosion carbonisaient la chair de ses omoplates.

Il reprit conscience entre les parois d'un sarcophage, baignant dans un gel de réparation tissulaire. C'était gluant, tiède. Un masque respiratoire lui couvrait le bas du visage, des tuyaux déversaient leurs liquides colorés dans ses artères. Les appareils de surveillance, ayant détecté son retour à l'état de veille, émirent un signal sonore. Plusieurs têtes se penchèrent sur le caisson. Leurs bouches remuaient. Les oreilles pleines de gel, David ne put comprendre ce qui se disait.

Vingt minutes plus tard, on entreprit de le sortir de la cuve pour le déposer sur un chariot médical. Puis on l'enveloppa dans un linceul aseptisé avant de l'étendre sur un lit. David essaya de parler, mais ne parvint qu'à émettre des grognements porcins.

Au bout d'un temps inappréciable, une ombre vint s'asseoir à son chevet et se mit à monologuer. David identifia la voix de Carmody.

« Vous êtes resté dans le coma un mois et six jours, disait le sergent. Vous aviez le dos carbonisé, mais le gel a réussi à reconstituer votre épiderme. Vous pourrez vous vanter d'avoir une peau de bébé.

— Ula..., réussit enfin à croasser David. Où est Ula ?

— Je suis désolé, fit sourdement Carmody. Elle n'a pas eu de chance. Je voulais vous l'apprendre avec ménagement, mais je suis un soldat, les mots, ce n'est pas mon domaine d'expertise. Les ptérodactyles l'ont eue. Elle n'est pas la seule. Trente membres d'équipage ont été pulvérisés. J'ai perdu sept gars. »

Comme David restait silencieux, il poursuivit :

« On a frôlé le désastre, les gargouilles étaient décidées à s'exterminer. Et elles avaient l'intention de nous faire subir le même sort. Alors que tout semblait perdu, on a bénéficié d'un coup de bol formidable. Deux de mes petits gars ont intercepté Akenôn qui tentait de s'enfuir, le foutu coffret sous le bras. Vous devinez le reste. On s'est empressés d'en soulever le couvercle pour libérer le mot magique... Je dois avouer que je n'y croyais pas une seconde, mais ça a fonctionné. Une espèce de stridulation s'en est échappée. Un son indescriptible. Comme si une cigale géante se frottait les élytres, un truc de ce genre. Ça nous a tous rendus sourds pendant une heure. La bataille a cessé sur-le-champ. Les gargouilles ont jeté leurs armes et se sont prosternées en psalmodiant des trucs incompréhensibles, puis les deux

armées ont remballé soldats, matériel et monstres divers. Comme ça, sur un claquement de doigts. Le lendemain, tout ce beau monde travaillait aux champs ou reconstruisait les cités détruites. Une vraie histoire de fous. »

Sa voix sonnait faux. David n'éprouvait rien, ses facultés affectives semblaient inopérantes, déconnectées. Il comprit qu'en prévision de la « mauvaise nouvelle » le médecin lui avait injecté une forte dose de NoSorrow NS + +, un inhibiteur de chagrin qui faisait fureur depuis une décennie, et qu'on préconisait aux familles frappées par le décès d'un proche. Le travail de deuil ayant été jugé gravement non productif par les patrons, les entreprises prenaient en charge le coût du traitement afin d'améliorer le rendement des employés. Le NS + + figurait désormais dans les forfaits obsèques proposés par les officines de pompes funèbres. Au fil du temps, exprimer son chagrin, sa souffrance morale, était devenu malséant. Beaucoup considéraient la chose comme un exhibitionnisme honteux, une complaisance confinant au masochisme.

David tenta de se redresser, mais les forces lui manquèrent.

« On n'a pas pu garder Akenôn en détention, continua Carmody. Son immunité religieuse nous l'interdisait. D'ailleurs, l'Église du Pardon Universel Intergalactique a déposé une plainte auprès de l'OPU. Selon le concile, nous n'avions aucun droit d'ouvrir le coffret ; dès lors que cette foutue boîte se trouvait entre les mains d'un de leurs représentants, elle bénéficiait du statut de valise diplomatique et ne devait en aucun cas être confisquée. Ces salauds voulaient la guerre totale, ils l'ont eu dans l'os. »

La logorrhée du sergent bourdonnait aux oreilles de David sans qu'il en perçoive le sens. Il essayait d'ordonner ses pensées, mais celles-ci lui échappaient comme autant de savonnettes mouillées. Il finit par murmurer :

« Je veux voir Ula.

— Mon vieux, grommela Carmody, je ne vous le conseille pas. Elle est... très abîmée. C'est pour ça qu'on n'a pas pu la réparer, comme on l'a fait pour vous. Vous savez qu'au-delà d'une perte de trente pour cent de matière organique la médecine devient impuissante. On ne clone plus les humains depuis près d'un siècle, tous les essais se sont soldés par des catastrophes.

— Je sais, souffla David. Je veux tout de même la voir.

— D'accord, je vous accompagnerai dès que vous serez capable de tenir sur vos jambes. Je dois aussi vous prévenir que ce petit con de Fraser a pris votre place. C'est lui qui dirige désormais le processus de

désarmement et s'occupe de neutraliser les exomorphes.

— Je croyais qu'ils étaient tranquillement retournés aux champs ?

— Ouais, c'est vrai, mais avec les gargouilles, la paix ne dure jamais longtemps. C'est génétique chez eux, faut qu'ils se foutent sur la gueule dès que leurs glandes se mettent à fabriquer un peu trop d'hormones. L'OPU ne veut pas prendre de risques. On nous a ordonné de les désamorcer au plus vite, mais ça va prendre deux ou trois ans. En ce qui vous concerne, rien ne vous oblige à retourner au boulot. Vous avez été blessé, vous avez subi un important traumatisme psychologique, vous pouvez légalement exiger d'être rapatrié sur la Terre, et toucher l'intégralité des honoraires qu'on vous avait promis. C'est la loi. »

Trois jours s'écoulèrent pendant lesquels David flotta dans un état étrange qui lui donna l'impression de dormir à poings fermés tout en étant éveillé. Parfois, l'espace d'une dizaine de secondes, il oubliait son nom ou sa langue natale. Hors de ces courts-circuits mentaux, il n'éprouvait rien et s'abandonnait au non-ressentir, non-désir et non-être prônés par certains philosophes. Les infirmières veillaient à renouveler la perfusion de NS + +, ce qui faisait de lui l'équivalent d'un maître zen détaché de toute passion humaine.

Quand on lui permit enfin de se lever, ce fut pour l'installer dans un exodéambulateur qui l'enveloppait à la façon d'une armure et remédiait à sa faiblesse musculaire. C'est dans cet accoutrement qu'il suivit Carmody dans les locaux de la morgue.

La dépouille d'Ula reposait dans un tiroir réfrigéré. De ce qui avait été son corps ne subsistaient que sa tête — intacte — et le haut du torse jusqu'au niveau du sternum. Tout le reste avait été volatilisé par l'explosion. Sans le secours du NS + +, David se serait effondré, mais la drogue anesthésiait ses réactions, aussi n'éprouva-t-il qu'un sentiment de contrariété. La mort d'Ula ne le touchait pas davantage que celle d'une ancienne star de cinéma oubliée du grand public.

Toutefois, il n'était pas complètement stupide. Il savait que les effets du NS + + disparaîtraient à la fin du traitement et qu'alors la souffrance le percuterait de plein fouet avec la puissance d'un rhinocéros aveuglé par la colère. Le choc en retour pouvait se révéler dévastateur, voilà pourquoi bien des gens poursuivaient la cure des années durant, jusqu'à en devenir dépendants.

Carmody referma doucement le tiroir et posa la main sur l'épaule de David.

« C'était une belle femme, murmura-t-il, étrange mais très

attachante, à sa manière. Vous êtes encore jeune, il va falloir passer à autre chose. Refaire votre vie. Je sais que je dois vous sembler cynique, mais je suis un soldat, et j'ai déjà enterré tellement de compagnons... »

Alors qu'ils quittaient la salle, le préposé de la morgue leur barra le chemin. Il expliqua, sans précautions superflues, que David devait signer la décharge réglementaire autorisant la dissolution du défunt en atomes.

« Cette énergie sera recyclée, expliqua-t-il. Elle vous donnera droit à une réduction d'impôts proportionnelle au nombre de watts récupérés. »

C'était la procédure en usage depuis vingt ans. Les anciens rituels d'inhumation ou de crémation réunissaient de moins en moins d'adeptes. On les considérait comme obscurantistes et sans profit écologique.

« Taille-toi, connard ! », gronda Carmody en écartant le fonctionnaire d'une violente bourrade.

Mais David insista pour signer le formulaire tant qu'il avait la maîtrise de ses réactions. Au fond de son esprit, une voix lui criait :

« Signe ! Signe ! Tu n'ignores pas qu'une fois revenu à ton état normal tu seras incapable de renoncer à la présence d'Ula. Tu es bien capable de la faire momifier pour la transporter partout avec toi, dans une valise. »

Il le savait, oui, et il ne voulait pas mettre le doigt dans cet engrenage. Il connaissait une collègue qui, depuis quinze ans, vivait en compagnie de la momie de son défunt mari, l'habillait, lui parlait, et même dormait à son côté. Cette pratique était autorisée, certes, mais suscitait la désapprobation générale.

Il eut un étourdissement. Sans le support de l'exodéambulateur, il se serait effondré. Carmody s'empressa de le ramener en salle de soins.

Au bout d'une semaine, David put enfin marcher sans aucune aide mécanique. Il s'empressa de remonter les coursives pour sortir à l'air libre. Un spectacle curieux l'attendait. De grands abris de toile portant l'emblème des services de santé occupaient l'ancien champ de bataille. Les Anabassis et les Dolmoss faisaient la queue à l'entrée de ces tentes, attendant patiemment l'appel de leur nom. Les stigmates des combats avaient été effacés à coups de pelleuse et l'herbe repoussait déjà.

« Content de vous voir ! clama Carmody, qui supervisait les allées et venues des exomorphes. Ça va mieux ?

— C'est quoi, ces chapiteaux ? éluda David. On dirait un cirque sur le point de donner une représentation.

— C'est un peu ça, grogna le sergent. Fraser a pris le désarmement en main, il voit les choses en grand. Il opère les gargouilles à la chaîne, selon une technique de son invention et qui ne prend pas plus de douze minutes par patient. D'après ce que j'en ai retenu, c'est l'équivalent de notre bonne vieille lobotomie. Avec un trocart et dix centilitres d'une solution bizarre, il neutralise les pulsions agressives des exomorphes et transforme les monstres en moutons.

— Ce n'est pas nouveau, corrigea David. Il s'agit d'une leucotomie transorbitaire qui a pour but de détruire la substance blanche du cortex préfrontal, là où est censée siéger l'impulsivité. Ça a déjà été tenté, la méthode n'est pas stable sur les exomorphes en raison de leurs capacités de reconstruction organique. Dans cinquante pour cent des cas, l'agressivité réapparaît au bout de six mois.

— Peut-être bien, éluda Carmody, mais Fraser a reçu l'agrément du ministère de la Santé. Le fait qu'on puisse mener le désarmement tambour battant leur a beaucoup plu.

— Foutaises ! siffla David. Dans un an, il faudra tout recommencer.

— Vous avez sûrement raison, doc, mais ce n'est plus votre affaire. On vous a déchargé de l'opération, alors n'allez pas foutre le bordel, j'ai assez de soucis comme ça. Considérez-vous en arrêt maladie, pigé ? D'ici à un mois, on vous rapatriera sur la Terre en compagnie des gargouilles qui ont accepté d'être recyclées comme manœuvres dans nos mines et nos aciéries. Si vous êtes d'accord, je vous nommerai au poste d'assistance psychologique. Vous essayerez d'expliquer à ces singes bleus ce qui les attend sur notre belle planète. »

David capitula. Il n'était pas en état de se lancer dans une lutte intestine pour la reconquête des pouvoirs confisqués. Il ne lui fallut pas longtemps pour prendre conscience que Fraser et ses séides lui jetaient des regards condescendants. Pour tous ces jeunes loups, il était fini. Brisé. Et ne s'en remettrait jamais.

En dépit des conseils du médecin, il entreprit de diminuer ses doses journalières de NS + +. Lentement, l'engourdissement le quittait. Il appréhendait le retour à la normale, quand l'écran chimique cesserait de lui masquer la réalité. En vivant aux côtés d'Ula, il s'était habitué à une surexcitation constante. Son existence avait été celle d'un hyperactif fonctionnant au *speed*, jamais fatigué et ne tenant pas en place, capable de mener plusieurs tâches de front. À présent qu'il ne

baignerait plus dans un brouillard de phéromones, il risquait de tomber de haut. La dépression le guettait, une dépression abyssale qu'il n'était pas certain de surmonter.

« Si vous voulez un conseil, lui répétait le médecin, continuez à prendre du NS+ + pendant deux ans, en diminuant progressivement les doses. C'est ce que je conseille à mes patients. Quand vous aurez éliminé le produit en totalité, le temps aura fait son œuvre, le drame aura perdu de son impact moral. Vous disposerez alors du recul nécessaire pour affronter les choses avec sérénité. Trouvez-vous un boulot facile. Devenez vétérinaire dans un zoo, par exemple. Comparé à ce que vous faisiez, ça vous fera l'effet d'être en vacances. »

David s'abstint de lui dire ce qu'il pensait de sa méthode.

Un soir qu'il déambulait, en proie au désœuvrement, sur l'ancien champ de bataille, il tomba nez à nez avec Itaï. Dépouillé de son armure, l'exomorphe paraissait beaucoup plus banal.

« Salut à toi, fit Itaï, j'ai appris que l'enveloppe charnelle de ta femelle avait été détruite lors du grand bombardement. J'en suis peiné. Je pense que son âme s'est installée à l'intérieur de ta tête. Comment vis-tu cela ? Ce n'est pas toujours facile. Les femmes ont tendance à vouloir faire le ménage dans l'esprit des hommes. Elles fouillent partout, à la recherche de secrets enfouis, des mensonges qu'on leur a dits. Elles peuvent mener un sacré tapage et te flanquer la migraine, oui, oui... »

David dut, encore une fois, lui expliquer que les choses ne se passaient pas de cette manière chez les humains. L'âme des morts n'emménageait pas dans la tête des vivants à la façon d'un locataire chassé de son domicile précédent. Itaï eut quelques difficultés à appréhender ce concept.

« Alors, tu dois te sentir bien seul, fit-il en ébauchant une série de gestes qui, chez les Anabassis, exprimaient la compassion.

— C'est toi qui as assassiné l'ambassadeur, n'est-ce pas ? demanda David.

— Oui, fit Itaï. Ce n'était pas une bonne idée, mais j'étais soldat, je devais obéir. J'aurais aimé que la paix vienne plus tôt, avant le bombardement où beaucoup des nôtres ont vu leur corps détruit. Mais on ne m'a pas demandé mon avis. Tout a été organisé par le prêtre terrien, Akenôn. Je me suis infligé moi-même plusieurs blessures puis j'ai attendu que vous me trouviez. Akenôn avait prévu que tu ne refuserais pas de me porter secours. Il comptait sur ton aide pour me faire entrer dans le vaisseau et me cacher. Je suis désolé. Si j'avais

échoué, l'ambassadeur aurait libéré la parole du dieu, les combats auraient cessé, l'enveloppe charnelle de ta femme n'aurait pas été abîmée. Je suis responsable de ton malheur. Tu es en droit de tuer ma femelle, c'est la règle. Je ne m'y opposerai pas.

— Je ne veux tuer personne, soupira David. Que fais-tu maintenant que la guerre est finie ?

— Je me suis inscrit au programme de désarmement. Le médecin Fraser m'a planté une aiguille dans la tête pour tuer en moi le démon de la colère et du carnage. Il a injecté dans mon corps des potions qui ont fait taire les voix de ceux qui vivent dans mon crâne. Le silence s'est installé, et c'est tant mieux, car leur bavardage me rendait fou. J'aime le silence. Je ne veux plus tuer personne. J'ai demandé à quitter Mémoriana pour aller travailler sur ta planète. Là-bas, il y a des aciéries, des mines, où l'on trouvera à m'employer. C'est bien. »

David n'était pas certain de tout comprendre, car le débit verbal d'Itaï était trop rapide pour le traducteur instantané qui remplaçait les vocables inconnus par des bips stridents.

Il se demanda s'il devait avertir son interlocuteur qu'on allait faire de lui un esclave préposé aux travaux les plus dangereux : manipulation de matière radioactive ou explosive, transport de virus, fabrication de métaux spéciaux dont les émanations tuaient les ouvriers fondeurs en moins de deux ans... Les accidents étaient nombreux, les pertes en personnel, élevées. Puis il se rappela que cette créature était à l'origine de la mort d'Ula et il décida de garder le silence.

« Beaucoup des miens vont partir sur la Terre, insista Itaï avec fierté. Ils ne veulent pas rester sur Mémoriana.

— Pourquoi ?

— Parce que la guerre reprendra, tôt ou tard. C'est ainsi. C'est inscrit en nous. Impossible de résister à l'appel des armes. Tous ceux qui partiront s'installer sur la Terre échapperont à la malédiction. Et c'est bien. »

Il paraissait soulagé, presque heureux. « Lobotomisé », songea tristement David.

Durant les jours qui suivirent, de nombreux Anabassis se joignirent à Itaï pour solliciter de David des renseignements sur leur future planète d'adoption, si bien que le vétérinaire se retrouva entouré d'apprentis terriens qui buvaient ses paroles en hochant la tête. Tant de bonne volonté le mettait mal à l'aise. Il se faisait l'effet d'un

bonimenteur de foire vantant les bienfaits d'un élixir miraculeux. Il devait lutter pour ne pas leur crier : « Restez chez vous ! Refusez de devenir des esclaves consentants ! »

Il n'eut pas le courage de provoquer un esclandre. Les effets secondaires du NS++ le privaient de l'énergie nécessaire au déclenchement d'une polémique. Par ailleurs, il devinait le regard de Fraser rivé à sa nuque et soupçonnait son ancien assistant de rédiger un rapport accablant destiné à l'éliminer du circuit. Que sa carrière soit terminée, il s'en moquait, toutefois il voulait éviter, à son retour sur la Terre, d'être interné d'office dans une « maison de santé » militaire spécialisée dans le traitement des dépressions post-traumatiques.

Le nombre de ses « élèves » s'accrut. Les Dolmoss s'ajoutèrent aux Anabassis. Ils dévisageaient leur « professeur » d'un regard moutonnier dans lequel David lisait l'influence de la leucotomie transorbitaire. Et c'était comme s'ils lui répétaient d'un ton soumis : « Nous sommes de bons sauvages ! Ô maître, donne-nous accès aux bienfaits de la civilisation ! »

« Super ! décréta Carmody. Je vois que vous avez commencé à endoctriner les gargouilles. Ça tombe bien parce que vous partirez avec le premier contingent de convertis, dans quinze jours. Je suppose que ça vous fait plaisir. Vous allez pouvoir vous occuper de vos gosses ! »

C'était là une manière indirecte de faire comprendre à son interlocuteur qu'il ne figurait plus, désormais, sur la liste des spécialistes auxquels l'armée faisait appel lors des opérations de désarmement. David n'en conçut aucune aigreur.

Alors qu'ils se séparaient, le sergent lui remit une enveloppe. Elle contenait la déduction fiscale accordée en contrepartie de la récupération énergétique effectuée sur la dépouille d'Ula. Il y lut que sa femme avait permis à l'office énergétique de recycler l'équivalent de trois mille kilowatts, ce qui était assez peu, mais lui valait néanmoins les remerciements de la direction, car tout effort citoyen devait être récompensé. David jeta le feuillet sur le sol, un robot nettoyeur s'empressa de l'aspirer et de le désintégrer, ce qui consomma la presque totalité de l'énergie produite par Ula.

Ce fut lorsqu'il poussa le portail du jardin que David se rappela être parti sans verrouiller la maison ni même activer les défenses domestiques anticambriolage. L'image d'Ula s'emparant des clefs pour les jeter dans un buisson traversa sa mémoire avec la fulgurance d'un coup de scalpel. C'était d'une horrible banalité, mais il avait bel et bien l'impression d'avoir quitté la villa depuis des années. Certes, les sauts dans l'hyperespace généraient ce type d'illusion, mais ce n'était pas le cas en l'occurrence. Du moins, pas entièrement.

Il poussa la porte, persuadé que l'habitation avait été vandalisée. Il fut surpris de découvrir que rien n'avait bougé. Tout était resté comme au moment de leur départ. Sur la table basse du salon reposait ce foulard de soie oublié par Ula, qui lui avait tant fait défaut sur Mémoriana. Sur la moquette gisaient les escarpins *stilettos*, dont elle s'était débarrassée d'un coup de talon à la dernière minute, les jugeant peu appropriés au voyage...

Il se laissa choir entre les bras d'un fauteuil. Le parfum d'Ula flottait encore dans la pièce, imprégnant les étoffes. Il cala sa nuque contre le repose-tête pour résister au vertige qui l'assaillait. Très vite, il saisit l'inhalateur de NS + + au fond de sa poche et s'octroya deux *sniffs* de neutralisant affectif. Il ne devait pas flancher, pas déjà.

« Il y a quelqu'un ? », claironna une voix féminine depuis le seuil. C'était la voisine. La vieille Mme Sulkind qui venait aux nouvelles. Avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, elle avait pris les choses en main, préparé du café, aéré la pièce, porté la valise de David dans sa chambre. Elle allait et venait en babillant sans relâche, comme si elle s'adressait à un enfant.

Elle expliquait qu'elle avait surveillé la maison en son absence et demandé à son jardinier d'entretenir la pelouse, de nettoyer la piscine. Elle ne comprenait pas comment David avait pu oublier d'enclencher les dispositifs de défense domestiques. Puis, brusquement, elle se tut, s'assit en face de David et le couva d'un œil attendri.

« J'ai appris, pour votre femme, dit-elle. Vous allez me trouver cruelle, mais j'ai pour principe de ne pas mâcher mes mots. C'est ce qui pouvait vous arriver de mieux. Elle vous faisait du tort. Vous étiez devenu la risée du quartier. Un gentil garçon comme vous ! Sérieux, travailleur... c'était injuste. Vous êtes encore jeune, vous n'aurez

aucun mal à refaire votre vie. »

Du doigt, elle désigna l'inhalateur de NS++ que David avait abandonné sur la table basse.

« N'hésitez pas à l'utiliser, fit-elle d'un ton presque autoritaire. Le chagrin, c'est démodé. Aucune personne saine d'esprit n'a envie de s'infliger ça. Il faut vivre avec son temps, se tourner résolument vers l'avenir. Le NS++ m'a beaucoup aidée à la mort de mon mari. Il y a quelque chose de malsain dans la souffrance morale. On finit par s'y complaire. Depuis que j'utilise le NS++, les gens qui pleurent me paraissent suspects, malades. Quand on y réfléchit, ce culte du chagrin, c'est un peu louche, non ? Un truc de lâche, une bonne excuse pour ne pas se reprendre en main. Le chagrin nous rend improductifs, quelque part, c'est antisocial, contagieux, ça devrait être sanctionné par la loi, comme le chômage ou les maladies chroniques. Oui, il faudrait coller une bonne amende aux gens tristes ! »

David fut soulagé de la voir partir. S'il ne s'était pas trouvé sous l'influence des tranquillisants, il l'aurait probablement étranglée.

Le soir même il s'enivra au saké. Le mélange alcool-hypnotiques l'expédia au tapis, et il reprit conscience douze heures plus tard, au milieu de ses vomissures. Après s'être octroyé une douche brûlante, il décida de récupérer ses enfants. Quelqu'un les avait-il prévenus du décès de leur mère ? Il n'en savait rien. Sans doute l'administration militaire avait-elle transmis la nouvelle au réseau de surveillance civile qui mettait à jour le dossier personnel de chaque citoyen ? Ces renseignements, une fois collectés, étaient diffusés à travers l'arborescence administrative, scolaire, juridique, médicale, etc. Il y avait donc de grandes chances pour que le pensionnat ait été informé de la disparition d'Ula dans les douze heures qui avaient suivi sa mort.

S'étant rasé, coiffé et habillé décemment, il s'installa devant le visiophone et prononça le code d'appel de l'Office de placement éducatif. La reconnaissance vocale le mit en ligne avec la nurse en chef qui dirigeait l'établissement.

Elle lui adressa ses condoléances d'un ton dénué de tristesse, comme c'était l'usage depuis l'invention du NS++. Ainsi que l'avait souligné la bonne Mme Sulkind, le chagrin n'était plus à la mode, et il était mal vu d'afficher ses faiblesses. L'heure était à l'*optimisation citoyenne*.

« Cher monsieur Sarella, fit la nurse du bout des lèvres, votre demande me contrarie, je ne le cacherai pas. Kevin et July ont très bien accueilli le décès de leur mère biologique, et c'est à peine si nous avons eu à les placer sous traitement NS++. C'est la preuve que

l'imprégnation est un succès. La connexion avec l'équipe parentale de substitution s'est réalisée à merveille. Kevin et July font preuve d'un équilibre et d'une joie de vivre qui leur manquaient cruellement à leur arrivée, je suis désolée de devoir le souligner. En les ramenant dans un milieu familial en crise, pathogène, vous risquez d'annuler les bienfaits du transfert affectif qui est encore récent, donc fragile. Je ne peux légalement m'y opposer, bien sûr, mais ce serait une erreur. Kevin et July risquent de perdre les jalons qu'ils ont eu tant de mal à planter. »

David coupa court à cette plaidoirie en annonçant qu'il passerait le soir même récupérer ses enfants. La nurse acquiesça sans dissimuler sa réprobation. Alors qu'il raccrochait, David céda au doute. N'était-il pas en train de commettre une erreur monumentale ?

Refusant d'y réfléchir, il se connecta au K-Mart du quartier pour passer commande d'une formidable quantité de pizzas, hamburgers, glaces et sodas. Il y ajouta les enregistrements numériques de tous les films sortis sur les écrans au cours des deux derniers mois. Il avait conscience que ses efforts avaient quelque chose de pathétique, mais il était incapable d'imaginer une meilleure stratégie de séduction.

Deux heures plus tard, il s'assit dans sa voiture et ordonna au pilote automatique de le conduire au siège de l'OPE.

Le compteur de détresse affective fixé à son poignet clignotait dans le rouge, lui suggérant qu'il était temps de renouveler sa dose de NS++ , mais il renonça. Il ne voulait pas anesthésier ses sentiments alors qu'il s'apprêtait justement à renouer avec ses enfants ! C'eût été le comble de la maladresse.

Le trajet fut une torture. Les gosses l'attendaient sur le perron de l'institution, escortés par la nurse en chef. Ils avaient à tel point changé que David eut de la peine à les reconnaître. Kevin, notamment, avait abandonné son look de petit archéologue à bécicles et nœud papillon pour adopter l'allure d'un quarterback en blouson de sport. July, elle, faisait très « jeune fille » saine et réfléchie. David tressaillit en découvrant qu'elle portait en sautoir une chaîne en or où était accroché l'emblème de l'Église du Pardon Universel Intergalactique.

Ils saluèrent leur père poliment, comme s'il s'agissait d'un oncle éloigné. Il était évident qu'on les avait chapitrés et qu'ils s'efforçaient de se conformer aux règles de la sacro-sainte *optimisation citoyenne* en usage dans les collèges et les entreprises.

La nurse prit David à part pour lui conseiller de ne pas réprimander les enfants si ceux-ci passaient beaucoup de temps au téléphone avec leurs parents de substitution.

« Il se peut qu'ils exigent de rentrer ici, insista-t-elle. Dans ce cas, soyez diplomate, je vous rappelle que vous avez souscrit un contrat optimum *non résiliable* afin que nous nous chargions de l'éducation de vos enfants jusqu'à leur majorité. Il n'irait pas dans votre intérêt de contrarier le processus. S'ils se sentent menacés, Kevin et July pourraient être tentés d'entamer un recours en justice pour obtenir un changement de tutelle parentale. »

La menace était claire. Ces dix dernières années, les procès de ce genre s'étaient multipliés. De plus en plus d'enfants exigeaient de changer de parents. Désormais, le processus d'adoption s'effectuait à l'envers !

Le retour fut sinistre. Pour se donner une contenance, David s'était installé au volant et feignait de conduire le véhicule. Kevin et July, assis sur la banquette arrière, bavardaient comme s'il n'était qu'un chauffeur de taxi qu'on pouvait exclure de la conversation. Ils parlaient d'un ton enjoué que David ne leur avait jamais connu. Il était beaucoup question des qualités de « Jack » et de « Maureen », leurs parents de substitution. Un couple qui ne cessait de les encourager à s'épanouir et grâce auquel ils apprenaient des « tas de choses dont, jusqu'à présent, ils ne soupçonnaient même pas l'existence ».

Une fois à la maison, David fit une tentative désespérée pour leur parler d'Ula, de leur mère... Les gosses adoptèrent alors une expression de recueillement poli.

« En fait, fit Kevin d'un ton hésitant, on ne la connaissait pas très bien. On ne la voyait pas beaucoup. C'est un peu comme toi. Remarque qu'on ne te reproche rien, on sait que votre travail était très prenant, et que c'est grâce à l'argent que vous avez gagné que nous allons pouvoir bénéficier d'une solide éducation et d'une vraie famille stable et aimante. »

Il récitait un laïus rédigé par la nurse en chef. David ne trouva rien à répliquer. Il venait de comprendre que tout retour en arrière serait impossible. L'OPE avait accompli un boulot du tonnerre !

« Tu sais, intervint July, de ce ton sentencieux qu'adoptent volontiers les adolescentes dès lors qu'elles croient tout connaître de la vie, il faut établir une distinction très nette entre parents biologiques et parents affectifs. Dans l'avenir, de plus en plus d'adolescents décideront de changer de famille vers l'âge de quatorze ans. Le monde évolue, que veux-tu, on ne peut pas continuer à fonctionner sur des schémas dépassés. La majorité légale sera bientôt ramenée à treize ans, Jack et Maureen nous l'ont affirmé ! C'est normal. Après tout, à

l'époque des pharaons, les filles accouchaient de leur premier enfant à cet âge-là. Pourquoi nous priverait-on de ce droit fondamental ? »

David capitula. Maîtrisant le tremblement de sa voix, il dit : « Et si je réchauffais les pizzas, hein ? »

Puis il s'enfuit dans la cuisine.

Le week-end fut un échec complet. Les gosses déclinèrent poliment l'offre que leur fit leur père de visionner les films numériques commandés à leur intention. Kevin répondit qu'il les avait déjà vus au ciné-club de l'OPE, quant à July, elle fit valoir qu'elle ne s'intéressait plus aux films « purement distractifs » et leur préférait désormais des « documents sociologiques sérieux ».

Ils passèrent beaucoup de temps au téléphone, absorbés en conversations chuchotantes avec Jack et Maureen. David comprit qu'on parlait de lui, et que les gosses cherchaient auprès de leurs parents de substitution le courage de supporter l'horrible cohabitation que leur imposait leur géniteur.

Quand, le lundi matin, Kevin et July manifestèrent leur désir de retourner à l'OPE, il se contenta de leur appeler un taxi. Ils prirent congé fort poliment et se précipitèrent vers la voiture en s'efforçant de dissimuler leur soulagement. On leur avait appris à se montrer corrects, à ne pas froisser les susceptibilités.

En les regardant s'éloigner, David comprit qu'il ne les reverrait plus. Il avait voulu jouer une dernière partie, il avait perdu. Le jour même, il prit la décision d'arrêter son traitement NS+ + et jeta les cartouches d'inhalation dans le désintégrateur ménager. Si le désespoir l'envahissait, il mettrait fin à ses jours. Il disposait pour cela du contenu de sa trousse médicale. L'injection d'un quelconque anesthésique pour éléphant extraterrestre éteindrait ses processus vitaux en moins de trente secondes. Ce serait propre et indolore. Mme Sulkind découvrirait son corps au bout de quelques jours et se chargerait de prévenir les services sanitaires. Les voisins, avec des hochements de tête entendus, s'entendraient pour déplorer une telle manifestation d'obscurantisme. Depuis la commercialisation du NS+ +, la pratique du suicide était tombée en désuétude.

En prévision de cette sortie anticipée, il s'installa dans son fauteuil, alluma le téléviseur, coupa le son et attendit, l'œil fixé sur un défilé d'images dont il ne comprenait pas le sens.

Il se sentait vide. Déconnecté. Il se fit la réflexion que c'était sans doute là ce qu'« éprouvait » une intelligence artificielle bourrée de savoir mais privée de sensations.

« J'ai carburé trop longtemps au NS + +, se répétait-il, mon cerveau en est saturé, la souffrance viendra quand la vidange sera faite. »

Il en était là quand le visiophone lui transmet un message urgent du DAZ. Le colonel Freejack le pria instamment d'ouvrir un cabinet de consultation psychologique à l'usage des immigrants exomorphes *socialisés* sur la Terre.

« Vous savez ce que c'est, bougonna l'officier. Ils ont du mal à s'adapter. Ce serait bien si vous pouviez les recadrer. Par ailleurs, ça nous permettrait d'avoir l'œil sur eux. Je n'aime pas savoir ces bougres de gargouilles lâchées dans la nature. Si elles se mettent à faire des conneries, ça nous retombera dessus. On va vous les envoyer ; vous nous tiendrez au courant. Si l'un de ces foutus aliens vous paraît bizarre, tirez la sonnette d'alarme, on se chargera de le retirer de la circulation. »

David accepta. L'inactivité lui pesait. Il décida de travailler à domicile, car il ne se sentait nullement le courage de louer un bureau en ville et de s'y rendre chaque matin.

« Je donnerai mes consultations pas rasé, en pyjama, pantoufles aux pieds, décida-t-il, les exomorphes ne le remarqueront même pas. »

C'est ainsi qu'il eut la surprise de recevoir la visite d'Itaï. L'ancien guerrier anabassi avait tondu la pilosité bleue qui, jadis, couvrait son visage et ses bras. Cette métamorphose ne l'avantageait pas. Il avait piteuse allure dans son costume de confection démodé, un complet-veston en nanoparticules qui changeait de couleur au fil des variations météorologiques. Un gadget vieux de vingt ans acheté chez un fripier de troisième zone.

« Comment vas-tu ? s'enquit platement David, que cette visite désorientait.

— Je ne sais pas, avoua Itaï. Depuis qu'on m'a soigné, la colère m'a déserté, et les voix des morts se sont tuées dans ma tête. Mais elles me manquent... Je ne suis pas habitué à tant de silence. Je me sens seul. Les gens de notre race ne vivent jamais seuls dans leur tête. Très vite, les morts viennent s'installer sous nos crânes. Ils bavardent entre eux, se querellent ou bien nous invectivent. Parfois, quand on arrive à faire la paix avec eux, ils nous conseillent... Ils finissent par former une sorte de clan, de tribu cachée dans notre cerveau. J'ai souvent souhaité ne plus les entendre, mais maintenant que c'est fait, je me sens perdu... abandonné. Je sais que vous vivez ainsi, vous, les humains ; je me demande comment vous y parvenez. »

Il travaillait dans un entrepôt de déchets nucléaires, là où les taux

élevés de radiations tuaient les humains en dépit des combinaisons protectrices. Lui n'en souffrait pas. Son organisme était conçu pour supporter le plus meurtrier des rayons cosmiques. Il avait retrouvé là plusieurs membres de son clan. Tous étaient comme lui, désorientés par le silence de leur esprit et la disparition des pulsions agressives qui, avant l'opération, gouvernaient chacun de leurs actes. Ils avaient vécu pour la guerre, aujourd'hui ils ne savaient que faire de leur existence, ils se sentaient inutiles et creux.

« Ici, murmura-t-il, la vie est facile, mais elle est ennuyeuse. Comment pouvez-vous la supporter ? Chez nous, sur Mémoriana, la mort était partout présente, chaque jour pouvait être le dernier, il nous fallait savourer chaque minute de notre existence ; cela donnait du prix aux choses. »

Il était la proie de sentiments contradictoires. S'il appréciait de ne plus tuer, il regrettait néanmoins de ne pas être employé dans son domaine de compétences, qui était justement l'art de faucher les vies.

Il monologua longuement, manipulant avec gaucherie la tasse de café que David lui avait offerte. Dans son costume trois-pièces acheté au rabais, il avait l'air d'un gorille endimanché. Un gorille dépressif.

Il prit congé en s'excusant d'être resté si longtemps.

Le lendemain, un autre Anabassi se présenta, puis encore un autre. David était devenu leur confident, au grand dam de ses voisins qui n'appréciaient guère ce défilé de monstres maussades qui terrifiaient les enfants. Tous souffraient de désorientation et d'apathie. Tous répétaient la même antienne : « Certes, il est rassurant de savoir que nos femmes et nos fils ne seront pas massacrés demain par les Dolmoss, et que leur vie sera longue... mais à quoi bon vivre vieux si c'est pour ne connaître que l'ennui ? »

David ne savait que répondre. Probablement parce qu'il se posait la même question.

Privé de la présence d'Ula, il n'avait de goût à rien. Le dimanche, il restait couché, à fixer le plafond, ne daignant se lever que lorsque sa vessie le tourmentait. Itai lui révéla que les Anabassis faisaient de même pendant leurs jours de congé.

« Avant, murmurait-il, nous ne connaissions jamais le repos. La tension était constante. Il fallait se tenir sur ses gardes, guetter l'ennemi, se préparer à un éventuel raid surprise... Le repos, mon ami, c'est une sorte de préparation à la mort. »

Les voisins firent circuler une pétition exigeant le départ de David, ils se heurtèrent à l'autorité militaire qui les débouta. David Sarella,

en tant que consultant psychologue des immigrés exomorphes, jouissait de la protection du haut état-major ; lui chercher noise, c'était s'exposer à de sérieux ennuis.

On cessa de le saluer, les commerçants lui opposèrent des mines revêches, il s'en moquait.

« Mon ami, chuchota Itai, tu es aussi malheureux que nous, je le vois bien, oui, oui. Alors je crois que je peux te parler du grand secret, tu ne nous dénonceras pas.

— Quel secret ? s'enquit David.

— Plus tard, plus tard, fit Itai en souriant. Quand le moment sera venu. Je pense que cela te plaira. »

Il y avait à présent six mois que David recevait les Anabassis en consultation. D'emblée, il avait compris qu'il ne pouvait pas grand-chose pour eux puisqu'il affrontait les mêmes problèmes sans leur trouver de solution. Généralement, il se contentait de les écouter et de leur prodiguer des conseils élémentaires en matière de relations sociales terriennes.

Il avait conscience de ne servir à rien, et cette certitude fut renforcée le jour où les exomorphes immigrés commencèrent à mourir d'ennui.

Ils avaient résisté aux radiations mortelles mais pas au désœuvrement. Généralement, on les découvrait le lundi matin, morts sur leur lit, tués par un week-end d'oisiveté. Quelque chose en eux avait fini par dire « stop », déclenchant une mystérieuse procédure organique d'autodestruction. C'était comme si une glande remplie de poison se cachait au cœur de leur cerveau, attendant d'être activée. Une glande qui crevait dès lors que son propriétaire avait dépassé un certain seuil de tolérance.

« On ne sait pas pourquoi ils avalent leur bulletin de naissance, confia à David le légiste vétérinaire préposé aux autopsies. Merde ! ils sont bâtis comme des colosses, nos virus n'ont aucune action sur eux, les radiations ne leur font pas plus d'effet qu'un coup de soleil ! C'est à n'y rien comprendre. On dirait qu'ils sont capables de mettre un terme à leurs fonctions vitales de leur propre chef, comme ça, clac ! Comme on éteint la lumière. À croire qu'ils sont équipés d'un interrupteur. Jamais vu un truc pareil ! »

Dix jours avant Noël, un soir qu'il s'était attardé plus que de coutume, Itai s'approcha de David et, d'un ton grave, déclara :

« Mon ami, je vois que tu débordes de tristesse, mais rien ne t'oblige

à demeurer dans cet état. Il existe un moyen d'en sortir... La mort n'est pas toujours définitive, il dépend de toi de faire revivre ta femme, Ula.

— Qu'est-ce que tu racontes ? siffla David, peu disposé à se laisser embarquer dans une discussion philosophique sur l'éternité de l'âme.

— Il existe un moyen, insista Itaï. Là-bas, sur Mémoriana, certains l'utilisent. C'est dangereux, et il faut être très motivé pour l'employer. Il se peut même que tu y laisses la vie, mais au point où tu en es, tu t'en moques, n'est-ce pas ?

— Oui, admit David. De quoi parles-tu ? »

L'Anabassi parut soudain regretter d'avoir bavardé à la légère. Il arpena le salon d'un pas lourd, l'œil fixé sur la nuit d'hiver qui s'installait de l'autre côté de la baie vitrée. La neige tombait depuis le début de l'après-midi, elle commençait à recouvrir le jardin.

« C'est *très* dangereux, fit-il de nouveau. Mais parfois ça fonctionne. D'abord, il faut traverser le désert du Nord, au-delà des montagnes bleues. Au bout du chemin se dressent les ruines d'Ozataxa, une cité abandonnée depuis des millénaires, construite par une civilisation inconnue venue d'un autre monde. Là, survit *quelque chose*...

— Quelque chose ?

— Oui. Une entité. Certains disent une déesse... On raconte que ceux qui l'avaient créée ont préféré repartir sans elle, qu'ils l'ont abandonnée là parce qu'ils avaient peur d'elle... Je ne sais pas, je n'y suis jamais allé. C'est une forme d'énergie pure qui peut modeler des créatures vivantes à la demande.

— À la demande ?

— Oui, tu te présentes devant elle et tu penses très fort à la personne que tu veux ramener parmi les vivants. La déesse entre dans ton esprit pour s'emparer des images mentales que tu as fait naître en toi. Elle collecte tes sentiments, tes souvenirs, tout ce qui se rapporte à l'être que tu as perdu. Avec tout cela, elle sculpte un double à partir de l'énergie pure dont elle est constituée... et cette espèce de statue prend vie. Je sais que je m'exprime mal. Je ne connais pas les mots qui conviennent. Je ne suis pas un scientifique... Je te répète ce qu'on m'a raconté, c'est tout. »

David s'était redressé, le souffle court. Son cœur battait trop vite, il avait les mains moites. Des images absurdes éclosaient dans sa tête. Il voyait une déesse de pacotille, bleuâtre et transparente, une idole barbare qui malaxait du bout de ses doigts crochus une boule de pâte électrique pour lui donner forme humaine. De cette trituration naissait

le visage d'Ula... *Non ! c'était absurde, de la superstition, rien d'autre !*

« Je n'invente pas, insista Itai. Il y avait une femme, dans ma tribu, qui s'était rendue là-bas. Elle pleurait depuis des mois sa petite fille, tuée par une flèche perdue, lors d'une escarmouche. Un jour, elle s'est enfoncée dans le désert. On a cru qu'on ne la reverrait jamais, mais elle a fini par revenir, et sa petite fille l'accompagnait.

— Tu l'as vue ? C'était peut-être une autre fillette qui lui ressemblait !

— Non, non, c'était bien la même. On pouvait voir la cicatrice laissée par la flèche sur sa poitrine. Oui, c'était la même, mais... *mais plus belle.*

— Plus belle ?

— Oui, l'entité avait modelé le double d'après les souvenirs de la mère, or celle-ci avait gardé de sa fille une image embellie qui ne correspondait pas tout à fait à la réalité.

— Comment les gens ont-ils réagi ?

— Certains ont crié au blasphème, ils disaient que l'enfant n'était qu'un cadavre animé par sorcellerie, et pour le prouver, ils ont éventré la tombe de la fillette. Mais le corps de la petite était toujours là, dans la terre. Ils ont compris que la gamine n'était pas une morte-vivante. Avec le temps, les choses se sont arrangées, on a fini par admettre sa présence à l'intérieur du clan.

— Elle se comportait normalement ?

— Oui, le seul problème c'est qu'elle ne grandissait pas. Les années ont passé, sa mère est morte de vieillesse, mais la gamine est restée telle qu'elle était le jour de son retour parmi nous. La dernière fois que je l'ai vue, quinze années après sa "renaissance", elle avait toujours six ans. Je ne sais pas ce qu'elle est devenue.

— Ce n'était pas une morte-vivante, ce genre de truc, tu en es certain ?

— Non, non. L'entité l'avait modelée à partir d'une boule d'énergie. On peut tout faire avec l'énergie, détruire un univers ou créer la vie, c'est selon. Je ne t'apprends rien, mon ami. Je t'ai parlé de cette fillette, mais il y a eu d'autres cas de *retours*. D'après ce que j'en sais, l'expérience n'est pas plaisante pour celui qui sollicite l'aide de l'entité. Si les images qu'on lui propose pour modèles sont floues, elle entre, dit-on, dans une grande colère et foudroie l'importun. Tout le monde ne revient pas de ce pèlerinage. On a retrouvé des solliciteurs qui étaient devenus fous, amnésiques, ou que la décharge d'énergie avait défigurés, mutilés. Il faut avant toute chose conserver une image

très fidèle de la personne qu'on souhaite faire revivre. L'entité travaille d'après la description qu'on lui en fait. Elle puise dans nos souvenirs pour la recréer... et c'est là le danger. Le double qu'elle construit n'est jamais fidèle à l'original tel qu'il était *réellement*. Ce n'est que l'image que nous nous faisons de lui, mais cette image peut être trompeuse, erronée, tu comprends ?

— Quelle importance ? soupira David. Nous passons notre vie à nous faire des illusions sur ceux qui nous entourent ! Qui peut se vanter de connaître la vraie nature de ceux qui partagent sa vie ? Tout le monde joue la comédie !

— C'est peut-être vrai pour les humains, fit Itaï, ça l'est moins pour nous. »

David éprouva le besoin de se verser trois doigts de saké. Ses mains tremblaient. Il appuya son front brûlant contre la baie vitrée. Dehors, la neige recouvrait tout.

« Ce que tu dis, haleta-t-il, c'est vrai ? Tu n'inventes pas ça pour me reconforter ?

— Non, soupira Itaï. Je ne mens qu'en temps de guerre, et quand on me l'ordonne. La cité existe, et l'entité également. Peut-être ce miracle n'a-t-il rien de magique, peut-être s'agit-il seulement d'un phénomène scientifique que je ne sais expliquer. Cependant, je dois te prévenir d'une chose...

— Quoi encore ?

— Si tu veux faire revenir Ula, tu ne dois pas attendre trop longtemps, sinon tes souvenirs deviendront flous, et la créature fabriquée par l'entité ne lui ressemblera pas. Ça s'est déjà produit. Une fois, un homme qui avait perdu sa compagne et ne se remettait pas de sa disparition a décidé de se rendre à Ozataxa. Seulement, comme il avait peur, il n'a cessé de remettre son voyage à plus tard. Cela a duré plusieurs années, si bien que lorsqu'il s'est présenté devant la déesse, il avait en grande partie oublié les traits de la défunte. Et comme ses souvenirs étaient trop flous, l'entité s'est contentée de modeler une femme sans yeux, ni bouche ni nez... une femme sans visage, qui est morte étouffée au bout d'une minute parce qu'elle ne pouvait respirer. Ne l'imites pas. Sinon tu récupéreras une étrangère, une fille qui n'aura rien de commun avec Ula. »

David frissonna. Il savait à quelle vitesse les visages s'effacent de la mémoire humaine. Il en avait fait l'expérience avec son père et sa mère dont les traits avaient très vite perdu toute consistance dans son esprit. Chaque fois qu'il essayait de les faire renaître, il n'obtenait que des portraits approximatifs. C'était encore pire en ce qui concernait les

voix.

« J'emporterai des photos, lança-t-il, des enregistrements...

— L'entité n'en voudra pas, fit Itaï avec lassitude. Elle ne s'intéressera qu'aux images contenues dans ta tête, qu'à tes sentiments, qu'à tes jugements... Quelque part, c'est toi et toi seul qui reconstruiras Ula. Fais bien attention aux matériaux que tu rassembleras. »

David haussa les épaules, soudain envahi par une affreuse déception.

« De toute manière, c'est idiot ! lâcha-t-il, je n'ai pas les moyens de retourner sur Mémoriana. C'est un couloir militaire, étroitement surveillé, on ne peut pas s'y rendre en touriste ! On ne me confiera aucune mission officielle qui me permettrait d'être expédié là-bas. Je suis grillé.

— C'est vrai, admit Itaï, mais il y a d'autres moyens. C'est cela le secret dont je voulais te parler.

— Quel secret ?

— Tu ne dois en souffler mot à personne. Mes frères et moi allons quitter la Terre pour rentrer chez nous. Nous avons commis une erreur en venant ici, il est temps pour nous de rentrer.

— Mais comment ?

— L'Église du Pardon Universel Intergalactique va fréter un vaisseau qui nous ramènera sur Mémoriana. Tout cela se fait en secret. C'est Akenôn qui se charge d'organiser notre fuite. Si tu le souhaites, tu peux nous accompagner. Il y aura de la place pour toi à bord, tu es notre ami. »

David écarquilla les yeux, abasourdi.

« Akenôn viendra t'expliquer tout cela, conclut Itaï en enfilant son manteau mal coupé. À présent, je dois prendre congé, les miens m'attendent. Et puis je n'aime pas beaucoup la neige, elle est presque inconnue sur Mémoriana. »

Cette nuit-là, David ne put trouver le sommeil. Il resta assis dans le salon, à regarder la neige tomber. Des idées folles se bousculaient dans sa tête. Le lendemain, alors qu'il avalait sa troisième tasse de café, on sonna. C'était frère Akenôn. Enveloppé dans une houppelande informe d'un marron délavé, il arborait une magnifique barbe rousse. David lui trouva l'allure d'un père Noël démoniaque.

À peine entré, le prêtre fit le tour des lieux en brandissant un

détecteur de micros. Satisfait de n'en point trouver, il se laissa choir sur le canapé tandis que ses gros souliers crottés souillaient la moquette. Refusant la tasse de café que David lui tendait, il entra dans le vif du sujet.

« Notre ami Itaï a vendu la mèche, fit-il, mais il assure que vous serez du voyage, c'est vrai ?

— Exact, lâcha David. Pourquoi faites-vous ça ? Vous savez que les militaires seront fous furieux ?

— Bien sûr. Mais l'Église a toujours été opposée aux migrations. En amenant les Anabassis et les Dolmoss sur la Terre, nous les condamnons à l'abâtardissement. C'est inacceptable. J'ai pour mission de les rapatrier au plus vite dans leur milieu naturel, où ils pourront se développer selon leurs coutumes.

— Vous n'ignorez pas qu'ils ont subi une leucotomie transorbitaire ? »

Akenôn éclata d'un rire suffisant.

« Allons ! fit-il, vous savez bien que ce genre d'intervention ne fonctionne pas avec les exomorphes, la matière blanche du cortex préfrontal va rapidement se reconstituer et, d'ici à six mois, ils seront de nouveau sous l'emprise de leurs pulsions naturelles.

— C'est vrai, admit David. Je l'avais d'ailleurs fait remarquer à Carmody.

— Carmody et Fraser sont des connards ! Ils ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. Bref, je suis en train d'affréter un vaisseau clandestin pour le voyage de retour. Je tiens à vous avertir que ce sera dangereux. Si nous sommes repérés, on nous assimilera à des pirates, et nous serons désintégréés sans qu'on nous fasse l'honneur d'un coup de semonce. »

Pendant une vingtaine de minutes, il exposa d'une voix chuchotante la manière dont il comptait s'y prendre, mais David ne lui prêta qu'une oreille distraite. Ce n'est pas cela qui l'intéressait, il avait hâte d'orienter la discussion sur Ozataxa.

Profitant de ce que frère Akenôn reprenait respiration, il se rua dans la brèche.

À sa grande surprise, le prêtre ne haussa pas les épaules.

« C'est là un sujet délicat, murmura-t-il. Ozataxa existe bel et bien. Le satellite d'observation de l'Église en a pris des clichés. Leur étude a confirmé la présence d'une concentration urbaine à l'architecture bizarre. Tout cela en ruine, évidemment. Il semble établi qu'en des

temps fort anciens une civilisation venue d'une autre galaxie a brièvement colonisé Mémoriana. On a coutume de désigner ces mystérieux aliens sous l'appellation de Promeneurs, parce qu'ils semblaient aller de planète en planète sans but précis. Il est possible que subsistent, au cœur des bâtiments, des éléments technologiques dont les capacités dépassent notre entendement. Je tiens à vous mettre en garde contre l'utilisation de ces machines. Nul ne sait ce qui peut en résulter. L'Église est opposée à toute investigation archéologique. Vous connaissez le vieux dicton scientifique : "Observer c'est changer." Or il ne nous appartient pas d'intervenir dans l'évolution de cette planète, c'est pourquoi je vais m'empresser de réparer les erreurs commises par Carmody et Fraser. Libre à vous d'aller à la découverte d'Ozataxa, mais je crois que vous le regretterez. »

Ils se séparèrent après avoir convenu d'un signal et d'un rendez-vous. Lorsque David recevrait ce signal, il devrait tout abandonner et se rendre à l'endroit où l'attendrait la navette spatiale qui les amènerait sur la face cachée de la Lune. Là, les passagers clandestins seraient pris en charge par un groupe de scientifiques marginaux dont les installations secrètes pouvaient organiser des téléportations-q avec un minimum de dégâts.

« Nous avons déjà travaillé avec eux, avait affirmé Akenôn. On peut relativement leur faire confiance. Ils avouent un quota de pertes de cinq pour cent.

— Quel genre de pertes ? s'était inquiété David.

— Oh ! une oreille, quelques doigts en moins, des amnésies, des cas de cécité. Ce genre de choses. Mais on n'a rien sans rien, pas vrai ? Le succès ou l'échec de l'opération dépend de la quantité d'énergie qu'ils réussissent à pirater lors de la manœuvre. »

La nuit même, alors que les haut-parleurs des centres commerciaux diffusaient en continu des berceuses de Noël, David rêva de la cité perdue, qu'il n'avait jamais vue, mais qu'il imaginait semblable aux villes mystérieuses des holovisions d'aventure de son enfance. C'était un labyrinthe où s'entassaient en un grand pêle-mêle architectural pyramides mayas et temples babyloniens. Les murs y étaient couverts de fresques inquiétantes et de hiéroglyphes indéchiffrables. Les porteurs recrutés pour l'occasion jetaient leurs ballots en proclamant qu'ils n'iraient pas plus loin et finissaient par prendre la fuite, l'abandonnant au seuil de la cité déserte. Il décidait tout de même de poursuivre son exploration du monde perdu et en visitait, hardiment, les temples remplis d'idoles ensorcelées dont les yeux s'ouvraient dès qu'il leur tournait le dos.

C'était un rêve naïf, un rêve d'enfant. Alors qu'il se réveillait, une voix résonna au fond de son esprit, et qui disait :

« N'oublie jamais que si tu rêves d'Ozataxa, Ozataxa rêve aussi de toi. *Abyssus abyssum invocat...* »

Une semaine après, il reçut le signal convenu. On était le 23 décembre. Il gagna la piste d'envol sous un déluge de flocons. Il faisait si froid que les rues étaient désertes. Il s'agissait d'un petit astroport privé spécialisé dans les croisières touristiques. Akenôn était là, engoncé dans une parka rouge qui le faisait plus que jamais ressembler au père Noël. On les entassa dans une navette, en compagnie d'une cinquantaine d'Anabassis commandés par Itaï. Le pilote était manifestement ivre mort et sa combinaison de vol constellée de taches d'*eggnog*. Contre toute attente, le voyage fut bref et se déroula sans surprise. La navette les abandonna sur la face cachée de la Lune, aux abords d'une cité sous dôme baptisée Akodia 36, un comptoir marchand de pièces détachées pour véhicules spatiaux, qu'encerclaient plusieurs cimetières de fusées et de satellites frappés d'obsolescence. Le point de téléportation clandestine se cachait là, au milieu des ferrailles intersidérales. Le personnel scientifique se composait de geeks vieillissants qui arboraient de grotesques contrefaçons de tatouages martiens. Tous les appareils étaient recouverts de gobelets de café froid et de pizzas entamées. L'un d'eux, dont les dreadlocks grisonnaient, expliqua qu'ils « piquaient le jus » à l'une des centrales alimentant le dôme voisin. L'énergie nécessaire à la téléportation du groupe priverait la cité d'oxygène et d'électricité pendant trois minutes, mais ça n'avait rien de dramatique, car les groupes électrogènes prendraient aussitôt le relais.

« Va falloir vous foutre tous à poil, insista l'individu. Je veux pas courir le risque que vos fringues se mélangent à votre corps lors de la reconstruction. Récemment, on a eu un cas de ce genre. Le portefeuille du type s'est matérialisé dans son estomac, il a fallu l'opérer avec les moyens du bord ! »

David essaya de se convaincre qu'il plaisantait. Il s'inquiétait pour rien. Si elle ne fut guère agréable, la téléportation fonctionna à merveille, et lorsqu'il reprit conscience, il était revenu sur Mémoriana.

Sa quête commençait. On était le 25 décembre. Akenôn ne fit aucune déclaration de circonstance, l'Église du Pardon Universel n'était pas d'obédience catholique et réfutait les doctrines monothéistes. Seul Itaï se baissa pour ramasser une poignée de terre et, ayant prononcé une phrase rituelle, s'en barbouilla le visage. Ses compagnons l'imitèrent. Ils étaient enfin chez eux.

Les vêtements avaient été téléportés séparément. Quand on voulut les enfiler, on s'aperçut qu'ils s'étaient « mélangés ». Les vestes, en guise de manches, avaient à présent des jambes de pantalons, et vice versa. David ne put retenir un frisson de terreur rétrospective.

Il éprouva ses premiers malaises deux heures après leur arrivée. Ses vieilles phobies se réveillèrent avec l'aboiement lointain d'un chien. Tout de suite, il éprouva le besoin de s'arracher trois cheveux. Puis, alors qu'une assistante vêtue d'une robe rouge entra dans la salle, il ressentit l'impérieuse nécessité de déchiqueter la cigarette qu'il venait de réclamer à l'un des techniciens. Akenôn lui jeta un regard lourd de suspicion. « Vous allez bien ? s'enquit-il, les sourcils froncés. Vos pupilles sont dilatées.

— Oui, mentit David. Juste un coup de fatigue. »

Mais il était inquiet. Lors de son retour sur la Terre, les médecins militaires lui avaient fortement déconseillé de tenter un nouveau saut avant cinq ans.

« On n'est pas dans *Star Trek*, avait grommelé l'un d'eux. Il est impossible de jouer à décomposer et recomposer ses particules sans en subir les conséquences. Ne vous y trompez pas, vous êtes à la limite du gros pépin. Rupture d'anévrisme, angiome... Ou alors vous allez nous construire une jolie psychose qui vous expédiera au cabanon pour le restant de vos jours ! »

Il n'exagérait pas. La plupart des pilotes de l'Air Force qui avaient passé leur vie à s'engouffrer dans les trous de ver finissaient à l'asile, bourrés de neuroleptiques, en proie aux pires hallucinations.

« Juste une migraine, insista David, un peu d'hypertension, ça passera. »

Il se laissa choir à l'écart, au fond d'un fauteuil de pilotage récupéré sur une navette spatiale antédiluvienne, et s'appliqua à éponger le plus discrètement possible son saignement nasal.

Une bâtisse féodale délabrée abritait le point de chute des clandestins. Cette forteresse abandonnée était assez vaste pour dissimuler l'accélérateur de particules rudimentaire dont dépendait le processus de téléportation-q. L'aspect « bricolé » des installations faisait froid dans le dos, et David s'étonnait encore d'être arrivé entier, ou de n'avoir pas été *mélangé* à quelqu'un d'autre.

Akenôn s'approcha avec des gobelets de café. Il en tendit un à David et dit :

« Il va falloir se montrer prudents. Nous nageons dans l'illégalité. Si une patrouille militaire nous tombe dessus, nous finirons au bagne, à charrier des fûts de déchets radioactifs jusqu'à ce que la cervelle nous coule par les narines. L'armée ne rigole pas avec les intrusions clandestines. La loi martiale a été décrétée jusqu'à la fin des opérations de désarmement, mais en réalité, elle ne sera pas levée de sitôt. Si nous voulons circuler librement, il faudra se déguiser. Itaï nous aidera, du moins pendant une partie du trajet. Il jouera le rôle d'agent de liaison et nous mettra en contact avec les tribus qui vivent à la lisière du désert. Après, nous devons nous débrouiller par nos propres moyens. »

David ne pouvait se départir de l'impression étrange que le prêtre ne lui disait pas tout.

« Les Anabassis lui ont servi de prétexte, songea-t-il sous le coup d'une soudaine illumination. C'est Ozataxa qui l'intéresse... ou plutôt qui intéresse l'Église du Pardon Universel. On lui a donné pour mission de trouver l'entité et de vérifier son degré de *divinité*. »

Mais oui, bien sûr ! C'était la première fois que l'Église avait la possibilité d'entrer en contact avec un dieu. Akenôn allait servir d'ambassadeur et, pourquoi pas, d'agent recruteur ? Si l'Église parvenait à enrôler une divinité dûment estampillée, sa puissance politique s'en trouverait décuplée. *Gott mit Uns !* Les siècles avaient beau s'écouler, les vieux slogans demeuraient d'actualité.

Itaï et ses compagnons sortirent des ruines pour explorer les environs. L'équipe scientifique, elle, dissimulait mal sa nervosité. Un jeune homme au crâne rasé, couvert de tatouages mobiles, vint s'asseoir près d'Akenôn et de David. Il brandissait une cruche d'un alcool local dont il avait manifestement abusé.

« Une fois dans le désert, on est tranquilles, bredouilla-t-il. Les soldats de la force de maintien de la paix ne s'aventurent jamais dans les sables. Ils ont trop peur de ce qu'ils pourraient y rencontrer. C'est un territoire dangereux... même pour les autochtones. On y trouve des tribus bizarres qui vivent selon des lois aberrantes. Pour un humain, c'est pas facile d'y survivre.

— Et Ozataxa ? lança David.

— *Oh, ça...*, fit le garçon en détournant les yeux. C'est ce qu'il y a de pire. On raconte que la ville change de place. Qu'elle dévore les créatures vivantes et utilise leur énergie pour créer de nouveaux bâtiments. Pour s'autoconstruire, en quelque sorte ! Elle bouffe les hommes et chie des maisons ! C'est dingue, non ? »

Il éclata d'un rire stupide.

« Une ville cannibale ? fit David. Ce n'est pas nouveau. Il existe des tas de légendes à ce propos.

— Des légendes, oui, siffla le jeune homme, mais là c'en est pas une. On dit que la ville se fait belle pour attirer ceux qui sont à la recherche d'un abri. Les errants, les nomades qui fuient les tempêtes de sable. Elle les accueille, mais la nuit, dès qu'ils sont endormis, elle les désintègre pour récupérer leurs molécules. Avec, elle construit un nouveau bâtiment. Chaque maison est en réalité la tombe d'un pauvre gars. Ce n'est pas une ville, c'est un cimetière. Faut pas aller là-bas, on ne sait rien des Promeneurs qui l'ont bâtie. »

Il radotait. L'eau-de-vie du cruchon répandait une odeur de fruit pourri qui levait le cœur. Akenôn demeurait imperturbable. Devant le peu d'intérêt que soulevaient ses confidences, le garçon s'éloigna en maugréant.

« Selon vous, fit David, il délire ?

— Pas sûr, murmura le prêtre. Nous allons traverser des territoires de haute magie où stagnent des forces inconcevables. Des entités, venues de galaxies lointaines en des temps immémoriaux, ont vécu là. Ce qu'elles ont laissé derrière elles dépasse notre entendement. Et il n'est pas certain que la science puisse nous être d'un quelconque secours. En réalité, personne ne sait ce qui se cache à Ozataxa. Personne. Il n'existe pas une seule représentation graphique des fameux Promeneurs qui ont érigé cette citadelle. »

Itaï réapparut à la tombée de la nuit. Il ne chercha pas à dissimuler son inquiétude : une colonne militaire blindée approchait, battant pavillon de l'OPU. Le mieux, selon lui, était de lever le camp au plus vite et de s'enfoncer dans le désert. Les Terriens ne franchissaient jamais la première ligne de dunes qui constituait à leurs yeux une sorte de frontière interdite.

« Mais que fera-t-on une fois dans le désert ? lança David.

— Je vous mènerai chez les seigneurs de la probité, expliqua Itaï.

— Les quoi ?

— Une tribu de grands sages qui vivent dans la pureté absolue. Ils n'ont aucun vice, pas le moindre défaut. Ce sont les gardiens du désert. Si tu veux voyager dans les sables, tu devras négocier avec eux. Il n'est pas facile d'organiser une caravane, tu sais... »

David ne se sentait pas très bien, des idées absurdes l'assaillaient.

Ainsi, pendant dix minutes il éprouva le besoin de sucer un caillou jaune, ramassé au pied d'un mur, comme si sa vie en dépendait.

Après avoir devisé à voix basse avec ses congénères, Itaï lui ordonna, ainsi qu'à Akenôn, de leur emboîter le pas sans plus attendre. À l'intérieur de la bâtisse personne ne leur prêta attention, car chacun préparait sa propre fuite. Se coulant dans le sillage d'Itaï et de ses compagnons, le prêtre et le vétérinaire quittèrent l'ancienne forteresse pour s'enfoncer dans la nuit, entre les dunes. Les deux humains avançaient à tâtons, se cramponnant aux basques des Anabassis qui, eux, jouissaient d'une excellente vision nocturne. Il faisait froid, et le vent du désert charriait une mitraille de grains de silice qui irritait la peau. David avait l'illusion de piétiner dans une épaisse couche de limaille qui, bientôt, l'écorcherait vif. Perdu dans les ténèbres, il ne savait s'il avançait à la rencontre d'une muraille ou d'un gouffre sans fond. S'il allait se fendre le crâne ou être aspiré dans le ventre de la planète. Parfois, un nuage se déchirait, laissant filer un rayon de lune, et l'on pouvait prendre la mesure des dunes gigantesques qui marquaient le seuil du désert à la façon d'une ligne symbolique.

« Ça suffit ! ordonna Itaï. On s'arrête. On s'abrite dans la caverne et on attend le lever du jour. »

David allait répliquer qu'on ne trouvait pas de caverne au flanc des dunes, puis il s'aperçut que les Anabassis se faufilaient à l'intérieur d'un crâne énorme, blanchi, érodé par les millénaires. Le crâne d'une bête colossale aux deux tiers enfoui dans le sable. Il se dépêcha de les imiter. Une fois rassemblés au centre de la caverne osseuse, ils se recroquevillèrent les uns contre les autres, afin d'offrir moins de prise au vent.

« C'est quoi, cette tête ? », demanda David, cédant à une curiosité toute professionnelle.

Itaï haussa les épaules. « On n'en sait rien, éluda-t-il. Ça fait partie des choses qui étaient déjà là avant que notre race ne soit créée. Le désert est rempli d'objets, de machines et de cadavres étranges. Des déchets laissés par ceux qui ont fait halte ici, il y a des milliers d'années, avant de s'en retourner chez eux. Un jour, près de l'oasis d'Alkadaba, on m'a montré une main géante, conservée dans le sable. Une main plus grande que toi, coupée à la hauteur du poignet, et qui continuait pourtant à remuer les doigts quand on l'agaçait avec un bâton. Ne t'étonne pas à tout bout de champ, mon ami, tu en verras bien d'autres quand tu prendras la route d'Ozataxa ! »

Il faisait trop froid pour dormir, et David regretta de n'avoir pas eu le réflexe de s'équiper plus judicieusement lorsqu'il avait quitté son

domicile. Bon sang ! où avait-il eu la tête ?

Une heure plus tard, des explosions ébranlèrent le silence tandis que de vives lueurs palpaient derrière les dunes, tel un feu d'artifice lointain.

« L'armée ! diagnostiqua Akenôn. Les soldats ont découvert la cachette des clandestins. Ils sont en train de détruire la plate-forme de téléportation. Nous l'avons échappé belle. Ce n'est pas grave, l'Église se débrouillera pour nous exfiltrer d'une manière ou d'une autre. »

« Oui, songea David, à condition toutefois que tu rapportes un dieu dans tes bagages, sinon on te laissera croupir ici jusqu'à la fin de tes jours ! »

Il finit par s'endormir et fut la proie de rêves absurdes au cours desquels il avançait nu au milieu d'un immense dépôt d'ordures. Ces déchets ne ressemblaient à rien de connu, ils mêlaient le minéral, le végétal, la chair et le métal en un pêle-mêle dont il était impossible de deviner la finalité. Une voix tombait du ciel, qui disait : « Ce que tu prends pour la statue d'un dieu n'est en réalité qu'une boîte de conserve cabossée ! Tu es naïf, petit Terrien, si naïf... Je vais te raconter une histoire. Un jour, les soutes de notre vaisseau débordaient de vermine, nous avons fait escale sur une minuscule planète pour chasser ces cancrelats de nos cales, puis nous avons redécollé, enfin purifiés de l'odieuse infestation. La minuscule planète, c'était la tienne, petit homme, et cette vermine, c'était la race humaine. Elle n'a dès lors cessé de proliférer, à tel point que pour la fuir nous avons dû nous exiler aux confins des galaxies. »

David s'éveilla en sursaut et surprit le regard d'Itaï fixé sur lui.

« Rendors-toi, murmura l'Anabassi. On rêve beaucoup dans le désert. On y fait souvent des songes prémonitoires, et bien des gens ne le supportent pas. Dors, demain je te mènerai chez les seigneurs de la probité. Tu leur diras ce que tu veux faire. Ils décideront alors s'ils t'accordent leur aide, ou pas. Sans eux, tu n'as aucune chance d'atteindre Ozataxa.

— Et sur quels critères fonderont-ils leur appréciation ?

— Tu le sauras bien assez tôt, et ce ne sera pas une bonne surprise, je crois. »

David dormit par à-coups jusqu'à l'aube. Quand le soleil se leva enfin, le froid déserta ses os et il cessa de claquer des dents. Hélas, cette agréable chaleur se fit rapidement torride, si bien qu'une nouvelle torture succéda à la précédente. Ayant quitté leur cachette,

ils jetèrent un coup d'œil entre les dunes. La forteresse qui avait abrité le dispositif de téléportation-q n'était plus qu'un amas de décombres calcinés. Des corps gisaient, çà et là, sur lesquels s'acharnaient déjà les « vautours » de Mémoriana, charognards ailés de la taille d'un mouton.

« On marche ! ordonna Itaï. Trois heures de route, puis le village des seigneurs de la probité. Mes compagnons nous quitteront là. Moi, peut-être, je resterai avec toi. Ça dépendra de ta main.

— De ma main ? répéta bêtement David.

— Oui, tu verras », énonça Itaï d'une voix sourde.

Progresser dans le sable brûlant n'avait rien d'agréable, aussi le voyage se fit-il en silence. Les miroitements du soleil sur les roches micacées blessaient la vue. David et Akenôn transpiraient à grosses gouttes, se déshydratant de façon alarmante. Les Anabassis avançaient stoïquement, les bras ballants, voûtés.

L'oasis se dessina enfin, ondulant à travers les vibrations de l'air surchauffé. Entre les palmiers se dressaient de curieuses constructions ogivales, en adobe, aux allures de mottes de beurre. Ces donjons fragiles se côtoyaient sur deux hectares, telles les pièces d'un échiquier géant. De minces meurtrières les perçaient de place en place. Des gens allaient et venaient. Des femmes, principalement, qui puisaient l'eau et s'en retournaient en ondulant des hanches. Elles étaient toutes très grandes, élancées, avec un visage étiré en hauteur et des seins minuscules. Çà et là, les hommes, assis au seuil des maisons, fumaient une sorte de calumet, les yeux mi-clos. Quelque part dans le dédale des ruelles, quelqu'un chantait, et une foule invisible reprenait le refrain de cette mélodie incompréhensible mais plaisante. La scène, trop exotique, semblait tirée d'une publicité pour agence de voyages. Elle exhalait une telle impression de paix qu'elle en devenait factice. Cette impression se trouvait consolidée par l'affabilité souriante dont faisaient preuve les autochtones. Contrairement à ce qu'on aurait pu craindre, l'apparition des étrangers ne provoqua aucun réflexe de méfiance ; bien au contraire, les femmes délaissèrent leurs travaux pour se porter à la rencontre des Anabassis couverts de poussière.

Elles s'exprimaient dans un idiome mélodieux fait de pépiements et de trilles. Leurs visages allongés, leurs yeux bridés évoquaient les idoles africaines de jadis, stylisées à l'extrême.

Comme tous les habitants du village, elles ne portaient qu'un pagne court, et leur chevelure était constituée d'une infinité de nattes minces, enrichies de perles de couleur. Akenôn tâtonna pour régler le

traducteur instantané. Il fallut attendre une dizaine de minutes avant que la machine ne restitue une version acceptable des conversations qui s'échangeaient alentour. Les villageoises ponctuaient leurs formules de bienvenue d'éclats de rire étranges, comme si l'arrivée de ces inconnus les emplissait d'une joie extatique.

C'était si inhabituel que David ne put s'empêcher de demeurer sur la défensive.

« Allons ! se moqua Akenôn, ne vous montrez pas si... *terrien* ! Ce sont de bons sauvages ; voilà tout. »

Très vite, accourue des rues voisines, la foule les enveloppa, leur ôtant toute possibilité de retraite. Ils durent suivre le mouvement et se laisser pousser au seuil du bâtiment principal, un haut tumulus de boue séchée que perçaient de minuscules fenêtres. Un homme mince et souriant s'avança. À l'exception d'un étui pénien en ivoire sculpté, il était nu. Accroché à ses hanches par un harnais, le phallus symbolique lui battait les genoux. David étouffa un rire nerveux.

L'homme expliqua d'une voix chantante qu'il se nommait Baâb Razak — c'est du moins ce que David crut comprendre —, il était le seigneur garant de la pureté de cet humble village dont tout vice avait été à jamais banni. Il s'exprimait en agitant les mains de façon gracieuse, comme un danseur. On n'aurait su lui donner un âge. Un curieux bijou d'acier avait été greffé entre ses sourcils. Tous les villageois en portaient de semblables, quoique de facture plus banale.

Itaï s'inclina et entreprit d'exposer le motif de leur venue. Baâb Razak les pria alors d'entrer dans son humble demeure qui empestait la bouse de bovidé. Ils durent s'asseoir en tailleur autour d'une table basse. Aussitôt, des adolescentes souriantes se précipitèrent, tenant des jarres et des gobelets d'alcool fermenté. David et ses compagnons furent alors contraints de siroter cette liqueur infecte en subissant un interminable discours sur l'essence de la pureté, l'abandon de tout désir, de toute rancune, et le néant bienheureux auquel accède toute âme qui a su se défaire de ses pulsions mauvaises. Baâb Razak expliqua qu'il n'éprouvait plus aucune attirance pour le sexe, la richesse ou la gloire. Aucun habitant du village ne violait, ne tuait ou ne convoitait les biens de son voisin.

Akenôn s'était mis à sourire et hochait la tête en signe d'approbation. David, lui, se demandait avec angoisse de quel atroce exsudat organique provenait l'eau-de-vie qu'il était en train d'avaler.

Ces politesses durèrent une heure, puis Itaï reçut enfin la permission d'expliquer dans le détail ce qu'il attendait de sa coopération avec les enfants de la probité.

« Les Terriens veulent se rendre à Ozataxa, énonça-t-il sans détour. Il leur faut des porteurs, des vivres, de l'eau et un bon guide pour traverser le désert. »

Baâb Razak plissa les paupières, et, d'un geste brusque, tendit l'index en direction de David.

« C'est toi qui souhaites demander audience à la déesse, n'est-ce pas ? lança-t-il d'un ton impérieux. Tu veux ramener quelqu'un du royaume des morts. Ce n'est pas difficile à deviner. Les Terriens sont incapables d'accepter le grand cycle de la vie. C'est toi, hein ?

— Oui, admit David. Mon épouse... Je veux que la déesse crée une copie de mon épouse défunte.

— Pas de ton fils aîné ? s'étonna le chef. *Une femme...* Tu veux faire revenir une simple femme ? Un fils aîné, c'est compréhensible, c'est celui qui perpétuera ta descendance, ton nom... mais une femme ! »

Il émit un gloussement amusé puis haussa les épaules.

« Cela ne me regarde pas, fit-il. Mais une chose est certaine, je ne puis te prêter une dizaine d'hommes sans savoir au préalable si tu as une chance de réussir dans ton entreprise. Je ne veux gâcher ni le temps ni l'énergie des habitants de ce village. Si ce voyage doit être un échec, autant ne pas nous en mêler. Tu devras donc te soumettre au jugement de notre devin qui déterminera quel sera ton avenir. »

David demeura coi. Il n'avait pas prévu cela. Akenôn non plus.

« En quoi cela consiste-t-il ? », demanda-t-il en essayant de dissimuler ses inquiétudes.

Baâb Razak agita son chasse-mouches pour écarter un insecte importun et dit :

« C'est un rite incontournable chez nous. Tous ceux qui vivent ici doivent le subir. Ils se présentent chez le devin qui détermine avec précision quelle sera la date de leur mort.

— Quoi ? hoqueta David.

— Oui, reprit le chef. Ceux de notre tribu savent avec exactitude le jour, le mois et l'année où la vie leur sera ôtée. Cette connaissance leur permet d'organiser au mieux le temps qui leur est imparti. Réfléchis un peu, Terrien ! Quand on sait exactement de combien d'années se composera notre passage en ce monde, on évite les expériences inutiles, on va à l'essentiel, on privilégie les choses importantes au détriment des amusements stériles.

— C'est une façon de voir, certes. Le devin ne se trompe jamais ?

— Jamais, non. Tous les décès qu'il a prédits ont eu lieu à la date annoncée. Ainsi, je sais, moi, qu'il me reste douze années à vivre. Je les emploierai à faire le bonheur de mes sujets.

— Bon sang ! ça ne vous angoisse pas ?

— Non, puisque nous pratiquons l'absolue sérénité. Nous sommes les comptables de notre propre existence. Nous en connaissons l'ultime échéance, et cela simplifie beaucoup de choses. Cela nous permet de nous montrer plus aventureux, par exemple. Si un danger se présente, nous expédions, pour l'affronter, des hommes qui ne mourront que dans vingt ans. Ainsi, nous sommes certains qu'aucun d'eux ne sera tué dans l'aventure.

— Quelle sorte de danger ?

— Des animaux sauvages, principalement. Savoir avec certitude que l'on mourra dans longtemps vous rend courageux. Mon travail consiste à gérer ces morts prochaines, à utiliser au mieux ces futurs défunts. Court terme, long terme... je dois jongler avec ces notions.

— Et ceux dont l'horoscope est mauvais, que deviennent-ils ?

— Soit ils prennent la chose avec philosophie, comme le prône notre religion, soit ils quittent la tribu. Peu de femmes ont envie de se marier avec un homme dont la vie sera courte et qui les laissera seules avec une nichée d'enfants. Généralement, ceux dont l'existence sera brève se regroupent entre eux et s'efforcent de profiter de ce court délai le mieux possible. Les couples essayent de s'apparier en fonction de leur durée de vie. Ce n'est pas toujours facile. Chez nous, il n'y a pas de classes sociales, la société se divise en tranches de durée. Il y a ceux qui vivront vingt ans, ceux qui vivront quinze ans... et ainsi de suite. Tu comprends ? »

Se penchant vers ses interlocuteurs, Baâb Razak effleura de l'index le curieux bijou incrusté entre ses sourcils.

« Tu vois cela ? lança-t-il. Le signe qui s'y trouve gravé indique la date de mon décès. Tous ceux qui m'entourent portent une parure semblable. Ainsi, ils ne peuvent ni mentir aux autres ni se nourrir d'illusions ! »

David hocha la tête, la gorge nouée.

« Chez nous, reprit le chef, on est avare de son temps, on essaye de ne gâcher aucune minute, on s'applique à en profiter au maximum. Ce n'est pas votre cas, à ce qu'on m'a dit. Les Terriens ont tendance à se croire éternels, ils remettent tout au lendemain... leur existence est une suite de moments creux, vides. Ils *passent* le temps en distractions futiles.

— C'est un peu vrai, admit David. Mais en ce qui me concerne...

— Tu vas te présenter au devin, fit le chef d'un ton qui n'admettait nulle réplique. Il nous dira quand tu vas mourir. Si c'est dans longtemps, cela signifiera que mes hommes peuvent t'accompagner moyennant rétribution. Si, au contraire, le sorcier nous annonce ta mort prochaine, personne n'acceptera de perdre une minute avec toi, et tu devras te débrouiller seul. »

Il agita son chasse-mouches, proclamant la fin de l'entretien. Itaï se releva et esquissa une courbette. David et Akenôn s'efforcèrent de l'imiter.

Quand ils furent dehors, le prêtre saisit David par le coude et le secoua.

« Bon sang ! Ressaisissez-vous ! souffla-t-il avec véhémence. Vous n'allez tout de même pas vous laisser impressionner par ces superstitions ? Je connais ces sauvages, ils cherchent à nous impressionner pour nous extorquer le maximum. Vous n'avez pas compris qu'il s'agissait d'un chantage ? Si nous ne raquons pas suffisamment, il ordonnera à son charlatan de vous déclarer inapte à la traversée ! Ne vous inquiétez pas, je vais gérer la transaction. L'Église m'a donné carte blanche, j'ai la permission d'inonder ces indigènes de verroterie jusqu'à ce qu'ils crient grâce ! »

David se dégagea. Le mépris dont Akenôn faisait montre lui déplaisait. Par ailleurs, il avait l'obscur certitude que Baâb Razak ne mentait pas.

Sans plus s'occuper de lui, Akenôn fit demi-tour et s'engouffra d'autorité dans la demeure du chef. C'est tout juste s'il ne brandissait pas sa carte de crédit d'un air triomphant. David s'éloigna, Itaï sur les talons. Les habitants avaient repris leurs occupations et ne s'intéressaient déjà plus aux étrangers. Leur temps était compté, il est vrai.

Itaï se porta à la hauteur du vétérinaire et murmura :

« Akenôn se trompe. Tout ce que t'a expliqué Baâb est vrai. Les gens d'ici ne mentent jamais. Le sorcier va réellement prédire le jour où tu mourras. Je t'avais prévenu, ce ne sera pas agréable à entendre. S'il te reste peu de temps, ils se désintéresseront de toi.

— On peut sauter l'épisode de la prédiction et continuer sans eux, non ? proposa David.

— Non, soupira l'Anabassi. On n'aurait aucune chance. Il nous faut des porteurs, et surtout un pilote. Je ne connais pas le désert, j'ignore tout de ses pièges. Quant à la cité bâtie par les Promeneurs, je n'y ai

jamais mis les pieds. Je sais seulement que le meilleur des guides se nomme Nazdrava, mais personnellement, j'ignore quelle tête il a. Il a survécu à une vingtaine de traversées, c'est un exploit sans équivalent. La plupart de ceux qui tentent l'aventure ne reviennent jamais. On ne sait rien des *choses* qui survivent dans les sables depuis des millénaires. Si les Promeneurs les ont abandonnées là, c'est qu'elles étaient mauvaises. On ne se montrera jamais assez prudents. Si le sorcier t'accorde sa bénédiction, il faudra louer les services de Nazdrava, à n'importe quel prix.

— Mais toi, pourquoi prends-tu tous ces risques ?

— Je te l'ai déjà dit, ta femme est morte par ma faute. Comme tu as refusé de te venger en tuant ma famille, je suis ton obligé. Si je meurs en te protégeant, j'aurai payé ma dette. Et ne me dis pas que tu me délivres de ces obligations, ce n'est pas ainsi que nous fonctionnons, nous, les Anabassis. »

Il faisait trop chaud pour marcher, aussi cherchèrent-ils refuge à l'ombre de la palmeraie. Aussitôt, une jeune fille souriante leur apporta des boissons et un panier de dattes fraîchement cueillies. Ils furent bientôt rejoints par Akenôn qui ne cachait pas sa mauvaise humeur.

« Ce sale singe n'a rien voulu entendre ! grommela-t-il. Pas moyen de s'arranger avec lui. Il ne bougera pas le petit doigt tant que le devin n'aura pas édicté sa sentence. Il paraît que je dois m'y soumettre, et toi aussi, Itaï. C'est vraiment le Moyen Âge ! »

Ils n'eurent pas à attendre longtemps ; une procession se forma dans la rue principale, constituée de chanteurs et de danseurs qui virevoltaient en agitant des rubans. La tonalité des chants était grave, cérémonieuse. Les voyageurs furent invités à se lever et à suivre la foule jusqu'au seuil d'une casemate de tourbe située à la périphérie du village.

Un vieillard se tenait là, décharné, centenaire, et souriant de toute sa bouche édentée. Couvert de tatouages mobiles, il était assis en tailleur sur un tapis de prière de très belle facture. Il avait étalé sur une table basse un curieux attirail qui se composait d'une petite boîte en bambou et d'un parchemin constellé de hiéroglyphes. David supposa qu'il s'agissait d'un calendrier.

« Qu'on en finisse ! chuchota Akenôn à l'oreille de David, passez le premier, ça vous évitera de piquer une crise de nerfs. »

David s'agenouilla. Le vieillard lui ordonna de poser sa main droite sur la table, paume tournée vers le ciel. Quand ce fut fait, il tira de la

boîte en bambou un gros scarabée bleu qu'il déposa sur la paume du vétérinaire.

David réprima un sursaut de dégoût. Il avait toujours eu horreur des insectes. Le bousier trotтина, buvant sa sueur, explorant le tracé des lignes creusées dans sa chair. *Ligne de vie, ligne de tête, ligne de cœur...*

Au bout d'un quart d'heure, le sorcier se saisit délicatement du scarabée pour l'installer sur le calendrier parcheminé. L'insecte reprit ses allées et venues, puis, après avoir longuement médité, déféqua sur trois cases disposées en diagonale. Le devin hocha la tête. Son sourire s'était étréci.

« Pas bon, annonça-t-il. Il te reste une semaine à vivre. Tu mourras à l'aube du septième jour. Quelque chose craquera dans ta cervelle, et tu tomberas raide. C'est là, dans ton crâne. Une veine abîmée, toute gonflée, qui attend de se rompre. Mets tes affaires en ordre et dis adieu à tes amis. »

D'un geste, il congédia David et fit signe à Akenôn de prendre sa place. Le vétérinaire se releva en titubant, sonné. Ses genoux se dérobèrent, Itaï se précipita pour le soutenir.

« J'aurais dû le savoir, pensa David. Les phobies... C'était un symptôme avant-coureur. Les toubibs m'avaient prévenu... »

Itaï l'installa à l'écart, sur un tronc d'arbre minéralisé qui servait de banc public.

Akenôn vint l'y rejoindre.

« Foutaises ! cracha le prêtre entre ses dents. Ce vieux singe m'a accordé un sursis de trois semaines ! Quel abruti ! Il ne sait pas que l'Église que je sers a les moyens de me rendre immortel si l'envie lui en prend ? »

Il fanfaronnait, mais sa voix laissait percevoir un infime tremblement.

Ce fut le tour d'Itaï, mais quand il revint, le guerrier anabassi ne fit aucune déclaration. Ni David ni Akenôn n'osèrent l'interroger.

Durant les heures qui suivirent David fut la proie d'un terrible abattement. Prisonnier d'une bulle invisible, il s'était isolé du monde extérieur, n'en percevant ni la chaleur ni la lumière, pas plus qu'il ne distinguait les gens qui s'agitaient ou parlaient alentour.

Avait-il parcouru tout ce chemin pour rien ? Allait-il renoncer à sa quête, là, alors qu'il se tenait sur la case départ ? Des idées folles lui traversaient l'esprit.

« Perdu pour perdu, se répétait-il, autant tenter le tout pour le tout. Pourquoi ne pas partir seul à la découverte d'Ozataxa ? Si je dois mourir, autant que ce soit en essayant de ramener Ula parmi les vivants ! »

Quand il émergea enfin de ses pensées, le soleil baissait à l'horizon. Akenôn avait disparu, seul Itaï demeurait à son côté, dans la posture figée d'une sentinelle aux aguets.

« Eh bien, souffla David d'un ton enjoué qui sonnait faux, on dirait que c'est foutu, hein ? »

Le guerrier anabassi le dévisagea longuement.

« Pas tout à fait, fit-il d'une voix sourde. Il existe un moyen de contourner la prédiction. La ruse est hasardeuse, mais tu n'as plus rien à perdre, n'est-ce pas ?

— Exact. À quoi penses-tu ?

— Il y a un campement, dans le désert, à une demi-journée de marche. Des créatures étranges s'y cachent. Des enfants.

— Des enfants ?

— Oui, des enfants pas comme les autres. En fait, il s'agit de doubles créés par la déesse d'Ozataxa. Un jour, des pères, des mères, qui ne se remettaient pas de la mort de leurs petits, sont allés supplier la déesse d'en fabriquer une copie à partir de leurs souvenirs. L'entité a exaucé leur souhait. Mais, comme je te l'ai déjà expliqué, ces copies n'ont jamais grandi, jamais vieilli. Elles sont restées des enfants en dépit des années qui passaient. Quand leurs parents sont morts de vieillesse, les villageois ont banni les doubles qui leur faisaient peur, et en qui ils voyaient des créatures démoniaques. Les enfants éternels ont alors cherché refuge dans le désert, où ils se sont regroupés en

communauté.

— Mais comment survivent-ils ?

— La sécheresse, la chaleur ne sont pas un problème pour eux. Ils n'ont pas besoin de boire ou de se nourrir. Ils n'ont jamais froid, jamais chaud. Ils ne peuvent pas mourir parce qu'ils ne sont pas faits comme nous. Ce sont des statues vivantes, des statues d'énergie qui bougent, qui parlent...

— Tu veux dire qu'ils sont immortels ?

— Pas tout à fait. Ils finissent par disparaître quand l'énergie qui les compose est épuisée, mais cela prend parfois un siècle. Un siècle pendant lequel ils doivent vivre dans la peau d'un gosse. Cette particularité leur interdit de se mêler aux gens normaux. S'ils s'installent dans un village, il se trouve toujours quelqu'un pour remarquer qu'ils ne grandissent pas. Alors on les chasse, et tout est à recommencer. »

David hocha la tête, essayant de se représenter la chose.

« D'accord, soupira-t-il, mais en quoi cela me concerne-t-il ?

— On peut essayer de pactiser avec eux. De faire du troc.

— Du troc ? Je n'y comprends rien ! Explique-toi, bordel ! »

Itaï se rapprocha ; ses murmures devinrent si difficiles à capter que le traducteur automatique émit des bips de détresse.

« Certaines de ces copies sont prêtes à marchander, expliqua l'Anabassi. Elles sont en mesure d'effectuer des transferts d'énergie biologique en se connectant à un être vivant. L'échange se fait dans les deux sens. Tu leur donnes quelque chose, et elles te rendent la pareille. Du troc, te dis-je. Donnant, donnant.

— Qu'est-ce qui pourrait les intéresser en moi ? Merde ! Je suis déjà à moitié mort !

— *Ta vieillesse, justement.* Les années de vie que tu as accumulées. Ces créatures veulent grandir, et qui dit grandir dit vieillir. Tu commences à comprendre ? Si tu parviens à t'entendre avec l'une d'elles, elle te transfusera sa jeunesse pendant qu'elle absorbera ton usure. Le tout est de s'entendre sur le nombre d'années que tu es disposé à céder. Ces copies n'ont qu'une obsession, prendre l'apparence d'un adulte pour essayer de mener une existence normale. Certaines d'entre elles vivent dans la peau d'un gosse depuis plus d'un siècle, cela les rend folles. Elles sont prêtes à tout pour connaître autre chose, même à s'amputer d'une partie de l'énergie qui leur permet d'exister.

— Présenté de cette manière, ça paraît facile, mais je suppose que l'opération présente des inconvénients ? »

Itaï ébaucha un geste fataliste.

« On n'a rien sans rien, fit-il. Le danger c'est le transfert. Souvent il est difficile à doser. Ce n'est pas une science exacte. Si la créature te vole trop d'années, tu te réveilleras dans la peau d'un gamin de six ans... ou d'un bébé. Ça arrive. Les copies ont du mal à réfréner leur gourmandise. Elles veulent tellement grandir qu'elles profitent de l'occasion. Elles en abusent. Il faut s'entendre sur les conditions du marché et se faire accompagner par un homme de confiance qui surveillera le déroulement de la transaction. Dans ton cas, tu pourrais sans mal leur céder une vingtaine d'années.

— Cela me ramènerait à mes dix-neuf ans !

— Parfait, c'est le bon âge. Tu retrouveras la vigueur intacte de tes bras et de ton membre viril. Tu auras toutes les qualités d'un bon guerrier. La copie, elle, aura alors l'aspect d'un homme de trente et quelques années, ce qui devrait la satisfaire et lui permettre de trouver sa place au sein d'un clan pendant une décennie, jusqu'à ce que son entourage commence à se poser des questions sur son absence de vieillissement. »

Comme David, éberlué, demeurait indécis, Itaï le saisit par l'épaule et le secoua.

« Réfléchis ! martela-t-il. Tu auras dix-neuf ans, ton corps sera neuf, ton cerveau intact. L'anévrisme aura disparu. Quand tu te présenteras de nouveau devant le sorcier, ton horoscope aura changé du tout au tout. Le scarabée sera bien forcé de déclarer que tu ne mourras que dans vingt ans ! Baâb Razak ne pourra plus te refuser son aide.

— D'accord, fit David. Je n'ai rien à perdre de toute façon. Tu es certain de pouvoir localiser ce campement ?

— Oui, en me guidant sur les étoiles, mais il faudra partir cette nuit même. Mieux vaut affronter le froid que le soleil. Dans la journée il fait vraiment trop chaud, tu n'as pas la peau qui convient, tu n'y survivrais pas. Repose-toi, je vais rassembler notre paquetage. »

Il fallut attendre que le ciel devienne noir et que les étoiles s'y allument. Alors, seulement, Itaï se redressa, ajusta son sac sur ses épaules et se mit en marche. Très vite, le moutonnement des dunes leur cacha les lumières du village. David, nerveux, voulut engager la conversation, mais le guerrier anabassi lui commanda de se taire et d'épargner ses forces. Le froid durcissait le sable, leur rendant la

progression plus aisée, mais les pénétrait jusqu'aux os. David, enveloppé dans trois couvertures serrées à la taille par une ficelle, ne pouvait s'empêcher de claquer des dents. Ce fut un trajet interminable et inquiétant, car, de loin en loin, s'agitaient les ombres furtives des prédateurs nocturnes. Chaque fois que l'un d'eux faisait mine de s'enhardir, Itaï poussait un cri de guerre effrayant qui suffisait à les tenir en respect. David se sentait vulnérable, inadapté. Pour tout arranger, une migraine atroce palpitait sous son crâne tandis que de brèves hallucinations envahissaient son champ de vision latéral gauche. De temps à autre, il croyait voir Ula qui lui faisait signe de la main, en souriant d'un air ironique. Ou des objets incongrus comme une tondeuse à gazon, un bonhomme de neige, une voiture de pompiers conduite par un sachem au visage couvert de peintures de guerre...

L'anévrisme parasitait ses pensées, les faisait dérailler. À plusieurs reprises, il se répéta : *je suis en train de mourir...* sans parvenir à se convaincre de la réalité de la chose.

La lune sortit des nuages. Une lune énorme, veinée de rouge, très différente du satellite terrien, et que David jugea — inexplicablement ! — obscène.

« On arrive, annonça enfin Itaï alors que David était au bord de l'évanouissement. C'est là, derrière cette ligne de dunes. »

Ils avaient marché près de quatre heures sans faire la moindre pause, car, au dire du guerrier anabassi, les prédateurs s'attaquaient principalement aux proies immobiles.

Le dernier obstacle franchi, David distingua un bidonville. Un enchevêtrement de tentes et de baraques trop basses pour qu'un adulte puisse y tenir debout.

« Ceux qui vivent là ont entre cinq et dix ans, expliqua Itaï. Leurs parents sont morts depuis longtemps, les condamnant à errer de tribu en tribu, dans l'espoir de se faire adopter. Parfois ça marche, mais ça reste temporaire. Un jour ou l'autre, quelqu'un finit par s'étonner que l'orphelin ne grandisse pas, et la supercherie est éventée. Alors on chasse les gosses, on les lapide. Parfois même on essaye de les brûler, mais c'est sans effet sur eux.

— Ils sont immortels ? s'étonna David.

— Presque. *Je te l'ai déjà dit.* Ils deviennent vulnérables lorsque leur énergie s'épuise, mais ça prend longtemps. Je sais que ta cervelle est pourrie, mais essaye de te rappeler ce que je t'explique, sinon tu commettras des erreurs dont tu te repentiras.

— Bon, coupa David, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? On va les voir pour leur proposer un arrangement ?

— Je vais y aller en éclaireur, c'est plus prudent. Ils sont souvent imprévisibles. J'essayerai de t'obtenir le troc le plus avantageux. Mais il faudra rester en alerte. Ils sont égoïstes, cruels, gourmands, tyranniques et vicieux comme tous les enfants abandonnés à eux-mêmes qui ont dû survivre au milieu des bêtes sauvages. Ils haïssent les adultes et les jalourent, tout à la fois. Tu seras une proie facile pour eux. Si je ne surveille pas la transaction, ils te dépouilleront de toutes tes années de vie et te transformeront en nouveau-né. Dans le désert, tu ne survivras pas deux jours. »

Ces sages paroles prononcées, Itaï creusa un trou au flanc de la dune durcie par le froid et ordonna au vétérinaire de s'y recroqueviller, puis il le recouvrit de sable, ne laissant dépasser que sa tête.

« De cette manière, expliqua-t-il, les prédateurs ne flaireront pas ta présence. Le sable tue les odeurs. Tu ne seras pas dévoré en mon absence. »

Puis il s'éloigna d'un pas souple en direction du bidonville.

Contre toute attente, David finit par s'endormir, terrassé par l'épuisement. Ce fut Itaï qui le réveilla d'une secousse.

« Ça n'a pas été facile, grogna-t-il, mais ils acceptent de nous recevoir. Ils vont nous héberger pour la nuit. Ne prononce pas un mot, ils sont aux aguets, ils vont t'examiner comme un esclave vendu aux enchères. Joue le jeu, ne le prends pas mal. C'est ton unique chance de t'en tirer. »

Tout en parlant, il avait dégagé le vétérinaire de sa gangue de sable. David grelottait. Itaï le soutint jusqu'au bidonville.

« Je dois avoir une gueule épouvantable, bredouilla-t-il. Ils vont me trouver trop vieux, ils ne voudront pas de moi. Je ne suis qu'une marchandise avariée.

— Justement, c'est ta vieillesse qui les fait saliver. Ils vont s'en habiller, elle leur permettra de se déguiser en adulte. Ils sont si jeunes. Vieillir d'une vingtaine d'années ne leur fait pas peur. »

Le guerrier anabassi ouvrit la porte de la première cabane d'un coup de pied. Ils durent se baisser pour entrer dans le baraquement trop bas de plafond. L'installation, rudimentaire, évoquait pour David les favelas qui pullulaient désormais à la périphérie de New Tokyo, sur les terrains contaminés par les émanations des centrales nucléaires.

Une grosse lampe à huile éclairait cette cage à lapins où s'entassaient douze gosses silencieux. Bien que vêtus de haillons, ils

affichaient une santé insolente, et tous étaient anormalement beaux.

« Évidemment ! songea David, puisqu'ils ont été recréés à partir des souvenirs de leurs parents. Des souvenirs embellis par la douleur et l'oubli. »

Il ne put s'empêcher de les dévisager. Rien ne les différenciait de véritables êtres vivants. Leur peau, leurs yeux, leur chevelure, tout paraissait conforme aux canons de la nature. Rien, non... si ce n'était cette joliesse factice, un peu mièvre.

« On les dirait sortis de ces chromos qui ornent le couvercle des boîtes de chocolat... », pensa-t-il en s'obligeant à baisser les yeux.

Une impression détestable s'emparait de lui, celle d'être le point de mire d'une bande d'anthropophages affamés. La gourmandise des gamins avait quelque chose d'obscène. La fixité de leurs regards faisait peur.

Itaï s'assit en tailleur sur le plancher mal équerri. David l'imita. De toute manière, il était impossible de se tenir debout dans cet espace conçu pour des créatures d'un mètre vingt. Les plus « âgés » avaient une dizaine d'années. Bien que très sales, ils ne dégageaient aucune odeur. Les « grands » tenaient les « petits » par la main. Leurs vêtements, décolorés par le soleil, semblaient près de tomber en poussière. Sans doute les portaient-ils depuis le jour de leur retour à la vie, trente ou cinquante ans plus tôt.

Il y avait là quelques Anabassis et Dolmoss, mais l'assemblée était majoritairement composée d'humains, des enfants de colons terriens que leurs parents inconsolables avaient tenté de ramener parmi les vivants.

Tout bien considéré, le miracle était une réussite, car il aurait été vain de chercher à discerner l'ombre de la mort chez ces copies. Leur apparence physique était parfaite, pleine d'une santé insolente. Si on les avait présentés à un quelconque casting publicitaire, on les aurait accueillis avec des cris d'enthousiasme. Mais David percevait leur avidité.

Deux longues minutes s'écoulèrent sans qu'une parole soit prononcée, un geste ébauché. Enfin, une fillette blonde, humaine, s'avança d'un pas hésitant. Elle s'arrêta devant David et l'examina sous le nez.

« C'est un vrai vieux ? demanda-t-elle à Itaï. Il est très usé ?

— Oui, confirma le guerrier. Il est presque mort. Tu pourras prendre toute son usure et t'en habiller. Vingt années de vieillesse. Cela fera de toi une femme. Mais il faudra lui donner une partie de ton énergie.

Cela abrégera ta vie. Tu l'as bien compris ?

— Oui, répondit la petite fille avec un haussement d'épaules agacé. Je sais comment ça marche. Il y a quarante-trois ans que j'habite ce corps. Vivre éternellement ne m'intéresse pas. L'existence d'un enfant est sans intérêt. On ne lui demande que d'obéir, il ne peut rien faire. »

Elle parlait d'une voix de gamine, mais ses mots étaient ceux d'une femme mûre.

« Je pourrais conserver assez d'énergie pour vivre encore trente ans, dit-elle. Ce sera suffisant. Il faut que je réfléchisse. »

Elle se retira. Aussitôt, les autres gosses s'avancèrent. Des humains, uniquement. Les Anabassis et les Dolmoss semblaient dégoûtés par l'apparence physique de David.

De leurs petits doigts poisseux, les mioches éprouvaient l'élasticité de la peau du vétérinaire, suivaient le contour de ses rides, évaluant sa déchéance physique. De toute évidence, il n'était pas assez vieux à leur goût, ils auraient préféré un « vrai vieillard », un quasi-centenaire dont ils auraient pu se partager les années. Cet achat groupé leur aurait coûté moins cher en énergie, expliquèrent-ils à Itaï. Ils ne s'adressaient jamais directement à David, comme s'il n'était qu'une marchandise, un animal promis à la boucherie et qu'on va débiter en quartiers.

Un garçonnet exigea qu'il se déshabille afin qu'on puisse vérifier qu'il avait bien « des poils gris sur le corps ». Il dut s'exécuter. Ils furent aussitôt nombreux à caresser la toison argentée couvrant ses pectoraux. Ce symptôme évident de décrépitude parut les rassurer. Oui, c'était un *vrai vieux*, pas une contrefaçon.

Ils déclarèrent qu'ils devaient débattre de la marche à suivre, déterminer qui se porterait acquéreur. S'il y avait pléthore d'acheteurs potentiels, il faudrait procéder à un tirage au sort, ou à des épreuves éliminatoires, car David n'était pas assez âgé pour faire l'objet d'un achat collectif.

« Quand ils sont vraiment vieux, expliqua le petit garçon qui faisait office de porte-parole, on peut se mettre à cinq ou six, et chacun achète dix années de vieillesse, ça ne nous coûte pas trop cher en énergie. Mais celui-ci est encore trop jeune. On pourra tout juste récupérer vingt ans sur sa carcasse. »

Afin de laisser la communauté débattre en toute liberté, Itaï et David furent conduits dans une autre cabane, à l'écart. Le réduit était si bas de plafond qu'il était même impossible de s'y tenir assis. Ils durent s'allonger l'un contre l'autre pour essayer de préserver leur

chaleur corporelle.

« Bon sang ! gémit David. Ils n'ont donc jamais froid ?

— Non, confirma le guerrier anabassi. Jamais froid, jamais chaud. C'est à cela qu'on comprend qu'ils ne sont pas sortis du ventre d'une femme. C'est cela aussi qui les trahit quand ils cherchent à se fondre parmi les vivants. Ils traversent les épidémies sans être malades, et s'ils sont blessés, leurs plaies se referment trop vite. Ils ne mangent pas, ne boivent pas davantage. Ce ne sont que des imitations. Si tu demandes à la déesse de recréer ton épouse, c'est à une créature de ce genre que tu seras confronté. Tu dois y réfléchir.

— C'est tout réfléchi », lâcha David, mettant fin à la conversation.

Ils furent réveillés par l'insoutenable chaleur diurne qui transforma la cabane en fournaise. Des cris, en provenance de l'extérieur, les alertèrent. Dès qu'ils eurent mis le nez dehors, ils virent que les enfants se battaient, non pas pour jouer, mais féroceement, à coups de pierre et de bâton. Ils se ruaient les uns sur les autres pour se frapper à la tête, au visage. Sous l'impact des matraques, des cailloux, leurs traits se déformaient comme une boule de glaise dans laquelle on aurait enfoncé les doigts. Lorsque les « chairs » éclataient, aucun saignement ne se produisait. La plaie restait béante, à la façon d'une entaille au cutter sur un coussin de cuir.

David ébaucha un mouvement pour courir les séparer, mais Itai l'arrêta.

« Laisse-les faire, dit-il. C'est leur manière de procéder. Le conseil n'a probablement pas réussi à se mettre d'accord. Plusieurs acheteurs sont en compétition. Celui qui sortira vainqueur de ces joutes aura le droit d'acheter ta vieillesse. Il faut attendre et rester vigilant. »

Ils s'assirent à l'ombre et déjeunèrent de fruits secs tirés de leurs provisions. Trois garçonnets s'installèrent à proximité pour les observer. Au bout d'un moment, ils entreprirent de mimer les mouvements de déglutition des étrangers. David fut surpris par la justesse de la pantomime, les trois gosses auraient pu en remontrer à un comédien chevronné.

« Ils ne se moquent pas de nous, crut bon d'expliquer Itai. Ils s'entraînent pour plus tard, afin d'être en mesure de duper les humains. Quand ils auront rejoint un clan, ils feront semblant de manger pour passer inaperçus. La nourriture sera dissociée en particules élémentaires à peine entrée dans leur bouche. Ils n'ont pas d'organes, pas d'estomac, rien...

— Ça va, j'ai compris », fit David à qui ces propos, proférés devant les intéressés, semblaient insultants.

Il reporta son attention sur les combats qui se poursuivaient au centre de la favela.

Les candidats étaient déclarés éliminés lorsque leur corps, trop déformé par les coups, ne leur permettait plus de tenir debout. On les tirait alors à l'écart, et on les abandonnait là, sur le sable, pour leur laisser le temps de s'autoréparer.

David, qui ne supportait plus de rester inactif, s'enveloppa dans sa couverture à la façon d'un bédouin, et s'avança vers l'arène. Une main se referma soudain sur sa cheville, c'était celle de la fillette qui l'avait examiné en détail, la veille au soir. La gosse avait la moitié droite du visage fracassée, le bras gauche brisé en trois endroits et la cage thoracique enfoncée. Mais le plus terrible restait ses jambes qui donnaient l'illusion d'avoir été écrasées par un véhicule chenillé.

Néanmoins, elle ne montrait aucun signe de souffrance. David s'assit près d'elle.

« J'ai perdu, soupira-t-elle, c'est dommage, j'aurais bien aimé grandir. Je vous aurais pris vingt ans de vieillesse, ça m'aurait donné l'apparence d'une femme de trente ans. C'est un bon âge. Ni trop jeune ni trop vieux.

— Comment t'appelles-tu ? s'enquit David, qui devait faire un effort pour se rappeler qu'il ne s'adressait pas réellement à une petite fille.

— Naomi, fit la blessée. C'était le nom de celle dont je suis la copie. En réalité, la déesse m'a faite plus belle que mon modèle. Je le sais, j'ai trouvé des photos. En vrai, elle était assez quelconque, mais ses parents l'avaient magnifiée dans leurs souvenirs. C'étaient des gens adorables mais tristes... toujours tristes. Mon retour ne les a pas comblés autant qu'ils l'espéraient. C'est souvent ainsi que ça se passe. Les humains essayent de se mentir, mais ça ne marche qu'un temps...

— C'était à quelle époque ?

— Oh ! il y a près de cinquante ans. Ils sont morts depuis longtemps. Je leur ai posé beaucoup de problèmes. Comme je ne grandissais pas, ils étaient sans cesse forcés de déménager avant qu'on ne leur pose des questions gênantes. Au début, ils racontaient aux voisins que je souffrais d'un retard de croissance, mais au bout d'un moment ce n'était plus crédible. Quand ils sont devenus vieux, ils se présentaient comme mes grands-parents. Mon père et ma mère étaient morts, disaient-ils. Ils m'avaient recueillie. Je réchauffais leurs vieux jours par ma présence... ce genre de choses. Mais ils ne m'aimaient

plus. Ils s'étaient détachés de moi au fil des années, je le voyais bien. Alors, je leur servais de domestique — les courses, la cuisine, le ménage... — et d'infirmière aussi. À leur mort, on m'a placée dans un orphelinat. À la première visite médicale, le médecin a compris que je n'étais pas humaine. Là, je me suis enfuie... »

Tandis qu'elle parlait, son visage se reconstituait lentement, à la manière d'un ballon dégonflé dans lequel on insufflerait de l'air. C'était à la fois fascinant et d'une horreur absolue.

Naomi parut s'amuser de la réaction de son interlocuteur.

« Ce n'est pas un miracle et ce n'est pas gratis, expliqua-t-elle. Cela va entamer ma réserve énergétique. Disons que ça me coûtera cinq ou six ans d'existence. Chaque reconstruction abrège notre potentiel de longévité. »

— Et quel est-il, à l'origine ?

— Quand nous sortons des mains de la déesse, nous jouissons d'une autonomie de fonctionnement d'un siècle et demi, environ. Mais cette durée se trouve amputée par les atteintes physiques que nous infligent les vivants. J'ai été souvent lapidée, et brûlée vive. Une fois même, on m'a jetée dans une fosse remplie de chiens affamés. Rien de tout cela ne m'a tuée, mais chaque fois j'ai dû me reconstruire.

— C'était une triste existence, non ? Cela ne t'a pas convaincue de fuir les humains, de rester avec tes semblables ?

— Non. Les vivants sont plus intéressants. Ils font des choses invraisemblables, aberrantes. Cela nous distrait. C'est amusant de participer à tous ces bouleversements, ces passions qui les agitent... Mes semblables, comme tu dis, sont ennuyeux. Livrés à nous-mêmes, nous n'avons aucun désir, aucune initiative. Nous sommes faits pour singer les vivants. Quand je vivais avec mes "parents", je m'appliquais à jouer la comédie de la parfaite petite fille. J'essayais de correspondre à l'image qu'ils se faisaient de celle dont j'étais la copie. Bien sûr, cette image était fausse. Ils avaient projeté sur la pauvre gosse des désirs qui étaient en fait les leurs. Ils lui avaient inventé une personnalité qui leur convenait. Quand ils sont morts, je n'avais plus aucune raison de continuer à jouer cette comédie, je n'avais plus de spectateurs. C'était horrible, je me suis sentie vide. C'est pour cela qu'une force intérieure nous pousse à retourner parmi les vivants. J'aime leurs affrontements, leurs guerres, leurs empoignades, leurs tromperies... c'est très distrayant, avec eux on ne s'ennuie jamais. »

Elle demeura un instant silencieuse, se concentrant sur ses jambes qui se reconstituaient avec plus de difficulté que le reste.

« Mais ce n'est pas drôle de le faire sous l'apparence d'une gamine, reprit-elle. Les rôles les plus intéressants sont tenus par les adultes. L'amour, la passion, le sexe... Les possibilités d'amusement sont plus variées. C'est pour cette raison que je voulais vieillir. J'aurais pu expérimenter ces choses, jouer d'autres rôles : femme fatale, grande amoureuse, putain, héroïne... J'aurais pu m'amuser à mener les hommes par le bout du nez, devenir la concubine d'un roi, l'empoisonner et prendre sa place sur le trône, déclencher des guerres, conquérir des royaumes... Toutes ces choses qu'un enfant ne peut pas faire. »

Elle s'assit. Ses blessures effacées, elle avait repris une apparence normale. David éprouvait une curieuse gêne. Depuis un moment, il avait l'impression de discuter avec un démon habitant le corps d'un enfant, dans la grande tradition des exorcismes chrétiens. N'ayant aucune intention de se montrer cruel, il hésitait à lui poser la question qui lui brûlait les lèvres. Naomi parut lire dans son esprit, car elle dit :

« Tu te demandes si nous sommes capables d'éprouver des sentiments, n'est-ce pas ? Allez ! ne fais pas de manières ! Impossible de te répondre. Il me faudrait au préalable te demander, comme le ferait un ordinateur : *définissez sentiments !* J'éprouve des poussées d'énergie, des sortes de courts-circuits, des surcharges, ou au contraire des baisses de tension... peut-être est-ce analogue à ce que ressentent les vivants ? Ces aléas énergétiques font que je vais bien ou mal... mais, après tout, vous marchez également à l'électricité ! C'est elle qui régit le moindre de vos échanges chimiques. Sans elle vous n'existeriez pas. Tu n'es qu'une masse de carbone au sein de laquelle des polarités positives et négatives entrent en relation pour procéder à des trocs incessants de particules. La seule différence, c'est que vous fonctionnez beaucoup moins bien que nous. »

David ne sut que répondre. Naomi venait de soulever le problème de l'intelligence artificielle. À partir de quel niveau d'analyse quantique un ordinateur commençait-il à réagir comme un être humain ?

« Trop compliqué pour moi ! », décida-t-il en reportant son attention sur les combats.

Ce déchaînement de violence finit par lui donner la nausée. Il avait beau se répéter que ces gosses qui se déchiraient sans merci n'étaient pas de vrais enfants, son malaise ne cessait de s'aggraver.

Prenant congé de Naomi, il retourna à la cabane. Itaï n'avait pas bougé.

« Alors, fit-il d'une voix lasse, tu en as assez vu ?

— Je ne pensais pas que ça prendrait cette tournure, avoua David. C'est... dégueulasse.

— Ils sont puissamment motivés, voilà tout. N'oublie pas qu'ils sont prisonniers de leur corps depuis des dizaines d'années. La plupart sont plus âgés que toi et moi.

— Ils disent qu'ils s'ennuient...

— À mon avis, ils souffrent d'un trop-plein d'énergie inemployée. Ils sont en surchauffe. Cette énergie les pousse à se dépenser, mais pour cela il leur faudrait accéder à des activités d'adultes. La guerre, par exemple. Je crois que tout cela est purement... *mécanique*. Inutile d'envelopper la chose dans une page de philosophie. »

Les éliminatoires se poursuivirent jusqu'au soir, mais David n'en eut pas conscience. En effet, aux alentours de midi, il fut victime d'une crise hallucinatoire qui le coupa du réel plusieurs heures durant. Quand il revint à lui, il était ligoté sur le plancher de la baraque, un bâillon en travers de la bouche.

« Tu gigotais trop, expliqua Itaï, et tu criais des obscénités qui risquaient d'effrayer nos acheteurs. Ta maladie progresse à pas de géant. Le devin ne s'est pas trompé. Ton cerveau ne va plus tarder à éclater. Il faut conclure la transaction dès ce soir. »

Libéré de ses entraves, David s'assit péniblement. Son bras gauche était paralysé et, à partir du genou, il n'éprouvait aucune sensation. Son mollet et son pied auraient pu être en caoutchouc, cela n'aurait fait aucune différence. Il s'adossa du mieux qu'il put à la cloison.

« Qui a gagné ? demanda-t-il.

— Une fillette, répondit Itaï. Une certaine Dorana. Elle a massacré tous ses adversaires. Elle est déjà venue me demander si tu étais réveillé. Elle est impatiente de procéder au transfert.

— Quel est son âge apparent ?

— Six ans, pas davantage. Elle en a assez de jouer les petites poupées. Elle t'achète vingt années de vieillesse. Elle proposait même d'aller jusqu'à vingt-cinq, mais j'ai refusé. Ça te ramènerait à tes quatorze ans, tu aurais l'air d'être le fils de ta femme ! Ce serait ridicule... Mais elle est avide, je vais devoir la surveiller de près pendant l'échange, la débrancher avant qu'elle ne te réduise à l'état de nouveau-né. Je n'ai aucune envie d'être obligé de demander à mon épouse de te donner le sein ! »

Il éclata d'un rire caverneux auquel David ne fit pas écho.

Quand la nuit fut tombée sur le bidonville, la communauté se rassembla dans la cabane du conseil. Aucun des gosses ne présentait la moindre trace d'hématome. Les blessures de l'après-midi avaient été résorbées. Une fillette se détacha du groupe. Petite, les cheveux noirs, une carnation d'Égyptienne ou de Gitane. Très belle.

Elle se contenta de fixer David dans les yeux et de lui tendre la main.

« C'est l'heure, décréta Itaï. Prends-lui la main et ne la lâche pas. Tu vas avoir l'impression d'être électrocuté. Ce sera désagréable, mais ne t'inquiète pas, je veille au grain. »

David obéit. La paume de la gosse était moite, comme la sienne. Il songea que le courant n'en passerait que plus aisément. Puis une décharge atroce le cambra, et il crut que son corps explosait.

« C'est foutu ! pensa-t-il, la fumée doit me sortir par les oreilles ! »

Un rideau noir tomba sur sa conscience et il perdit connaissance.

Lorsqu'il revint à lui, le jour était levé. Il avait très mal à la main. Sa paume était bandée.

« La décharge t'a brûlé la peau, expliqua Itaï, mais ça guérira vite, je t'assure.

— Ça a marché ? bredouilla David en effleurant instinctivement son visage.

— Oui, fit le guerrier anabassi. J'ai du mal à te reconnaître. C'est à peine si tu as du poil au menton. Tu as aussi beaucoup plus de cheveux qu'hier. Et tu bandais comme un bouc dans ton sommeil. »

David s'assit à grand-peine. Les effets de l'électrocution tiraillaient encore ses nerfs et ses fibres musculaires. Il aurait voulu disposer d'un miroir, mais la baraque en était dépourvue.

« La fille était déchaînée, commenta Itaï, j'ai dû l'arracher à toi. Elle était sur le point de te métamorphoser en marmot.

— Où est-elle ?

— Elle a quitté le campement aux premières lueurs du jour. C'est une très belle femme à présent. Une vraie démonsse. Je pense qu'elle va tenter de rejoindre une enclave de colons terriens, il y en a quelques-unes à la lisière du désert. Les hommes de ta race vont se damner pour entrer dans son lit ! »

David prit conscience qu'il flottait dans ses vêtements. Il était

toujours aussi grand, mais il avait perdu la graisse accumulée au fil des années. L'échange lui avait restitué la physionomie efflanquée de ses vingt ans. Il ne résista pas à l'envie de se palper le ventre et fut émerveillé de percevoir sans mal le jeu des abdominaux sous sa peau.

« Et ta cervelle ? s'enquit Itaï.

— Je n'ai plus la migraine, constata David. L'anévrisme a disparu.

— Alors partons d'ici. Ta présence va éveiller les convoitises. D'autres gosses pourraient être tentés de te voler les dix-neuf années qui te restent. J'en ai repéré un qui n'hésiterait pas à te ramener au stade de l'ovule et du spermatozoïde. »

David se redressa. Soutenu par Itaï, il sortit de la cabane. Il n'aima guère les regards que la foule enfantine braquait sur lui. Leur avidité faisait peur.

« Ignore-les, murmura Itaï, marche d'un pas égal. S'ils nous attaquent, nous ne pourrions même pas les tuer ! »

Naomi était la plus hostile de tous. Lorsque David passa à sa hauteur, elle tendit la main pour essayer de saisir la sienne. Itaï la repoussa d'un coup de bâton et poussa un rugissement léonin qui fit reculer les gosses. Sa stature et son aspect belliqueux dissuadèrent les enfants de passer à l'attaque, et David comprit que, sans la présence du guerrier, jamais les mioches ne l'auraient laissé sortir du campement.

Il ne poussa un soupir de soulagement qu'une fois arrivé au cœur des dunes.

« Il s'en est fallu d'un cheveu..., balbutia-t-il.

— Oui, confirma Itaï. C'est à cause de la métamorphose de Dorana. Ça les a rendus fous de jalousie. Ils voulaient tous devenir comme elle. J'ai cru qu'on n'y arriverait jamais.

— Et quel est le programme, maintenant ?

— On rentre au village, tu demanderas à subir de nouveau l'épreuve du scarabée. Le devin sera forcé de te déclarer en parfaite santé, du coup Baâb Razak ne pourra plus refuser de nous organiser une caravane. Restera à mettre la main sur le meilleur des guides, le fameux Nazdrava. »

Présenté de cette manière, cela semblait couler de source, mais David doutait que ce soit aussi facile.

Il ne tarda pas à se rendre compte que son nouveau corps le gênait aux entournures. Assez curieusement, il lui semblait trop étroit, comme un vêtement neuf qui freine la liberté de mouvement et dont le contact irrite la peau.

Certes, il se sentait physiquement en pleine forme. Les mille petites douleurs qui l'assaillaient depuis une décennie s'étaient envolées. Il avait recouvré sa souplesse, il escaladait les dunes sans s'essouffler, il touchait la pointe de ses orteils du bout des doigts sans avoir l'impression d'être équipé de vertèbres lombaires aussi rigides qu'une poutre métallique, certes... *Mais c'était tout.*

Le rajeunissement ne s'était exercé qu'au niveau de ses organes, de ses muscles, il n'avait eu aucun effet sur son mental.

Où donc étaient passés les emballlements adolescents qu'il éprouvait jadis ? Ces jaillissements d'enthousiasme débile... Ce trop-plein de sève, cette absolue certitude qu'aucun défi n'était trop grand pour lui ? Ils manquaient cruellement à l'appel, et leur absence signifiait que le vieux David s'était offert un vêtement qui n'était plus de son âge.

Il fit part de sa déception à Itai qui se contenta de hausser les épaules.

« Arrête de couper les cheveux en quatre, grogna le guerrier. Tu viens d'échapper à une mort imminente, c'est tout ce qui compte. Les gens de ta race ne savent pas se satisfaire des choses simples, c'est sans doute pour cette raison que vous vivez entourés de machines de plus en plus compliquées dont vous vous lassez aussitôt. »

Au village, ils furent accueillis par Akenôn, que la métamorphose de David ne bouleversa pas outre mesure. Résolument pragmatique, le prêtre se contenta de déclarer : « C'est bien, vous avez eu raison, cela nous facilitera les choses. »

David s'en alla réclamer une nouvelle entrevue avec le devin. Cette fois, le scarabée prophétisa qu'il mourrait dans vingt ans, comme l'avait prévu Itai. La loi étant la loi, Baâb Razak ne pouvait plus s'opposer à la constitution d'une caravane. Akenôn ne regarda pas à la dépense et accepta sans discuter les exigences du seigneur de la

probité. On commença par rassembler les hydrodermes, monstres grisâtres et placides au profil d'hippopotame, mais dont la taille avoisinait celle d'un mammoth.

« Ce sont des bêtes énormes et lentes, concéda Razak. Aucun prédateur n'ose les attaquer. Perchés sur leur dos, vous n'aurez rien à craindre des fauves tapis sous le sable. En réalité, les hydrodermes sont aux deux tiers remplis d'eau. On peut les comparer à des citernes vivantes parfaitement adaptées à la vie du désert. Quand vous aurez soif, il vous suffira de faire ceci... »

Tirant une dague de sa ceinture, Razak s'approcha de l'un des pachydermes et lui planta la lame dans la cuisse. Un jet d'eau fusa de la blessure comme d'une canalisation trouée. Le chef s'empressa d'y boire à la régale. Cette source improvisée se tarit au bout d'une dizaine de secondes.

« La plaie cicatrise vite, proclama-t-il avec un sourire triomphant. Pas de robinet à manipuler, pas de rustine à coller. Tout a été prévu. Vous pouvez percer l'animal n'importe où. Il n'en souffrira pas. Grâce à ces bêtes, vous n'aurez plus à vous inquiéter des oasis, ni à traîner des outres d'eau croupie. C'est la meilleure façon de traverser le désert. L'autonomie d'un hydroderme est d'un mois. Cela vous donnera largement le temps d'atteindre Ozataxa dont on dit qu'elle se dresse à quinze journées de marche. »

David fronça les sourcils et effleura la cuisse de l'animal parsemée de gouttelettes qui déjà s'évaporaient.

« Ça sent la pisse, fit-il remarquer.

— Oui, admit le chef de village, mais ça n'en a pas le goût. C'est un peu amer, désaltérant. On s'y habitue... surtout lorsqu'on meurt de soif. »

Six hommes de la tribu se portèrent volontaires pour l'expédition. Leur travail consisterait à panser les hydrodermes, à les cornaquer. Éventuellement, ils serviraient de gardes du corps aux Terriens.

Le malaise s'installa quand Baâb Razak voulut imposer un guide qui ne correspondait en rien aux exigences d'Itaï.

« Je veux Nazdrava, c'est le meilleur, insista le guerrier anabassi. Et tu le sais bien... sa réputation n'est plus à faire. C'est un survivant professionnel, les dieux marchent à ses côtés, tenant la Mort à l'écart. »

Le seigneur de la probité se tortilla entre les accoudoirs de son fauteuil de bambou, comme s'il était en proie à un accès de

démangeaisons.

« Omongo est très bon, insista-t-il. Plus sérieux... Nazdrava est quelqu'un de capricieux, d'imprévisible. Je ne recommanderais pas à un ami tel que toi de l'employer. Et puis... et puis Nazdrava n'est plus ici...

— Où est-il alors ?

— Je ne sais pas. Loin, sans doute à s'ivroger dans un bouge, ou en train de s'abandonner à ses pulsions sexuelles contre nature. »

David eut la conviction que Razak mentait. La gêne du cacique devenait trop évidente. D'ailleurs, cette entorse à sa philosophie de probité avait provoqué à son insu une réaction psychosomatique qui, en moins d'une minute, l'avait couvert d'urticaire. Les vésicules inflammatoires se concentraient principalement à la périphérie du bijou d'acier serti entre ses sourcils, et, les doigts crispés sur les accoudoirs du trône, il luttait pour ne pas céder à l'envie de se gratter jusqu'au sang.

Le phénomène se résorba au bout d'une minute, comme par magie, et Baâb élargit son sourire. Dès lors, il s'obstina à vanter les mérites d'Omongo et ignore les protestations d'Itaï. Sa décision était arrêtée, ce serait Omongo ou personne !

Les solliciteurs quittèrent la hutte de mauvaise humeur.

« Il ment, déclara David. La réaction somatique l'a trahi, mais il l'a dominée, je ne sais comment.

— Je le pense aussi, grogna Itaï. Il a quelque chose sur la conscience. C'est étrange pour un seigneur de la probité d'un rang aussi élevé.

— Je crois qu'il s'est débarrassé de Nazdrava pour imposer cet Omongo, conclut Akenôn. Probablement l'un de ses protégés. Cette histoire de sérénité absolue est une farce qui cache un tour de passe-passe plutôt louche. L'Église a réuni un dossier sur ce type, je l'ai consulté. Il y a encore cinq ans, Baâb Razak avait une réputation de débauche à dresser les cheveux sur la tête. Il organisait des combats de gladiateurs et pratiquait des sacrifices humains. C'était un émule de Caligula ou de Vlad Drakul, et puis, d'un seul coup, le voilà touché par la grâce. Il répudie son harem, ses bourreaux, et se fait moine.

— Ça s'est déjà vu..., hasarda David.

— Je l'admets, maugréa Akenôn, mais j'ai beau l'observer, je ne perçois pas chez lui ce fameux *non-désir* qui est l'apanage des anachorètes accomplis. Il y a un truc. D'ailleurs, tous les habitants de ce village mentent comme des arracheurs de dents. Ils nous jouent la

comédie depuis le début. Je flaire la supercherie sans parvenir à déterminer en quoi elle consiste, et cela me met en fureur ! »

David jeta un bref coup d'œil par-dessus son épaule. Trois femmes, occupées à piler le mil, lui décochèrent des sourires éblouissants.

« Ces gens sont trop calmes, trop gentils ! insista Akenôn. Ils chantent toute la sainte journée, pas un enfant ne pleure, pas un couple ne se dispute. Il n'y a ni taverne ni bordel, les femmes ne se prostituent pas, les hommes ne fabriquent ni ne portent d'armes. Vous trouvez cela normal ? Moi pas. »

La réaction somatique de Razak incitait David à abonder dans ce sens. Au moment de mentir, le chef du village s'était fait violence, quelque chose l'y avait aidé.

« C'est lié au bijou incrusté dans leur front, cette espèce de *tikka*, conclut-il. La réaction allergique était localisée autour de ce truc. L'éruption inflammatoire a été violente mais brève. Quelque chose l'a résorbée instantanément.

— Difficile d'entreprendre une enquête, soupira Itaï. Il nous faudra accepter Omongo pour guide, et cela ne me réjouit guère. Nos chances de survie s'en trouveront réduites. La route qui mène au temple de la déesse est dangereuse. La plupart des pèlerins meurent à mi-chemin. »

Ils se séparèrent, l'humeur morose, en se promettant d'essayer, chacun de son côté, d'obtenir de plus amples renseignements. En tant que vétérinaire, David se joignit aux cornacs qui étrillaient les hydrodermes et essaya de nouer conversation ; il fit chou blanc, les hommes se contentant de considérations générales sur l'anatomie des curieux animaux.

Il désespérait de glaner la moindre information quand, à la nuit tombante, une femme encapuchonnée dans une cape de chevrier l'attira dans un bosquet de dattiers. Il crut d'abord à une invite sexuelle, mais le visage de l'inconnue eut tôt fait de le convaincre de son erreur. La malheureuse souffrait d'une urticaire purulente qui lui donnait l'aspect d'une lépreuse.

« On dit que tu es homme-médecine, c'est vrai ? haleta-t-elle.

— Oui, répondit David, jugeant inutile d'entrer dans les détails.

— Alors, je vais te dire la vérité, balbutia la femme. Je n'en peux plus, ça ne peut pas continuer. On vous ment. Nous ne sommes pas vertueux, comme le prétend Baâb Razak, nous sommes des tricheurs...

— Je ne comprends pas.

— Ne m'interromps pas. J'ai peu de temps. Il faut éviter qu'on nous

surprenne. Je te le répète, *nous trichons...* C'est une idée de Razak. Une astuce que lui a vendue un sorcier. *Tu vois ce bijou greffé sur notre front ?*

— Oui, la date de votre mort y figure, je crois ?

— Oui, mais il ne sert pas qu'à ça. C'est un transmetteur branché sur notre cerveau. Il aspire nos pensées mauvaises, nos désirs malsains. Il tue en nous toute idée de violence, de tromperie ; c'est lui qui nous force à bien nous conduire. Il épure notre esprit...

— Je vois.

— Non, tu ne vois rien ! Tais-toi, laisse-moi finir, le temps presse. Quand Razak s'est converti à la probité, il a voulu que son peuple l'imité ; il nous a imposé cette implantation. Il a décrété que nous devons tous racheter nos péchés et devenir un exemple pour les autres peuples. Mais il se dupait lui-même. Pour que les implants fonctionnent efficacement, il faut que les pulsions négatives qu'il a aspirées soient transférées à quelqu'un d'autre.

— Quoi ?

— Mais oui, elles ne peuvent pas flotter dans l'air. Elles finiraient par contaminer tout le monde. Ce serait une sorte de peste véhiculée par le vent. Pour que le processus de purification s'accomplisse, il est nécessaire d'injecter ces mauvaises pensées dans un bouc émissaire. Un organisme vivant dont elles demeureront prisonnières.

— Un animal ? Tu veux dire que vous avez implanté un récepteur dans un animal pour qu'il prenne en charge vos désirs malsains ou dangereux ? »

L'inconnue ébaucha un geste d'impuissance.

« On a essayé, soupira-t-elle, mais ça ne fonctionne pas avec les animaux. Leur cerveau n'est pas adapté, ça les tue. Il a fallu se résoudre à employer des humains. Des prisonniers, des opposants politiques, des gens que Baâb Razak considère comme ses ennemis... et également tous ceux que le scarabée devin décrète promis à une mort prochaine. Baâb affirme que ce sont des inutiles, un fardeau pour la communauté et que, de cette manière, ils servent au moins à quelque chose. »

David lutta contre l'oppression qui le gagnait. Son interlocutrice lui fit signe de se baisser, car deux sentinelles approchaient. Elle ne reprit la parole qu'une fois les gardes partis.

« Le sorcier a greffé un émetteur à chaque habitant de ce village, souffla-t-elle. Les récepteurs, eux, ont été implantés aux condamnés qui sont retenus dans la prison souterraine creusée sous le palais.

Hélas, comme les prisonniers ne sont pas assez nombreux, la plupart portent deux ou trois implants, ainsi les mauvaises pensées de plusieurs individus s'additionnent en eux. Ça les rend fous et dangereux. Terriblement dangereux.

— Tu veux dire qu'il y a une prison, là, sous nos pieds ? insista David.

— Oui. Une prison secrète, remplie d'hommes et de femmes que nos pulsions vicieuses, criminelles, ont transformés en monstres. On doit les tenir enchaînés afin qu'ils ne se jettent pas les uns sur les autres pour se violer ou s'égorger. Nous ne sommes vertueux que parce qu'ils assument nos vices à notre place. Tu comprends ?

— Oui, je crois. Cela dure depuis longtemps ?

— Dix années. Depuis que Baâb Razak s'est converti. Comme il était incapable de refouler ses appétits, il a imaginé cette astuce. Elle lui permet d'être pur sans avoir à lutter contre ses démons. Quelqu'un d'autre s'en charge à sa place. Il joue au saint homme pendant qu'un malheureux se débat en enfer.

— Un transfert, hein ?

— Oui, grâce à ces implants déguisés en bijou.

— Mais pourquoi me révèles-tu tout ça ? Je ne suis qu'un étranger...

— J'ai entendu dire que tu cherches Nazdrava, c'est vrai ?

— Oui.

— Je la connais. *C'est ma sœur*. Tes amis et toi ne semblez pas savoir que Nazdrava est une femme. Razak l'a mise en demeure de subir l'implantation pour se purifier. Elle a refusé, car elle est plus courageuse que moi. Razak ne l'a pas toléré. Il a ordonné au bourreau de lui greffer un récepteur et de l'enfermer dans une cellule. C'est sur elle que Razak se décharge de ses mauvaises pensées, pour se venger, je suppose. Toi... tu n'es pas comme nous, tu peux tenter quelque chose, la faire évader... Ainsi, elle échappera à cet enfer et tu auras le meilleur des guides pour te conduire au sanctuaire de la déesse. »

Elle eut une sorte de spasme et tomba à genoux. Cédant aux démangeaisons, elle entreprit de se gratter ; très vite ses ongles creusèrent des sillons sanglants sur ses joues.

« C'est parce que je résiste au pouvoir de l'implant, sanglota-t-elle. Ça se produit quand on contrarie le flux d'aspiration. Ce que je viens de te révéler est assimilé par le transmetteur à une mauvaise pensée. Depuis le début de notre conversation, il essaye de m'en débarrasser, de l'extraire de mon esprit. Comme je m'obstine à lutter, il me punit

au moyen de cette urticaire.

— Mais pourquoi considère-t-il cela comme une mauvaise pensée puisque c'est l'exacte vérité ?

— Es-tu stupide ? C'est mauvais parce que cela va à l'encontre des intérêts de notre chef ! Je dois partir... j'ai trop mal. Je m'appelle Ivana, je suis l'épouse du potier. Parle de ma proposition à tes amis... si vous décidez de faire évader ma sœur, passe demain à la boutique, achète une jarre. Nous nous retrouverons ici, à la nuit tombée. Je te montrerai comment pénétrer dans la prison souterraine. »

Elle s'enfuit, abandonnant David au milieu des buissons.

Le jeune homme s'ébroua avant de rejoindre ses compagnons sous la tente qu'on leur avait attribuée près de l'enclos des hydrodermes. Akenôn et Itaï tuaient le temps en jouant au *tarkloss*, une variante des échecs où les cases étaient de trois couleurs, comme les pièces, ce qui décuplait les difficultés potentielles. Il s'empressa, à voix basse, de leur rapporter les propos d'Ivana.

« Je m'en doutais ! triompha Akenôn. Je savais qu'on nous dupait ! Ce Razak est une canaille, un hypocrite ! Il ne s'est converti qu'en surface, en réalité, il s'est débrouillé pour que quelqu'un se damne à sa place... dès mon retour sur la Terre, j'en aviserai l'Église. Cette technique du transfert mérite d'être étudiée de près. On peut sûrement en tirer quelque chose... »

Comme prévu, David et ses compagnons se rendirent dès le lendemain chez le potier, un homme bedonnant d'une soixantaine d'années qui s'activait sur son tour, les mains gluantes de glaise. Ivana s'occupait de l'étalage, rangeant jarres, pots et gobelets par ordre de taille. David se saisit d'une pile d'écuelles pendant qu'Akenôn et Itaï encerclaient l'artisan de manière qu'il lui soit impossible de surveiller son épouse.

« D'accord, souffla le jeune homme. Nous sommes prêts à libérer Nazdrava. Faudra-t-il se battre ? Combien de gardes à l'entrée de la prison ?

— La prison n'est pas surveillée, lâcha Ivana. Ce n'est pas utile, qui voudrait s'aventurer dans cet enfer ? Et puis personne n'a envie de déplaire à Razak... D'ailleurs, pour dire la vérité, la technique du transfert nous arrange tous.

— Comment cela ?

— Oh ! c'est simple, avant sa conversion, Baâb Razak se comportait en tyran, la population était à la merci de sa fantaisie. Il pratiquait le

droit de cuissage, intervenait lors des cérémonies de mariage pour exiger de dépuceler la future épouse... voire le marié ! Lorsqu'il était ivre, il entraînait dans une hutte, au hasard, et violait tous ceux ou celles qui lui tombaient sous la main, puis il incendiait l'habitation. Quand les récoltes étaient mauvaises, qu'une épidémie décimait les troupeaux, il pratiquait des sacrifices humains... principalement des enfants. Nous avons peur de lui. Il vivait entouré d'une poignée de soldats dont la cruauté n'avait rien à envier à la sienne. Quand il s'est converti... et qu'il a demandé au sorcier de mettre en place le système du transfert, tout cela a cessé, en l'espace d'une semaine il est devenu doux comme un agneau. Voilà pourquoi nous sommes ses complices. Personne n'a envie de le voir redevenir comme avant. Tu comprends ?

— Oui. Mais n'est-ce pas ce qui va se produire si nous libérons Nazdrava ?

— Si, puisqu'il est branché sur elle... C'est la raison pour laquelle nous planterons son récepteur sur une autre créature. Un drochga.

— Un quoi ?

— Une sorte de cochon. Il subira les pulsions de Razak à la place de ma sœur. Il ne survivra pas longtemps, mais cela nous accordera une semaine de répit.

— Tu en profiteras pour t'enfuir ?

— Oui. Tu vas m'emmener avec toi. Ne dis pas non, tu auras besoin de moi pour surveiller Nazdrava et la remettre d'aplomb. Ne te fais pas d'illusions, nous allons libérer un monstre. Une femme pervertie, empoisonnée par les pensées de Razak. Il lui faudra du temps pour se désintoxiquer, et jusqu'à ce qu'elle ait évacué les fantasmes de notre bien-aimé chef, elle restera dangereuse. On ne pourra lui faire confiance. Tu devras la tenir ligotée, ne jamais céder à ses supplications et te méfier de ses ruses.

— Et combien de temps faudra-t-il pour qu'elle recouvre sa vraie personnalité ?

— Je ne sais pas. Deux semaines... peut-être davantage. Je lui ferai prendre des potions qui hâteront sa guérison, mais je ne veux pas te mentir. Il est possible qu'elle reste folle, ou même qu'elle se prenne définitivement pour Razak. Un transfert prolongé finit par altérer la personnalité du condamné qui sert de récepteur.

— D'accord, tu nous accompagneras, mais ton mari ?

— Je ne l'ai jamais aimé, c'est un vieux bouc à qui on m'a mariée de force. »

David ne chercha pas à en apprendre davantage. La situation

prenait un tour de plus en plus labyrinthique.

« Que va-t-il se passer quand le cochon installé à la place de ta sœur crèvera ? » s'enquit-il toutefois.

Ivana détourna les yeux. Elle tremblait sous l'assaut des démangeaisons. L'urticaire la couvrait tout entière à présent, elle souffrait le martyre. Plus elle complotait contre le seigneur de la probité, plus le système de transfert essayait de l'en dissuader. Si elle voulait que la douleur disparaisse en même temps que les pustules, elle devait cesser de résister, s'abandonner au flux purificateur qui aiguillerait ses mauvaises pensées vers le prisonnier en charge de ses péchés.

« Une fois le drochga mort, l'ancienne personnalité de Razak va refaire surface, avoua-t-elle. Je ne peux prévoir quelle sera sa réaction... Peut-être ordonnera-t-il qu'on implante le récepteur sur un autre prisonnier, et voilà tout. Mais il est également possible qu'il s'étonne d'avoir pu se passer si longtemps de tous ces plaisirs, et qu'il reprenne ses anciennes activités...

— Cela ne te pose aucun problème de conscience vis-à-vis de ta tribu ?

— Non ! Ils n'ont qu'à se révolter ! Qu'à l'égorger ! C'est tout ce qu'il mérite. Je leur souhaite d'en avoir le courage... »

Elle dut se taire, car elle souffrait trop. S'il avait disposé de sa trousse médicale, David aurait pu tenter de la soulager, mais il l'avait oubliée chez les passeurs clandestins en prenant la fuite.

« Ce soir, feula Ivana dont le visage n'était plus qu'une plaie, quand la lune se lèvera. Retrouvons-nous au bord de l'oasis. À présent, paye ce que tu as acheté et va-t'en, vite. »

David obéit. Aidé d'Akenôn et d'Itaï, il quitta l'échoppe, les bras chargés de poteries dont il n'avait que faire.

« Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il à ses compagnons.

— Ce sera délicat, grommela le guerrier anabassi. On ne pourra emmener qu'un seul hydroderme au lieu des trois prévus, et il faudra le cornaquer nous-mêmes. J'espère que nous en serons capables. Pourvu que la bestiole ne se mette pas à barrir à pleins poumons quand nous la tirerons hors de l'enclos, sinon elle ameutera tout le village.

— Pas de cornacs, souligna sombrement Akenôn, ça signifie pas de gardes du corps.

— Exact, fit Itaï. Mais c'est ça ou rien. De toute manière, il serait

suicidaire de tenter l'aventure sans Nazdrava. C'est la seule qui soit capable de nous conduire à Ozataxa et de nous en ramener en vie.

— Du moins si elle jouit encore de ses facultés mentales ! », souligna fielleusement le prêtre.

Ils occupèrent les heures qui les séparaient de la nuit à rassembler leur paquetage aussi discrètement que possible. Ivana fit une apparition furtive pour leur apporter un soporifique à verser dans le vin des cornacs installés près de l'enclos aux pachydermes.

« Je préfère ça, grogna Itaï, ça m'évitera de les tuer. »

David cachait mal sa nervosité. La placidité dont faisait montre l'Anabassi l'exaspérait.

« Je m'inquiète pour les provisions, fit Akenôn. J'ai peur que la nourriture nous fasse défaut. Mais j'ai vérifié, on ne pourra pas hisser davantage de sacs sur l'hydroderme qui nous portera. »

Il caquettait comme une vieille pie et ne tenait pas en place.

Enfin, le soleil se coucha.

Feignant de trinquer avec les cornacs, Itaï en profita pour verser la drogue dans la jarre de vin qu'il venait de leur offrir. Les palefreniers ne tardèrent pas à s'effondrer sans connaissance. Aussitôt, les trois compagnons entreprirent d'équiper celui des pachydermes qui leur semblait le plus docile. Ce ne fut pas une mince affaire. Seul Itaï savait comment harnacher un palanquin d'osier ; David et Akenôn s'efforcèrent de suivre ses ordres à la lettre. Ils furent aidés dans cette tâche par la placidité de l'animal qui se contenta durant toute l'opération de ruminer des choux palmistes, l'œil éteint.

« Vous croyez vraiment que cette montagne de viande nous obéira ? », s'inquiéta Akenôn à qui personne ne répondit.

Les provisions se composaient principalement de sacs d'une farine verdâtre qui, lorsqu'on la délayait, avait la vertu de générer un brouet douceâtre qui constituait un excellent coupe-faim à défaut d'être nourrissant.

Ces préparatifs achevés, ils s'enveloppèrent dans des capes de laine épaisse pour échapper au vent glacial du désert et se postèrent à l'entrée de l'enclos pour guetter la venue d'Ivana.

Le village était plongé dans l'obscurité. Les autochtones, ayant le réveil matinal, se couchaient tôt. Aucune lumière ne filtrait par les minces meurtrières d'adobe.

Ivana surgit des ténèbres sans qu'ils l'aient entendue approcher. Une besace battait sa hanche.

« Suivez-moi, ordonna-t-elle. Pas un mot. L'entrée du souterrain se trouve derrière le palais. Je vous le répète, nous allons descendre en enfer. Soyez prudents. *Ne vous approchez pas des cages.* Toi, l'Anabassi, tu es costaud. Tu vas ramasser le sac que j'ai laissé là-bas. Il gigote, c'est normal, il contient un drochga de trois mois. Je lui ai fourré un morceau de chiffon dans le groin pour étouffer ses couinements, mais il ne faut pas lambiner, je ne voudrais pas qu'il crève étouffé. »

Ils lui obéirent sans discuter, pressés d'en finir. Itai, sans effort apparent, jeta l'encombrant paquet sur son épaule et emboîta le pas à la jeune femme. S'étant enfoncés dans le lacis des ruelles, ils abordèrent le palais par l'arrière, là où se dressait un tumulus surplombé d'un totem souriant. Une galerie s'ouvrait au pied du cairn ; elle descendait en pente vive dans le sous-sol rocheux.

Ivana fit une brève halte pour allumer la lampe à huile qu'elle venait de tirer de sa besace.

La lumière ne portait guère, et David ne distingua qu'une volée de marches mal taillées, qui s'évanouissaient dans les ténèbres, six mètres plus bas.

« On n'entend rien..., fit-il remarquer.

— C'est normal, éluda Ivana. Les galeries forment une suite de chicanes qui étouffent les sons. Quand on sera en bas, tu changeras d'avis. »

Comme s'il avait flairé l'approche d'un danger, le porcelet s'agita sur l'épaule d'Itai.

« Tu vois ! ricana Ivana. Il sait, lui. Il a flairé la présence des monstres. Il a deviné que les habitants du souterrain n'hésiteront pas à le mettre en pièces, comme ça, pour s'amuser, pour le seul plaisir de jouer avec ses organes. Et cela après l'avoir violé, bien sûr. »

David frissonna. Ivana prenait-elle plaisir à leur faire peur ?

Lisant l'incrédulité sur ses traits, la jeune femme insista :

« Nous allons pénétrer dans l'ancre du vice. Mets-toi bien ça dans la tête ! Tous les fantasmes, toutes les saletés qui dormaient dans l'esprit des gens du village ont été aspirés ici. Les envies de meurtre, les pulsions obscènes, l'avidité, la jalousie, la mégalomanie, tout est là. C'est à ce prix que nous restons purs. Fais très attention et garde-toi d'éprouver de la compassion, les prisonniers n'ont plus rien d'humain. Ils ont perdu le souvenir de ce qu'ils étaient avant d'être enchaînés. Ce sont des ogres, et si tu t'approches d'eux, ils t'arracheront les yeux, la

langue... ou le sexe ! »

Levant haut la lampe en terre cuite, elle prit la tête de la colonne. Ils durent descendre une centaine de marches avant de toucher le fond. Arrivé là, David fut frappé par une odeur nauséabonde de crasse et d'excréments. Comme l'avait annoncé Ivana, le tracé de la galerie formait des chicanes successives. Au fur et à mesure qu'ils dépassaient ces obstacles, la pestilence devenait plus forte tandis que l'air s'emplissait de vociférations et de cris d'agonie. On eût dit que des bourreaux écorchaient vives des dizaines de victimes. David éprouva le besoin de se masquer le bas du visage avec un pan de son chèche pour échapper à l'atroce puanteur. Il eut l'impression qu'Ivana lui décochait un coup d'œil ironique.

Elle n'avait pas exagéré : passé la dernière chicane, ils mirent le pied en enfer. La salle basse, voûtée, était remplie de cages au cœur desquelles croupissaient des hommes et des femmes enchaînés. Piétinant dans leurs déjections, ils étaient couverts de croûtes et de blessures, chevelus, barbus, agités de spasmes. Hurlant injures et obscénités, se masturbant ou se mutilant, ils offraient un tableau que Dante n'eût pas renié. Ce n'étaient que menaces de mort, fantasmes immondes, ressassements maladifs, cris de jouissance...

David s'immobilisa, au comble de la stupeur. Déjà, les condamnés l'avaient aperçu et, tendant les mains à travers les barreaux des cages, tentaient de s'emparer de lui. On l'injurait et on lui promettait mille plaisirs interdits... Certains affirmaient leur volonté de le déchiqueter, d'autres voulaient le violer jusqu'à ce qu'il en crève...

« Venez, ordonna Ivana, inutile de lambiner, on ne peut rien pour eux. Ils sont excités parce que, en ce moment même, les rêves des villageois leur sont transmis par le truchement des implants. Ils sont donc contraints de cauchemarder à la place des gens de la surface qui, eux, dorment tranquillement dans leur lit. Ce n'est pas l'heure rêvée pour venir ici, certes, mais nous n'avions pas le choix... Il faut trouver Nazdrava avant que la lampe ne s'éteigne. Marchez en restant loin des cages. »

Elle se déplaçait rapidement, balançant son photophore de droite et de gauche afin d'identifier les prisonniers enchaînés de part et d'autre de la travée. Sur l'épaule d'Itaï, le cochon poussait des hurlements de terreur, comme s'il avait flairé la présence d'une meute de loups.

David, qui s'était ressaisi, put vérifier à cette occasion que les bagnards étaient tous équipés d'un implant métallique entre les sourcils. Il y avait là des individus de tous âges, des hommes, des femmes et même de très jeunes gens. Ils s'agitaient comme des

lunatiques, en proie aux visions oniriques que leur transmettaient les dormeurs de la surface. Somnambules fétides, ils dansaient sur une chorégraphie d'épouvante, assaillis par des démons qui n'étaient pas les leurs. David lutta contre la nausée qui s'emparait de lui.

« Là ! cria Ivana. C'est Nazdrava ! »

Oubliant les recommandations de prudence qu'elle avait dispensées aux hommes, elle s'approcha imprudemment de la cage. Une espèce de fauve à la chevelure noire, couvert d'immondices, se jeta contre les barreaux pour lui arracher les yeux. David la tira en arrière, lui évitant in extremis d'être défigurée. La créature qui s'agitait dans la geôle aurait pu appartenir à une tribu de pithécanthropes. Elle était si sale qu'il était impossible de distinguer ses traits. Elle rugissait en montrant les dents.

« C'est ma sœur, balbutia Ivana. Il faut l'endormir, vite. Tiens la lampe. J'ai là, dans mon sac, une pointe de lance enduite de narcotique. Il suffira de la piquer au bras ou n'importe où... Le poison la paralysera pendant une heure. Cela nous permettra de l'attacher et de la transporter jusqu'à l'enclos des hydrodermes. »

Les mains tremblantes, elle se mit à fouiller dans sa besace tandis que la créature cramponnée aux barreaux continuait à l'abreuver d'obscénités :

« Salope ! C'est toi ! Je te reconnais... tu baisais avec notre père, hein ? Avoue ! Moi, il me faisait mettre à quatre pattes pour que le chien me prenne par-derrière, ça l'amusait... Et toi, tu le laissais faire, saleté ! Tu n'as jamais essayé de me défendre ! Tu jouais les princesses... Je vais te tuer... Je t'arracherai les seins et je les mangerai ! »

Ivana tremblait tant que David jugea plus prudent de lui ôter la lancette des mains et d'aller lui-même anesthésier Nazdrava.

« Salopard ! hurla celle-ci au moment où il lui inoculait le poison végétal. Je vais te châtrer ! Je me servirai de mes dents pour te changer en femme ! »

Puis elle s'abattit d'un bloc, le visage dans les immondices qui recouvraient le fond de la cage.

« J'ai... j'ai un passe-partout... », hoqueta Ivana en exhibant une clef à la découpe contournée.

David la glissa dans la serrure qui répondit avec réticence.

« Par tous les dieux du cosmos ! hoqueta Akenôn en esquissant un geste de conjuration. Dépêchez-vous de ligoter cette démonsse avant qu'elle ne nous réduise en bouillie !

— L'implant ! protesta Ivana, il faut lui ôter l'implant. Laissez-moi faire, je sais comment m'y prendre. »

Et, se penchant sur sa sœur, elle entreprit, avec la pointe d'un couteau, d'arracher l'étrange bijou serti dans la chair de la malheureuse. Quand ce fut fait, elle pria Itaï de lui amener le cochon. Sourde aux couinements désespérés de l'animal, elle lui planta le récepteur d'ondes cérébrales entre les oreilles. Le sang coula sur le groin de la bestiole qui courut se réfugier au fond de la cage, loin de ses tourmenteurs.

« Et toi ? demanda David. Tu n'ôtes pas le tien ?

— Pas le temps, souffla la jeune femme. On verra plus tard. De toute manière, les ondes s'affaibliront au fur et à mesure que nous nous éloignerons du village. »

Elle avait sorti des lanières de sa musette et s'employait à ligoter sa sœur. Quand ce fut fait, elle la bâillonna.

La lampe donnait des signes de faiblesse. À l'idée de se retrouver plongé dans les ténèbres au sein de ce pandémonium, David sentait la terreur lui hérissier le poil.

« On fiche le camp ! », lança Akenôn.

La remontée fut lente et difficile, car le corps inerte de Nazdrava gênait leurs mouvements. Ils émergèrent du tumulus à la seconde où le lumignon, ayant consumé ses dernières gouttes d'huile, s'éteignait.

« Vite ! s'impatientait Ivana, à l'enclos ! »

Il leur fallut hisser le corps inerte de leur prisonnière sur le dos de l'hydroderme et l'installer dans le palanquin. Trop nombreux pour l'étroite nacelle d'osier, les fuyards se gênaient les uns les autres. Itaï saisit le crochet qui constituait le principal outil de travail des cornacs, et gagna le siège installé sur les vertèbres cervicales de l'animal. Dix coups d'aiguillon décidèrent le monstre à émerger de sa torpeur. D'un pas hésitant, il prit le chemin du désert.

« Il ne peut pas avancer plus vite ? gémit Akenôn. À ce train-là, les soldats de Razak n'auront aucun mal à nous rattraper.

— Tu dis des sottises, prêtre, siffla Ivana. Pourquoi Razak lancerait-il ses gardes à nos trousses ? Tu l'as grassement payé. Demain matin, en découvrant notre absence, il pensera que nous avons décidé de partir seuls parce que les cornacs étaient ivres morts, et que nous n'avions pas le temps d'attendre qu'ils dessoûlent. Il ne cherchera pas midi à quatorze heures. Le drochga lui assurera trois ou quatre jours

de sérénité. Jusque-là, il ignorera que nous avons libéré Nazdrava.

— Et lorsqu'il découvrira le pot aux roses ?

— Nous serons alors trop enfoncés dans le désert pour qu'il envisage de nous poursuivre. Trop dangereux. Beaucoup trop dangereux.

— Et ton mari ? » s'inquiéta David.

Ivana haussa les épaules.

« Il pensera que tu m'as séduite et s'achètera une autre femme, plus jeune. »

Ils se turent, car le simoun s'était mis à souffler et les aspergeait de sable. Ils s'emmitouflèrent dans leurs vêtements pour éviter d'être aveuglés.

Pendant trois heures, le pachyderme progressa d'un pas égal, imprimant à la nacelle d'osier une houle qui donna le mal de mer à ses occupants. Akenôn vomit. Nazdrava avait repris connaissance et grommelait des injures sous son bâillon. Puis l'animal s'immobilisa et verrouilla ses rotules pour être en mesure de dormir debout à la façon des chevaux. Les coups d'aiguillon distribués par Itaï demeurèrent sans effet.

« Arrête ! ordonna Ivana. Ça ne sert à rien. Les hydrodermes fonctionnent ainsi. Trois heures de marche, trois heures de sommeil. Tu le mettrais en sang que ça n'y changerait rien, c'est dans leur nature. Il faut attendre. Essayons de dormir.

— Faut-il désigner une sentinelle ? gémit Akenôn.

— Non, nous ne sommes pas entrés en territoire hostile, mais demain il conviendra d'ouvrir l'œil.

— Il existe donc des prédateurs capables de s'en prendre à un hydroderme ? s'étonna David.

— Hélas oui ! Les créatures que nous allons affronter ne réfléchissent pas. Elles défendent leur territoire, un point c'est tout. »

Chacun essaya d'adopter une position confortable, ce qui se révéla difficile. En dépit du vent, l'odeur de Nazdrava restait incommodante.

David somnola jusqu'à ce que le pachyderme se remette en marche. Le ciel s'éclaircissait. Le premier réflexe du jeune homme fut de regarder en arrière ; on ne distinguait déjà plus le village, caché derrière la barrière des dunes.

« Là, devant, annonça Ivana, il y a une oasis. La dernière. On s'y arrêtera. L'animal fera le plein, et nous en profiterons pour laver ma sœur. C'est l'ultime point d'eau fréquentable avant le désert. Après, je ne sais pas, je ne suis jamais allée plus loin. Restez sous le dais, vous n'avez pas l'habitude du soleil de Mémoriana, et une simple insolation vous tuerait. Ne buvez pas trop, cela ne ferait qu'aviver la sensation de soif. Il faudra vous habituer au liquide contenu dans les flancs de l'hydroderme. Ce n'est pas de l'eau. En fait, ça ressemble plutôt à de l'urine non salée, ça réhydrate, c'est tout ce qui compte, mais au début il se peut que vous soyez malades. Donc, prudence ! »

David remarqua que l'urticaire faciale d'Ivana régressait, comme si l'éloignement atténuait les méfaits de l'implant. Elle avait la peau brune, les lèvres épaisses et les paupières si bridées que ses yeux se réduisaient à deux fentes qu'on eût dites tracées au pinceau.

L'oasis se dessina bientôt au travers des vibrations de l'air qui s'échauffait. Le pachyderme s'y arrêta de sa propre initiative et, plongeant sa trompe dans l'eau trouble, entreprit de pomper de quoi reconstituer ses réserves. Aidé par Itaï, David batailla pour « débarquer » Nazdrava toujours ligotée et bâillonnée. Ils la déposèrent près de la mare, l'abandonnant aux soins de sa sœur qui l'aspergea de savon en poudre et, ayant empoigné une brosse, s'appliqua à la décrasser. Dès qu'on lui eut ôté le bâillon, la prisonnière se répandit en injures et obscénités diverses, accusant Ivana des pires pratiques sexuelles.

« Charmante nature ! soupira Akenôn. J'espère qu'elle va bientôt recouvrer ses esprits. Pour l'heure, elle me fait l'effet d'être possédée par Satan en personne. Un exorcisme lui ferait le plus grand bien.

— Il vaudrait mieux pour tout le monde qu'elle émerge de sa folie, fit Itaï. Sans elle nous sommes condamnés à mort.

— Elle est vraiment aussi forte ? maugréa le prêtre, dubitatif.

— Oui, si elle a survécu à tant de traversées, c'est qu'elle a un sixième sens en ce qui concerne le danger. Elle est capable de flairer l'approche d'une menace bien avant que celle-ci ne se dessine à l'horizon. C'est la seule façon d'affronter le désert. Quand on y voit le visage de l'ennemi, il est déjà trop tard, on est fichu. Nazdrava possède ce pouvoir d'anticipation qui lui permet d'éviter les zones dangereuses, les embuscades, les pièges. Un instinct animal.

— Dans ce cas, espérons qu'elle ne l'a pas perdu ! », conclut Akenôn avec un rictus d'agacement.

Davantage habitué aux intrigues de palais, l'agent de l'Église était mal à l'aise dans cet environnement naturel où l'hostilité prenait des formes inconnues.

Au bout de trois savonnages et d'autant de rinçages, Nazdrava reprit forme humaine. C'était une jeune femme trapue et musclée, à la poitrine menue et à l'expression farouche. Des dizaines de cicatrices anciennes et récentes zébraient son corps. Sa chevelure, d'un noir d'encre, l'enveloppait à la façon d'une crinière. La haine déformait à tel point sa physionomie qu'il était impossible de déterminer si elle était laide ou jolie. Elle irradiait la force et la détermination. Ivana l'enveloppa dans une couverture pour dissimuler sa nudité aux yeux

des hommes.

« Salope ! hurla Nazdrava. Tu baisses avec eux, hein ? Tu leur sers de putain, c'est ça ? Tu n'as pas changé ! Garce ! Je suis sûre que tu préfères l'Anabassi, à cause de sa grosse queue ! Tu as toujours aimé ça, les orgies. Déjà, toute gamine, avec notre père et nos frères... »

Il fallut se résoudre à lui remettre son bâillon avant de la hisser sur le palanquin.

Alors qu'ils se préparaient à partir, Ivana attira David à l'écart et lui murmura :

« Il ne faut pas croire ce qu'elle dit. Elle ne fait qu'exprimer les fantasmes de Baâb Razak. C'était le genre de pensées qui lui venaient à l'esprit chaque fois qu'il se trouvait en présence d'une femme. Il faut se montrer patient. Attendre qu'elle évacue le poison qu'il a instillé en elle. »

David compatit, mais il commençait à nourrir des doutes sur l'éventuel rétablissement de Nazdrava. Peut-être avait-elle depuis longtemps dépassé le point de non-retour ? Par ailleurs, il était surpris de l'extrême jeunesse de la sœur d'Ivana. Jusque-là, il l'avait imaginée sous l'aspect d'une quadragénaire endurcie, à la chevelure grisonnante, à la peau épaissie par la morsure du soleil. Une aventurière sur le retour, comme on en trouvait en Asie, en Afrique, en Amazonie. Il s'était trompé du tout au tout.

Ayant fait le plein, l'hydroderme reprit sa marche pesante. Le sable avait pris une coloration rougeâtre, très « martienne ».

« Est-ce que ce monstre sait où il va ou bien baguenaude-t-il au hasard ? s'inquiéta Akenôn.

— Il marche droit devant lui, soupira Ivana. Privé d'un cornac compétent, il finira par tourner en rond.

— Je ne prétends pas être cornac, se défendit Itaiï. Je ne l'ai jamais été, et pour tout dire, j'aimerais bien que quelqu'un me remplace. »

Comme le ton montait, David intervint pour ramener le calme. À l'instar de ses compagnons, il éprouvait de vives inquiétudes quant à la suite du voyage.

La chaleur accablante les fit bientôt basculer dans la torpeur. À l'arrière du palanquin, Ivana élaborait des potions qu'elle faisait avaler de force à sa sœur. Ces mixtures calmaient l'agitation de celle-ci pendant une heure ou deux, puis les imprécations reprenaient, odieuses.

Quand l'hydroderme s'immobilisa pour la deuxième fois de la journée, les passagers durent se faire violence pour poser pied à terre, et seuls ceux qui avaient un besoin naturel à satisfaire se résolurent à empoigner l'échelle de corde suspendue à la nacelle.

La température atteignait les limites du supportable.

« Il faut boire le jus de la bête, expliqua Ivana. Il contient une substance qui rend le corps humain insensible aux méfaits de la chaleur. »

Empoignant une outre, elle enjamba le bord de la nacelle et descendit le long du flanc de la bête qu'elle perça d'un coup de canif. Un jet couleur d'urine en sortit, qu'elle s'empressa de recueillir.

« Voilà ! annonça-t-elle en regagnant le palanquin. Avalez-en deux gorgées chacun, ça devrait vous soulager. »

Ils s'empressèrent d'obéir. David constata avec stupeur que son malaise se dissipait. Le soleil lui paraissait à présent supportable. Il poussa un soupir de soulagement.

« Essayons de dormir, proposa Ivana. L'hydroderme va rester planté là pendant trois heures, mieux vaut ne pas s'en éloigner. »

Joignant le geste à la parole, elle se recroquevilla dans un coin de la nacelle et ferma les yeux. Les autres l'imitèrent, à l'exception de David qu'un mauvais pressentiment taraudait depuis le début de la halte.

Pendant que ses compagnons s'abandonnaient au sommeil à l'ombre du dais couvrant le palanquin, il décida de jouer les sentinelles et s'appliqua à scruter les alentours.

Tout d'abord, il se crut victime d'une illusion d'optique résultant des vibrations déformant l'air surchauffé, puis le doute le saisit.

Il lui semblait que les cactus jalonnant la terre craquelée avaient bougé... qu'ils s'étaient rapprochés, et même, avaient manœuvré de manière à encercler l'hydroderme. Il délirait ! C'était impossible, à moins que...

Il secoua Ivana pour lui expliquer ce qui se passait. La jeune femme se dressa, alarmée.

« Tu ne rêves pas, haleta-t-elle. C'est tout à fait possible. Je t'avais prévenu. Dans le désert, on ne sait jamais à quoi s'attendre. »

Elle reporta son attention sur les cactus. Ils étaient du type candélabre, hauts de trois mètres, et garnis de longues épines cristallines qui scintillaient au soleil.

« Ma sœur m'en a parlé, murmura la jeune femme d'une voix

altérée. Des cactus-archers. Ils ont un sens du territoire très développé. Quand ils se sentent menacés, ils décochent leurs piquants comme une volée de flèches... La puissance de projection est assez forte pour transpercer un homme. »

David cracha un juron. Il connaissait par ouï-dire l'existence de ces plantes, mais n'avait jamais cru à leur existence.

« On ignore à quoi servaient ces cactées du temps où les visiteurs des étoiles occupaient le désert, continua Ivana, elles font désormais partie de ce surplus de bagages abandonné il y a des milliers d'années. Peut-être faisaient-elles office de sentinelles végétales ?

— En tout cas, elles manœuvrent pour nous encercler, insista David. Qu'est-ce qu'on fait ? Si ces saloperies nous bombardent de piquants, nous serons transformés en pelotes d'épingles. Le dais n'arrêtera pas les dards, et nous n'avons pas de boucliers...

— Je ne sais pas, avoua la jeune femme. Je vais demander à Nazdrava. »

Elle se mit en devoir de réveiller la sauvageonne aux cheveux noirs, mais cette dernière l'abreuva d'injures et ne répondit à aucune des questions qu'on lui posait.

Ce tapage tira Itai et Akenôn de leur somnolence. David leur exposa la situation en deux mots.

« S'ils passent à l'attaque, nous sommes fichus, décréta le guerrier anabassi. Regardez ces épines, elles brillent trop pour être uniquement végétales. À mon avis, les cactus les ont renforcées au moyen de sels minéraux puisés dans le sol. Leur pointe doit avoir la solidité du silex.

— Il faut foutre le camp ! rugit Akenôn. Éperonner cette saleté d'hippopotame et filer aussi vite que possible !

— Non ! intervint Ivana. Le moindre de nos mouvements sera interprété comme une menace. Il faut au contraire rester immobile. Peut-être que les cactus s'éloigneront.

— L'hydroderme va se remettre en marche dans deux heures, fit remarquer David. Cela nous laisse un répit pour organiser notre défense.

— Par tous les dieux du cosmos ! tempêta Akenôn. Et que voulez-vous qu'on fasse ? À la première salve que nous décocheront ces légumes, nous serons transpercés par des dizaines de projectiles ! Vous dites n'importe quoi !

— Non, insista David en s'efforçant au calme. Nous allons nous aplatir au fond de la nacelle et entasser sur nos têtes les sacs de farine

de la réserve de vivres. Ils sont compacts, épais. Ils constitueront de bons boucliers.

— Exact ! approuva Itaï, bonne idée ! Mettons-nous au travail. »

Remuant au ralenti afin de ne pas effaroucher les cactus-archers, ils déménagèrent les sacs pour en remplir la nacelle. Puis ils se serrèrent les uns contre les autres au cœur de ce cocon qui les écrasait et leur rendait la respiration difficile. David avait l'impression désagréable d'être enterré vivant sous un éboulement. Ivana se pressait contre lui, et tous deux transpiraient de concert dans une atmosphère raréfiée que la poussière de farine épaississait davantage.

En dépit de la gravité de la situation, David prit conscience que son corps réagissait au contact de celui d'Ivana. Il en éprouva une réelle confusion, ce genre de mésaventure ne lui était pas arrivé depuis longtemps !

« C'est l'effet du rajeunissement ! comprit-il. Bon sang ! si je m'attendais... »

Il essaya de détourner son attention des seins d'Ivana qui s'écrasaient sur sa poitrine, mais rien n'y fit.

Tout à coup, la jeune femme chuchota :

« Ne t'en fais pas, c'est normal... les hommes bandent toujours avant de mourir. C'est le corps qui veut transmettre sa semence une dernière fois, afin de se perpétuer.

— Nous n'allons pas mourir, cracha David. Les piquants se planteront dans les sacs de farine sans nous atteindre.

— Peut-être, soupira Ivana. Mais as-tu pensé à l'hydroderme ? Il va se retrouver criblé de centaines de flèches. Même si ses plaies cicatrisent rapidement, il encaissera tant de blessures qu'une grande partie de son eau va se répandre sur le sable ! Sans elle, nos chances de survie se réduiront de façon dramatique. »

David serra les dents. Effectivement, il avait oublié le pachyderme ! Sans doute parce qu'il avait supposé que l'épaisseur de son cuir le protégerait des piquants... « Crétin ! songea-t-il, pauvre crétin ! Je suis devenu trop jeune, je ne prends plus le temps de réfléchir, j'obéis à mes premières impulsions. »

À l'avenir, il devrait se méfier de lui-même et se rappeler qu'un jour, en des temps anciens, il avait su utiliser son sens critique.

En attendant, il étouffait sous les sacs ; la farine lui emplissait les narines, lui donnant envie d'éternuer.

N'en pouvant plus, il rampa vers la paroi d'osier de la nacelle. Là,

mettant à profit les jours du tressage, il essaya de voir comment la situation évoluait. Les cactus s'étaient encore rapprochés, ils se déplaçaient lentement, utilisant leurs racines à la manière de pseudopodes locomoteurs. Ils encerclaient le pachyderme, le frôlant, comme s'ils tentaient de jauger son potentiel agressif. David retenait son souffle. Les épines accrochaient les reflets du soleil telles des aiguilles à tricoter chromées. Elles étaient incroyablement effilées, leur puissance de pénétration semblait terrifiante.

Qui avait conçu de pareilles créatures ? Et dans quel but ? Avaient-elles, jadis, chassé les nuisibles dans les jardins de leurs maîtres ? Peut-être n'avaient-elles jamais eu d'autre fonction que de tuer les taupes, les limaces... ou du moins leurs équivalents d'outre-espace ? Livrées à elles-mêmes, elles avaient proliféré et veillaient sur le désert comme sur un immense jardin dont elles assuraient la sécurité... Comment savoir ?

La main d'Ivana se crispa sur son mollet.

« Reviens ! chuchota la jeune femme. Tu vas te faire repérer. »

Il battit en retraite pour la rejoindre au creux du cocon constitué par l'entassement des sacs de farine. Elle se colla contre lui et, saisissant sa main, la posa par l'échancrure de sa robe sur son sein nu.

« Reste là ! Arrête de t'agiter », intima-t-elle.

Il eut l'impression d'être un gosse à qui on tend un jouet dans l'espoir de le faire tenir tranquille, mais il ne put résister au besoin de la caresser. Il avait oublié combien c'était agréable. Il n'eut pas le temps de pousser son exploration plus loin, car l'hydroderme sortit soudain de sa léthargie pour se mettre en marche.

À peine eut-il fait trois pas que les cactus-archers se déchaînèrent, expédiant dans les airs des dizaines de dards qui se déployèrent avec un déchirement soyeux. David se ratatina. Les impacts lui arrachèrent des spasmes. Pleuvant de toutes parts, les longues épines se fichaient dans les sacs, les crevant. La compacité de la farine absorbait leur puissance de pénétration, si bien que peu d'entre elles réussirent à les transpercer. Le danger venait des interstices entre les sacs, de ces minces espaces où les flèches pouvaient se glisser. L'une d'elles se planta en vibrant à trois centimètres de la main gauche de David. La farine s'échappant des enveloppes crevées rendait l'atmosphère irrespirable. Ivana se mit à tousser, David l'imita. Pendant ce temps, le pachyderme continuait sa route, insensible aux centaines d'aiguilles enfoncées dans ses flancs.

« Ça va s'arrêter, souffla la jeune femme. Quand ils auront utilisé toutes leurs épines, ils se retrouveront désarmés. Il leur faudra

attendre qu'elles repoussent, cela prendra cinq ou six heures. »

Ils encaissèrent encore trois salves, puis le calme revint. Au bout de cinq minutes, David émergea du rempart de sacs pour prendre la mesure de la situation. Les cactus se tenaient loin derrière eux, immobiles, dénudés, ayant épuisé leurs « munitions ». Les sacs de farine, la nacelle, le dos et les flancs de l'hydroderme avaient l'aspect d'une formidable pelote d'épingles.

« C'est fini ! cria le jeune homme, vous pouvez sortir ! »

Itaï avait été blessé à l'épaule mais n'y accordait aucune attention, Akenôn avait reçu une épine dans le mollet droit et pleurnichait comme s'il venait d'être mordu par un serpent à sonnette.

Nazdrava avait été épargnée. Ivana se pencha par-dessus la nacelle pour examiner le pachyderme. Elle grimaça.

« Il a encaissé plus de cinq cents impacts, constata-t-elle. Même si les blessures ont déjà cicatrisé, il a perdu beaucoup d'eau. Ses capacités d'autoguérison vont s'en trouver affaiblies. Les hydrodermes n'ont pas l'habitude d'être mis en perçe de cette façon. Regardez : certaines plaies sont mal refermées, elles fuient encore... Il faudra les colmater. En attendant, aidez-moi à arracher ces épines, elles risquent de blesser l'animal en profondeur. »

Mais un autre problème se profilait déjà à l'horizon. Beaucoup de sacs avaient été éventrés, et leur contenu emporté par le vent. Ce qui diminuait d'autant les réserves de nourriture.

« Votre idée était stupide ! tempêta Akenôn, nous venons à peine de nous mettre en route et nous n'avons déjà plus rien à bouffer ! Vraiment, je vous félicite ! »

David ne prit pas la peine de répliquer. Il travaillait à arracher les flèches végétales fichées dans le cuir de la bête en respectant les consignes édictées par Ivana. Dès le projectile ôté, il plaquait sa paume sur la blessure, de manière à aveugler la voie d'eau le temps qu'elle cicatrise.

Quand ils eurent « nettoyé » le dos de l'hydroderme, ils durent s'attaquer à ses flancs, et pour ce faire, opérer au bout d'une corde, tels des alpinistes. L'animal, lui, cheminait avec le même flegme tandis que l'eau ruisselant de sa panse trouée inscrivait une ligne sombre sur le sable, au milieu de ses traces de pas.

Trois heures plus tard, quand la bête marqua une nouvelle pause, ils purent mettre pied à terre et mesurer l'étendue des dégâts. Les flancs de l'hydroderme étaient flasques, la moitié de la farine avait été

emportée par le vent.

« Comment ferons-nous face à une autre attaque de cactus ? s'égosilla Akenôn. Il n'y a même plus assez de sacs pour bâtir un rempart contre les salves d'épines ! »

Comme le silence s'éternisait, Ivana déclara :

« Nazdrava trouvera une solution, elle ne va plus tarder à émerger de son délire. Il faut patienter jusque-là. Revenir sur nos pas est hors de question. Il nous faudrait affronter les cactus-archers dont les épines ont déjà repoussé à l'heure qu'il est. »

Akenôn s'éloigna en maugréant, et l'on prépara le repas dans un silence chargé d'hostilité. Le brouet avait un goût de sciure, mais David se força à l'avalier en se répétant qu'ils risquaient de mourir de faim dans très peu de temps et qu'il aurait été malvenu de jouer les gourmets. Tout reposait désormais sur Nazdrava qui somnolait dans son coin et semblait moins prodigue en injures.

« C'est bon signe, confirma Ivana. Les fantasmes de Baâb Razak sont en train de s'évaporer. Elle va redevenir elle-même. Je pense qu'elle ne se souviendra de rien, ce sera comme si elle sortait du coma. »

David eut l'impression qu'elle ne croyait pas vraiment à ce qu'elle disait. Il reporta son attention sur Nazdrava. C'était, dans son genre, une belle femme. Une de ces beautés guerrières qui alimentent les rêveries des fans de *fantasy*. Une sorte d'Amazone bâtie en force qui indispose les mâles par son arrogance et ses dons particuliers. Il craignait toutefois que son séjour dans les geôles du seigneur de la probité ne l'ait abîmée, amoindrie... Ivana se méprit sur le regard de David. Elle soupira :

« Je sais, elle est plus attirante que moi. Ça a toujours été comme ça. Tous les hommes la voulaient, mais elle les repoussait tous. Ça lui a causé du tort. Elle ne couchait qu'avec des jeunes gens... des bergers, principalement, des adolescents, jamais avec des guerriers. Elle a quitté la maison très tôt. On ne sait comment elle est devenue guide. Sans doute avait-elle ce talent depuis toujours... Elle est la seule à avoir vraiment visité Ozataxa. Elle a gagné des fortunes en emmenant là-bas tous ceux qui voulaient faire renaître un défunt, mais elle a tout dilapidé en fêtes absurdes, en paris stupides, les combats de coqs, de chiens, les gladiateurs... Elle a toujours vécu comme si elle allait mourir le lendemain. C'est quelqu'un de... *difficile*. N'essaye surtout pas de l'amadouer... de la domestiquer, tu t'en ferais une ennemie. »

La nuit tombait, aussi regagnèrent-ils le palanquin. Encore une fois, ils durent se serrer les uns contre les autres pour préserver leur

chaleur corporelle.

Le lendemain, Nazdrava émergea de sa transe et l'on put couper ses liens. Comme l'avait annoncé sa sœur, elle affirma ne garder aucun souvenir de sa triste aventure, mais David eut la conviction qu'elle mentait. Elle titubait, telle une convalescente, et semblait éprouver de grandes difficultés à fixer son attention. On dut lui exposer à trois reprises les problèmes auxquels on se trouvait confrontés. À la fin, elle céda à un mouvement d'humeur et exigea qu'on la laisse en paix, puis elle passa le reste de la journée en compagnie de sa sœur, à essayer les vêtements qu'Ivana avait emportés à son intention. Une fois habillée, elle se querella avec Itaï, à qui elle reprocha de ne pas savoir conduire un hydroderme. L'Anabassi lui céda la place bien volontiers.

« Cette femelle a le diable dans la tête, grogna le guerrier en s'asseyant près de David. Elle n'aime personne, à commencer par elle-même. Je n'ai pas l'impression qu'elle tienne beaucoup à la vie. En l'occurrence, c'est fâcheux.

— Oui, soupira le vétérinaire. C'est un curieux personnage.

— Fais attention, murmura le guerrier, elle t'a repéré.

— Comment cela ?

— Tu es jeune, presque un gamin... Manifestement, elle aime la chair fraîche. Mais reste loin d'elle. J'ai un mauvais pressentiment. Il se pourrait bien que les démons de Baâb Razak ne soient pas sortis de sa cervelle. Dis-toi que si tu couches avec elle, tu coucheras également avec le seigneur de la probité, et cela, je ne pense pas que tu en aies envie.

— Peux-tu préciser ta pensée ?

— Akenôn m'a raconté que Baâb Razak, avant sa conversion, avait pour habitude d'émasculer ses amants après avoir joui de leur corps. »

Ils en restèrent là, David ayant toujours eu peu de goût pour ce style de conversation masculine.

Pendant les trois jours qui suivirent, Nazdrava se montra à la hauteur de sa réputation, déjouant systématiquement les pièges que lui tendait le désert. Grâce à son flair, l'hydroderme put, par deux fois, éviter des territoires où sévissaient les sinistres cactus-archers. Son

sixième sens était bien réel, elle en usait pour contourner les zones de sables mouvants que David et ses compagnons auraient été incapables de localiser. Toutefois, si sa science du désert était grande, Nazdrava ne paraissait guère douée pour nouer des relations avec ses semblables. C'était une femme taciturne et brutale qui, lors des repas, s'isolait pour manger. Elle ne parlait qu'avec sa sœur, et jamais longtemps.

« Je lui ai expliqué que c'est à vous qu'elle doit d'avoir échappé aux géôles de Baâb Razak, révéla Ivana un soir qu'elle se trouvait en tête à tête avec David.

— Et alors ? s'enquit le jeune homme.

— Elle n'a pas compris à quoi je faisais allusion. Elle s'imagine avoir sombré dans le coma au terme d'une beuverie... elle met sa confusion au compte d'une gueule de bois carabinée. Je ne sais pas si elle dit la vérité. Parfois, j'ai l'impression que quelqu'un d'autre m'observe par ses yeux.

— Qui ?

— Razak. Comme s'il était encore en elle. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'il est resté coincé dans sa tête quand j'ai ôté l'implant. »

David n'était pas loin de supposer la même chose, mais il éprouva le besoin de rassurer la jeune femme.

« Elle est troublée, c'est tout, fit-il sans conviction. Peut-être aussi a-t-elle honte de ce qu'on l'a forcée à éprouver. Ces fantasmes, cette jouissance dans la perversion, tout ça...

— Peut-être, oui, soupira Ivana. Je suis folle, j'invente des choses. »

Et elle se serra contre David qui surprit le regard goguenard d'Akenôn posé sur eux.

Deux jours plus tard, Nazdrava se montra plus nerveuse qu'à l'accoutumée. Debout sur l'encolure de l'hydroderme, elle scrutait l'horizon et paraissait s'inquiéter de la couleur du ciel qui avait viré au laiteux. Elle reniflait ostensiblement, comme si elle détectait soudain une odeur désagréable qui échappait aux simples humains.

Enfin, elle se tourna vers ses compagnons, l'air sombre.

« Une tornade de sable est en train de se former, expliqua-t-elle. On va se faire étriller.

— On n'aura qu'à se tasser dans le palanquin et se cacher sous nos couvertures..., proposa sottement Akenôn.

— Tu ne sais pas ce que tu dis, petit curé ! ricana Nazdrava. Il s'agit d'un tourbillon offensif, pas d'une tornade naturelle. Elle va s'acharner sur nous, parce qu'elle considère que nous sommes des intrus. Elle va charrier du sable et des cailloux qui tourneront à une telle vitesse qu'ils nous écorcheront vifs. Tu entends ? Le souffle nous arrachera la peau, les muscles, avant de disperser nos os. Ce sera comme si on t'épluchait. On appelle ça l'étrillage, et généralement personne n'y survit.

— Que doit-on faire ? intervint David. Et comment protéger l'hydroderme ? »

Nazdrava haussa les épaules.

« L'animal ne craint rien, il a été bâti pour supporter de telles agressions. Il fermera les yeux, obturera ses orifices naturels et attendra que la trombe s'éloigne. C'est à peine si la friction entamera son cuir d'un centimètre. Il n'en va pas de même pour nous. Dès la prochaine halte, il faudra descendre, creuser des trous et s'y enterrer le plus profondément possible.

— Et comment respirera-t-on ?

— À l'aide de tuyaux de bambou, en priant pour que le sable ne les remplisse pas, sinon ce sera l'asphyxie assurée. Vous êtes prévenus. À présent, il faut espérer que la trombe ne nous attaque pas avant que l'hydroderme décide de s'immobiliser.

— Tu ne peux pas lui ordonner de s'arrêter ? s'étonna Akenôn. Je croyais que tu savais le coraquer !

— On n'arrête pas un hydroderme, fit la jeune femme d'un ton cassant. Tout au plus peut-on lui indiquer la route à suivre. Cet animal obéit à un rituel biologique qui ne varie jamais. Il marche droit devant lui, s'arrête puis repart, sans se soucier d'une quelconque direction. C'est un solitaire qui vit mille ans. Il ne cherche à s'orienter que quand il a soif, alors il se met en quête d'un point d'eau. Mais en temps normal cela ne se produit qu'une fois par mois. Je ne peux pas lui ordonner de s'arrêter. Il le fera dans une heure, pas avant. Si nous avons de la chance, la trombe ne nous rattrapera pas d'ici là. »

Akenôn se rassit ; la peur et la rage se disputaient sa physionomie.

Un peu plus tard, David s'approcha de Nazdrava pour demander : « À quoi servaient les trombes, jadis ?

— On n'en sait rien, soupira la jeune femme sans quitter l'horizon du regard. On suppose qu'il s'agissait tout bêtement d'un processus de nettoyage destiné à récurer le fuselage des astronefs. Une espèce de ponçage qui ôtait les taches de rouille. Les Promeneurs ont abandonné

cet outil derrière eux. Depuis, les trombes errent à travers le désert, en quête de quelque chose à nettoyer. Peut-être n'ont-elles aucune hostilité envers nous. Il se peut qu'elles voient en nous des objets ayant besoin d'un bon récurage ! Je te le répète, ce ne sont que des suppositions. Personne n'a jamais compris la technologie des Promeneurs. À présent laisse-moi, rejoins les autres et aide-les à se préparer. Rassemblez des pelles, des couvertures et de quoi fabriquer des tuyaux. »

David n'insista pas.

Un silence tendu régnait dans la nacelle. L'approche de la trombe se manifesta par un bourdonnement analogue à celui que produirait un énorme essaim d'abeilles. Akenôn s'enveloppa nerveusement dans trois couvertures.

« Ça ne servira à rien, lui lança Itai. Le tourbillon de sable les épluchera en moins de trente secondes. Il y a de cela une dizaine d'années, j'ai rencontré un homme qui avait survécu à la trombe. Il faisait peur aux enfants. Toute sa peau avait été arrachée. On aurait dit une momie. Quand il venait mendier dans un village, on lui jetait des pierres. Il a fini par sauter dans le vide, du haut d'une falaise. »

Le bourdonnement allait et venait, se rapprochant puis s'éloignant. Il évoquait pour David le son d'une ponceuse électrique sur une plaque de tôle.

Ivana saisit la main du jeune homme et la serra très fort. La peur décolorait son visage.

L'hydroderme s'immobilisa enfin. Averti par son instinct de l'imminence du danger, il enfonça sa trompe dans sa bouche, sa queue dans son anus, puis ferma les yeux. Nazdrava empoigna l'échelle de corde et descendit rapidement au niveau du sol. Tout le monde s'empressa de l'imiter. Saisissant l'une des pelles, elle montra aux voyageurs comment creuser un trou d'homme.

« Le mieux, expliqua-t-elle, c'est de s'enterrer en position verticale, comme ça on offre moins de prise à l'aspiration. »

Il n'y avait pas assez de pelles pour tous, et cela ne fit qu'aviver la tension qui régnait au sein du groupe. David décida de forer un seul trou pour Ivana et lui-même. Il s'activa, sourd aux remontrances d'Akenôn qui l'accusait d'en prendre à son aise. Quand il eut terminé, il aida la jeune femme à s'y installer puis l'y rejoignit. Cette posture fit surgir dans sa mémoire l'image de ces tombes antiques où les guerriers étaient enterrés debout, les armes à la main. Il s'efforça de la chasser de son esprit. Ivana se pressa contre lui, elle tremblait de tout son corps.

« Couvrez-vous la tête avec une étoffe, leur ordonna Nazdrava, et ne lâchez pas le tuyau. Soufflez dedans très fort, toutes les deux minutes, pour le déboucher.

— Combien de temps cela va-t-il durer ? demanda David.

— Je ne sais pas. Un quart d'heure ou une journée entière. On ne peut jamais prévoir. La trombe peut s'acharner sur l'hydroderme ou, au contraire, s'en désintéresser au bout de trois minutes. Bon, assez parlé, je vais vous recouvrir.

— Et toi ? Qui te recouvrira ?

— Ne t'inquiète pas pour moi, gamin, je sais me débrouiller toute seule. »

David déploya la couverture de manière à constituer un capuchon qui protégerait la tête d'Ivana et la sienne, puis il glissa le morceau de bambou entre ses dents. Repoussant le sable à pleines paumes, Nazdrava les enterra, ne laissant dépasser que les tubes d'oxygénation.

L'attente commençait.

Sourd, aveugle, David dut prendre son mal en patience. Étroitement plaqué contre Ivana, il mêlait sa sueur à la sienne sans qu'aucune pensée érotique ne lui vienne à l'esprit. La peur monopolisait tout son être.

Il finit par perdre la notion du temps. La mauvaise oxygénation lui donna la migraine, ses tempes se mirent à bourdonner. Tout à coup, il eut l'impression que quelqu'un tirait sur le bambou pour le lui arracher. Il s'y cramponna. C'était la trombe qui s'abattait sur l'hydroderme et aspirait les cailloux du sol pour accroître sa puissance d'érosion.

Sous l'effet de la terreur, Ivana urina sur David qui s'en rendit à peine compte tant sa volonté était concentrée sur le bambou que la force invisible essayait de lui confisquer. Si elle y parvenait, il devrait se résoudre à mourir étouffé, la bouche pleine de sable.

Par chance, l'assaut n'excéda pas une heure. Nazdrava vint les libérer, elle était couverte de poussière jaune.

« On s'en tire bien, soupira-t-elle. L'hydroderme n'a pas souffert. Maintenant que la trombe l'a nettoyé et répertorié, elle ne l'attaquera plus. C'est ainsi, ne me demandez pas pourquoi. »

David aida Ivana à sortir du trou. Le pachyderme perdait du sang et de l'eau par plusieurs blessures qui se refermaient déjà.

« Dépêchons, s'impacienta Nazdrava. Grimpons dans le palanquin avant que cette bestiole ne se remette en marche. »

Sales et mal remis de leurs émotions, les voyageurs se recroquevillèrent entre les parois de la nacelle.

La nuit même, Nazdrava eut sa première crise de somnambulisme.

Itaï la surprit au moment où, armée d'une masse, elle s'apprêtait à enfoncer un pieu d'acier dans la moelle épinière de l'hydroderme à la jointure des vertèbres cervicales, ce qui aurait eu pour effet de paralyser l'animal de manière définitive !

Le guerrier anabassi ne réussit à lui arracher son arme qu'au terme d'un affrontement confus au cours duquel Nazdrava faillit lui briser la clavicule gauche. Comprenant qu'il ne parviendrait pas à lui faire entendre raison, il la ceintura et la ligota au moyen d'un lien de cuir.

David, Ivana et Akenôn se dressèrent, alertés par les cris des combattants.

« Par les dieux ! haleta Itaï, elle s'apprêtait à tuer l'hydroderme ! Elle allait lui percer le crâne, comme font les cornacs quand ils perdent le contrôle de leur bête. Ça équivalait à nous condamner à mort.

— Elle est folle ! vociféra Akenôn. Le transfert lui a grillé les neurones.

— Non ! protesta Ivana. C'est Baâb Razak. Il est toujours dans sa tête. Quand elle dort, il en profite pour prendre le contrôle de son corps... Vous ne comprenez pas ? Elle est hantée, possédée...

— Ivana dit vrai, insista David. Vous n'avez pas remarqué comme le regard de Nazdrava change parfois ? À plusieurs reprises, j'ai eu l'impression de me trouver en face de Razak.

— C'est possible, soupira Itaï. Et Razak veut nous tuer.

— Allons ! vous délirez ! ricana Akenôn. On l'a débarrassée du récepteur mental, plus rien ne la relie au seigneur de la probité !

— Exact, corrigea David, mais les fantasmes de Razak étaient si puissants qu'ils se sont gravés de manière indélébile sur le disque dur de son cerveau. On ne pourra jamais l'en débarrasser. Dès que Nazdrava cesse de se surveiller, ils reprennent le dessus, la poussant à faire le mal.

— Quelle merde ! s'exclama Akenôn de façon fort peu ecclésiastique.

— Je la surveillerai ! assura Ivana d'une voix tremblante. Je dormirai le jour ; la nuit je monterai la garde à son chevet. On ne peut pas se passer d'elle, vous le savez bien. Elle est la seule à pouvoir nous

conduire à Ozataxa. Nous sommes trop enfoncés dans le désert pour revenir sur nos pas. Et aucun de nous n'est capable de diriger correctement l'hydroderme... »

Elle bredouillait, terrifiée à l'idée qu'on puisse envisager de se débarrasser de sa sœur.

« Elle a raison, capitula Itaï, nous sommes coincés. Sans Nazdrava, l'hydroderme va tourner en rond jusqu'à ce que nous crevions de soif. Il a été bâti pour supporter la pénurie d'eau, pas nous. »

Il fut décidé qu'on entraverait Nazdrava chaque fois que le soleil se coucherait, mais David n'en fut que médiocrement rassuré, car, à plusieurs reprises, il avait surpris en pleine journée le regard de Baâb Razak dans les yeux de la jeune femme.

La course reprit. On avait expliqué à Nazdrava qu'elle souffrait d'un somnambulisme pathologique provoqué par les résidus fantasmatiques qu'elle n'avait pas encore réussi à évacuer.

« Je sais, fit-elle abruptement, coupant court à la discussion. Je le sens toujours en moi. Il est là, à rôder dans ma tête. Je fais beaucoup d'efforts pour le tenir en laisse, mais il est puissant. Il m'a habitée trop longtemps, il se croit chez lui. Rien ne pourra l'en déloger, j'en ai bien peur. »

Pour la première fois depuis le début du voyage, elle s'avouait vulnérable, et David identifia chez elle une usure qui lui était familière. Nazdrava était au bout du rouleau. Survivre avait consumé son énergie ; ses grognements, sa brutalité ne servaient qu'à masquer sa faiblesse.

Le lendemain, ils furent arrêtés par un tourbillon de sables mouvants qui aspirait tout ce qui commettait l'erreur de franchir son périmètre. C'était un maelström effrayant dont la spirale s'enfonçait dans les entrailles de la planète. Nazdrava ne l'aperçut qu'à la dernière minute et eut le plus grand mal à persuader l'hydroderme de modifier sa trajectoire. La bête, grincheuse, passa à trois mètres du puits d'aspiration, frôlant la catastrophe. Cramponnés à la nacelle, les voyageurs fixaient avec horreur la spirale dévoratrice qui menaçait de les engloutir. Assez puissante pour avaler un bâtiment de dix étages, elle n'eût fait qu'une bouchée du pachyderme qui la côtoyait avec une nonchalance imbécile.

Comme c'était l'heure de la pause, l'animal s'arrêta un peu plus loin, refusant de faire un pas de plus.

« Si le maelström se déplace, nous sommes foutus ! », songea David.

En prévision d'une éventuelle catastrophe, Nazdrava ordonna à tout le monde d'évacuer la nacelle et de chercher refuge au sommet d'une colline rocheuse, puis elle s'avança vers la spirale. Obéissant à un mauvais pressentiment, David lui emboîta le pas. La flamme qu'il avait vue danser dans les yeux de la jeune femme avait déclenché en lui un signal d'alarme. Il se demandait à présent si Baâb Razak ne cherchait pas à prendre le contrôle de Nazdrava pour la convaincre de se jeter dans le puits d'aspiration...

La sauvageonne s'immobilisa à une dizaine de mètres du tourbillon sablonneux, les mains sur les hanches. Sa chevelure ondulait dans le vent tel un panache de fumée noire.

« À quoi servait ce truc ? », lança David.

Nazdrava s'ébroua, comme un chien qui se réveille. Elle resta une minute silencieuse puis dit :

« C'était tout bêtement un aspirateur à déchets ; il bouffait les gravats, les carcasses, les moteurs. La spirale les expédiait dans les entrailles de la planète, directement dans le feu central qui servait d'incinérateur. Les Promeneurs l'utilisaient pour se défaire des matières radioactives, des résidus contaminés. Quand ils sont partis, ils l'ont laissé là. Ce n'était qu'un trou... on n'embarque pas un trou dans les soutes d'une fusée ! »

Elle s'exprimait sans accorder le moindre regard à David, les yeux fixés sur l'abîme tournoyant.

« Tu n'as tout de même pas dans l'idée de sauter, hein ? », s'inquiéta celui-ci.

Cette fois, elle lui fit face.

« Ce serait pourtant la meilleure solution, murmura-t-elle d'une voix lasse. Baâb Razak... Il est dans ma tête, tu sais ? Tu n'as pas idée des horreurs que cet homme a commises. Et je dois vivre avec, comme si j'en étais responsable. Ces crimes, ces viols, ces tortures... Ces ordures, il les a entassées dans mon cerveau pour s'en débarrasser, pour se refaire une virginité. Je suis la dépositaire de ses saletés. Un dépotoir, oui, voilà ce qu'est devenue ma cervelle, une déchetterie. Ivana est gentille, mais elle se fait des illusions quand elle s'imagina que je finirai par oublier. Le transfert est à sens unique, de l'émetteur au récepteur. Il n'est pas possible de renvoyer le paquet à l'expéditeur... Quand c'est livré, c'est livré. »

Elle se tut. Le diamètre du maelström rétrécissait, comme si le phénomène était en voie d'épuisement.

« Le tourbillon n'a rien trouvé à évacuer, commenta Nazdrava, il va s'arrêter. Il faudra faire attention quand l'hydroderme se remettra en marche, les vibrations de ses pas le réactiveront. »

Elle recula. Sourcils froncés, elle examina David des pieds à la tête.

« Tu n'es pas un vrai jeune homme, n'est-ce pas ? fit-elle. Tes yeux te trahissent. Tu as troqué ta vieillesse contre une bonne dose d'énergie, hein ?

— Oui, avoua David. J'étais en train de mourir. »

Nazdrava hocha la tête. Elle parut hésiter, puis dit, dans un souffle :

« Ma sœur m'a expliqué que tu vas à Ozataxa pour obtenir de la déesse qu'elle fabrique une copie de ton épouse... C'est une mauvaise idée, crois-moi. Tu seras déçu. Ils sont tous déçus. Tu ferais mieux d'épouser Ivana, c'est une gentille fille qui n'a pas eu de chance, et elle a de l'affection pour toi. Les souvenirs que tu conserves de ta femme sont déjà en train d'évoluer, de se gauchir. Sans même en avoir conscience, tu vas mentir à la déesse, et elle fabriquera une créature qui n'aura pas grand-chose à voir avec celle qui a été ta compagne. Tu vas te retrouver en face d'une inconnue ou d'une marionnette habitée par des tics qui te rejouera perpétuellement les mêmes sketches. Crois-moi, je sais de quoi je parle. J'ai accompagné tellement de gens là-bas. Une fois passé les premiers instants de joie, ils faisaient grise mine en prenant conscience qu'ils avaient fait revenir un étranger. Une créature approximative... Tes souvenirs vont te trahir, quoi que tu fasses.

— C'est tout récent ! protesta David, gagné par l'angoisse.

— C'est déjà trop vieux, riposta Nazdrava. Son visage ne sera pas tout à fait pareil, sa voix sera différente... tu verras. Ta mémoire travaille à remodeler son image, à ton insu. *Elle l'améliore...* du moins, c'est ce qu'elle imagine ! »

Ils se faisaient face, comme pour un affrontement physique. David eut soudain la certitude que Nazdrava essayait de lui dire quelque chose de capital. Brusquement, il tressaillit, foudroyé par l'évidence. Il balbutia :

« Attends... tu veux dire que... *que tu es toi-même une copie* ?

— Tu as mis du temps ! ricana Nazdrava. À quoi crois-tu que je doive mon exceptionnelle longévité ? La carrière des guides est courte. Peu survivent au-delà de trois voyages. Le plus souvent, ils meurent en atteignant les remparts d'Ozataxa. Je n'ai pas fait exception à la règle... à cette différence près que j'ai utilisé mes dernières forces pour me traîner au pied de la déesse et la supplier de me dupliquer. Je

suis ma propre création, basée sur l'image idéale que je me faisais de moi-même... Et chaque fois que je suis morte, j'ai obtenu de la déesse qu'elle m'améliore.

— Je croyais que les copies étaient immortelles, ou presque...

— Non, nous nous éteignons lorsque nous avons épuisé notre énergie. Et crois-moi, on dépense beaucoup d'énergie lorsqu'il s'agit de survivre dans le désert. Je n'ai pas toujours été aussi habile qu'aujourd'hui à déjouer les pièges des sables. J'ai appris à mes dépens. Les cactus m'ont criblée de dards, la trombe m'a tellement rabotée que je n'avais plus forme humaine, le maelström m'a entraînée si profondément dans les entrailles de la Terre qu'il m'a fallu un an d'efforts ininterrompus pour regagner la surface. Toutes ces épreuves m'ont amenée à consommer énormément d'énergie... tellement d'énergie que j'étais moribonde chaque fois que j'atteignais Ozataxa. Je n'avais plus alors qu'une solution, m'agenouiller au pied de la déesse, et obtenir qu'elle me duplique une fois de plus. Chaque fois, j'ai peaufiné l'image mentale que je me faisais de moi-même, essayant de la rendre plus forte, plus belle, plus résistante. Telle que tu me vois, je suis la cinquième copie de celle qui fut la vraie Nazdrava, et qui est morte il y a dix ans, à sa première traversée du désert. Ce n'était qu'une gamine arrogante qui voulait en remonter à tout le monde. Elle n'a pas tenu le coup.

— Ivana le sait ?

— Non, et je t'interdis de lui en parler. Laisse-lui ses illusions. Si j'avais été une vraie femme, je n'aurais jamais survécu au transfert que m'a imposé Baâb Razak. La plupart des prisonniers meurent au bout de six mois. Ils se mutilent, se dévorent les veines des poignets pour mettre fin à leur calvaire. Si j'ai mieux résisté que les autres, c'est parce que je n'ai pas d'organes. Les cicatrices qui parsèment mon corps, je les ai réclamées à la déesse, pour rendre mon personnage crédible, offrir à ceux qui m'embauchaient l'image d'une aventurière. Hélas, les fantasmes de Baâb Razak se sont nourris de mon énergie, ils s'en sont fortifiés, m'affaiblissant... Je suis si usée que je ne suis même pas certaine d'être capable de vous amener aux portes de la cité fantôme. Mes facultés s'amenuisent ; tout à l'heure, j'ai bien failli jeter l'hydroderme dans le maelström... Razak continue à se nourrir de moi. Chaque nuit, il me vole des quantités d'énergie.

— Mais pourquoi ?

— Pour transformer mon corps. Il voudrait me remodeler, me transformer en double physique du seigneur de la probité. Je ne suis qu'une pâte pour lui, une glaise qu'il essaye de pétrir, de sculpter... et pendant que vous me croyez endormie, je lutte pour conserver ma

forme, pour rester Nazdrava. Mais cela m'use. Je dois déconstruire ce qu'il a construit. Hier matin, je me suis réveillée avec un pénis entre les jambes. Il avait profité de mon inattention pour me changer en homme. J'ai dû faire disparaître cette excroissance avant que vous ne le remarquiez. Chaque nuit, je dois livrer une nouvelle bataille, vérifier qu'il n'a pas modifié mon visage. C'est épuisant. »

David essayait de dominer sa stupeur. Les cicatrices de la jeune femme semblaient si réelles !

« Si j'avais été réellement humaine, reprit Nazdrava, la vie que j'ai menée m'aurait vieillie avant l'âge et j'aurais maintenant l'apparence d'une quinquagénaire. Cela aurait dû éveiller la méfiance d'Ivana, mais elle préfère croire que je suis un personnage d'exception, une héroïne. Notre père s'en est douté, lui, car il m'a fait comprendre qu'il ne tenait pas à ce que je fréquente sa maison. »

— Mais tu as tout de même conduit des pèlerins à Ozataxa, non ?

— Oui. Mais ils n'ont pas tous survécu au voyage, loin s'en faut. Disons que j'ai enterré la moitié de mes clients à mi-chemin. Il m'est plus d'une fois arrivé de terminer la route toute seule, pour obtenir de la déesse une remise en état.

— Tu récapitulais ce que tu allais lui demander ?

— Oui. Je me construisais une image. Je corrigeais mes défauts. Je me disais : je veux être comme ceci, comme cela... Et je visualisais la chose dans mon esprit pour qu'elle prenne corps, pour qu'elle se change en souvenirs. Car la déesse travaille d'après les images mentales puisées dans la tête du solliciteur.

— Je sais. Mais cela ne la gênait pas que tu sois encore vivante ?

— Non, puisque j'étais en train de mourir.

— Tu as donc approché la déesse... tu l'as vue. À quoi ressemble-t-elle ? »

Nazdrava ébaucha un geste vague et fit la moue.

« On l'appelle la déesse par commodité, soupira-t-elle, mais ce n'est qu'une machine oubliée par les visiteurs. Une boule translucide d'où jaillissent des rayons lumineux qui pénètrent dans la tête du suppliant. Je suppose que jadis elle avait une fonction précise, mais j'ignore laquelle. Sans doute s'agissait-il de quelque chose d'utilitaire, de banal... voire de trivial. C'est nous qui l'avons affectée à un autre usage. Je me suis souvent dit qu'elle avait pour fonction de matérialiser les rêves des artistes... Tu vois ? De sculpter les images mentales qui les hantaient. Peut-être était-ce ainsi que peignaient, que sculptaient les Promeneurs ? »

Elle se tut, et ils demeurèrent un moment à se dévisager en silence.

« Que va-t-il se passer, maintenant ? interrogea David.

— Je vais essayer de vous amener jusqu'à Ozataxa, fit la jeune femme. Mais je n'en repartirai pas avec vous. Cette fois je me laisserai mourir afin que Baâb Razak s'éteigne avec moi. Vous devrez vous débrouiller seuls.

— Mais nous ne pourrons jamais diriger l'hydroderme ou éviter les pièges !

— Tu n'auras pas à le faire. Vous aurez la possibilité de vous installer dans la ville fantôme. C'est la solution qu'adoptent beaucoup de pèlerins. Il y a là-bas des centaines de bâtiments inoccupés, des appartements remplis d'objets incompréhensibles. Si l'on se montre prudent, on peut y survivre. Une communauté s'est constituée au fil des ans. Moitié vivants, moitié copies. Ils essayent de coexister pacifiquement. Ce n'est pas toujours facile. Avec le temps, des tensions s'installent.

— On peut donc vivre à Ozataxa ? Je croyais qu'il s'agissait d'un champ de ruines...

— Non. La cité évolue sans cesse. Les bâtiments se transforment. Il faut s'y habituer. Magasins et appartements sont remplis d'objets bizarres qui demeurent un mystère pour nous. Il est recommandé de s'en méfier, ne jamais appuyer sur un bouton, comme ça, par curiosité, car on peut déclencher une catastrophe. C'est un monde curieux. Une espèce de paradis inhabitable. Tu verras. »

Durant les quatre jours qui suivirent, ils ne firent qu'une autre mauvaise rencontre : un maelström de cent mètres de diamètre qui creusait dans les sables un puits insondable d'où s'échappaient les vapeurs du noyau en fusion. Cette fois, Nazdrava parvint à convaincre l'hydroderme de modifier sa trajectoire bien avant qu'il n'entre dans le périmètre d'aspiration.

À l'aube du cinquième jour, les remparts d'Ozataxa dessinèrent leur silhouette mouvante à travers la brume de chaleur.

L'apparence de la cité décontenança David. Influencé par ses lectures d'enfance et les décors « barbares » des films d'aventures, il s'était préparé à découvrir une ruine constituée d'un enchevêtrement de temples, de colonnes mutilées, d'idoles colossales au faciès effacé par les tempêtes de sable. Bref, un bric-à-brac « antique » de décorateur hollywoodien, empilement de carton-pâte exotique et inquiétant sur lequel auraient veillé des sphinx de pierre à la gueule figée en un rugissement éternel...

Ozataxa n'était rien de tout cela. En dépit de son nom à consonance aztèque, elle ne comportait aucune pyramide dédiée aux sacrifices humains, c'était une forêt de formes blanches, lisses, d'une pureté de ligne stupéfiante. Son architecture procédait de la fluidité dans ce qu'elle a de plus éthéré. La pierre, avec ses arêtes coupantes, en avait été bannie. L'orbe et l'ellipse y prédominaient, ainsi que la circonvolution et la prolifération dynamique.

« Du lait, songea sottement David. Un geyser de lait qui aurait jailli du sol pour geler à quarante mètres au-dessus du désert... »

Une comparaison idiote, mais il n'en trouvait pas d'autre. Il dénombra une cinquantaine de « tours », très hautes et ondulantes, que perçaient de minuscules événements. « Des hublots ! », pensa-t-il. Entre ces donjons immaculés fleurissaient des dizaines de dômes de taille plus modeste. Se tournant vers Nazdrava, il demanda :

« On m'a raconté que la ville se nourrissait des humains pour fabriquer de nouvelles maisons, c'est vrai ? »

— D'une certaine manière, oui, fit la jeune femme. Je pense que les Promeneurs pratiquaient la biotechnologie à grande échelle. C'est en cela qu'on peut dire que les bâtiments d'Ozataxa sont vivants. Ils sont constitués de nanoparticules qui récupèrent la silice contenue dans le sable du désert et la thermotransforment pour la changer en une variété de verre plus ou moins souple. En quelque sorte, elles tricotent les bâtiments maille par maille, comme les araignées tissent une toile. Mais pour cela, il leur faut de l'énergie, voilà pourquoi elles pompent celle des humains.

— Il est donc impossible d'entrer dans ces bâtiments sans courir le risque d'être dévoré ?

— Du calme ! ce n'est pas aussi mélodramatique ! Mais le danger existe, c'est vrai. Il n'est pas conseillé de s'attarder à l'intérieur des appartements... surtout la nuit. On peut les visiter, mais pas y dormir. Quand le soleil se couche, les nanorecycleurs sortent des murs pour s'alimenter avec ce qu'ils peuvent dénicher. Et crois-moi, ils sont assez nombreux pour dissocier un corps humain en dix minutes, comme les piranhas.

— Alors les maisons sont vides !

— Oui, sauf quelques-unes dont les nanoconstructeurs sont morts, faute de carburant. Mais ces bâtiments-là sont fragiles, ils ont tendance à s'effondrer ou à imploser. Les humains qui ont choisi d'émigrer à Ozataxa t'expliqueront ces choses en détail. La plupart vivent dans des camps de toile, sur les places publiques.

— Pourquoi s'attardent-ils à Ozataxa ?

— Leurs guides sont morts, les hydrodermes également... Et puis la traversée du désert s'est révélée si pénible qu'ils n'ont pas eu le courage de renouveler l'aventure. Mais en vérité, je pense qu'ils ont peur de ramener la copie de leur défunt chez eux, dans leur clan... Ils savent qu'on les regardera de travers, qu'on les persécutera. Alors ils restent là, entre eux, constituant une communauté à part. »

David reporta son attention sur la ville dont les formes ondulaient. On eût dit un mirage. Peut-être allait-elle s'effacer ?

« Est-ce vrai qu'elle change de place ? s'enquit-il.

— Oui, confirma Nazdrava. Je te l'ai déjà dit, il s'agit d'une création biotechnologique qui évolue en permanence. Ses murs sont un amalgame de bactéries autorépliquantes et de dérivés de silice. Cette ville est une gigantesque termitière dont les parois grouillent de nano-organismes invisibles qui ne cessent de l'entretenir, mais aussi de la modifier. C'est pour cette raison qu'elle est encore intacte, des milliers d'années après avoir été désertée par ceux qui l'ont construite. Vivre là-dedans revient, pour un humain, à s'installer au cœur d'une fourmilière. Parfois, certains bâtiments disparaissent, recyclés en une nuit... La ville commence à s'étendre dans un sens, puis se rétracte, change de direction, sans qu'on sache pourquoi. Ses stratégies demeurent mystérieuses.

— Mais elle est déjà très étendue !

— Oui, à une époque elle a bénéficié d'une importante source d'énergie carbonée. Les nomades y trouvaient refuge. Certains conquérants la prenaient d'assaut et s'y installaient comme dans un palais.

— Et la ville les bouffait !

— Disons qu'elle les recyclait. Énergie, matières organiques, rien n'était perdu. Des populations entières ont été transformées en ciment, si je puis dire. Elles ont irrigué les murs comme la sève grimpe dans le tronc d'un arbre. La légende de la cité cannibale est née, elle a dissuadé les peuplades errantes de s'y installer. Mais il n'y a aucune magie là-dedans, seulement une technologie de transformation qui nous échappe. Tout y est sans cesse recyclé. Le concept de déchet n'existe pas. »

Nazdrava se tut, car ils n'étaient plus qu'à trois cents mètres de la porte de la ville. La symétrie et l'angle droit étaient, de toute évidence, des notions que les fameux Promeneurs n'avaient guère appréciées, car l'architecture n'en montrait pas trace. Sous le soleil, les remparts scintillaient telle une nacre opalescente. La lumière, en transperçant les prismes des tours, créait des dizaines d'arcs-en-ciel qui s'entrecroisaient, créant une atmosphère féerique.

« Par les dieux du cosmos ! s'exclama Akenôn, on dirait que tout ce qui nous entoure a été modelé dans de la pâte de verre en dépit du bon sens. Ce n'est pas une ville, plutôt un poulpe de cristal ! »

C'était une assez bonne description des lieux.

L'hydroderme passa sous un portique puis s'immobilisa au milieu d'une rue. David fut le premier à empoigner l'échelle de corde pour gagner le sol. D'une certaine manière, il était déçu. Il avait espéré quelque chose de plus... *pittoresque* ? Des idoles géantes qui lui auraient permis d'imaginer l'apparence physique des Promeneurs, par exemple. Au lieu de cela, il déambulait dans l'atelier d'un souffleur de verre pris de folie ! Rien de ce qui l'entourait n'entrait dans une quelconque grille d'interprétation. Tout était... *étranger*. Irrémédiablement autre.

Çà et là, on avait érigé des panneaux couverts d'avertissements maladroitement calligraphiés.

« Attention ! déchiffra-t-il. N'entrez pas dans les bâtiments ! Ne visitez pas la ville sans l'aide d'un guide assermenté. Il y va de votre survie. Le danger est partout. »

Puis il s'aperçut qu'on avait peint des numéros sur les parois des immeubles. Des numéros, des flèches et des inscriptions. L'une d'elles proclamait : « Bureau des guides au bout de la 2^e avenue. Les nouveaux arrivants doivent se faire recenser pour des raisons de sécurité. »

Il en conçut une irritation mêlée de mépris pour les individus si

pragmatiques qui avaient souillé de leurs graffitis les murs de cette architecture énigmatique conçue par des créatures d'outre-étoile, la banalisant.

« Allons-y, soupira Nazdrava, autant en finir avec les formalités, les gens d'ici peuvent se montrer susceptibles. »

La jeune femme ayant pris la tête de la colonne, ils remontèrent « l'avenue » que bordaient d'étranges cavernes vitrifiées dont les orifices béaient au pied des immeubles. Elles étaient pleines à craquer d'objets inconnus, sans signification, auxquels on avait suspendu des cartons répétant le même avertissement : « Ne pas toucher ! »

David se demanda s'il s'agissait de boutiques, de commerces... En tout cas, il s'avouait incapable de déterminer la fonction des « marchandises » qui s'y trouvaient exposées. Cela se mangeait-il ? Se portait-il ? Se lisait-il ? Bien malin qui aurait su le dire !

Ils débouchèrent sur une place occupée par un chapiteau de toile rapiécée. Le bureau d'admission. Un homme barbu, corpulent, à l'air revêche se porta à leur rencontre, comme pour leur barrer le chemin. Il se radoucit en identifiant Nazdrava, et s'assit pour inscrire les noms des visiteurs sur un encombrant registre.

« Je me nomme Abdéram, lâcha-t-il. Je suis le chef de la communauté de la 2^e avenue. Mais il y a d'autres clans... Si vous comptez rester ici, il faudra assimiler les règles de survie élémentaires, Nazdrava les connaît. J'ai vu que vous avez un hydroderme. Tenez-le à l'attache ! Je ne tiens pas à ce qu'il déambule à travers la cité au petit bonheur. Plusieurs rues sont occupées par des campements, il risquerait d'en piétiner les occupants. En ce qui concerne la nourriture et la boisson, il n'y a guère le choix. Nous avons localisé deux points d'approvisionnement dans la rue du Renard-Rouge, non loin d'ici. Il faudra vous en contenter, c'est de la bouffe de Promeneur, elle est dégueulasse mais nourrissante. On l'a testée, personne n'est mort après l'avoir absorbée, même chose pour l'eau... ou plutôt ce qui en tient lieu.

— Vous mangez la nourriture laissée par les créatures qui ont construit cette ville ? s'exclama Akenôn.

— Eh oui ! Qu'est-ce que tu t'imagines, *padre* ? ricana Abdéram. Rien ne pousse ici, et il n'y a pas non plus d'oasis. Après avoir beaucoup tâtonné, nous avons découvert ce point d'approvisionnement qui dégorge une pâte nourricière au pied d'une espèce de fontaine. Pour ce que j'en sais, c'était peut-être l'équivalent d'une mangeoire à cochons, mais il a bien fallu s'en satisfaire. Ça nous maintient en vie, et c'est déjà ça ! Maintenant, si tu es gourmet, tu

seras déçu, il n'y a pas de restaurant quatre étoiles à Ozataxa. En revanche, aucun prédateur du désert ne s'y aventure. Tu pourras dormir en paix, la ville est sûre pourvu qu'on ne s'attarde pas à l'intérieur des bâtiments. Les tempêtes de sable nous évitent et la chaleur y est supportable. »

Il poursuivit son discours plusieurs minutes durant, sur un ton tout à la fois las et arrogant.

Il conclut en lâchant :

« Nazdrava est souvent venue ici, elle connaît tout cela aussi bien que moi, posez-lui des questions. Quand vous aurez obtenu ce que vous voulez de la déesse, n'oubliez pas de venir déclarer l'identité du nouvel... *arrivant*. »

Au moment où ils prenaient congé, Abdéram remit à David un petit opuscule manuscrit, rempli de dessins naïfs.

« Le plan de la ville, expliqua-t-il. Avec la liste des endroits à éviter... et des conneries à ne pas faire. »

Ils s'éloignèrent, car la nuit tombait et Nazdrava tenait à leur montrer le point de ravitaillement. C'était, au pied d'un immeuble, une double vasque, l'une remplie d'un brouet gris, l'autre d'un liquide vert.

« Vrai, hoqueta Akenôn, ça ne donne pas envie !

— Tais-toi et mange, ordonna la jeune femme. Mémorisez l'emplacement de cette rue. Cette auge vous permettra de ne pas mourir de faim. Ne m'interrogez pas sur la composition des aliments, je n'ai aucune idée d'où ils proviennent ni de quoi ils sont faits. Il s'agissait peut-être d'une source d'alimentation gratuite à l'intention des indigents de la cité, ou des esclaves, ou des animaux domestiques... Tout ce qui importe, c'est qu'elle est inépuisable. »

« Sans doute une culture bactérienne », estima David.

Rassemblant son courage, il tira une écuelle de son sac à dos et la remplit de « porridge » grumeleux. Le goût était indescriptible et ne correspondait à rien de connu. Il eut l'impression d'ingérer du latex sous forme liquide. Presque aussitôt, la sensation de faim qui lui tenaillait l'estomac s'apaisa. Le même miracle se produisit avec la boisson verte qui, elle, dégageait une odeur de sueur.

« C'est dégueulasse, mais ça fonctionne ! », confirma-t-il à l'intention de ses compagnons qui le dévisageaient avec inquiétude.

Il remarqua que Nazdrava s'écartait du groupe pour faire semblant de se nourrir.

Le festin achevé, la jeune femme déclara :

« Retournons près de l'hydroderme. Nous allons récupérer le palanquin et le transformer en cabane. Demain, je vous ferai visiter les lieux. »

Plus tard, une fois le pachyderme entravé et la tente dressée, elle fit signe à David de l'accompagner dehors et lui dit :

« Mon énergie s'épuise. Je n'en ai plus pour longtemps. Baâb Razak ne cesse de me harceler. Demain, je te mènerai au temple de la déesse et je t'indiquerai la marche à suivre... puis je m'en irai.

— Où ? s'inquiéta David.

— J'irai dormir dans l'un des appartements interdits. Les nanoconstructeurs auront vite fait de récupérer mon énergie résiduelle, et je disparaîtrai sans laisser de traces. Mais tu ne devras pas en parler à Ivana. Dis-lui que je suis repartie dans le désert pour tuer Baâb Razak. Elle te croira, car c'est conforme au personnage que j'ai joué ces dernières années. Laisse-lui ses illusions. Quant à toi...

— Oui ?

— Sois sur tes gardes. Je persiste à penser que tu commets une erreur en faisant revenir ta femme et qu'il serait plus sage de te marier avec Ivana, mais bon... à toi de voir. Fais attention, les gens qui vivent ici ne sont pas tous bien intentionnés, il existe de fortes tensions entre les clans. Tu découvriras cela au fur et à mesure. Méfie-toi des immeubles, des merveilles qu'ils renferment... cela peut vite devenir une drogue : le besoin d'explorer, de comprendre, de résoudre l'énigme... d'autres s'y sont laissé prendre avant toi. La cité les a avalés, recyclés dans ses murs. Je vous laisse l'hydroderme, au cas où il vous faudrait prendre la fuite. Ne t'attarde pas ici, Ozataxa n'a pas été bâtie pour les humains. C'est un morceau d'un autre monde qui n'a pas sa place sur Mémoriana. Une... une espèce de musée cannibale, si tu vois ce que je veux dire ? »

Ils regagnèrent le campement de fortune, non loin de l'hydroderme qui dormait d'un sommeil de statue.

David s'allongea à côté d'Ivana qui le fixait d'un œil interrogateur.

« Qu'est-ce que tu faisais avec ma sœur ? murmura-t-elle d'un ton acide.

— Rien..., soupira le jeune homme, ou plutôt si, elle m'expliquait comment présenter ma supplique à la déesse. Cela m'embrouille un peu les idées.

— Alors c'est décidé, tu vas demander à l'entité de fabriquer une copie de ta femme ?

— Oui, c'est ce qui était prévu, non ? »

Ivana lui tourna le dos sans répondre et s'enveloppa dans sa couverture. Dix minutes plus tard, il l'entendit sangloter.

David ne put trouver le sommeil, l'imminence de la cérémonie lui mettait les nerfs en pelote. Il prenait soudain conscience que les bouleversements des dernières semaines l'avaient éloigné du souvenir d'Ula et avaient affaibli sa concentration. Il en éprouva un terrible sentiment de culpabilité et s'efforça aussitôt de rassembler mentalement les images qu'il comptait soumettre à la « déesse ». Elles étaient nombreuses et disparates, car la personnalité d'Ula avait eu de multiples facettes, souvent contradictoires. Il s'appliqua à se remémorer les moindres détails de son visage, de son corps, sa voix, ses gestes... sa façon de parler, les expressions dont elle usait, ses manies, ses tics...

Il s'aperçut qu'il ruisselait de sueur et que ses mains tremblaient. Il ne savait plus s'il restaurait la vérité ou s'il inventait. Quelle était la part de l'imaginaire dans cette restitution ? N'était-il pas en train de tricher, de corriger... Ainsi, ce regard, ce sourire qu'il prêtait aujourd'hui à sa femme ne venait-il pas de les emprunter à telle ou telle actrice ? Il commençait à douter de tout. Nazdrava disait vrai : les suppliants réinventaient le défunt, gommant tel trait de sa personnalité, accentuant tel autre. *Une tricherie*. À la manière de ces peintres de cour qui, jadis, flattaient outrageusement leur auguste modèle en estompant ses défauts physiques.

N'y tenant plus, il se releva et quitta la tente. Le souffle glacé de la nuit lui fit du bien. Il crevait de peur, tout se mélangeait dans son esprit. Il avait présumé de ses capacités mémorielles. En fait, il n'était pas différent des autres, il sélectionnait dans la réalité ce qui lui convenait et effaçait le reste. L'Ula qui vivait dans sa tête était une créature fantasmagorique, idéale, sans rapport avec l'original.

« Tu es en train de l'affadir, se reprocha-t-il. Ula n'était pas la gentille fille que se plaisent à décrire les comédies sentimentales. Elle était dure, parfois perverse, parfois désabusée... Elle était tout et son contraire. »

Une main se posa sur son épaule, le faisant sursauter. C'était Ivana.

« Viens te recoucher, murmura-t-elle, tu es en sueur, tu vas attraper froid. »

Il la suivit. Une fois dans la tente, elle essaya de le caresser, mais il la repoussa doucement. Elle se détourna avec colère.

Dès le lever du soleil, Nazdrava les pressa de se lever.

« Si vous voulez manger, grogna-t-elle, mieux vaut se présenter tôt au point d'approvisionnement. Si vous tardez, vous serez forcés de faire la queue, et cela peut prendre un bon bout de temps. »

Ils se conformèrent à ses instructions en titubant, les yeux brouillés par le sommeil. Ivana, retranchée dans sa bouderie, fermait la marche en évitant soigneusement le regard de David. Ce dernier avait décidé d'ignorer ces enfantillages. Il devait rester concentré sur ses souvenirs et affûter les images qu'il conservait d'Ula, car le moment crucial approchait.

Une fois qu'ils se furent restaurés, Nazdrava les conduisit au pied d'un immeuble conique aux parois plus lisses que le verre et d'une blancheur opalescente.

Elle semblait fatiguée, par instants ses traits se brouillaient, comme si elle éprouvait de la difficulté à maintenir leur cohérence. Quand cela se produisait, son visage devenait celui d'un mannequin de cire en train de fondre. Heureusement, le phénomène était de courte durée et pouvait résulter d'une illusion d'optique due aux reflets fantasmagoriques générés par les constructions environnantes, aussi personne n'y prêta attention.

David, lui, ne s'y trompa point. « Elle est en perte d'énergie, diagnostiqua-t-il. Elle vit sa dernière journée. »

Il en eut la gorge serrée. Ainsi, les copies n'étaient pas immortelles ; contrairement à ce que prétendaient les légendes, elles s'usaient. Il lui faudrait s'en souvenir quand Ula serait de nouveau à son côté.

« Écoutez, lança Nazdrava. Le programme d'aujourd'hui consistera en la visite d'un immeuble. La chose n'est pas sans danger. Il est important que vous restiez concentrés et ne cédiez pas à l'hypnose qui s'empare souvent des humains quand ils s'attardent en ces lieux. Ne quittez pas le groupe, n'entreprenez aucune exploration solitaire. L'univers que vous allez découvrir n'a aucun rapport avec ceux que vous avez pu traverser au cours de votre existence. Il a été conçu pour et par des créatures dont nous ignorons tout. Leur physiologie, leurs besoins, leurs capacités mentales et leurs centres d'intérêt étaient très différents des nôtres. Gardez-vous de tout anthropocentrisme. N'essayez pas d'interpréter, de comprendre, de déduire, vous perdriez votre temps. Ces gens-là resteront à jamais une énigme. Et n'oubliez pas ce principe de base : *ce qui était bon pour eux ne l'est pas forcément*

pour nous, pigé ? »

Elle ne cherchait pas à dissimuler qu'elle était à cran, et même Akenôn n'osa ergoter comme à son habitude. Au dernier moment, Ivana, frappée d'angoisse, renonça à la visite et regagna la tente collective.

Itaï semblait sur le qui-vive, le cœur de David battait plus vite. L'un après l'autre, ils franchirent le seuil de l'immeuble. Dès le hall, ils furent assaillis par un sentiment d'étrangeté qui confinait au malaise. Ils se trouvaient dans une haute caverne aux parois lisses, opalescentes, à la surface desquelles ondulaient des formes géométriques sinueuses, vaguement reptiliennes.

« On dirait des serpents ! haleta Akenôn. Par les dieux ! Des milliers de serpents enfermés dans un vivarium. »

David partageait cette opinion. Les dessins ne cessaient de s'agiter, quittaient les murs pour ramper sur les dalles du sol. Ils se déplaçaient dans l'épaisseur du matériau vitreux, tels des crotales pris de frénésie. On eût dit qu'ils allaient, d'une seconde à l'autre, faire exploser le vitrage qui les retenait prisonniers pour envahir la salle et s'enrouler autour des intrus.

« Pas de panique ! intervint Nazdrava. Ce sont de simples dessins. Des dessins mobiles... une sorte de papier peint évolutif si vous préférez. Tout ce que vous verrez ici est constitué de nanoparticules en mouvement. »

Il n'y avait ni ascenseur ni escalier. On grimpait dans les étages par des pans inclinés semblables à ceux utilisés par les Égyptiens lors de la construction des pyramides.

« Ça pourrait signifier que les créatures qui vivaient là n'avaient pas de jambes, grogna Akenôn, et qu'elles rampaient à la façon des limaces. Voilà qui expliquerait ces courbes molles, cette absence d'angles droits, de rectitude. C'est un monde mou, affaissé... Un monde d'invertébrés.

— Allons ! souffla David, gardons-nous des conclusions hâtives. Attendons de voir le reste. »

L'ascension fut éprouvante. David craignait de déraper et de voir le pan incliné devenir toboggan. Si cela se produisait, la friction de la glissade aurait tôt fait de lui arracher ses vêtements, ainsi qu'une bonne portion d'épiderme ! Lorsqu'il roulerait dans le hall, en fin de course, ce serait sous la forme d'un écorché vif !

« Maintenez les semelles à plat », répétait Nazdrava.

Il n'y avait rien à quoi se raccrocher, ni rampe ni poignée. La galerie

tenait davantage du conduit intestinal que de l'escalier.

Ils accédèrent au premier étage avec un soupir de soulagement. Là s'ouvrait un « couloir » interminable aux méandres compliqués qui paraissait, il est vrai, conçu pour la reptation.

« Ça ne veut rien dire, songea David. Il pourrait s'agir d'une convention esthétique, d'un motif architectural à la mode. »

Il n'y avait pas de système d'éclairage visible. La lumière provenait des parois, émise par des bactéries bioluminescentes qui s'éveillaient au passage des visiteurs.

« Tout cela paraît horriblement organique ! siffla Akenôn sans cacher son dégoût. J'espérais quelque chose de moins charnel, de plus éthéré. »

David n'y prêta pas attention ; depuis un moment, il avait la désagréable impression qu'on l'avait pris en filature dès son entrée dans l'immeuble. Une *présence* s'attachait à ses pas, virevoltait autour de sa personne, frôlant son visage, ses cheveux... c'était immatériel et pourtant dérangeant.

« Tu inventes, se dit-il dans l'espoir de se rassurer. Il n'y a personne. Tu es en train de t'autosuggestionner. »

Comme il s'approchait d'un mur, un trou s'y creusa spontanément, à la façon d'une paupière qui s'ouvrirait. Il recula. La « tenture » se souleva, lambeau de peau plissée derrière lequel s'étendait un local aux allures de caverne.

« Il n'y a pas de portes ou de fenêtres au sens où nous l'entendons, expliqua Nazdrava. Mais il suffit de toucher les parois pour qu'un orifice y apparaisse. On peut ainsi ouvrir des hublots sur le désert, dans les couloirs, n'importe où. C'est l'un des avantages de la biotechnologie, les surfaces sont modifiables à volonté. Leur anatomie n'est pas figée. Elle évolue au gré des besoins. Même les murs sont extensibles. »

David s'avança sur le seuil. Une toile d'araignée occupait l'appartement. C'est du moins la première image qui lui vint à l'esprit pour qualifier l'assemblage de cordes s'entrecroisant à trois mètres au-dessus du plancher. Il n'y avait aucun meuble, seulement des cocons accrochés aux mailles du filet, des « poches » remplies d'objets inidentifiables. Il se baissa pour tâter les filins. Il eut l'impression de toucher un cordon ombilical et retira prestement la main.

« Tous les appartements sont la copie de celui-ci, commenta Nazdrava. Aucun mobilier à part ce filet de trapéziste et ces sacs bourrés de trucs bizarres.

— Pas de cuisine, de toilettes ou de salle de bains ? s'étonna Akenôn.

— Non, mais encore une fois, il suffit de toucher les cloisons pour obtenir qu'elles expulsent des liquides ou ce qui ressemble à de la nourriture. Des événements s'ouvrent à la demande, puis disparaissent sitôt leur tâche accomplie.

— Tu veux dire des sphincters ! ricana Akenôn. Au risque de me répéter, je dirai que tout cela est viscéral. Je suppose que les créatures libéraient leurs intestins depuis la toile d'araignée, et que leurs excréments étaient avalés par le plancher ?

— Sans doute, mais il n'est pas certain qu'elles aient eu besoin de cela, fit observer Nazdrava. Peut-être évacuaient-elles leurs déchets d'une autre manière, en les transformant en vapeur, par exemple, ou en électricité ? Je te l'ai déjà dit, ici il faut se garder des interprétations anthropocentristes. Ce bâtiment servait peut-être d'hôpital ? Qui sait si ce filet n'était pas une table d'opération ? Ou alors nous nous trouvons dans un atelier de mécanique... ou encore dans une salle de sport, un cimetière, une prison, une pouponnière, une bibliothèque... ou rien de tout cela. C'est là le piège, on peut se creuser la tête sans jamais trouver de réponse satisfaisante. Il n'y a pas d'indice interprétable. Tous ceux qui ont voulu résoudre cette énigme ont fini par perdre la boule. Ne mets pas le doigt dans l'engrenage. »

La visite se poursuivit au pas de course, car Nazdrava insistait pour qu'ils ne restent jamais immobiles.

« Si vous cessez de bouger, murmura-t-elle, les nanorecycleurs vous considéreront comme des déchets et s'empresseront de vous dissocier. Vous ne les voyez pas, mais ils sont déjà à l'œuvre, ils nous encerclent, microscopiques, invisibles. Ils nous étudient, analysent notre composition, nous volent déjà des lambeaux de peau, des cheveux, des gouttes de salive et de sueur.

— *Ils nous encerclent ?* balbutia Akenôn.

— Oui, comme des grains de poussière portés par le vent. Tu es en train de les respirer. Ils entrent en toi par tes narines et ressortent par ta bouche après avoir scanné ton système respiratoire, dressé la liste des éléments recyclables. Pour eux, tu n'es qu'une masse de déchets nantie d'un potentiel bioénergétique. Tant que tu bouges, ils ne t'attaqueront pas.

— Mais si je m'arrête ?

— Ils attendront un peu, puis passeront à l'attaque. Tu ne sentiras rien parce que leur premier acte opératoire consistera à inhiber tes

transmissions nerveuses en court-circuitant ta moelle épinière. Ensuite, ils te *détricot*eront maille après maille. Pieds, jambes, mains, bras... cellule par cellule. Jusqu'à ce qu'il ne reste rien de toi. C'est pour cette raison qu'il ne faut jamais passer la nuit à l'intérieur d'une maison. On s'y endort pour ne pas se réveiller. On cesse d'être un humain pour devenir un élément constitutif des murs, on sert à consolider les parois, on nourrit les bactéries assurant la cohésion de l'architecture.

— Et si l'on vient durant la journée ? s'enquit David.

— Mieux vaut éviter, soupira la jeune femme. Il y a toujours un danger... Tu vois les dessins qui bougent sur les murs ?

— Le *papier peint* ?

— Oui. Certains estiment qu'il s'agit de motifs hypnotiques. Si on les fixe trop longtemps, on s'endort. On sombre dans une transe profonde, et les nanorecycleurs en profitent pour vous dissocier.

— C'est vrai ?

— Je ne sais pas. Mais il est indéniable que ces figures géométriques ont quelque chose de fascinant. Regarde-les pendant deux minutes et la torpeur t'envahira. Qui sait si elles ne tenaient pas lieu d'anesthésique naturel ?

— Mais oui ! s'écria Akenôn d'une voix de fausset déformée par l'angoisse. C'est exactement ça ! Nous nous trouvons dans un cabinet dentaire ! »

Cette pauvre saillie n'amusa personne. David éprouva le besoin de battre des paupières, car le ballet des dessins reptiliens l'engourdisait déjà.

« Bon, conclut Nazdrava, vous en avez assez vu. Inutile de grimper dans les étages, c'est partout pareil et ce serait dangereux. Ne remettez jamais les pieds ici. Même si vous vous sentez attirés...

— Attirés ? s'étonna David.

— Oui. Il est possible que les nanorecycleurs exercent sur vous des contraintes psychiques déguisées pour vous pousser à entrer dans les lieux. Ils développeront dans votre esprit une curiosité lancinante, irréprouvable. L'envie de savoir... d'étudier... de trouver la solution de l'énigme. N'y succombez jamais, c'est un piège. C'est de cette manière qu'ils procèdent pour récupérer du biomatériau. À leurs yeux, vous n'êtes qu'un enduit de rebouchage qui leur servira à colmater les fissures des parois. À présent, sortons, nous avons déjà passé trop de temps ici. »

Ils retrouvèrent l'air libre avec soulagement, même si aucun d'eux n'osa l'avouer.

Ivana se précipita à leur rencontre, les traits déformés par l'angoisse. Lorsqu'elle eut constaté que David était indemne, elle reprit son attitude boudeuse et se détourna.

Tout à coup, Akenôn poussa un cri d'effroi. Les yeux écarquillés, il se palpait frénétiquement le côté droit du visage.

« Mon oreille ! balbutia-t-il. Mon oreille a disparu ! »

On l'entoura. Il disait vrai. À la place qu'occupait son oreille droite lorsqu'il avait franchi le seuil de l'immeuble s'étendait maintenant une aréole de chair rosâtre percée d'un trou. Lobe et pavillon lui avaient été volés sans qu'une goutte de sang ne soit versée !

« C'est le travail des nanorecycleurs ?, diagnostiqua Nazdrava. Tu es resté trop longtemps immobile. Ils t'ont anesthésié localement pour te déconstruire... Voilà pourquoi tu n'as rien senti. Ne t'inquiète pas, tu n'auras pas mal. Il ne s'agit pas d'une intervention chirurgicale classique. Tout a été parfaitement réorganisé. C'est comme si tu n'avais jamais eu d'oreille. Comme si tu étais né ainsi.

— Je croyais qu'ils n'attaquaient qu'à condition qu'on demeure immobile ? s'étonna David.

— Normalement oui, éluda la jeune femme. S'ils enfreignent la procédure, c'est qu'ils doivent furieusement avoir besoin de biomatériel. Vous feriez mieux de vérifier qu'il ne vous manque rien... »

Elle n'eut pas à répéter son conseil ; aussitôt chacun se lança dans une auto-auscultation des plus fébriles.

« C'est l'exemple même de ce que j'essayais de vous expliquer, conclut Nazdrava. Les nanorecycleurs seraient capables de vous amputer de vos deux bras sans que vous vous en rendiez compte ! Que cela vous serve de leçon. À l'avenir, tenez-vous à l'écart des immeubles. »

La colère et l'humiliation d'Akenôn donnèrent lieu à d'interminables vociférations. Ayant financé l'expédition, le prêtre s'estimait fort mal récompensé et commençait à voir les Promeneurs d'un œil moins indulgent. Lassé de ses cris, David alla s'asseoir à l'écart pour se concentrer sur ses souvenirs et construire une image mentale d'Ula fidèle à la réalité. L'angoisse l'oppressait. Nazdrava ne tarda pas à le rejoindre.

« Viens, souffla-t-elle. Je vais te conduire au sanctuaire de la déesse. Je suis très fatiguée et je ne peux plus attendre. Il n'est pas certain que je sois encore en état de le faire demain matin. »

David se releva. Il éprouva un choc en découvrant le visage de son interlocutrice. Ses traits étaient encore plus flous, sa lèvre inférieure pendait, molle.

« Je sais, fit-elle. J'ai du mal à maintenir ma cohésion de surface. Mes structures superficielles se disloquent. Je veux en finir avant qu'Ivana ne se doute de quelque chose. Je m'en irai dès que je t'aurai expliqué le fonctionnement de la machine. Viens, profitons de ce qu'Akenôn est occupé à gémir sur son sort. Je ne veux pas l'avoir dans les pattes. C'est pour ça que j'ai laissé les nanorecycleurs lui bouffer l'oreille.

— Oh ! Tu savais ?

— Bien sûr. Viens, maintenant. »

Il la suivit à travers le dédale des rues aux chaussées opalines et glissantes avec l'illusion de se déplacer sur une patinoire. La ville déserte semblait un décor surréaliste dressé en prévision d'une pièce de théâtre aujourd'hui oubliée. Chaque bruit s'y démultipliait en échos interminables.

Enfin, ils pénétrèrent dans un hall où trônait une boule translucide, apparemment molle qui faisait penser à un œuf dur, énorme et mal cuit. C'était laid, un peu répugnant. Quand Nazdrava avait employé le mot « machine », David avait imaginé un cube d'acier constellé de manettes et de cadrans, digne des vieux films de science-fiction de son enfance.

« C'est ça, la fameuse déesse ? souffla-t-il.

— Oui, je t'avais prévenu. Tu t'attendais à quoi ? À une idole au sourire énigmatique ? Une divinité à douze bras ? Ce n'était manifestement pas le style des Promeneurs. Je te le dis tout net, je ne sais pas à quoi servait ce truc. Quoi qu'il en soit, ça ne duplique que les créatures vivantes. Si tu penses à un objet, ça ne fonctionne pas. Tes souvenirs... ou plutôt tes images mentales doivent obligatoirement se rapporter à quelque chose de vivant. Un être humain ou un animal.

— Comment procède-t-on ?

— Tu devras t'agenouiller au pied de la machine, là, dans cette espèce de cuvette, et te concentrer. Le processus se déclenchera quand tu seras parvenu à une réelle intensité dans la représentation. En dessous d'un certain seuil, rien ne se produit. C'est une question de

volonté, d'influx nerveux, je pense. Tu entendras la machine bourdonner, puis un fort courant électrique t'empoignera. Certains n'y survivent pas, leur cœur s'arrête, mais tu es jeune, tu n'as rien à craindre de ce côté-là. Tu auras mal, tu perdras connaissance. Quand tu te réveilleras, ta femme sera là, à t'attendre... ou plus exactement la créature à laquelle tes souvenirs auront donné naissance. Voilà, c'est tout ce qu'il y a à savoir.

— Ça fonctionne à chaque fois ?

— Disons que ça crée *quelque chose*, oui... maintenant, quant à savoir si le résultat correspondra à tes attentes, je ne puis te donner aucune garantie. En ce qui me concerne, j'ai parfaitement conscience d'être très éloignée de la vraie Nazdrava, celle qui, la première, est venue mourir ici, sur cet autel. Au fil des reconstructions, je suis devenue quelqu'un d'autre, une étrangère. Tout dépend de toi. Ne fais aucun reproche à la créature qui sortira de ta tête, n'oublie jamais que tu es seul responsable de sa personnalité et de son apparence physique. »

David respira profondément pour essayer de chasser la boule d'angoisse qui obstruait sa gorge.

« Nos routes se séparent ici, fit Nazdrava. Je vais entrer dans l'un de ces immeubles pour y passer la nuit. N'en parle pas à Ivana. Tiens-t'en au conte que nous avons mis au point. Tu n'as pas pu me retenir, je suis partie dans le désert pour en découdre avec Baâb Razak, bla-bla-bla... c'est d'accord ?

— Oui, répondit platement David. Merci de nous avoir amenés jusqu'ici.

— Ne me remercie pas, je ne t'ai pas rendu service. J'aurais dû refuser. Réfléchis avant de solliciter la déesse. Tourne le dos au passé et refais ta vie avec Ivana.

— Je ne peux pas. C'est plus fort que moi.

— Tu es prisonnier de tes rêves, le réveil sera dur, mais ça ne me regarde pas. Adieu. Je ne veux pas être là quand tu t'apercevras de ton erreur. »

Elle tourna les talons et s'éloigna d'un pas rapide sans se retourner. David la vit disparaître à l'angle d'une rue. Il fut une seconde tenté de courir derrière elle pour la retenir, mais ne s'en sentit pas le droit.

Quand l'écho des pas de Nazdrava se fut éteint, il décida de retourner au campement.

La « fugue » de Nazdrava plongeait sa sœur dans l'abattement et provoqua la colère d'Akenôn qui n'hésita pas à qualifier cette attitude d'irresponsable. Itaï, lui, ne fit aucun commentaire. Depuis quelques jours, son humeur s'était assombrie, comme s'il était en proie à un mauvais pressentiment. De toute évidence, il détestait l'idée de s'attarder à Ozataxa. Abdéram, le chef des colons, vint leur rendre visite et s'assura qu'ils avaient assimilé les principes de base régissant la cité. Il s'étonna de l'absence de Nazdrava et parut en concevoir de la méfiance. David nota qu'il ne les invitait pas à se joindre aux rassemblements qui se tenaient, le soir, sur les places publiques.

« Nous sommes en quarantaine, ricana Akenôn. Sans doute considèrent-ils que la déesse est leur propriété et que nous devrions leur demander l'autorisation de paraître devant elle ? Foutus péquenauds ! Pour qui se prennent-ils ? Si quelqu'un, ici, est investi d'une quelconque autorité religieuse, c'est moi, et moi seul ! »

La perte de son oreille l'avait rendu acariâtre. Il ne pardonnait pas à la cité de lui avoir joué ce mauvais tour.

Par ailleurs, il s'était mis en tête de ne plus quitter David d'une semelle et ne cessait de le questionner à propos de l'entité de duplication qu'il s'obstinait à appeler « la déesse ».

« Ce n'est qu'une machine, soupira un soir David, lassé de ces questions fiévreuses. Une forme d'intelligence artificielle dont la conception nous dépasse. N'allez pas vous imaginer des choses... Il n'y a aucun mysticisme là-dedans. Je crois qu'en fait, tout ce truc fonctionne à la manière d'un photocopieur, sans plus. À cette différence près qu'il est capable de scanner les pensées et de les matérialiser en 3D.

— Vous êtes un incroyant, riposta Akenôn. Vous rapetissez tout, vous essayez de transformer en banale prouesse technique ce qui relève du miracle ! Je crois, quant à moi, que nous sommes en présence d'un véritable dieu. Une divinité qui veille sur la cité et à qui l'on a donné pour mission de créer un peuple élu. Le drame, c'est qu'on ne lui a jamais fourni de modèle digne de ce nom. Les gens qui viennent solliciter son aide ne veulent ramener à la vie que leurs semblables, c'est-à-dire des individus médiocres. Les choses seraient différentes si le suppliant lui demandait de ramener à la vie des

personnages d'exception. Des saints, des héros qui prendraient en main le destin d'Ozataxa. »

Il devenait véhément, la flamme du fanatisme s'était allumée dans ses yeux. Tout à coup, David fut pris d'un doute.

« Attendez ! lança-t-il, vous n'allez pas me dire que c'est pour cela que vous êtes venu jusqu'ici ? Mais oui, bordel ! C'est bel et bien la mission qu'on vous a confiée ! Vous allez vous prosterner au pied de la machine pour obtenir qu'elle matérialise les personnages dont vous avez engrangé la biographie dans votre mémoire ! Je n'y crois pas ! C'est totalement dingue ! »

Akenôn pinça les lèvres.

« C'est exact, admit-il. Vous imaginiez que l'Église avait engagé de telles dépenses pour ramener quelques indigènes sur leur planète d'origine ? Allons donc ! Nous visons plus haut. Ces derniers mois, j'ai subi un entraînement spécial pour mémoriser les caractéristiques physiques et psychologiques des principaux saints de notre Église. J'ai étudié à fond leurs idées, leur philosophie, leur cheminement mental. Grâce à certains implants qui ont décuplé mes capacités de stockage mental, je suis devenu une encyclopédie vivante, une véritable bibliothèque universitaire sur pattes ! Ma mission consiste effectivement à obtenir de la déesse qu'elle crée des copies de ces grands hommes, de ces Pères de l'Église morts il y a des siècles. Mon cerveau est rempli de saints, de héros, de penseurs qui feront d'Ozataxa le centre de la sagesse galactique. Ces êtres d'exception prendront en main le destin de l'univers et nous sortiront du chaos où les hommes politiques nous ont plongés, vous comprenez ? Je suis une arche... Je transporte les plus grands penseurs de l'Humanité, et je suis ici pour leur redonner vie ! Je vais enfanter de la conscience de la planète Terre ! »

David s'abstint de tout commentaire. Pour la première fois depuis qu'il l'avait rencontré, Akenôn lui faisait peur.

Lorsqu'il fut remis de sa surprise, il se demanda si le prêtre ne lui avait pas joué la comédie. Ce boniment d'illuminé n'était-il qu'un écran de fumée destiné à masquer un but moins honorable ?

Plus il y réfléchissait, plus il sentait le scepticisme l'envahir. L'Église du Pardon Universel avait-elle réellement intérêt à créer une instance morale dont l'influence risquait d'affaiblir sa propre autorité ? Non, cela semblait peu vraisemblable. Ses prélats étaient trop jaloux de leurs prérogatives et de l'ascendant qu'ils exerçaient sur les gouvernements pour envisager de partager ce pouvoir avec des concurrents, si célèbres soient-ils !

Dès lors, l'agent de l'Église hanta les abords de la machine, comme s'il tentait de l'appriivoiser ou d'établir un contact télépathique avec elle.

Abdéram, qui avait remarqué son manège, n'en devint que plus méfiant. David, lui, s'isolait pour ressasser ses souvenirs. Il commençait à se faire l'effet d'un étudiant révisant un examen. Il savait qu'il avait tort de différer l'épreuve, que ses hésitations nourrissaient ses angoisses. En s'échinant à fignoler, il finissait par altérer, reconstruire... *truquer*.

Un matin, à bout de nerfs, il se rendit au sanctuaire et s'agenouilla à l'emplacement indiqué par Nazdrava. Aussitôt, la machine se mit à bourdonner tandis qu'il était assailli de picotements électriques désagréables.

« Finissons-en ! », décida-t-il en se concentrant sur les images mentales qui bouillonnaient dans son esprit.

Plus que jamais, elles lui parurent éparses, contradictoires, dépourvues de logique.

« Ça ne marchera jamais ! », se dit-il à la seconde même où la foudre le frappait. Il crut que son crâne explosait, que ses membres lui étaient arrachés. Une énergie terrifiante enflamma ses fibres musculaires, consumant la moindre de ses terminaisons nerveuses. Au comble de la souffrance, il eut la conviction qu'il était en train de brûler vif, que la fumée lui sortait par la bouche, que ses globes oculaires bouillonnaient au creux de leurs orbites.

Il s'effondra, secoué de spasmes dont il n'avait pas conscience.

Il perdit connaissance, persuadé d'avoir été torturé des heures durant alors que la décharge n'avait pas excédé une demi-seconde.

Quand il rouvrit les yeux, une foule de badauds l'entourait. Non... pas une foule, quatre personnes. Quatre femmes... Non, une fillette et trois femmes...

Non, ce n'était pas encore ça. Une petite fille, deux femmes et une femelle anabassie...

« Ça va ? demanda l'enfant en s'agenouillant à ses côtés. Tes cheveux sentent le poil grillé. Ça pue ! »

David s'étonna de la voir nue. D'ailleurs, les autres femmes étaient nues, elles aussi.

Il s'assit. La tête lui tournait, une nausée le saisit. Il vomit.

« Pouah ! t'es dégueulasse ! », s'écria la gamine.

David battit des paupières. Les trois humaines étaient rousses et se ressemblaient curieusement. On eût dit la même personne à trois âges différents. L'enfance, la jeunesse, la maturité...

Il poussa un cri. Il venait seulement de comprendre qu'il avait sous les yeux sa femme, Ula, en quatre exemplaires. Ula fillette, Ula étudiante, Ula femme mûre... et Ula mutante !

La machine avait été incapable de fondre des personnalités aussi dissemblables en un seul et même corps !

« C'est ma faute, se dit-il, je n'ai pas su les unifier dans mon esprit ; en analysant mes souvenirs, je n'ai fait qu'amplifier leurs différences. Des différences irréconciliables. »

La fillette, il l'avait créée à partir des photographies d'orphelinat qu'Ula lui avait montrées jadis. *La jeune fille*... c'était Ula étudiante, Ula telle qu'il l'avait connue à la fac. Ula de sa jeunesse, avant que les gènes NV ne bouleversent son comportement. *La femme mûre*, c'était son épouse... celle dont il se souvenait le mieux. Quant à la mutante... la femelle anabassie au pelage rouge était issue de ses fantasmes, de ses angoisses, c'était ce en quoi il avait toujours craint qu'Ula ne se transforme.

Il avait donné naissance à un puzzle ! Il avait morcelé Ula !

« T'as les yeux qui te sortent de la tête ! ricana la gosse. Ferme la bouche, t'as l'air idiot comme ça ! »

La femelle anabassie demeura à l'écart, farouche, mais les deux autres femmes s'approchèrent pour l'aider à se relever. Elles s'observaient mutuellement à la dérobée, comme si elles n'avaient pas encore décidé si elles allaient être amies ou ennemies.

Finalement, la plus jeune lui tendit la main. Il la prit. Elle était chaude et souple, et rien ne la différenciait de celle d'une vraie femme.

« Arrête de nous reluquer comme ça ! lança-t-elle, tu fais vraiment obsédé ! Dis-nous plutôt où l'on pourra se procurer des vêtements. T'imagines surtout pas qu'on va se comporter comme des esclaves de harem ! »

Elle s'exprimait comme Ula lorsqu'elle était étudiante, avec cette gouaille qui agaçait et séduisait tout à la fois les garçons. La femme mûre, elle, semblait désorientée par l'apparence physique de David.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? demanda-t-elle. Tu as rajeuni ? Merde ! on dirait un ado ! Tu ressembles à ton fils ! Ne compte pas que je

couche avec toi tant que tu auras cette apparence, j'aurais l'impression de commettre un inceste. C'est glauque, ce truc ! Qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? »

David se redressa, trop sonné pour répondre. Si le ton était juste, les voix restaient approximatives. Il prit conscience que la jeune fille s'exprimait comme Gwennola Maël, une actrice de séries holovisées, dont il avait involontairement copié le timbre. Même chose pour la fillette, dont la voix était celle de Timmie « Tiny » Lawton, la star enfantine de nombreux *teen movies*... Nazdrava avait eu raison, les voix, c'était ce qu'on oubliait le plus vite.

« Tu te remues, oui ? s'impatienta la jeune Ula. Le soleil tape dur, j'ai pas envie qu'il me cuise le cul ! Tu te rappelles que je suis rousse, au moins ?

— Ça suffit ! trancha la femme mûre, ne lui parle pas sur ce ton, c'est mon mari.

— Et *moi* je suis *toi* ! siffla l'étudiante. Toi, la cellulite en moins !

— Arrêtez ! hurla David. Ne commencez pas à vous disputer. J'ai conscience d'avoir fait une connerie. Essayons de voir comment gérer ça, d'accord ? »

Titubant, il prit la direction du campement. La petite fille courut pour se porter à sa hauteur et glissa sa main dans la sienne.

« T'occupe pas d'elles ! fit-elle en levant la tête pour le regarder. Elles sont méchantes. La quatrième me fait peur, on dirait un monstre. Tu ne la laisseras pas m'emporter, hein ?

— Bien sûr que non ! », promit David, la gorge nouée.

Et il faillit ajouter : *cela fait des années que je me bats pour qu'elle ne t'emporte pas, ma chérie.*

Leur arrivée au campement provoqua la stupeur générale. Ivana devint livide, Akenôn se mit à trembler d'excitation. Itaï secoua la tête avec commisération.

David alla prier Ivana de lui prêter des vêtements, ceux que Nazdrava avait abandonnés en partant...

« Des vêtements... répéta Ivana, blême, en lui décochant un coup d'œil halluciné. Des vêtements pour habiller tes putains ! »

Et, tournant les talons, elle prit la fuite.

David dut se résoudre à fouiller dans le paquetage de Nazdrava. La Ula quadragénaire l'en écarta, avec l'intention de prendre la direction

des opérations, mais l'étudiante et la fillette protestèrent en hurlant : « T'es pas notre mère ! De quoi tu te mêles ? »

David recula, abasourdi. Il prit alors conscience que la mutante ne les avait pas suivis. Il en avertit Itaï. Le guerrier haussa les épaules avec fatalisme.

« Je t'avais prévenu, soupira-t-il. Tu viens de créer un démon. Tu l'as fabriqué à partir de tes peurs, de tes dégoûts, tu as mis en lui tout ce qui te faisait horreur chez ta femme. Cela signifie que tu as introduit un monstre dans la cité. Une tueuse. Une guerrière assoiffée de sang qui correspond davantage à tes fantasmes qu'à la réalité. Ce n'est pas une Anabassie, c'est une caricature raciste, un concentré de préjugés. Et maintenant elle va se retourner contre toi, contre tes autres femmes... et contre cette enfant, qui, d'une certaine manière, est aussi ton épouse. Tu as outrepassé les limites du tolérable. Ce que tu as fait relève du blasphème, je crains que le prix à payer ne soit élevé, pour nous tous. »

Seul Akenôn ne cachait pas son enthousiasme. Les mains tremblantes, il ne cessait de répéter : « Ça marche ! Ça marche ! »

Itaï ne tarda pas à revenir à l'assaut.

« Il faut se préparer à affronter la colère d'Abdéram, expliqua-t-il. Tu as ramené quatre personnes, c'est rigoureusement interdit.

— Pourquoi ?

— On prétend que ça épuise la déesse, que ça affaiblit son pouvoir au détriment des futurs solliciteurs.

— Il faut en laisser pour les autres, c'est ça ?

— Oui. Pour ne rien arranger, tu as ramené quatre fois la même personne. Toutes ces femelles se ressemblent comme deux gouttes d'eau. C'est un blasphème. Si Abdéram le comprend, nous aurons de gros ennuis. Afin d'apaiser la colère de la déesse, on nous enfermera pieds et poings liés dans un immeuble, pour que les nanorecycleurs nous désagrègent. Il va falloir inventer quelque chose... Nous dirons que la plus vieille des femelles est ta mère, et les deux autres tes sœurs. D'accord ?

— Et la quatrième... la fausse Anabassie ?

— Je la prendrai à mon compte. Je dirai que c'est la copie de mon épouse défunte. Mais il faudra que je la tue.

— Pourquoi ?

— Parce que tu en as fait une tueuse et qu'elle ne va pas tarder à se

mettre en quête d'une victime. C'est toi qui l'as créée ainsi. Une chasseuse assoiffée de sang... Un prédateur fou. Elle s'en prendra aux humains. Elle fera beaucoup de dégâts. Je vais la pister et essayer de la tuer. Ce ne sera pas facile. Les copies sont quasiment invulnérables, comme tu le sais. Je ne pourrai ni l'égorger ni lui planter mon couteau dans la poitrine, ça ne servirait à rien.

— Comment feras-tu alors ?

— Je vais la capturer, la ligoter, puis je la livrerai aux nanorecycleurs. Ils ne feront qu'une bouchée de l'énergie qui la constitue. C'est la seule façon d'en finir avec elle, mais je ne suis pas certain de réussir. Il est possible qu'elle soit plus forte que moi, parce que tu l'as fabriquée ainsi. Elle est la somme de tes peurs, de tes fantasmes, et ça la rend très puissante.

— Je suis désolé. Je n'avais pas prévu que les choses tourneraient de cette manière.

— C'est la vie. À présent, va faire la leçon à tes femelles, afin qu'elles ne s'embrouillent pas quand Abdéram viendra enregistrer leurs noms dans le grand registre des retours. Que votre histoire tienne debout, sinon nous courons à la catastrophe. »

David obtempéra, penaud. Les « femmes » avaient réussi à se partager les vêtements de Nazdrava sans en venir aux mains, c'était déjà un progrès. Silencieuses, elles s'épiaient d'un œil critique, à l'exception de la fillette qui avait entrepris de se fabriquer une poupée avec un morceau de bois et un chiffon.

David leur demanda de faire cercle autour de lui et de l'écouter. Il fallut d'abord leur faire accepter la fable de la famille ressuscitée. Une famille qui avait trouvé la mort dans le crash d'une navette spatiale et dont David était l'unique survivant. Puis il dut les convaincre de changer de prénom, chacune d'entre elles se prétendant la « vraie » Ula. Elles se dévisageaient, les narines palpitantes, les lèvres tremblantes, en se disant « ainsi c'est ça que je deviendrai ? Une vieille peau aux fesses flasques ? » ou au contraire « cette petite conne, c'était moi ? J'étais vraiment aussi crispante ? ».

Au terme d'une discussion stérile qui faillit tourner à l'empoignade, David décida que seule la fillette se nommerait Ula, parce qu'elle était trop jeune pour jouer la comédie sans se trahir. Les deux autres s'appelleraient respectivement Abigael et Gwenn. Quant à lui, il endosserait le rôle du fils en prétendant n'avoir que seize ans.

« C'est un peu dégueulasse tout ça, grommela l'étudiante, quand je pense que tu as déjà couché avec nous deux ! Le ménage à trois, ça craint un max.

— Ça suffit ! s'impacienta David, restez concentrées. Le type qui va venir vous contrôler ne sera pas très bien disposé à votre égard, alors essayez de vous montrer charmantes. Nous sommes une famille réunie pour la première fois depuis longtemps, compris ? »

Il se fit la réflexion que les copies semblaient bizarrement immatures, plus incontrôlables que ne l'avait été la vraie Ula. Elles réagissaient à fleur de peau, sans réfléchir, tels des animaux qui n'obéissent qu'à leur instinct et se disputent le même territoire.

Ils n'eurent pas le temps de répéter leur comédie, car Abdéram surgit, son registre sous le bras et l'œil courroucé. Il commença par admonester David, lui reprochant vertement son irresponsabilité.

« Je suis désolé, bredouilla celui-ci. Ça m'a échappé, je voulais faire revenir ma mère, mais la famille formait un tout dans mon esprit... Je suppose que la déesse n'a pas réussi à la séparer de mes sœurs... vous comprenez, c'était trop dur de choisir. »

Par chance, Abdéram se laissa attendrir. Il passa très vite sur le cas de la petite Ula qui berçait sa poupée, pour interroger « Abigael » et « Gwenn ». David jugea les deux femmes trop froides, trop détachées de la situation. Elles ne cessaient de se couper la parole, chacune essayant de voler la vedette à l'autre. Abdéram en eut rapidement assez.

« Vous allez traverser une phase confusionnelle, expliqua-t-il d'un ton docte. Mais les choses se mettront progressivement en place dans votre esprit. L'important à présent, c'est de vous organiser un foyer. Construisez une baraque, une tente. Notre communauté est prête à vous accueillir. Le travail ne manque pas. Et puis il faut se soutenir les uns les autres. Nous sommes ici entre parias, les secrets ne sont pas de mise. »

Au moment de prendre congé, il s'approcha d'Akenôn en qui il semblait voir la seule autorité morale du groupe et dit :

« La petite Ivana est venue me trouver. Elle a déclaré ne plus vouloir vivre avec vous. Je ne lui ai pas demandé pourquoi. Je crois qu'elle est amoureuse de ce gamin, David, et qu'elle en a honte. Elle a préféré s'éloigner avant le retour de sa famille. Elle fait désormais partie du clan du Renard-Rouge. Elle est plutôt jolie, je pense qu'elle n'aura pas de mal à se trouver un autre galant, de son âge cette fois ! »

David serra les mâchoires. Il espérait qu'Ivana, par dépit amoureux, ne se laisserait pas aller à raconter qu'il était venu à Ozataxa récupérer son épouse.

« Qu'est-ce qu'on est censé foutre ici ? grogna l'étudiante. C'est le

trou du cul du monde ! Vous avez vu cet Abdéram, un vrai péquenaud ! Il puait assez pour asphyxier un essaim de mouches ! »

La femme mûre, elle, couvait David d'un regard interrogateur, comme si elle se demandait quelle attitude adopter avec ce gosse qui, normalement, aurait dû être son mari.

« C'est encore ma faute, songea David, en rajeunissant j'ai faussé le jeu. Seule la Ula de mes vingt ans est en mesure de m'identifier dans ma nouvelle peau. La petite ne m'a jamais vu, quant à l'autre elle me connaît... *trop bien.* »

Deux semaines s'écoulèrent, pendant lesquelles David et sa « famille » durent s'installer à la périphérie de la communauté du Renard-Rouge dans une cabane improvisée à partir de matériaux de récupération. Ces débris — planches, toiles, bâtons — furent difficiles à dénicher, car la cité ne produisait aucun déchet. Ils durent donc se rabattre sur les débris abandonnés par les anciennes caravanes qui, en des temps reculés, avaient rallié Ozataxa. Hélas, les clans qui squattaient la ville étaient passés avant eux, faisant main basse sur tout élément aisément recyclable. Ils parvinrent néanmoins à ériger une cahute de toile et de bambou qui les protégeait de l'ardeur du soleil, du vent de sable, et leur assurait un minimum d'intimité.

La communauté du Renard-Rouge vivait, il est vrai, dans un grand dénuement.

« Je sais que nous avons l'air de clochards, admit Abdéram qui venait souvent leur rendre visite. Mais il nous est impossible de tisser des étoffes, rien ne pousse. La terre est stérile et il n'y a pas une goutte d'eau. Nous survivons grâce aux points d'approvisionnement que vous connaissez. Sans eux, nous mourrions de soif et de faim. Ces loques qui me recouvrent, je les portais déjà il y a quinze ans, lorsque j'ai franchi pour la première fois la porte d'Ozataxa. Tout le monde est dans le même cas. Vous ne vous en rendez pas compte, mais avec vos habits neufs, vous faites figure de seigneurs et vous éveillez les jalousies. Un jour, quand ces oripeaux seront tombés en poussière, il nous faudra accepter de vivre nus. C'est ainsi, nous sommes des parias. »

Il expliqua que, jadis, il avait été ingénieur-agronome. Il avait débarqué sur Mémoriana avec un contingent de colons décidés à civiliser ce monde féodal. Au lieu de cela, son fils avait été tué lors d'une razzia dolmoss. Sa femme, ne supportant plus le climat d'insécurité, avait demandé le divorce et était rentrée sur la Terre. Seul, au bord du suicide, il avait décidé d'avoir recours aux pouvoirs de la déesse pour ramener son fils. Tous les « habitants » d'Ozataxa avaient connu des déboires analogues. C'étaient pour la plupart des techniciens émigrés qui avaient espéré trouver un travail stable et bien rémunéré sur cette planète en friche, ravagée par les querelles de territoire opposant les seigneurs locaux. Tous avaient vécu le même drame. Aujourd'hui, leur formation scientifique ou technique ne leur

était d'aucune utilité dans l'environnement mystérieux d'Ozataxa. L'absence de machines et de matériaux de construction leur interdisait d'améliorer leurs conditions de vie. Néanmoins, ils restaient là, en compagnie des copies qui, en dépit des années, ne prenaient pas une ride, et dont l'éternelle jeunesse n'aurait pas manqué d'éveiller la suspicion des gens « normaux ».

David avait néanmoins la conviction qu'Abdéram ne leur disait pas toute la vérité. À certains signes, il devinait que des tensions sournoises et mal définies opposaient les diverses communautés. Les « copies » se reconnaissaient entre elles, au premier regard, mais ne paraissaient liées par aucun sentiment de solidarité. Elles semblaient même s'éviter, et jamais David ne les avait surprises en groupe.

« Elles sont fidèles à leur maître autant qu'un chien peut l'être, lui répondit Itaï lorsqu'il lui fit part de ses observations. Elles défendent leur territoire, leurs possessions, et se jalourent plus ou moins les unes les autres, c'est pour cette raison que tes femmes te poseront bientôt des problèmes. Tu les as écoutées ? Elles se détestent. Chacune estime être l'élue de ton cœur, la véritable Ula. Je ne t'envie pas, mon ami. Tu t'es fourré dans un sacré guépier. Tu t'es offert un harem alors que tu n'as pas l'étoffe d'un sultan. Tu risques de le payer très cher. Tout cela n'est pas sain, tu en as conscience ? Tu es leur mari, mais en même temps, puisque tu les as créées, tu es également leur père ! »

David n'était pas aussi naïf que le guerrier anabassi le supposait. La vie au sein de la « famille » Sarella n'était pas de tout repos. Depuis leur installation au sein de la cahute, les escarmouches se multipliaient, la fillette et l'étudiante refusant catégoriquement d'obéir à la quadragénaire qui s'était arrogé le rôle de mère et, par ailleurs, traitait David en adolescent. Certains jours, l'atmosphère devenait si pesante que le jeune homme sautait sur le premier prétexte pour s'échapper.

En tant que vétérinaire, il avait trouvé à s'employer auprès de la communauté qui s'efforçait d'élever quelques animaux — chèvres, cochons, brebis — qu'on nourrissait au moyen du brouet fourni par les centres d'approvisionnement. Les bêtes s'étaient acclimatées à cette nourriture universelle et se reproduisaient volontiers, ce qui permettait aux humains d'en offrir rituellement quelques-unes à la déesse.

Abdéram s'étonna du savoir dont David faisait montre, aussi ce dernier dut-il inventer qu'il le tenait de sa « mère ». Abdéram saisit ce prétexte pour se rapprocher davantage de l'exemplaire quadragénaire d'Ula.

« Il la drague ! comprit soudain David. Il lui conte fleurette sous

mon nez ! »

Le plus agaçant, c'était qu'Ula accueillait ces manifestations d'intérêt avec bienveillance et qu'elle prenait un plaisir manifeste à flirter avec Abdéram.

Comme David laissait voir son dépit, l'étudiante se lova contre lui pour lui souffler à l'oreille :

« Laisse tomber ! Tu ne vois pas que ce sont des vieux ! On a le même âge tous les deux. Ta vraie femme, c'est moi. Regarde-la ! Elle est moche, elle a le cul mou, de la cellulite plein les cuisses et les seins qui tombent. Rappelle-toi, c'est avec moi que tu aimais faire l'amour. Avec elle, c'était devenu de la routine, un truc purement hygiénique ! C'est trop cool que tu sois redevenu jeune, il faut en profiter ! Elle s'en fout. Elle rêve de se faire mettre par Abdéram. Tu la dégoûtes, elle me l'a dit... Elle ne couchera jamais avec toi, elle aurait l'impression de baiser avec son fils, elle ne cesse de le répéter ! »

David la repoussa doucement. Certes, l'abstinence commençait à lui peser, mais la situation le mettait mal à l'aise. En couchant avec l'étudiante, il tromperait Ula avec elle-même, et ce paradoxe éveillait en lui une culpabilité dont aucune argumentation logique ne parvenait à le délivrer. À cette occasion, il mesurait combien était grande la distance qui séparait le fantasme de la réalité. « Je suis un vieux con ! », se répétait-il chaque soir en se roulant dans sa couverture pour affronter une nouvelle nuit de solitude.

L'idée l'avait effleuré que la copie mature d'Ula ne flirtait avec Abdéram que pour le rendre jaloux... Mais c'était stupide, la quadragénaire avait manifestement décidé une fois pour toutes de considérer David comme un fils. Elle mettait un point d'honneur à refuser de se déshabiller devant lui. Elle évitait également tout contact physique avec celui qu'elle s'obstinait à traiter en adolescent rebelle et accablait de corvées domestiques. David se demandait jusqu'où elle comptait aller dans l'instauration de ce matriarcat familial. Était-elle réellement dupe de cette comédie ? Avait-elle oublié pourquoi, et grâce à qui, elle était revenue d'entre les morts ?

David ne retrouvait la sérénité que lorsqu'il prenait la fillette-Ula par la main et partait en sa compagnie à la découverte de la cité. La fraîcheur et l'enthousiasme de la gamine le réconciliaient avec lui-même.

« Allons ! intervint Akenôn. Ne vous racontez pas d'histoires ! *Cette petite fille idéale n'existe pas.* Elle ne peut en aucun cas être le double de votre épouse puisque vous ne la connaissiez pas lorsqu'elle avait cet âge. C'est une pure création mentale, une image fabriquée à partir

des souvenirs d'enfance qu'Ula a évoqués devant vous. Vous avez magnifié, embelli tout cela. Cette gamine n'est qu'un mirage. Ne l'oubliez jamais. »

David le savait, néanmoins il s'attachait à l'enfant. Celle-ci, devinant ses soucis, s'efforçait de le consoler : « Les autres, elles sont méchantes, répétait-elle, surtout la vieille. Moi, je t'aime bien. Quand je serai grande, je me marierai avec toi ! »

En entendant cela, David ne put retenir des larmes que le vent du désert s'empressa de sécher.

Il commençait à s'inquiéter pour sa santé mentale. Il avait conscience d'être prisonnier d'un borborygme dont il ne savait comment s'extirper.

Malgré tout, il éprouvait un bonheur certain à contempler Ula, sa femme, aux diverses époques de sa vie, c'était comme de feuilleter un album holographique qui l'aurait ramené en arrière. Il ne pouvait se dissimuler que l'étudiante l'attirait physiquement, pas seulement parce qu'elle était jeune mais, surtout, parce qu'elle symbolisait la période la plus heureuse de son existence, le temps des commencements, celui d'un futur qui paraissait lourd de promesses, juste avant que le caractère d'Ula ne se détraque sous l'influence des gènes NV.

Toutefois, lorsqu'il voulait user d'une totale franchise envers lui-même, force lui était d'avouer la présence d'un ver dans le fruit.

Si les copies adultes d'Ula étaient physiquement presque parfaites, il leur manquait néanmoins quelque chose... Cette vibration maléfique, cette tension permanente qui auréolait jadis la jeune femme, faisant d'elle un personnage d'exception. Ce charme noir, inquiétant avait été le fait des gènes NV, il ne l'ignorait pas. En « reconstruisant » mentalement Ula lors du processus de duplication, il l'avait soigneusement expurgée, édulcorée... Une erreur dont, aujourd'hui, il se repentait. En croyant la « guérir », il l'avait banalisée à outrance. Aujourd'hui, il n'éprouvait plus la moindre attirance pour elle. Dépouillée de sa « malédiction », Ula n'était qu'une femme parmi tant d'autres, et il s'en désespérait.

« Vous êtes en train de virer cinglé ! lui répétait Akenôn. La situation est trop difficile à gérer. Pourquoi croyez-vous que les gens qui vivent ici paraissent tellement déprimés ? Ils sont confrontés au même dilemme. Ils souhaitent faire renaître un proche et se retrouvent à cohabiter avec un étranger ! Un acteur qui leur joue la comédie du matin au soir. Au bout d'un moment, il devient difficile de se duper soi-même. »

David faillit répliquer : « Et toi ? Comment gèreras-tu les grands

hommes que tu comptes dupliquer grâce à la machine ? Crois-tu réellement qu'ils seront des génies ou feindront-ils seulement de l'être ? »

Le soir même, un cadavre fut découvert dans une rue voisine, celui d'un homme de la communauté du Renard-Rouge. On l'avait égorgé avec tant de violence que sa tête s'était presque détachée de son corps. Ce meurtre mit le clan en émoi. Il était rare qu'une querelle dégénérât à ce point. La victime était appréciée de tous, et on ne lui connaissait pas d'ennemi. Abdéram convoqua le conseil des sages. Fallait-il voir, dans cet assassinat, la déclaration de guerre d'un clan rival ?

Itaï, que David n'avait pas vu depuis plusieurs jours, réapparut au même moment. Il paraissait fatigué et inquiet.

« Viens, souffla-t-il en s'approchant de David, il faut qu'on parle. »

Alors, seulement, le jeune homme s'aperçut que le guerrier anabassi était blessé et dissimulait un bandage rougi de sang sous sa tunique.

Dès qu'il eut la certitude que personne ne pouvait les entendre, Itaï chuchota :

« C'est ta femelle... la quatrième, la tueuse... Elle devient plus dangereuse de jour en jour. Je l'ai pistée dans l'espoir de la capturer, mais elle s'est montrée plus forte que moi. Elle a bien failli m'avoir... Cette chienne est enragée. Son instinct la pousse à tuer. Elle a égorgé cet humain par plaisir, sans aucune nécessité. Pourquoi l'as-tu faite ainsi ? Notre race te fait-elle tellement horreur ? »

David baissa la tête, en proie à la honte.

« C'est... c'est mon inconscient, plaida-t-il. Il a fabriqué une image caricaturale alimentée par mes peurs enfouies, mes dégoûts refoulés. Je suis désolé... Je sais que ça peut sembler dégueulasse... Je me suis laissé influencer par la propagande militaire. Excuse-moi. »

Itaï ébaucha un geste de lassitude qui le fit grimacer. David en profita pour examiner la blessure qui se révéla profonde.

« Avec quoi t'a-t-elle fait ça ? s'enquit-il.

— Elle a façonné des éclats de silex, soupira le guerrier, et aussi du cristal de roche aussi tranchant qu'une lame de rasoir. Elle est plus rapide et plus souple que moi. Tu as fait d'elle le prédateur absolu. Pour un peu, tu l'aurais équipée d'ailes de chauve-souris ! Nous aurons beaucoup de mal à la capturer. Tu dois m'aider, je n'y parviendrai pas seul, pas maintenant que je suis blessé. Il faut faire vite, car elle va continuer à tuer au hasard. Elle ne s'en prend qu'aux humains et

épargne les copies. C'est un peu comme si elle s'était donné pour mission de débarrasser Ozataxa de sa population de vivants. »

Il se tut, à bout de souffle. David constata qu'il avait la fièvre. Ce n'était pas bon signe.

« Ne t'inquiète pas, reprit Itai, je suis résistant, la plaie va se refermer. Pendant que je me reposerai, essaye de rassembler un paquetage. De la nourriture, de l'eau, des cordes, tout ce qui pourrait servir d'arme. Le crochet de cornac qu'utilisait Nazdrava est toujours dans le palanquin, récupère-le.

— Mais je ne peux pas laisser Ula... je veux dire les femmes, toutes seules... protesta David.

— Pourquoi ? grogna Itai. Elles ne craignent rien. La tueuse ne les attaquera pas, je te répète qu'elle ne s'en prend qu'aux vivants, aux individus comme toi et moi qui sommes sortis du ventre d'une mère et non d'une machine infernale ! »

Hélas, une heure plus tard, le guerrier anabassi sombra dans l'inconscience et David dut appeler Akenôn à la rescousse. Ils transportèrent le blessé à l'écart, là où les membres de la communauté ne pourraient l'apercevoir. Le clan était sur les dents. On avait allumé des torches en prévision de la nuit et constitué un groupe de sentinelles armées de sabres rudimentaires. Les hommes cultivaient leur colère pour oublier la peur qui les rongait.

« D'après ce que j'ai compris, expliqua Akenôn, il existe de fortes rivalités entre les différentes tribus qui se partagent la ville.

— Et pourquoi ?

— Le contrôle des points d'approvisionnement, pardi ! L'eau, la nourriture gratis. Il paraît que plusieurs de ces centres de distribution ont fini par se tarir, ce qui pose d'évidents problèmes de survie. Les copies, qui n'ont besoin ni de boire ni de manger, s'en contrefichent, mais il n'en va pas de même pour les humains. Voilà pourquoi notre arrivée n'a guère enchanté notre ami Abdéram. À propos, j'ai appris qu'il couchait avec la petite Ivana ! Par ailleurs, il a des vues sur la plus âgée des Ula ! Cet homme est insatiable. Un vrai bouc confit en concupiscence ! »

David haussa les épaules, les commérages du prêtre l'agaçaient plus qu'il n'aurait souhaité. Il lui déplaisait d'imaginer Ivana entre les pattes d'Abdéram. « Bon sang ! se dit-il, je ne sais pas ce que je veux ! Quand elle était là, je n'avais qu'une idée, me débarrasser d'elle, et maintenant... »

Il se passa la main sur le visage, la quête magique sombrait dans le sordide. Il frissonna en songeant à la tueuse qui, en ce moment même, errait sur les toits de la cité, à la recherche d'une nouvelle proie. Elle était née de ses cauchemars, elle représentait le double maléfique d'Ula, le stade terminal de la métamorphose initiée par les gènes NV.

Elle était sa femme, il était son mari... et son père. Et pourtant il lui faudrait la tuer.

Un soir, l'étudiante l'entraîna sur les remparts sous le prétexte d'admirer le coucher de soleil qui embrasait le désert. Tandis qu'elle marchait devant lui, si semblable à la Ula qu'il avait rencontrée sur le campus de la fac, David se laissa prendre au charme de cette remontée dans le passé. Il se prit à jouer, lui aussi, les étudiants, à se dire qu'il avait la vie devant lui, qu'il se tenait là, au seuil de quelque chose de formidable encore en devenir, et qu'il lui faudrait modeler de ses mains, quelque chose qui s'appelait la vie et qui, pour le moment, lui paraissait interminable. En cette seconde, il se sentait immortel, invulnérable, capable de toutes les prouesses...

Ula pivota sur ses talons pour le fixer dans les yeux. Elle était si semblable aux images que David avait gardées d'elle, avec ses cheveux roux flottant dans le vent, ses taches de rousseur, qu'il eut un vertige. Elle lui prit la main et dit : « Viens. »

Alors seulement il comprit qu'elle l'avait attiré dans un piège. Au centre d'un bastion se dressait une sorte de yourte rudimentaire où elle entra. Il l'imita. Déjà, elle avait arraché ses vêtements et s'allongeait, cuisses ouvertes sur une couverture bigarrée. « Viens », ordonna-t-elle. Il ne sut résister. Ils firent l'amour tandis que les bourrasques s'acharnaient sur la tente comme pour l'emporter dans les airs.

Dédoublé, David se regarda agir pendant tout le temps des ébats. Voyeur de lui-même, il ne parvenait pas à se convaincre qu'il était réellement le sujet de cette action. C'était là une conséquence du rajeunissement, Itaï l'en avait prévenu. On devenait physiquement jeune en restant moralement vieux. Une scission mentale s'opérait, dont il fallait s'accommoder.

Ula jouit bruyamment. Simulait-elle ? Une copie pouvait-elle éprouver des orgasmes ? Il en avait débattu avec le guerrier anabassi qui n'avait pas exclu cette possibilité : « Les doubles sont composés d'énergie, si cette énergie connaît un pic d'intensité, je suppose qu'on peut assimiler cela à de la jouissance, non ? »

David, lui, demeurait indécis.

Il s'abattit à côté d'Ula. Il était en sueur mais pas elle. Aucune odeur ne s'élevait de son corps ou de ses cheveux. Il prit conscience qu'il avait oublié de « programmer » ces détails. Nazdrava avait eu raison : on ne parvenait jamais à maîtriser la totalité des paramètres, on omettait toujours quelque chose, et ce *quelque chose* faisait toute la différence. Avec le temps, on finissait par s'en exagérer l'importance au point de prendre en grippe la copie de l'être aimé.

« C'était cool, murmura l'étudiante. C'est trop con qu'on ne puisse pas se fumer une cigarette ! »

David fronça les sourcils. Ula s'était-elle exprimée de cette manière, jadis, ou bien avait-il recréé ce langage d'après celui de ses enfants ? Il n'était plus sûr de rien.

Ula roula sur le flanc pour lui faire face. Sa peau était très blanche, tachetée de son, ses seins trop gros.

« Écoute, souffla-t-elle, on ne peut pas continuer comme ça, tu t'en rends compte, n'est-ce pas ? La vieille nous pourrit la vie. Elle ne baisera jamais avec toi, elle joue les mères autoritaires et s'envoie en l'air avec Abdéram dès que tu as le dos tourné. Tu as envie que ce connard devienne notre beau-père ? Car c'est ce qui se produira tôt ou tard. Il te faudra lui obéir si tu ne veux pas prendre de coups de pied au cul. Je l'ai entendu déblatérer à notre sujet avec la vieille. Il te considère comme un petit con, et moi comme une petite pute. Si on passe sous son autorité, on a du souci à se faire ! Sa foutue communauté, c'est carrément féodal ! Tu sais qu'il a droit de vie et de mort sur les membres du clan ? On t'a dit que ces tarés pratiquaient des sacrifices humains plus ou moins déguisés ? À la moindre incartade, on est ficelé comme un saucisson et jeté à l'intérieur d'un immeuble, livré à l'appétit des nanorecycleurs. Je n'ai pas envie de finir en enduit de rebouchage, si tu vois ce que je veux dire ! »

Elle parlait vite, sans reprendre son souffle — mais elle n'en avait pas besoin puisqu'elle faisait seulement semblant de respirer !

Néanmoins, elle pointait du doigt les problèmes que David ne cessait de refouler.

« Tu te masques la vérité, insista Ula. Ressaisis-toi, merde ! Je sais bien que la récréation a dérapé et que tu ne sais pas comment gérer la situation. Trois bonnes femmes au lieu d'une, sûr que ça vous déboussole un mec, mais le temps presse. Je suis le seul cheval sur lequel tu dois miser.

— Et qu'est-ce que tu suggères ? soupira David.

— Ficher le camp au plus vite. On est en danger. La guerre entre les

clans est imminente. Je laisse traîner mes oreilles ici et là, j'enregistre des informations, j'établis des contacts avec les autres copies. Je sais ce qui se trame. Abdéram est partisan d'un conflit armé.

— Mais pourquoi ?

— Pour se procurer des prisonniers humains. Des prisonniers qu'il offrira en sacrifice à la cité. Il est persuadé qu'Ozataxa a besoin de nourriture pour maintenir sa cohésion cellulaire. Privée d'apports biologiques, elle s'effondrera.

— Et toi, qu'en penses-tu ?

— Rien. La machine m'a créée, mais je ne suis pas au courant de ses desseins secrets. Il n'existe entre elle et moi aucun flux de conscience qui me donnerait accès aux archives de la cité, aux infos stockées dans sa mémoire millénaire, ça, c'est dans les bouquins de science-fiction ! Je ne suis qu'un bifteck prélevé sur la cuisse d'une vache, ça ne me permet pas pour autant de lire dans les pensées de la bestiole. »

David digéra l'information. Il était à peu près certain que l'étudiante ne mentait pas.

« Il faut se tirer avant d'être pris dans le tourbillon d'une merde généralisée, reprit Ula. Si Abdéram devient le roi d'Ozataxa, nous serons ses esclaves. Il m'intégrera à son harem ou bien il me vendra à l'un de ses capitaines... Toi, tu seras incorporé dans son armée. Crois-moi, il faut filer au plus vite. On emmènera la petite, la gosse, elle est gentille, on ne peut pas la laisser entre les pattes de ces salauds. Et puis, c'est toi qui l'as créée de toutes pièces, tu es son père, tu es responsable d'elle.

— Et comment traversera-t-on le désert ?

— On a l'hydroderme. La petite et moi n'avons besoin ni de boire ni de manger, ce qui simplifie les choses. La chaleur et le froid nous indiffèrent. Nous nous occuperons de tout. Les cactus-archers ne pourront pas nous tuer. Tu n'auras qu'à nous laisser prendre les choses en main. Au nord se dresse une ville marchande importante, Abaka. Elle grouille de monde, on y passera inaperçus. On peut s'y rendre en quatre jours. Avec un peu de chance, c'est jouable.

— Et Itaï ? Et Akenôn ?

— Bordel ! cesse d'être aussi naïf ! Itaï va bientôt mourir, il le sait, il l'accepte. Il mène une lutte à mort contre la mutante pour payer la dette qu'il a contractée envers toi. Akenôn est un salaud, un espion qui mijote un truc glauque. Quand il l'aura obtenu, il disparaîtra sans se soucier de nous puisque nous ne lui servirons plus à rien.

— Tu sais ce que c'est ?

— Non, mais c'est lié au pouvoir de la déesse. Il passe ses journées à tourner autour du sanctuaire. Quand il s'arrête, c'est pour méditer, les yeux fermés. On voit qu'il rumine des choses, qu'il rassemble ses souvenirs. Il est là pour faire revenir quelqu'un... mais ce ne sera pas son petit frère, ça, c'est sûr !

— D'accord, capitula David. Commence à organiser notre départ. Rassemble des provisions, entraîne-toi à diriger l'hydroderme. Quand le problème de la mutante sera résolu, nous partirons. »

Ula s'assit, les traits courroucés.

« Pourquoi veux-tu t'occuper de ça ? gronda-t-elle. Tu n'es pas de taille, tu vas y laisser ta peau ! Regarde ce qui est arrivé à Itaï, et pourtant c'est un guerrier ! Laisse la mutante liquider les humains...

— Mais je suis un humain !

— Abdéram également, ce n'est pas pour ça qu'il t'épargnera ! Si tu as le malheur de le regarder de travers, il t'offrira en sacrifice, et ce n'est pas la vieille Ula qui prendra ta défense, crois-moi ! Tu es responsable de nous ! Nous sommes ta famille à présent, nous nous devons assistance mutuelle. »

Comme le vent continuait à s'acharner sur la yourte, ils durent s'y résoudre à y passer la nuit. Ils firent une nouvelle fois l'amour sans que David réussisse à s'impliquer davantage dans cet acte qui lui paraissait soudain étrangement dérisoire.

Ils se séparèrent au matin. David, qui se sentait coupable, se rendit directement au campement d'Akenôn pour prendre des nouvelles d'Itaï. L'Anabassi allait un peu mieux, sa blessure s'était refermée mais continuait à suppurer.

« Votre monstre a encore tué cette nuit, annonça le prêtre. La colère gronde chez les humains. Un témoin en a fait une description qui la présente comme une femelle anabassie. Ça signifie que la situation de notre ami, ici présent, risque de devenir intenable. Il se pourrait bien qu'on l'accuse d'être à l'origine de ces exécutions. Je vous engage à livrer la meurtrière à Abdéram le plus tôt possible. »

Itaï avait mis à profit l'absence de David pour confectionner deux arcs, des flèches et les carquois destinés à les contenir.

« C'est de la récupération, s'excusa-t-il, je ne garantis pas la qualité de l'empennage. Il faudra tenir compte d'une certaine dérive. Ici, les matériaux sont rares, Akenôn les a subtilisés à Abdéram, au risque de souiller son âme immortelle. »

Le prêtre ne releva pas la provocation, il avait de toute évidence l'esprit ailleurs.

Ayant entassé de quoi boire et manger dans une besace, le guerrier et le vétérinaire quittèrent la tente.

« Comment va-t-on s'y prendre ? s'inquiéta David.

— On va grimper sur les toits, expliqua Itaï. C'est là qu'elle se tient, comme tous les prédateurs. Nos flèches ne la tueront pas, c'est certain, mais en multipliant les blessures nous l'obligerons à consommer beaucoup d'énergie pour se soigner. Momentanément affaiblie, elle deviendra plus lente. Il faudra exploiter ce ralentissement. La capturer pendant qu'elle se repose. Une fois ligotée, nous la déposerons dans un immeuble. Les nanorecycleurs feront le reste. »

Présenté de cette façon, cela semblait simple.

« Soyons positifs ! », se dit David.

Accéder aux toits ne fut pas une mince affaire, pour la simple raison qu'Ozataxa était dépourvue de toits au sens où l'entendaient les humains. Les bâtiments en forme de cylindre, de cône, de pyramide offraient peu de prise. David eut rapidement l'impression de se déplacer sur les montagnes russes d'une immense fête foraine. Ses semelles dérapaient sur le matériau opalescent et lisse des curieuses maisons. Chaque fois qu'il perdait l'équilibre, il dévalait le toboggan du « toit » à une vitesse vertigineuse, tandis que la friction lui arrachait des lambeaux de vêtements et de peau.

Mais le plus terrible fut la réverbération du soleil sur les parois qui les encerclaient. D'abord aveuglés, ils commencèrent à cuire au fur et à mesure que la température s'élevait. Ils durent s'arrêter pour s'abriter sous une toile réfléchissante qui leur évita de justesse une déshydratation mortelle. Les hauteurs de la cité constituaient une autre sorte de désert, un désert de verre éblouissant, dépourvu de la moindre aspérité.

« On va crever ! haleta David, la gorge desséchée.

— Ça ira mieux dans deux heures, souffla Itaï. La lumière va tourner, l'ombre envahira cette partie des toits. La tueuse viendra s'y réfugier, c'est pour cette raison qu'il fallait occuper le terrain avant elle. Nous sommes bien placés. D'ici, on la repérera de loin. Quand elle sera là, tire flèche sur flèche jusqu'à ce que ton carquois soit vide. L'important, c'est de lui occasionner le maximum de blessures. Pour se soigner, elle sera forcée d'entrer en hibernation temporaire. »

David hocha la tête en signe d'assentiment. Itaï essayait de sauver la face mais, au fil des efforts, il devenait évident qu'il n'était pas au

mieux de sa forme. Sa blessure exhalait une odeur désagréable.

Luttant contre la torpeur, David rongea son frein en attendant que l'ombre daigne recouvrir la portion de toit où ils avaient trouvé refuge. La blancheur de la ville éveillait en lui des souvenirs de sports d'hiver engrangés au cours des rares vacances qu'il avait partagées avec Ula. C'était avant la naissance des enfants... Aujourd'hui, cela semblait si lointain, si irréel. La vie avait filé en un clin d'œil, dévorée par les voyages professionnels, les missions, la course à l'argent, et surtout la lutte incessante contre les méfaits des gènes NV infectant Ula. Combien de soirées avait-il passées seul, bouclé dans son laboratoire, à mettre au point un vaccin censé protéger ses gosses des méfaits de la contagion neurale émise par leur mère ? Tout ça pour quoi, en définitive ? Son fils et sa fille le considéraient comme un étranger, sa femme était morte...

Une bourrade le ramena à la réalité.

« Reste concentré ! lui ordonna Itaï. Elle ne va plus tarder. »

Les doigts tremblants, David encocha une flèche sur son arc de fortune. Il doutait d'être capable de faire mouche, mais ne voulait pas décevoir Itaï.

Soudain, un point noir apparut à travers l'aura éblouissante enveloppant l'architecture immaculée d'Ozataxa. Cela rampait sur la courbe d'un bâtiment, cela fuyait la zone lumineuse pour se fondre dans l'ombre projetée par les tours voisines.

« C'est elle ! souffla Itaï. On y va. »

Ils s'élancèrent en lâchant leurs traits, puisant dans les carquois d'un geste mécanique, encochant, bandant la corde, relâchant l'empenne... Les projectiles filaient en chuintant avec une force qui étonna David. Les trois premiers dards qui touchèrent la mutante prirent feu instantanément, sous l'action de l'énergie libérée par la blessure. La tueuse se mit à courir, les banderilles enflammées fichées entre les omoplates. David l'entendit feuler de rage. Elle était hideuse, ne ressemblant que très vaguement à une Anabassie. Son faciès avait cette laideur caricaturale dont on afflige les monstres dans les bandes dessinées ou les films d'horreur. « Elle est trop ! », aurait déclaré avec justesse l'étudiante Ula.

David, une seconde décontenancé, se remit à tirer. Itaï, en guerrier blanchi sous le harnois, mettait en plein dans la cible à chaque nouveau coup. La tueuse se convulsait, le corps plus hérissé de traits qu'une pelote d'épingles. Quand elle vacilla, David crut la partie gagnée, mais la bête se ressaisit et, d'une détente du bras, projeta une sorte de boomerang de cristal en direction de ses agresseurs. L'objet

passa en sifflant à quelques centimètres du visage de David pour aller se ficher dans la gorge d'Itaï. Cette fois, le grand Anabassi s'écroula. La tueuse profita de ce répit pour bondir sur un autre toit et disparaître à l'ombre d'une tour.

David s'agenouilla auprès d'Itaï. Un regard lui suffit pour comprendre que la blessure était mortelle, il essaya néanmoins d'arrêter l'hémorragie au moyen d'un bandage compressif.

« Laisse, gargouilla le guerrier. Ça ne sert à rien, c'est fini... Je savais que j'allais mourir aujourd'hui... le scarabée du devin me l'avait prédit... Tu te rappelles ? J'ai essayé de payer ma dette... J'ai échoué... Si tu le veux, tu peux te rendre dans ma tribu et tuer ma femme et mes enfants... Tu en as le droit, c'est la loi... personne ne t'en empêchera.

— Je ne ferai jamais ça, haleta David.

— Tu as tort, soupira le mourant. Je vais partir contrarié. Je risque de venir te hanter, tu sais ? »

Il ne put en dire davantage, ferma les yeux et se cambra en un dernier spasme.

David demeura immobile, agenouillé au chevet du grand corps affaissé qui tachait de son sang la blancheur du toit. Le carquois inutile avait roulé sur la pente opalescente, éparpillant ses flèches.

« Il ne faut pas rester là ! fit une voix derrière David. Elle risque de revenir pour se venger. »

S'étant retourné, le vétérinaire découvrit un petit vieillard en haillons, coiffé d'un chapeau melon décoloré. Une barbiche blanchâtre tremblotait à la pointe de son menton et ses yeux disparaissaient derrière des lunettes fêlées.

« Je suis le professeur Tolokine, énonça-t-il d'une voix de fausset. Wilfrid Amadeus Tolokine. Linguiste émérite à l'université de Santa Catala, Californie. Suivez-moi... il faut transporter votre ami à l'intérieur.

— Mais non ! protesta David, on ne peut pas entrer à l'intérieur des bâtiments.

— Bien sûr que si, insista Tolokine. Il suffit de jeter une offrande en pâture aux nanorecycleurs. Pendant qu'ils s'occuperont du cadavre, ils nous laisseront en paix.

— C'est dégueulasse !

— Beaucoup moins que de l'abandonner sur ce toit. La tueuse va revenir et le mettra en pièces, puis elle nous prendra en chasse.

Dépêchez-vous ! Elle n'osera pas nous suivre à l'intérieur. »

David hésita. Le bonhomme lui faisait l'effet d'un illuminé.

« Elle arrive ! hurla soudain Tolokine en montrant du doigt un point noir qui venait de se matérialiser sur le toit, à une centaine de mètres. Par ici ! Vite ! »

Cessant de s'interroger, David saisit la dépouille d'Itaï sous les aisselles et la remorqua jusqu'à une sorte d'opercule translucide qui s'ouvrait dans le toit, à la manière d'un vasistas. Après y avoir laissé tomber le cadavre, il s'empressa de s'y engouffrer tandis que Tolokine rabattait l'étrange écrouille.

« Elle ne nous suivra pas, balbutia le vieillard, elle sait ce qu'il lui en coûterait. Étant uniquement constituée d'énergie, elle serait une cible de choix pour les nanorecycleurs qui s'empresseraient de l'absorber en moins d'une minute. Suivez-moi ! Par ici... par ici ! »

Il trotta au long de l'interminable couloir blanc et vide qui serpentait dans le ventre de la bâtisse. David traînait le corps d'Itaï qui continuait à se vider, traçant une ligne rouge sur le sol du corridor.

« Ça va, annonça Tolokine. Arrêtons-nous ici, nous sommes hors de danger pour un moment. Les nanorecycleurs vont s'occuper de votre ami en priorité, tant qu'il est encore chaud. Regardez ! Ils sont déjà à l'œuvre. Les traces de sang s'effacent ! »

C'était la stricte vérité. La rigole rutilante imprimée sur le sol blanc était en train de disparaître.

« Ils récupèrent tout, expliqua Tolokine. Le moindre atome d'oxygène, de fer, les sels minéraux... tout ! Ça part aussitôt dans les murs, pour consolider les bâtiments, pour nourrir les bioéléments de la structure, les endurcir, les faire pousser. C'est ainsi que les maisons grandissent, que de nouveaux étages apparaissent... Nous nous trouvons au cœur d'une merveille de biotechnologie.

— Je sais, coupa David. Pouvez-vous rester silencieux une seconde ? Je viens de perdre un ami.

— Bien sûr, s'excusa Tolokine. Je suis stupide. Ne m'en veuillez pas. »

David s'adossa à la paroi, l'œil fixé sur la dépouille d'Itaï. Du fond du couloir lui parvinrent des raclements de griffes et des grognements.

« C'est la tueuse, expliqua Tolokine. Elle nous cherche. Elle s'excite sur l'écrouille, mais elle ne l'ouvrira pas. Elle ne survivrait pas une minute dans cet environnement. Moi, je suis vieux, faible, malade. Je ne constitue pas une proie très intéressante pour les nanorecycleurs. Il

en va différemment pour vous qui êtes jeune, en pleine forme. Mais pardonnez-moi, je bavarde encore comme une vieille pie ! »

David ne prit pas le temps de répondre, car les vêtements d'Itaï étaient en train de devenir transparents !

« L'absorption a commencé, fit Tolokine. Ils s'amincissent. Ensuite, ce sera au tour de l'épiderme, puis de la graisse et des fibres musculaires... à la fin, il ne restera plus rien, pas un débris, pas une tache de sang. (Il tira de sa poche une antique montre de gousset qu'il consulta.) Nous disposons d'une demi-heure. Venez, je vais vous conduire à la sortie. Il ne faut pas prendre de risque, vous êtes une proie trop tentante.

— Mais vous ? s'étonna David.

— Oh, moi, j'ai mes petits trucs. Je vous les expliquerai si vous revenez me rendre visite. Je passe beaucoup de temps à l'intérieur des bâtiments pour étudier les hiéroglyphes mobiles qui ondulent sur les murs. C'est pour cette raison que j'ai débarqué à Ozataxa, il y a près de quinze ans, et vous voyez, je suis toujours en vie ! Oh, bien sûr, il me manque quelques orteils, et aussi l'oreille gauche, mais je m'en passe fort bien. Venez me saluer, de temps en temps, je vous dirai ce que je sais sur la ville. Je m'ennuie un peu tout seul... »

Il continua à babiller jusqu'à ce qu'ils soient redescendus au rez-de-chaussée ; là, il prit congé de David au seuil de l'immeuble puis, tournant les talons, s'enfonça dans la pénombre du hall.

Titubant, David prit le chemin du campement pour annoncer la mort d'Itaï à Akenôn, mais la tente était vide, et il eut beau appeler, le prêtre ne répondit pas.

Ne sachant que faire, il regagna la cahute « familiale » où l'attendaient l'étudiante et la fillette. Éprouvant le besoin de parler, il leur conta les événements de l'après-midi. L'étudiante l'écouta avec une attention polie, sans manifester la moindre émotion.

« Itaï, dit-elle lorsqu'il eut fini, c'était cette espèce de singe à poils bleus ? J'avoue qu'il me foutait la trouille.

— À moi aussi ! renchérit la petite fille. Il était vilain comme tout ! »

David comprit qu'il était inutile d'insister.

Le lendemain, alors qu'il fouillait dans les détritits pour récupérer de quoi fabriquer de nouvelles flèches, il tomba nez à nez avec Ivana.

« J'ai appris pour Itaï, fit-elle sans se dérober. C'est triste. Il était

courageux. Vous chassiez la tueuse ? C'est ce vieux fou de Tolokine qui l'a raconté à tout le monde pendant la veillée.

— C'est réellement un érudit ? s'enquit David pour dire quelque chose.

— Oui, confirma Ivana. Il parle des dizaines de langues invraisemblables, mais il a perdu la tête à force d'étudier. On dit qu'il a conclu un pacte avec les nanorecycleurs. Je ne sais pas si c'est vrai.

— Comment vas-tu ?

— Ça va, je suis devenue la troisième concubine d'Abdéram, ce n'est pas si mal. Il faut bien survivre. Il n'est pas trop exigeant au lit, surtout en ce moment. Tu sais qu'il est fou amoureux de l'une des femmes que tu as ramenées, la plus vieille... celle qui était ton épouse, je crois ? »

À l'étincelle qui brillait dans ses yeux, David comprit qu'elle cherchait à lui faire mal. Il demeura impassible.

« Elle couche avec lui, insista Ivana. Elle l'épuise ! Ça ne me gêne pas... bien au contraire ! C'est toujours une corvée de moins. Les hommes, j'en ai soupé ! »

Elle tourna les talons d'un air faussement désinvolte pour aller rejoindre un groupe de femmes qui bavardaient au sommet de la colline de déchets.

David haussa les épaules, rassembla ses morceaux de bois et alla s'installer chez Akenôn pour fabriquer de nouvelles flèches. Il était décidé à finir le travail entamé par le guerrier anabassi. Une fois la tueuse éliminée, il quitterait Ozataxa en emmenant l'étudiante et la fillette. *Ensuite...* Ensuite, il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il ferait.

Akenôn ne parvenait plus à dissimuler sa nervosité sous son habituel masque patelin. Il suait, un tic contractait sa lèvre supérieure à intervalles réguliers, l'affligeant d'un rictus sardonique dont il n'avait pas conscience. Toutes les cinq minutes, il se comprimait les tempes avec les paumes, comme s'il espérait renforcer la solidité de sa boîte crânienne menacée par une explosion imminente.

« Ça n'a pas l'air d'aller..., lâcha David qui essayait désespérément de façonner des empennes de flèches.

— J'ai une migraine atroce, balbutia le prêtre. Elle enfle au fil des jours. Il y a soixante-douze heures que je n'ai pas dormi. Je suis à bout.

— Vous êtes malade ?

— Non... oui... enfin, pas vraiment. C'est le programme auquel on m'a soumis, il va bientôt atteindre sa date de péremption. La migraine est une alarme destinée à me rappeler que je dois agir sans tarder.

— Le programme va être périmé ? Comme une boîte de conserve ?

— Oui. On m'a implanté une puce biotech chargée à bloc d'informations très pointues. Une masse de données mémorielles qu'aucun cerveau humain ne pourrait retenir. Le problème, c'est que mon système immunitaire a fini par la repérer en dépit des leurres de protection dont elle s'entourait. Il va la détruire, la digérer. Je dois au plus vite utiliser ces infos avant qu'elles ne soient bouffées par mes anticorps.

— Pourquoi avoir utilisé une mémoire biotech ?

— Ce sont les seules qu'on puisse greffer à l'intérieur d'un cerveau sans provoquer une embolie. L'ennui, c'est qu'elles ne peuvent pas rester cachées indéfiniment. Le système immunitaire de l'hôte finit toujours par les localiser. On avait donné à la mienne l'apparence d'un anévrisme, il faut croire que ce camouflage n'était pas suffisant.

— C'est dans ce truc que vous stockez les infos des saints et des philosophes que vous voulez dupliquer pour sauver l'humanité ? »

Akenôn baissa les bras en signe de capitulation. Il était livide et des cernes violets soulignaient ses yeux.

« Bon, soupira-t-il, arrêtons de déconner. Les saints, les philosophes

de l'Antiquité, c'était du bobard. Vous vous en doutiez, n'est-ce pas ?

— Un peu, ouais. J'imagine mal votre Église se dotant d'une ribambelle de concurrents ! Le pouvoir ne se partage pas.

— D'accord, d'accord, vous êtes un petit futé. Je vous révèle la vérité si vous m'aidez à quitter la ville... Je sais que vous vous préparez à fuir, j'ai vu l'étudiante bichonner l'hydroderme et s'entraîner à le commander. Je ne suis pas complètement idiot. Vous allez prendre la poudre d'escampette. Je veux en être. Moi... et mon compagnon.

— Votre compagnon ?

— Oui, celui que j'ai pour mission de dupliquer. C'est son dossier mémoriel qui me donne la migraine. Tous les détails de sa vie passée, ses souvenirs, ses écrits. Soixante-quinze ans d'une existence bien remplie.

— Qui est-ce ?

— Vous ne l'avez pas déjà deviné ? Nothanos III, le pape de notre Église. Il est atteint d'une maladie dégénérative. La greffe de nouveaux organes n'a rien donné. Son déclin a été tenu secret. Sa mort provoquerait un conflit terrible au sein de l'ordre. Un schisme, peut-être une guerre de religion qui embraserait la galaxie. Cela ne doit pas se produire. Sans nous, les gouvernements perdront toute caution morale et sombreront dans le chaos. Les factions extrémistes athées prendront le pouvoir et feront basculer les mondes habités dans un matérialisme sans âme.

— Arrêtez le prêche, coupa David. Je ne suis pas client.

— Je n'essaye pas de vous convertir, cracha Akenôn avec hargne. Je sais que vous ne croyez à rien, aussi ne vous demanderai-je pas de m'aider par conviction. Disons plutôt que je vous propose un échange de marchandises, une association.

— Et qu'avez-vous à m'offrir ?

— Merde ! réveillez-vous ! Où espérez-vous aller une fois que vous aurez fui Ozataxa avec votre petit harem, hein ? Comment comptez-vous survivre ? Vous n'avez pas d'argent, aucun appui, vous ne connaissez rien à cette planète. Tôt ou tard, les militaires vous tomberont dessus. Vous serez condamné, on vous enfermera dans l'un de ces bagnes où l'on pratique la récupération organique sur les prisonniers. Vous en viendrez à troquer vos reins, vos testicules contre une réduction de peine ! Quant aux deux filles, on récupérera leur énergie pour alimenter les accumulateurs d'un vaisseau spatial et elles cesseront d'exister.

— Et si je vous aide ?

— L'Église nous exfiltrera. Tout est prévu. Une fois sur la Terre, Nothanos III vous accordera le statut de diplomate, vous serez intouchable. Vos femmes également. Personne n'aura le droit de vous demander des comptes. J'attends seulement que vous nous emmeniez, Nothanos et moi, jusqu'à une certaine oasis située à cinq jours d'ici. Un vaisseau furtif viendra nous récupérer. Je n'y arriverai pas tout seul. L'hydroderme ne m'obéira pas, et je suis très fatigué... Il est même possible que je périsse d'une embolie au cours du rituel de duplication. Dans ce cas, vous devrez prendre en charge le pape. Les coordonnées du rendez-vous et la procédure à suivre ont été chargées dans la puce, Nothanos vous indiquera la marche à suivre. »

David feignit de réfléchir. En fait, sa décision était déjà prise. Akenôn avait raison, les filles et lui avaient peu de chances d'échapper aux patrouilles de l'armée qui contrôlaient systématiquement les nomades. Sans sauf-conduit, sans argent, ils finiraient par tomber entre leurs griffes.

« D'accord, fit-il, on fait comme ça. Quand voulez-vous rencontrer la déesse ?

— Le plus tôt possible. Tant que la puce est encore intacte. Si mes anticorps l'attaquent, les données seront altérées et Nothanos ne sera plus vraiment Nothanos. »

David rangea les flèches dans le carquois, le jeta sur son épaule et empoigna l'arc. Il se sentait ridicule dans cet accoutrement et songea qu'il devait offrir l'image d'un adolescent attardé qui s'obstine à se déguiser en Robin des Bois. Enfant, il ne s'était jamais costumé pour Halloween, sa mère détestant cette fête qu'elle qualifiait d'obscurantiste.

La lividité d'Akenôn s'était encore accentuée. Il semblait plus que jamais sur le point de succomber à une rupture d'anévrisme. La sueur ruisselait sur son visage lunaire, lui donnant l'air d'un gnome malfaisant.

« Vous avez mal ? s'enquit platement David, qui n'avait jamais éprouvé la moindre sympathie pour le fanatique.

— C'est atroce, haleta le prêtre. Je suis en train de crever. Soutenez-moi jusqu'à la machine, il est temps d'en finir. »

David l'aida de son mieux, en essayant d'oublier le contact moite et mou de la chair d'Akenôn collée à la sienne.

Ils s'enfoncèrent dans le dédale des rues désertes. Depuis que la tueuse sévissait, les gens ne s'éloignaient guère de l'enceinte des

communautés. Retrouvant les vieux réflexes des pionniers, ils avaient mis « les chariots en cercle ».

Il faisait chaud et la lumière avait cet éclat insupportable que lui conférait sa réfraction sur les bâtiments de la cité.

Ils clopinèrent jusqu'au sanctuaire. Là, Akenôn s'écarta pour vomir.

« Merci, bredouilla-t-il en s'avançant vers la machine. Je crois que je ne m'en sortirai pas... les anticorps sont en train d'attaquer l'implant. Ça n'a pas d'importance, Nothanos sera en possession des coordonnées d'exfiltration, contentez-vous de lui obéir. »

Au prix d'un effort surhumain, il gravit l'escalier qui menait à la vasque des suppliants. Là, face à l'énorme « œuf » flasque de l'entité, il s'agenouilla.

David, qui gardait un mauvais souvenir de son expérience personnelle, se détourna afin de ne pas être exposé au flash des éclairs.

Il entendit Akenôn réciter une prière, puis ses cheveux et tous ses poils se hérissèrent sous l'action d'une formidable décharge magnétique. Il crut que son cœur allait entrer en fibrillation, comme cela arrive lors d'une électrocution, et il ferma les yeux, s'attendant au pire.

Le brasillement de l'arc électrique s'éteignit, tandis qu'une odeur d'ozone envahissait les lieux. Akenôn gisait sur le sol, les yeux révulsés, du sang lui coulait par le nez et les oreilles, comme si son cerveau avait été réduit en bouillie. David posa l'index sur la carotide du missionnaire. Le cœur ne battait plus. Au même moment, un vagissement s'éleva sur sa gauche, et il découvrit un vieillard nu, qui se débattait en poussant des cris inarticulés. Nothanos, le pape de l'Église du Pardon Universel Intergalactique, le monarque tout-puissant qui commandait aux Églises des planètes habitées. Pour l'heure, il avait plutôt l'allure d'un sans-abri hagard que des voyous auraient, par pure méchanceté, dépouillé de ses vêtements.

David s'agenouilla près de lui. Il n'eut pas de mal à reconnaître le visage d'empereur romain popularisé par les médias. Physiquement, la copie était parfaite. Cette version de Nothanos aurait l'avantage d'être presque immortelle, ce qui éviterait à l'Église de sombrer dans le chaos des guerres de succession.

« Comment vous sentez-vous ? », demanda-t-il à tout hasard.

Embarrassé, il ne savait quel titre donner à ce duplicata. *Monseigneur ? Votre éminence ? Votre Sainteté ?*

« Et merde ! décida-t-il, ce n'est qu'une copie après tout ! On ne

peut même pas le qualifier de clone puisqu'il est dépourvu d'organes ! »

Saisissant le vieil homme par le bras, il l'aida à se mettre sur pied. Le faux pape le dévisagea, hagard, la bouche tremblante. Ses yeux étaient si bleus qu'ils en semblaient artificiels.

« Je m'appelle David Sarella, expliqua le vétérinaire. Akenôn m'a demandé de vous prendre en charge. Dès que j'aurai réglé certaines choses, nous quitterons la ville. OK ? »

Nothanos III ne répondit pas, il paraissait en proie à la confusion. Doucement, David entreprit de le ramener au campement. Bien que d'aspect sénile, le bonhomme ne souffrait d'aucun rhumatisme, car il se déplaçait aisément, calquant son pas sur celui de son accompagnateur.

Lorsqu'il entra dans la tente, accompagné du vieillard nu, l'étudiante poussa un cri d'effroi et s'empressa d'aveugler la fillette à l'aide de ses deux paumes.

« T'es dingue ou quoi ? vociféra-t-elle. Tu as pensé à la gosse ? Tu veux la déguster des hommes pour le restant de sa vie ? »

« Quelle importance ? faillit répliquer David, puisqu'elle ne grandira jamais. »

Ayant enveloppé Nothanos dans une couverture élimée, il l'assit dans un coin.

« Il va rester avec nous quelques jours, expliqua-t-il à Ula. Il nous accompagnera dans notre fuite, c'est notre billet de retour pour la Terre. Tu comprends ? De lui dépendent notre liberté et notre réinsertion.

— Il est si puissant ? fit la jeune fille avec scepticisme. Moi je trouve qu'il a surtout l'air d'un vieux clodo. »

David prit conscience que l'étudiante ignorait tout de Nothanos. Rien de plus normal, puisque le pape n'avait été élu que cinq ans après leur sortie de la fac ! Il dut faire les présentations.

« Ça va être mon grand-père ? », s'inquiéta la petite fille que l'aspect du vieillard n'enthousiasmait guère.

On la rassura. Non, il n'y avait aucun risque pour que Nothanos la fasse sauter sur ses genoux.

Au bout d'une heure, l'homme d'Église émergea de son hébétude, son regard se fit dur et, à voir l'expression qui se peignait sur son visage, la présence des femmes lui déplaisait. La familiarité avec laquelle celles-ci s'adressaient à lui le faisait chaque fois tressaillir.

Malgré tout, en habile diplomate, il s'appliquait à conserver une attitude courtoise.

D'emblée, David éprouva une vive antipathie pour l'individu. Nothanos III — le vrai — n'avait jamais joui d'une bonne réputation. Prêchant l'amour des créatures différentes, il avait assis son pouvoir sur la multiplication des bûchers, carbonisant systématiquement ses contradicteurs. D'une certaine manière, il avait ressuscité l'Inquisition et s'était entouré d'une garde prétorienne dévouée jusqu'à la mort. Les gouvernements le craignaient, car, d'un simple discours, il pouvait déchaîner la colère des foules et renverser un président, un roi... On lui attribuait de nombreux miracles non vérifiés, qui relevaient d'une propagande bien organisée. C'était un homme puissant et dangereux, aux menées politiques obscures et dont la stratégie n'apparaissait jamais clairement aux yeux des simples mortels.

« Akenôn est mort, murmura David dans l'espoir d'établir un contact avec ce patriarche si figé qu'il paraissait à peine vivant.

— Je sais, fit Nothanos d'un ton froid. C'était un bon soldat, il a mené sa mission à bien. À présent, c'est à vous qu'incombe la charge de me ramener sur la Terre.

— C'est prévu, soupira David. Mais pas tout de suite, je dois régler certains problèmes avant de quitter la ville.

— Rien n'est plus important que mon retour sur la Terre ! siffla le vieillard.

— Ouais, intervint l'étudiante, ça, c'est votre point de vue. Pour moi vous n'êtes qu'un vieux clodo à poil enveloppé dans une couverture pourrie. Alors, ne vous avisez pas de nous donner des ordres, compris ? »

Nothanos eut une contraction de tout le corps et serra les mâchoires à s'en briser les dents. Il s'abstint néanmoins de répliquer. La fillette s'approcha pour le regarder sous le nez.

« Tu connais le père Noël ? », demanda-t-elle. Et comme Nothanos demeurait coi, elle se déchaîna :

« Tu peux énumérer les noms de tous les rennes du père Noël ? Tu sais fabriquer des jouets ? Tu serais mieux avec la barbe... et un habit rouge, et une hotte... Tu es déjà descendu à l'intérieur d'une cheminée ? »

Une lueur d'égarement brilla dans les yeux du prélat, et il dévisagea l'enfant comme s'il se trouvait en présence d'un démon. David s'empessa d'éloigner la fillette.

« J'aime pas ce vieux bonhomme ! claironna celle-ci. Il a des poils

gris qui lui sortent des narines et des oreilles ! Et il a de vilains petits yeux méchants. »

David l'entraîna hors de la tente. L'étudiante les rejoignit aussitôt.

« Elle a raison, lâcha-t-elle. Il me dégoûte, ce vieux. On dirait qu'il lui manque plusieurs lignes de code dans le programme ! Il ne va pas tarder à nous faire un bug, c'est sûr. D'où l'as-tu sorti ? »

David dut déployer des trésors d'éloquence pour convaincre les deux Ula de prendre leur mal en patience. « Il représente notre seule chance de sortir de ce merdier ! martela-t-il. Nous profiterons de son exfiltration pour quitter Mémoriana. Nous n'aurons pas d'autre occasion, c'est compris ? Ne le maltraitez pas. Notre survie dépend de son bon vouloir. »

Elles promirent, en ronchonnant, de faire des efforts. David en profita pour récupérer ses flèches, son arc, et partir en chasse. Il ne s'inquiétait pas de l'éventuelle réaction de l'Ula quadragénaire, car celle-ci, depuis qu'elle filait le parfait amour avec Abdéram, ne leur rendait plus visite.

À présent, il voulait utiliser le cadavre d'Akenôn pour négocier son passage à l'intérieur du bâtiment où Wilfrid Tolokine avait trouvé refuge. Pendant que les nanorecycleurs s'occuperaient de la dépouille du prêtre, il pourrait aller et venir au long des corridors sans crainte d'être attaqué. Les confidences du linguiste avaient éveillé sa curiosité. N'avait-il pas prétendu avoir percé le secret des Promeneurs et élucidé le mystère d'Ozataxa ?

Disait-il la vérité ? Avait-il perdu la tête ? David brûlait de se faire une opinion sur la question.

Il alla donc récupérer le corps d'Akenôn qui gisait toujours au pied du duplicateur, et le chargea sur ses épaules. Remorquant ce fardeau, il franchit le seuil de l'immeuble où il avait rencontré Tolokine. Son apparition déclencha une subite agitation sur les murs du hall où les hiéroglyphes serpentiformes ondulèrent de plus belle. Ils allaient et venaient, rampant sur le plafond, sur le sol, déconstruisant et reconstruisant leurs pigments au fur et à mesure de leurs déplacements. Très vite, ils convergèrent vers David, l'encerclant, grouillant à ses pieds telle une couvée de reptiles en folie. Le jeune homme s'efforça de réfréner la panique qui lui commandait de faire demi-tour sans plus attendre. Immobile, il attendit que les figures géométriques ondulantes se stabilisent, puis il donna de la voix pour appeler Tolokine à la rescousse. Le vieillard à la barbe caprine apparut enfin.

« Oh, fit-il, c'est gentil de venir me voir. Vous avez amené une obole

pour payer votre passage, bonne idée. Mais ne la déposez pas ici, mieux vaut la garder pour tout à l'heure. Chez moi nous ne risquons rien.

— Chez vous ? Vous vivez ici ? s'étonna David.

— Oui, après bien des tâtonnements, j'ai découvert une zone neutre où les nanorecycleurs n'entrent jamais. C'est le seul endroit où l'on peut passer la nuit sans être dissocié en particules élémentaires. Suivez-moi, je vais vous montrer. »

David, qui suait sous le poids du cadavre, lui emboîta le pas. Comme la dernière fois, il éprouvait des chatouillis à la surface de l'épiderme.

« Des caresses de fantômes... », songea-t-il.

Oui, c'était bien cela : des doigts invisibles et minuscules l'effleuraient, lui arrachant déjà des miettes de peau, des poils, des cheveux. Ce décapage sournois ne s'accompagnait d'aucune souffrance, ce qui le rendait encore plus dangereux.

Wilfrid Tolokine posa la main sur un mur, une sorte de sphincter s'y ouvrit pour les laisser passer. Ils se trouvaient à présent dans une rotonde occupée par ce qu'on aurait pu comparer à une toile d'araignée ou à un filet de trapéziste. Des « objets » inconnus flottaient dans l'air, en état d'apesanteur. De temps à autre, ils changeaient de couleur, voire de forme.

« Qu'est-ce que c'est ? souffla David.

— Aucune idée, soupira le linguiste avec un haussement d'épaules. Un pupitre de commandes, peut-être ? L'équivalent des manomètres d'une chaufferie ? Des gadgets destinés à amuser les enfants ? Un distributeur de sandwiches ? Tout est possible. L'important, c'est que les recycleurs ne se risquent jamais ici. Il y a sûrement une raison, mais je l'ignore. »

David allongea la dépouille d'Akenôn sur le filet tendu à trois mètres au-dessus du sol, et essaya de s'y déplacer sans perdre l'équilibre.

« Ne révélez l'existence de ce refuge à personne ! supplia Tolokine. Surtout pas à Abdéram. Il n'apprécierait pas que je puisse habiter en toute impunité à l'intérieur d'un lieu sacré. Abdéram a une vision très mystique d'Ozataxa. Il voit dans la cité une sorte d'Olympe, de séjour divin. Il lui plaît de côtoyer l'incompréhensible... Abdéram me déteste parce que, justement, je m'emploie à élucider les mystères de la ville. Il pense qu'en clarifiant les choses je provoquerai la mort des dieux. C'est un esprit simple qui a trouvé ici ce qu'il cherchait depuis

toujours. Il a fini par s'autoproclamer grand prêtre d'Ozataxa. »

Le linguiste s'installa confortablement sur la toile. David l'imita, avec moins de bonheur toutefois, car les mailles du filet lui rentraient dans la raie des fesses.

« Alors comme ça, lança-t-il, la ville n'a plus de secrets pour vous ? »

Il souhaitait par-dessus tout s'éviter les interminables préambules dont les universitaires sont coutumiers. Il avait toujours détesté les soutenances de thèses et ne tenait surtout pas à ce que Tolokine lui expose ses travaux par le menu.

« C'est exact, fit le vieillard avec une fatuité infantile. J'ai réussi à traduire en partie les hiéroglyphes qui ondulent sur les murs... Cela n'a pas été facile, je vous l'accorde, mais j'ai utilisé un système de permutations quantiques qui...

— Et ça dit quoi ? », coupa David.

Tolokine sourit. Enveloppé de guenilles, son chapeau melon enfoncé au ras des sourcils, il ressemblait à un chaman d'Amazonie. David eut honte de l'avoir brusqué, il tenta de s'excuser :

« Je ne suis pas spécialiste, ne perdez pas votre temps en explications techniques, je n'y pigerais rien.

— D'accord, fit le vieil homme. Allons droit au but. Vous savez, l'être humain a toujours eu fâcheuse tendance à imaginer les extraterrestres à travers le filtre du divin... Depuis la nuit des temps, il voit en eux des messagers de Dieu, des anges, les représentants d'une toute-puissance mystique qui apportera aux pauvres créatures que nous sommes le savoir, le bonheur, la santé, la sérénité, etc.

— Vous voulez dire que rien de tout cela n'est vrai ?

— Oui. Cette ville n'est nullement un avant-poste du paradis. J'ai déchiffré un assez grand nombre des hiéroglyphes serpentiformes pour me faire une idée précise de ce qu'elle était en réalité. Vous savez à quoi servaient ces inscriptions ondulantes qui courent de mur en mur ?

— Non.

— C'étaient tout bonnement des publicités ! L'équivalent de nos affiches et de nos enseignes lumineuses ! Voilà pourquoi elles se ruent sur les visiteurs : elles essayent de lui vendre le produit qu'elles ont pour mission de promouvoir. »

David encaissa le coup sans broncher. Depuis un moment, il s'attendait à quelque chose d'analogue. Tolokine parut déçu. Il se dépêcha d'enchaîner :

« Ozataxa n'était pas une annexe de Shangri-La. Loin s'en faut ! C'est tout simplement un village de vacances bâti par des professionnels du tourisme intergalactique en des temps reculés. »

Cette fois, David ne put retenir un hoquet d'incrédulité.

« Je n'invente rien, insista Tolokine. Les publicités le prouvent. Nous sommes dans une espèce de club truffé de gadgets destinés à amuser les vacanciers. Des attractions, comme nous dirions. Des distractions adaptées à la morphologie et au caractère des créatures qui venaient y passer leurs loisirs, et dont nous ne savons rien, car certains mots sont intraduisibles. Je me heurte à des concepts sans équivalents pour un esprit terrien. Quoi qu'il en soit, cela se passait il y a des millénaires... Le club a périclité, on a cessé de le fréquenter... le village de vacances s'est changé en ville-fantôme. Pourquoi ? Je ne sais pas. La race des vacanciers s'est sans doute éteinte ou bien ses goûts ont changé et elle s'est tournée vers d'autres destinations plus exotiques. »

David se passa la main sur le visage. L'hypothèse le séduisait. L'obstination de ses semblables à confondre les extraterrestres avec Dieu l'avait toujours profondément irrité. La théorie de Tolokine avait au moins le mérite de remettre les pendules à l'heure.

« Un club de vacances, hein ? répéta-t-il, songeur.

— Oui, martela le vieillard. Quelque chose de très pragmatique, d'utilitaire, de trivial. Un centre de repos, un parc à thème... Avant de vous rencontrer, je n'avais encore parlé de cela à personne. Abdéram ne supporterait pas la vérité, il me ferait assassiner... ou plutôt il m'offrirait en pâture aux nanorecycleurs. Les mystiques détestent qu'on détruise leurs rêves.

— Mais alors, la *déesse*... le duplicateur... quelle était sa fonction réelle ?

— Qui peut savoir ? Sans doute ces créatures s'amusaient-elles à matérialiser leurs fantasmes ? Elles imaginaient un partenaire sexuel et attendaient de la machine qu'elle le façonne à leur goût. Peut-être utilisaient-elles ce *sex-toy* pendant la durée de leurs vacances ? Cette explication en vaut une autre. On peut aussi se dire que les enfants s'en servaient pour créer des personnages amusants, des animaux de compagnie fabuleux... Il est inutile de se torturer, jamais nous n'obtiendrons le moindre embryon de réponse. Tout au plus peut-on supposer, émettre des hypothèses gratuites, car nous ne savons rien des *gens* qui fréquentaient cet endroit. Oui, cela fait froid dans le dos. Il existe un tel abîme entre la fonction magique qu'on prête aujourd'hui à ce lieu et ce qu'il était réellement dans le passé, que l'esprit se refuse à admettre la vérité. Mais gardez cela pour vous ! On

vous traiterait d'hérétique, de blasphémateur. N'avouez jamais que la fameuse *déesse* était en réalité l'équivalent de ces bonbonnes d'air comprimé grâce auxquelles on gonfle des ballons de couleur pour la plus grande joie des enfants ! »

Une quinte de toux l'interrompit. Il empoigna une gourde pour avaler un peu d'eau.

« Alors, compléta David, les points d'approvisionnement sont des *buffets à volonté* !

— Oui, haleta Tolokine. Mais ils s'épuisent, comme vous avez pu le constater. La cité vieillit, elle s'enraye, déraile. La biotechnologie dont elle est issue est en train de mourir faute d'un apport nourricier substantiel. Un jour, Ozataxa cessera d'exister. Les bâtiments se changeront en carcasses et les rues s'empliront de leurs ossements. Voilà le secret que je voulais vous transmettre avant de mourir. Ainsi, je n'aurai pas travaillé en vain. Quelqu'un sera dépositaire de la vérité, même s'il s'agit d'une vérité sans emploi. »

Il partit d'un rire grêle qui, une fois encore, se changea en quinte de toux. Du sang tacha sa barbiche, il l'essuya d'un revers de manche.

« Je suis ici depuis trop longtemps, s'excusa-t-il. J'ai inhalé une certaine quantité de nanorecycleurs. Ils sont à l'œuvre dans mes poumons. Ils me démontent de l'intérieur. Au fil des semaines, ils vont me vider de mes organes, jusqu'à ce que je ne sois plus qu'une enveloppe de peau vide... une espèce de poupée gonflable qu'ils digéreront également. Ça n'a pas d'importance, j'ai eu ce que je voulais. D'une certaine manière, je les ai baisés, ces salopards ! J'ai eu la peau de la foutue déesse ! Je l'ai démasquée, cette vieille pute millénaire ! »

Cette véhémence s'acheva en spasmes respiratoires qui l'amènèrent au bord de l'asphyxie. Il demeura longtemps recroquevillé, luttant pour recouvrer sa respiration.

Enfin, il releva la tête et murmura d'une voix éraillée :

« Partez maintenant. Jetez le cadavre dans le couloir et profitez-en pour quitter l'immeuble pendant que les recycleurs festoieront.

— Je veux grimper sur le toit, déclara David. Je dois m'occuper de la tueuse.

— Ah oui ! la tueuse... c'est vous qui l'avez créée, je le sais, alors vous vous sentez responsable... Quelle connerie ! Quelques morts de plus ou de moins, ça n'a aucune importance ! Vous n'avez pas encore compris qu'Abdéram va conduire tous les siens à la mort ?

— Comment cela ?

— C'est évident. D'abord, les clans vont se faire la guerre pour la possession des derniers points d'approvisionnement, ensuite, quand ceux-ci s'assècheront, Abdéram décidera d'apaiser la colère des dieux en multipliant les sacrifices humains. Des dizaines d'innocents seront jetés en pâture aux nanorecycleurs... À la fin, comble d'ironie, ne survivront que les copies. Abdéram ne pourra rien contre elles, parce qu'elles sont plus fortes que les humains et quasiment indestructibles. Quand les derniers Terriens se seront entre-tués, les copies se partageront les ruines d'Ozataxa. Voilà le futur tel qu'il va s'écrire. Alors, fichez le camp sans attendre, ne jouez pas les bons Samaritains. Abdéram vous a dans le collimateur, il veut s'approprier vos femmes... La jeune pour son harem, la gosse pour la vendre. Il a déjà la vieille, mais ça ne lui suffit pas. Vous faites obstacle à ses projets. Songez-y. »

David empoigna la dépouille d'Akenôn sous les aisselles et la traîna dans le couloir. L'opercule se referma, lui masquant l'image de Tolokine recroquevillé au centre de la toile d'araignée. Il eut la conviction qu'ils ne se reverraient jamais. Il ne savait que penser des révélations du linguiste, d'ailleurs, il avait déjà d'autres soucis, car les nanorecycleurs étaient en train de s'attaquer à Akenôn dont les cheveux disparaissaient. Les sourcils suivirent, puis l'ombre de la barbe sur les joues... L'effet était saisissant et tout à fait horrible. Les cils, les ongles, la pilosité des avant-bras, tout était gommé, avalé par d'invisibles gloutons. David se détourna du cadavre pour s'élancer sur le pan incliné qui menait au toit. Il espérait que le festin durerait assez longtemps pour lui permettre d'atteindre l'écoutille. Il s'attaquait à quelque chose qui le dépassait, il en avait conscience. Jamais il n'avait eu l'instinct du chasseur ; paradoxalement, pour son coup d'essai, il affrontait un prédateur hors du commun qui aurait fait hésiter les plus aguerris. Tolokine avait peut-être raison : il était stupide, encombré de scrupules qui n'avaient plus cours aujourd'hui.

Lorsqu'il atteignit l'écoutille, il n'eut qu'à l'effleurer pour qu'elle se rétracte, lui permettant de se hisser à l'air libre. La chaleur lui coupa le souffle et il fut pris de vertige. Quand il eut recouvré ses esprits, il encocha une flèche sur la corde de l'arc... et se sentit tout à fait grotesque. Son imitation d'Itaï était pitoyable. S'il n'avait pas pris la fuite lors du premier affrontement avec la créature, c'était en grande partie parce qu'il aurait eu honte de se comporter en couard sous l'œil du guerrier anabassi, mais aujourd'hui qu'il se retrouvait seul face à l'ennemie, il n'était pas certain de faire preuve d'autant de « courage ».

Il erra plus de deux heures, de toit en toit, dans la fournaise éblouissante de la cité blanche. La réverbération l'aveuglait. Enfin, il aperçut la tueuse, à une distance de trente mètres. Elle le dévisagea,

poussa un feulement rauque et bondit dans le vide avant qu'il ait eu le temps de bander son arc. La seconde d'après, elle avait disparu.

Alors commença une traque imbécile, menée au hasard, et qui mit les nerfs de David à rude épreuve. La tueuse était partout et nulle part. À deux reprises, il la débusqua au détour d'une zone d'ombre et lui décocha une flèche à moins de trente pas. Les projectiles s'enfonçaient dans ce qui lui tenait lieu de chair, mais s'enflammaient presque aussitôt, et la bête s'enfuyait, les mains pressées sur les plaies par où s'échappait son énergie. Plus il se rapprochait d'elle, plus David prenait conscience du guêpier où il s'était fourré. Elle était trop forte pour lui, jamais il ne serait capable de la maîtriser. Il s'étonnait d'ailleurs qu'elle n'ait pas encore profité de sa supériorité pour le tuer. Hésitait-elle à lui arracher la tête parce que, d'une certaine manière, elle lui devait la vie ? Était-elle capable d'une pensée aussi élaborée ? Physiquement, elle ressemblait davantage à une bête qu'à un être humain, ce qui conduisait tout naturellement l'observateur à lui prêter des pulsions élémentaires, mais n'était-ce pas là raisonner par a priori ?

Quand le carquois fut presque vide, David jugea prudent de battre en retraite. Il avait fait de son mieux sans toutefois obtenir de résultat probant. Les blessures semblaient sans effet sur la créature. Sans doute aurait-il fallu lui en infliger beaucoup, mais il en était incapable. Quand elle surgissait, il avait tendance à perdre ses moyens, il l'admettait sans honte. Quoi de plus normal ? Il était vétérinaire, pas guerrier !

Épuisé, il descendit dans la rue par une sorte d'escalier extérieur aux allures de colonne vertébrale, et qu'on avait accroché à la façade d'un bâtiment.

Traînant des pieds, il regagna la cahute familiale où Nothanos et les deux filles l'attendaient dans un silence hostile. Alors qu'il se dépouillait de ses vêtements trempés de sueur, le vieillard lui lança :

« Votre conduite est ridicule, nous perdons un temps précieux. La navette d'exfiltration ne nous attendra pas indéfiniment, car l'écran de brouillage dont elle doit s'envelopper pour échapper aux radars militaires consomme beaucoup d'énergie. Notre marge de manœuvre est réduite.

— Foutez-moi la paix ! gronda David, je suis crevé. »

Et il partit se coucher.

Trois heures plus tard, la tueuse faisait irruption dans la cabane pour l'assassiner.

Ce fut le hurlement de la fillette qui l'éveilla. Comme toutes les copies, ni l'étudiante ni la gosse n'avaient besoin de sommeil, néanmoins elles feignaient de dormir pour s'entraîner à singer le comportement des humains, ruse qui leur serait utile quand elles devraient évoluer au milieu des Terriens. Cet exercice ennuyait la petite fille qui ne cessait de s'agiter et de chuchoter d'étranges chansonnettes à sa poupée de chiffon. C'est ainsi qu'elle vit la toile de la paroi se fendre de haut en bas sous l'action des griffes de la tueuse. Les ongles étaient si coupants qu'ils tranchaient la bâche comme un rasoir, avec un sifflement à peine audible.

David s'assit sur sa paillasse, le cœur fou. Le monstre se dressait à son chevet, plus hideux que jamais, comme si son apparence physique se dégradait au fur et à mesure que la peur de son créateur augmentait. David ébaucha un geste de défense dérisoire dont il eut honte. L'évidence l'écrasa : les griffes allaient lui fendre la cage thoracique, comme pour une autopsie ; incapable de se défendre, il se trouverait réduit à regarder ses organes quitter leur logement naturel pour tomber en vrac sur ses cuisses... Il était foutu.

Alors que la tueuse s'avancait, Nothanos lui barra le passage. Dans le mouvement, il avait laissé tomber la couverture qui lui tenait lieu de tige et se tenait nu, pathétique, devant le monstre. La bête distendit sa gueule hérissée de crocs pour pousser un rugissement de colère. Le vieillard en profita pour plonger la main dans cette bouche avide, refouler la langue, et enfoncer son bras jusqu'au coude dans l'œsophage de la créature qui suffoqua. Impavide, Nothanos maintint sa prise, indifférent aux coups de griffe qui lui lacéraient les flancs sans faire couler une goutte de sang.

Un brasillement de court-circuit illumina la cabane tandis que le bras du vieil homme devenait translucide et scintillant.

« Bordel ! comprit enfin David, il est en train de pomper l'énergie de la bête ! Il la vampirise ! »

La transfusion magnétique avait eu raison de la tueuse qui, déjà, se recroquevillait en se décolorant.

« Une mue de serpent ! songea David. Il ne restera d'elle qu'une enveloppe fripée. »

Quand Nothanos dégagea son bras, la créature s'effondra, flasque, privée d'épaisseur. Le vieillard se baissa pour récupérer sa couverture rapiécée dont il se drapa avec la dignité d'un empereur.

« Voilà, décréta-t-il de sa voix de tribun, je viens de vous sauver la vie. Désormais, vous avez une dette envers moi, et j'attends que vous fassiez preuve d'un peu plus d'obéissance. »

La fille et l'étudiante dardaient sur le vieil homme des regards effrayés. Elles venaient de comprendre que celui dont elles s'étaient tant moquées pouvait leur faire subir un sort identique si l'envie lui en prenait.

Nothanos reprit sa place dans le siège bancal qui lui servait de trône.

« Bon, mettons les choses au point, fit-il d'un ton égal. Si nous sommes partis d'un mauvais pied, c'est en grande partie parce que je dispose d'informations secrètes auxquelles vous n'avez jamais eu accès. Cette ignorance fausse votre évaluation des événements, je me vois donc contraint de vous imposer un briefing accéléré. Vous êtes dans l'erreur depuis le début. Vous êtes tous les victimes d'une illusion, d'un fantasme collectif.

— De quoi parlez-vous ? maugréa David que la suffisance du bonhomme indisposait.

— De la ville, répondit Nothanos III. De cette chose que vous appelez Ozataxa. »

David et les deux filles échangèrent un coup d'œil perplexe.

« Vous êtes naïfs, reprit Nothanos, vous n'avez pas conscience de ce qui se passe autour de vous, personne à Ozataxa n'a la moindre idée de ce que représente réellement cette ville. Abdéram vénère une fausse idole. Cet universitaire, Tolokine, a gâché ses dernières années à bâtir une théorie absurde... Les légendes génèrent d'autres légendes, les contes à dormir debout s'emboîtent comme ces poupées russes qu'on vendait jadis, dans les bazars ukrainiens. Seule l'Église sait à quoi s'en tenir. Il y a, dans une chambre forte du palais papal, un dossier secret qui répond à toutes les questions qu'on peut se poser au sujet de cet endroit. Je l'ai lu, il y a longtemps qu'Ozataxa n'a plus de secret pour moi. Je possède la solution de l'énigme.

— Et quelle est-elle ? », s'enquit David, persuadé que son interlocuteur ne lui répondrait pas.

Il se trompait. Nothanos eut un sourire froid et s'installa plus commodément sur son siège, adoptant une pose de conteur.

« Tout le monde se trompe, énonça-t-il. Ozataxa n'est pas une ville.

Elle n'a jamais été bâtie par ces fameux Promeneurs dont on nous rebat les oreilles depuis des lustres. Ozataxa est une créature vivante. Le Promeneur, c'est elle... En ce moment même, nous campons sur le dos d'un extraterrestre gigantesque. Ce que vous prenez pour des maisons, des tours, des remparts, ce ne sont que les diverses parties de son anatomie. Voilà pourquoi cette architecture vous paraît si bizarre, sans rapport avec tout ce que vous avez vu jusqu'ici. C'est également la raison pour laquelle tout semble issu d'une biotechnologie avancée. Il ne pourrait en être autrement puisque tout est vivant ! Lorsque vous pénétrez dans un bâtiment, vous vous comportez comme un virus infectant un organisme. Vous devenez un corps étranger, menaçant, qu'il faut dissoudre au plus vite, et c'est là le travail des nanorecycleurs... »

David se passa la main dans les cheveux, la stupeur le terrassait, il dut faire un effort pour rassembler ses pensées.

« Alors... bredouilla-t-il, les couloirs, les appartements...

— Les couloirs sont l'équivalent de vos artères, de vos intestins, les appartements sont des organes, les hiéroglyphes qui dansent sur les murs matérialisent des influx nerveux, ils analysent l'environnement et transmettent les informations au cerveau. C'est probablement pour cela qu'ils se précipitent sur chaque nouveau visiteur. Ils le jaugent, l'analysent. Quant aux fameux points d'approvisionnement qui préoccupent tant les humains, ce sont simplement des tétines destinées à l'alimentation des petits ! Gardez-vous néanmoins de tout anthropomorphisme, l'anatomie de la créature et ses fonctionnements physiologiques n'ont rien de commun avec ceux des humains. Dans le domaine du vivant, la logique n'a pas sa place. Certaines races intergalactiques n'ont ni cœur ni cerveau, elles n'ont pas davantage d'anus ou de système reproducteur, elles fonctionnent *autrement...* selon des procédures qui échappent à notre entendement. Aussi convient-il de ne pas s'ébahir trop facilement sur la constitution organique d'Ozataxa. Il n'y a aucun miracle là-dedans, nous sommes juste en présence d'une forme de vie différente, d'une créature qui vient des confins de l'univers.

— Mais que fait-elle ici ? Pourquoi a-t-elle échoué sur Mémoriana ?

— Elle se conformait au rituel de gestation en usage chez ceux de sa race. Vous avez bien compris, Ozataxa est une créature femelle gravide. Elle attend de mettre bas.

— Quoi ? Vous déconnez !

— Pas du tout. Dans son monde, les femelles s'isolent pendant la durée de la gestation, ceci afin d'échapper aux mâles qui ont tendance

à vouloir dévorer les fœtus. Généralement, elles choisissent une planète éloignée, s'y cachent et entrent en hibernation.

— Et la grossesse dure combien de temps ?

— Un millier d'années. Pour nous, c'est énorme, mais ces créatures vivent dix fois plus longtemps. Elles sont peu nombreuses mais incroyablement résistantes. En outre, comme le caméléon, elles possèdent un don de mimétisme élaboré, cela afin d'échapper à leurs prédateurs. Je suppose qu'Ozataxa a décidé de prendre l'apparence d'une ville parce qu'elle en a repéré plusieurs à la surface de Mémoriana. Elle a dû estimer que c'était la meilleure façon de passer inaperçue. Avant d'entrer en hibernation, elle a déployé un système défensif : les cactus-archers, les trombes, les maelströms qui avaient pour mission de veiller sur son sommeil. Elle pensait sûrement que ces obstacles tiendraient les intrus en respect. Elle s'est trompée. Les hommes ont violé le périmètre de sécurité et se sont installés sur son dos, comme des poux.

— Mais pourquoi n'a-t-elle pas encore accouché ? Les Anabassis prétendent qu'elle est là depuis deux mille ans ! »

Nothanos haussa les épaules, comme si c'était là un détail secondaire.

« Je pense qu'il y a eu des complications. L'embryon ne s'est pas développé à un rythme normal. La gestation s'en est trouvée ralentie.

— Et ce fœtus, où se cache-t-il ? »

Nothanos éclata d'un rire condescendant. La mimique plissa son visage d'un millier de rides qui semblaient autant de coupures tant elles étaient profondes.

« Le fœtus ? claironna-t-il. Mais vous l'avez approché à maintes reprises, mon cher ! Le fœtus c'est la *déesse*, c'est le *duplicateur*... »

David lâcha un juron. Bien sûr ! Comment avait-il pu ne pas s'en douter ? Cette forme ovoïde, molle, palpitante, comme habitée par une présence interne...

« C'est le fœtus qui est la cause de tout, reprit Nothanos. En s'alimentant de l'énergie maternelle, il a affaibli sa génitrice, la plongeant dans un coma perpétuel. Du coup, la gestation n'est jamais parvenue à son terme, elle est suspendue...

— C'est du délire ! haleta David. Pourquoi un fœtus accepterait-il de recréer des défunts humains ? Ça n'a pas de sens !

— Mais si, bien au contraire, vous ne réfléchissez pas assez, voilà tout. Cet œuf énorme contient un enfant, un enfant qui s'ennuie mais

n'a pas envie de quitter le ventre maternel. Un jour, un humain passe près de lui, la tête pleine de souvenirs. L'enfant trouve ces images amusantes, il s'en empare et joue avec, comme un gosse malaxerait de la pâte à modeler pour donner naissance à des bonshommes ou des animaux. En vérité, il n'a pas conscience de l'importance de ce qu'il fait. Ce n'est qu'une distraction, un amusement de bambin. Il ne sait pas qu'il est en train de donner naissance à une formidable légende... celle de la déesse qui fait revivre l'image des morts ! Le problème, c'est que notre fœtus n'utilise pas de la pâte à modeler, il se sert d'énergie. Une énergie qu'il vole à sa mère endormie. Sans le savoir, il l'affaiblit. Et plus il l'affaiblit, moins elle a de chances de se réveiller. L'hibernation se prolonge et, avec elle, le temps de gestation. L'ennui, c'est qu'au fil des décennies, des siècles, Ozataxa a usé ses réserves. Elle est désormais plus maigre qu'un ours qui s'éveille au printemps après avoir consommé ses réserves de graisse. Ozataxa n'est pas seulement maigre, elle est aussi décalcifiée... en fait, elle est mourante. Son enfant est en train de la tuer. Dans peu de temps, les *bâtiments* s'écrouleront, l'*architecture* s'émiettera comme un squelette attaqué par l'ostéoporose.

— C'est la raison pour laquelle Akenôn a été envoyé ici, conclut David. Il devait profiter des derniers feux de la machine avant qu'elle ne s'éteigne pour toujours.

— Oui. Le vrai Nothanos est en train de mourir. Sa maladie a été tenue secrète, mais des rumeurs commencent à se propager. Il fallait intervenir. Sans lui, le chaos s'installera. La galaxie plongera dans la spirale de conflits interminables qui causeront l'extinction de nombreuses races : cela ne se peut. Je suis là pour y remédier. Une fois la substitution accomplie, les choses rentreront dans l'ordre, nous aurons évité le pire.

— Mais vous ne serez jamais le vrai pape, souligna David. Soit, vous avez accès à ses souvenirs, à ses pensées les plus intimes, les plus secrètes, cela n'implique pas pour autant que vous disposiez de son génie politique... Vous en avez conscience ?

— Oui. En tant que copie, je suis l'équivalent d'une intelligence artificielle, on m'a nourri de données, à moi de voir ce que j'en ferai. Je possède cependant quelque chose qui faisait cruellement défaut à Nothanos III, l'énergie ! J'en ai à revendre ! J'en suis tellement rempli que celle contenue dans mon auriculaire gauche suffirait à éclairer New Tokyo pendant dix ans ! »

Comme le silence s'éternisait, Nothanos frappa dans ses mains et ordonna à ses auditeurs d'aller se coucher. David parce qu'il en avait réellement besoin, et les filles parce qu'elles devaient s'habituer à

contrefaire les habitudes humaines.

« Sur la Terre, conclut-il, les copies n'ont pas droit de cité. Si on vous démasque, vous serez dissociées en particules élémentaires au terme d'un procès bâclé. Je pense que vous ne désirez pas finir de cette manière, c'est pour cette raison que vous devez apprendre à jouer la comédie comme je m'y emploie moi-même afin d'éviter de multiplier les gaffes en public. »

Il s'exprimait avec une jovialité grondeuse de bon grand-père, et David ne put s'empêcher d'admirer l'aisance avec laquelle il changeait de personnalité, tel un comédien chevronné.

Les filles, domptées, lui obéirent.

« Toi, songea David, tu as beau être pape, je t'aurai à l'œil ! »

Puis il ramassa la peau molle de la tueuse pour aller la jeter dans le hall de l'immeuble voisin où elle fut digérée en un clin d'œil.

Le lendemain, Abdéram entra d'autorité dans la cabane, son registre d'inscriptions coincé sous l'aisselle. Son visage était un condensé de méfiance et de courroux larvé. Il se planta devant Nothanos et l'abreuva de questions sèches, comme s'il menait un interrogatoire de police. Le pape demeura flegmatique et usa à son endroit de cette courtoisie glacée que les grands de ce monde réservent aux inférieurs. Abdéram s'empourpra. La « vieille » Ula l'avait accompagné et, dans son dos, adressait à David des signes d'intelligence. Du moins interpréta-t-il de cette manière les mimiques inquiètes qu'elle ébauchait telle une actrice de kabuki.

Qu'essayait-elle de lui faire comprendre ? Qu'ils étaient désormais suspects aux yeux du chef de clan ?

Abdéram fixait Nothanos avec une telle insistance que David en vint à se demander s'il n'avait pas reconnu en lui le maître absolu de l'Église du Pardon Universel Intergalactique.

« Pourquoi votre sœur passe-t-elle des heures à manœuvrer l'hydroderme ? attaquait Abdéram, dévoilant enfin la vraie raison de sa visite. Prévoyez-vous de quitter Ozataxa ? Vous savez que vous ne pouvez le faire sans mon autorisation.

— Quoi ? riposta David. Cet animal nous appartient, nous l'avons payé fort cher. Par ailleurs nous sommes venus ici de notre plein gré et nous n'avons jamais envisagé d'y passer le reste de notre existence ! Nous sommes libres d'aller et venir à notre guise !

— Pas du tout, mon garçon ! gronda Abdéram. Je suis seul à décider

de ce qui se fait et ne se fait pas intramuros. En franchissant les remparts de la cité, vous avez implicitement accepté de vous placer sous mon autorité. Et je vous répète que vous ne quitterez pas la ville sans mon autorisation. Le bien-être de la communauté prime sur le caprice des étrangers de passage. Ozataxa n'est pas un supermarché où l'on vient se servir avant de rentrer chez soi ! »

Voyant que la discussion prenait mauvaise tournure, Nothanos s'interposa avec onctuosité pour excuser son *petit-fils* qui réagissait avec l'emportement de la jeunesse.

« Ah ! grogna Abdéram. Vous êtes donc son grand-père ? J'espère que vous n'allez pas ressusciter toute votre famille ! Ces miracles à répétition épuisent la déesse. »

Il finit par tourner les talons en maugréant de vagues menaces. Dès qu'il eut quitté la tente en compagnie d'Ula, Nothanos cessa de sourire.

« Vous n'êtes guère doué pour la diplomatie, jeune homme, soupira-t-il en se tournant vers David. De toute évidence, quelque chose se prépare, et cet homme ne nous aime pas.

— Pourquoi veut-il nous empêcher de partir alors ?

— Sans doute parce qu'il a besoin de candidats pour ses futurs sacrifices. Il doit penser qu'une offrande composée d'un hydroderme et de quatre individus ferait grand plaisir à la déesse. C'est un esprit simple, grossier. Il n'a aucune idée de ce qu'est réellement Ozataxa. Il préfère croire à la magie, aux idoles... Il est dangereux, comme tous les imbéciles. Si l'on nous jette en pâture aux diastases qui gèrent l'alimentation de la bête, nous serons dissous à la vitesse de l'éclair. Il faut quitter cet endroit au plus vite. »

Hélas, à peine sortis de la cabane, David et l'étudiante constatèrent que l'hydroderme avait été placé sous bonne garde. En outre, des sentinelles occupaient les remparts au-dessus de l'entrée principale. Quand les deux jeunes gens voulurent s'approcher de la bête, on les repoussa sans ménagement. Tous étaient armés d'épées ou de haches rudimentaires confectionnées à partir de fragments de métal recyclés. David, qui insistait, fut molesté. Un homme l'agrippa par le col de sa tunique en lui hurlant au visage :

« Cette bête a été réquisitionnée ! Elle appartient désormais à la tribu ! La propriété individuelle n'existe pas chez nous ! Fourre-toi ça dans la tête, petit ! »

Ula-l'étudiante saisit David par la main et l'entraîna dans une rue

voisine.

« C'est foutu, souffla-t-elle. Nous sommes prisonniers. Abdéram tient son petit monde en main. Ils lui obéissent aveuglément, humains et copies... J'en ai repéré plusieurs parmi les sentinelles. Ça annule tout espoir d'affrontement. Je peux facilement vaincre un humain, mais pas quelqu'un de mon espèce. Nous sommes bel et bien coincés.

— On va trouver une solution ! », rétorqua platement David qui, en réalité, n'entrevoyait aucun moyen de se tirer de ce mauvais pas.

À présent qu'il connaissait la vraie nature de la « cité », David s'expliquait mieux la bizarrerie d'une architecture à laquelle des termes comme *toits*, *rues*, *immeubles* s'appliquaient mal. Ces pauvres tentatives de banalisation lui avaient toujours semblé exagérément approximatives. *Couloir*, *appartement*, *hall*... ne renvoyaient nullement à leurs équivalents terriens, et ce n'était qu'au prix d'un effort d'autosuggestion qu'on parvenait à se convaincre qu'Ozataxa était une agglomération abandonnée. Aujourd'hui, David prenait conscience que son instinct de vétérinaire avait cherché à le prévenir qu'il se trouvait en présence d'un animal fabuleux dont l'anatomie défiait les connaissances accumulées au cours du siècle passé. Cette forme de vie ne correspondait à rien de connu, elle venait des tréfonds de la galaxie, d'un monde que les humains n'avaient même pas encore découvert.

« Une espèce douée de mimétisme, songea-t-il en épousant du regard la ligne sinueuse des bâtiments. Une bête qui se déguise pour échapper à ses prédateurs, comme le phasme ou le caméléon... »

D'un coup de coude, Ula le tira de sa rêverie et l'invita à faire le tour de la cité dans l'espoir de découvrir un moyen de s'enfuir sans que l'alarme soit aussitôt donnée. Mais les remparts étaient intacts, et la moindre issue étroitement surveillée. Des sentinelles patrouillaient sur ce qu'on pouvait considérer comme des chemins de ronde ; ceux-ci avaient sans doute une fonction anatomique que David ne parvenait pas à déterminer.

La bête était là, tout autour d'eux, étalée et mourante, tuée par le fœtus qui dévorait son énergie vitale. L'œil professionnel de David décelait ici et là des signes de nécrose tissulaire qu'il avait pris, jusqu'à maintenant, pour un affaissement de la maçonnerie.

Ula, qui avait suivi son regard, déclara :

« Elle est en train de crever ?

— Oui, je crois, souffla le jeune homme. Quand on fait attention, on

s'aperçoit qu'elle est déjà beaucoup plus abîmée que lors de notre arrivée. Les coupoles, les dômes ressemblent à des pastèques qui pourraient de l'intérieur. Tu vois ces crevasses, ces flétrissures ? C'est comme une gangrène qui s'étendrait. Je pense que certains bâtiments sont déjà morts.

— Tout ça à cause de l'œuf ?

— Oui, chaque fois qu'on lui demande de modeler une copie, il pompe un peu plus d'énergie, ce qui dévitalise le corps de la ville. Ozataxa n'en a plus pour longtemps. Et Abdéram s'en doute. »

Leur périple achevé, ils furent contraints d'admettre que leurs chances de fuite étaient quasi nulles.

L'étudiante résuma la situation en quelques mots :

« La gosse, le pape et moi, en tant que copies, sommes capables d'affronter le désert sans eau ni nourriture, mais il n'en va pas de même pour toi. Sans l'hydroderme tu mourras. Je ne partirai pas sans toi, et la petite non plus. Nous sommes liées à ta personne, car c'est toi qui nous as créées. Nous ne pouvons rompre ce lien qui nous tient à l'attache... Je serai claire, il ne s'agit nullement d'une obligation morale ou affective, c'est quelque chose de chimique... de physique... Une attraction. En ce qui concerne le pape, c'est encore plus complexe, parce que Akenôn est mort. Nothanos est déboussolé, il tourne en rond, comme un insecte aveuglé par la lumière. Ozataxa exerce sur lui une espèce de phototropisme mental qui l'empêche de s'en éloigner. Il a besoin qu'on lui fasse violence, qu'on l'arrache de force à ce lieu. Akenôn aurait dû assumer cette fonction de libérateur, mais il n'est plus là pour le faire, c'est donc à toi de nous guider, de nous donner l'impulsion maîtresse qui nous arrachera à l'attraction qu'exerce sur nous la *déesse*. Tu comprends ? La force énergétique d'Ozataxa nous satellise ! Tu dois jouer le rôle de fusée porteuse et nous entraîner hors de son orbite. Sans toi, nous resterons prisonniers de cette ville, de cette bête, de ce fœtus qui ne naîtra jamais... son magnétisme nous a capturés, notre libre arbitre n'est pas encore assez développé pour nous permettre de nous en affranchir. C'est... c'est comme un cordon ombilical invisible. Toi seul peux le trancher. »

David comprenait ce qu'elle essayait de lui dire. Encore une fois, il devait assumer son rôle de père créateur pour les « filles » et de père adoptif pour Nothanos, si incongru que cela pût paraître.

« Si nous nous enfuyons à pied, poursuivit Ula, tu mourras rapidement. La soif te tuera au bout de trois jours. Sans toi, nous nous retrouverons livrés à nous-mêmes. Nous commencerons par tourner en

rond, puis, lentement, l'attraction magnétique d'Ozataxa nous forcera à rebrousser chemin.

— En fait, siffla David avec une pointe d'acidité, tu ne vois en moi que mon côté utile. Tu n'éprouves rien. Aucune affection, pas la moindre parcelle d'amour...

— Je ne sais pas, avoua la jeune femme, confuse. Je maîtrise encore mal ces choses. Tu viens de m'appeler à la vie. Je sais ce que tu attends de moi... de nous... mais je suis incapable de déterminer si je fais semblant d'éprouver ces sentiments pour te faire plaisir ou si je les ressens. C'est confus. Il me faudra du temps pour trier ces données. Mon programme est incomplet, rempli de trous, de bugs. Les paramètres que tu as fournis à la déesse étaient embrouillés, contradictoires, illogiques. C'est parce qu'ils étaient incompatibles, irréconciliables, qu'elle a scindé *ta* Ula en trois personnalités distinctes.

— Je sais, coupa David avec lassitude. Ne revenons pas là-dessus, j'ai déconné, je l'admets. Tout ce voyage était idiot, je n'aurais jamais dû venir ici.

— Je ne suis pas d'accord. Ça pourrait devenir intéressant. Il y a du potentiel. Je commence à éprouver un pic énergétique qu'on pourrait assimiler à de la peur. C'est nouveau pour moi, très excitant également. »

David cessa de l'écouter. Pour l'heure, les problèmes existentiels des copies le laissaient froid.

Au cours de l'après-midi, la situation se dégrada brutalement. L'un des dômes de la « cité » s'effondra, victime d'une implosion. En l'espace d'une seconde, l'immense bâtiment s'aplatit tel un ballon de baudruche qui se dégonfle. Ce spectacle déclencha une panique générale ; une foule hurlante se déversa dans les rues en s'arrachant les cheveux et en battant sa coulpe. Les femmes sanglotaient, les hommes se flagellaient à coups de ceinturon à la façon des pénitents.

« Décalcification, diagnostiqua Nothanos debout au seuil de la cabane familiale. Le squelette qui sous-tend cette prétendue architecture est en train de s'émietter. Le mal va se généraliser, c'est irrémédiable. Pour l'enrayer, il faudrait gaver la bête, lui offrir un véritable holocauste. Je crains que cela n'amène notre ami Abdéram à prendre de fâcheuses initiatives.

— Écoutez, proposa David. Pourquoi ne pas aller trouver une fois de plus la déesse pour lui demander de créer une copie de l'hydroderme ?

— Ça ne marchera pas. Du moins pas complètement. Le fœtus confectionnera une copie de l'animal, certes, une copie qui pourra nous transporter à travers le désert, mais ce ne sera qu'une apparence d'hydroderme. Ce que je veux dire, c'est qu'à notre image il n'aura pas d'organes internes. Ce ne sera qu'une peau enveloppant un noyau d'énergie. Et donc, ses flancs ne seront pas remplis d'eau comme ceux d'un véritable hydroderme... et comme tu n'auras rien à boire, tu mourras. *Quod erat demonstrandum.*

— Eh merde ! », grogna David, qui ignorait le latin.

Une heure plus tard, Abdéram prit la parole devant la foule rassemblée. Au terme d'un discours embrouillé, il avertit la population que le temps des sacrifices était venu. Une loterie allait être organisée. Ceux dont les noms seraient désignés par le sort devraient accepter de faire don de leur corps à la cité. Autrement dit, d'entrer dans les immeubles et de se laisser *déconstruire* par les nanorecycleurs. Ils ne mourraient pas vraiment puisque les éléments qui les composaient seraient répartis dans les murs et serviraient à consolider la ville. Ils continueraient à vivre, mais d'une façon *différente*.

Beaucoup s'agenouillèrent et commencèrent à psalmodier un rituel d'adieu. Pères, mères et enfants s'étreignirent en gémissant mais, à la grande surprise de David, personne n'envisagea de se rebeller.

Son discours achevé, Abdéram s'entoura de scrutateurs et entreprit de recopier sur des bouts de papier les noms inscrits dans le registre qu'il tenait jalousement à jour.

« Voilà donc à quoi sert réellement ce foutu truc ! grogna David. Un mauvais pressentiment me souffle à l'oreille que ce prétendu tirage au sort pourrait bien nous désigner comme prochaines victimes.

— Je ne crois pas, fit l'étudiante. Ula, ta femme, est sa maîtresse, elle a de l'influence sur lui. Du moins, je le crois. Elle va faire son possible pour nous protéger. »

Les lambeaux de papier furent jetés dans une grosse jarre, puis mélangés à l'aide d'un bâton. Enfin, un enfant aux yeux bandés se vit confier la mission de tirer dix noms. Abdéram les énuméra d'une voix forte, provoquant chaque fois un concert de lamentations dans la foule massée au pied de l'estrade.

David avait espéré que cette cérémonie inique allumerait la colère des victimes et provoquerait une émeute ; rien de tel ne se produisit. Les individus se contentèrent d'embrasser leurs proches et de sortir des rangs avec résignation.

« Par tous les dieux du cosmos, s'extasia Nothanos, ce bougre d'homme tient ses troupes en main, je l'avais sous-estimé. Voilà un bel exemple de charisme. Un tel individu serait très utile à notre Église.

— Un tel individu pourrait très bien vous envoyer passer une nuit dans l'un des immeubles qui nous entourent, siffla David, acerbe. Nous serons probablement de la prochaine fournée. Songez-y. »

Il y eut des chants, des musiques funèbres. Des cortèges se formèrent pour escorter les élus jusqu'au seuil de leur dernière demeure. Arrivés là, les malheureux firent leurs adieux à la communauté et s'introduisirent avec courage dans l'opercule qui venait de s'ouvrir devant eux, au rez-de-chaussée du bâtiment.

« Ils sont foutus, diagnostiqua l'étudiante. Dans une heure, les nanorecycleurs les auront complètement dissociés.

— Et cela ne servira à rien, conclut Nothanos. Le mal est trop avancé. La bête est délquescence. Toute la population y passerait que ça n'améliorerait pas son état. Ces sacrifices sont inutiles, mais Abdéram refusera de l'admettre. C'est un illuminé, rien ne lui fera entendre raison. »

Il disait cela comme s'il avait une grande expérience de la chose, avec un fatalisme serein.

« Je vous propose d'attendre la nuit et de tenter le tout pour le tout, proposa David.

— L'hydroderme est gardé par six sentinelles, objecta l'étudiante.

— Bordel ! s'emporta David. Vous êtes bourrés d'énergie jusqu'à la gueule, et d'après ce que j'ai vu, Nothanos est une centrale électrique ambulante ! Alors, servez-vous de vos pouvoirs ! Électrocutez les gardes ! Cela vous coûtera trois ou quatre années d'existence, mais nous serons libres.

— Il nous est impossible de tuer des humains, rappela Nothanos. Nous ne pouvons que nous mesurer à ceux de notre race et, dans ce cas, l'issue du combat est toujours incertaine. L'affrontement se termine souvent par un match nul.

— Vous avez *avalé* la tueuse en moins d'une seconde ! fit valoir David.

— C'était pour vous sauver, un cas de force majeure, éluda Nothanos. Mais à cause de cet exploit je suis à présent en surcharge. Si *j'avalais*, comme vous dites, une autre copie, j'exploserais telle une bombe atomique, Ozataxa serait changée en cratère et le désert vitrifié

sur des centaines de kilomètres. Je suis désolé, mais je ne puis prendre part au combat que vous suggérez. Vos deux filles devront se débrouiller seules. Je suis certain que la fillette possède un potentiel destructeur qui ne demande qu'à s'épanouir. »

David ravala sa colère, le temps pressait.

Dans la soirée, Abdéram fit allumer des torches et procéda à un nouveau tirage au sort. Cette fois, Ivana figurait parmi les futures victimes. Elle s'avança en titubant, livide, manifestement droguée. David voulut bondir sur l'estrade, mais Ula-l'étudiante et Nothanos l'empoignèrent.

« Allons ! souffla le pape, ne vous comportez pas comme un enfant, Abdéram n'attend que cela. Il vous pousse à la faute. N'avez-vous pas remarqué le regard qu'il vous a lancé ? En plus d'une provocation, c'est un geste politique, il veut montrer à la foule qu'il ne bénéficie d'aucun traitement de faveur. »

David tenta de se débattre, mais les deux copies le maintenaient d'une poigne de fer et lui infligeaient de menues décharges électriques sous la peau.

Il capitula. Ivana prit sa place dans le cortège des sacrifiés et s'en alla en clopinant vers son destin. David prit conscience qu'il était désormais le seul survivant humain de la formidable aventure qui avait commencé le soir de Noël, sur la Terre, lorsque Itaï lui avait parlé pour la première fois de la « déesse ». Une boule dans la gorge, il se remémora l'image du grand guerrier anabassi se dandinant au milieu du salon, dans son costume mal coupé. Il était mort, ils étaient tous morts. Ne restait que lui... pour un moment encore.

« Ça va, souffla-t-il, lâchez-moi.

— Alors, ne fais pas le con ! gronda l'étudiante. Tu es le prochain sur la liste. On va faire comme tu dis. Dès la nuit tombée, j'attaquerai les sentinelles, avec l'aide de la gosse... On verra ce que ça donnera.

— Je vais prier pour la réussite de votre entreprise », assura Nothanos avec ferveur.

Ils battaient en retraite quand, du haut de l'estrade, Abdéram hurla : « Arrêtez cet homme ! Il a offensé la déesse, c'est à cause de lui que le malheur s'abat sur nous ! »

Avant que David ait pu esquiver un geste, les gardes l'avaient empoigné, séparé de ses compagnons et entraîné loin de la foule. Quand il voulut se débattre, on le frappa à la tête. Il perdit connaissance.

Il se réveilla allongé sur le plancher d'une cabane, les poignets et les chevilles entravés par un fil de fer qui pénétrait dans ses chairs. Abdéram, assis sur un tabouret, l'observait d'un œil morne.

« Tu émerges enfin ! grommela-t-il. Tant mieux, j'avais peur que mes gars ne t'aient cassé la tête. Je tiens à ce que tu assistes de bout en bout à ta déstructuration par les nanorecycleurs. Je veux que tu voies ton corps disparaître, morceau par morceau. Ce sera ta punition.

— Et pour quelle faute dois-je être puni ? grogna David en essayant de s'asseoir.

— Parce que tu es un incroyant ! siffla Abdéram. Tu n'as jamais vénéré le pouvoir de la déesse. On m'a rapporté que tu la qualifiais de *machine* ! De *duplicateur* ! Ce sont les gens comme toi qui provoquent l'effondrement des civilisations. Tu t'es servi d'elle comme d'une photocopieuse... tu l'as épuisée en multipliant les copies, ta mère, tes sœurs, ton grand-père ! Et puis quoi encore ? Si tout le monde faisait comme toi, la déesse aurait disparu depuis longtemps ! Tu es un fauteur de troubles, un mauvais exemple. Si je te laisse en vie, on ne tardera pas à t'imiter. Le premier venu exigera de faire revivre toute sa famille, ses aïeux, et pourquoi pas ses animaux de compagnie ? Non, cela ne se peut. C'est pourquoi tu vas rembourser à la déesse l'énergie que tu lui as volée. Mes gars vont te jeter dans un immeuble qui s'occupera de te digérer, et tout sera dit.

— Salopard ! cria David. Tu as tué Ivana !

— Je n'ai tué personne. Tous les sacrifiés continuent à vivre dans les murs de la cité qu'ils contribuent à consolider. Ils sont là, autour de nous, *sous une autre forme*. Mais tu ne peux comprendre ces choses. Personne n'a été assassiné, ils ont simplement choisi de changer, d'expérimenter une autre espèce d'existence.

— Existence mon cul, oui ! Ivana était droguée. Tu t'es débarrassé d'elle.

— Non, elle était volontaire. C'était une femme triste, déprimée et déprimante. Elle ne se remettait pas de la disparition de sa sœur... et puis elle était amoureuse de toi, elle criait ton nom quand elle jouissait, ça m'agaçait. Je ne suis pas délicat, mais il y a des limites à ne pas franchir. Je n'ai pas cherché à la retenir quand elle a déclaré

vouloir offrir son corps aux nanorecycleurs. C'est du passé. Elle vit dans les murs à présent. Tu l'y retrouveras peut-être... As-tu songé à la merveilleuse aventure qui t'attend ? Qui peut savoir ce que deviennent les destructurés ? »

Abdéram se leva soudain, transfiguré, et se mit à arpenter la bicoque de long en large. David se demanda s'il était fou ou jouait la comédie pour peaufiner son personnage de leader charismatique.

« Bon, conclut abruptement son geôlier, il est temps d'en finir. Nous allons te conduire à ta dernière demeure, celle que tu vas contribuer à réparer. »

Il frappa du poing contre la cloison, provoquant l'arrivée de deux hommes qui saisirent David sous les aisselles et le remirent debout. Après quoi, le plus grand le chargea sur son épaule, comme un vulgaire paquet. Ils sortirent.

La nuit était tombée, il faisait froid, mais les rues étaient encore pleines d'une foule psalmodiante qui priait ou se flagellait. Les pénitents aspergeaient de leur sang les murs des maisons dans l'espoir que cette humble offrande fortifierait la ville moribonde. Un vieillard nu, squelettique, récitait d'incompréhensibles mantras en s'incisant les bras avec un couvercle de boîte de conserve. Des hommes, des femmes se tranchaient les doigts. Un collecteur recueillait index, annulaires, pouces, dans un panier d'osier. Quand ce dernier débordait, il s'empressait de le vider dans le hall d'un immeuble en criant d'une voix de fausset : « Offrande ! Offrande ! »

De pseudo-médecins auscultaient les murailles, affirmant avec emphase que l'état général d'Ozataxa s'améliorait à vue d'œil depuis le début des sacrifices. On était sur la bonne voie ! Il fallait juste davantage de chair, davantage de sang !

Les porteurs bifurquèrent dans une voie déserte.

« Là ! ordonna Abdéram, ça sera bien. C'est une maison en mauvais état, elle a grand besoin d'un fortifiant, notre ami fera l'affaire. »

L'opercule du rez-de-chaussée s'ouvrit, l'homme qui portait David s'y engouffra et traversa le hall au pas de course, manifestement peu soucieux de s'offrir en pâture aux recycleurs. Très vite, il escalada le pan incliné menant au premier étage et se débarrassa de son colis sur l'une des « toiles d'araignée » tendues à l'intérieur des logements. David roula sur les mailles du filet. Entravé comme il l'était, il n'avait aucune chance de se libérer.

L'homme se retira sans un mot, et David l'entendit courir vers la sortie de toute la vitesse dont il était capable.

Se tortillant comme un ver, le vétérinaire s'efforça d'adopter une posture plus confortable. À chaque mouvement, le fil de fer lui entaillait les poignets, faisant couler le sang. C'était une erreur, la gourmandise des recycleurs allait s'en trouver décuplée. Déjà, le fourmillement qu'il avait éprouvé lors de ses précédentes visites courait sur sa peau, lui donnant l'impression d'être couvert d'une vermine invisible.

Tout à coup, ses vêtements prirent un aspect élimé qu'ils n'avaient pas une minute auparavant. L'étoffe semblait usée jusqu'à la trame, et se déchirait aux coutures. Des trous apparaissaient ici et là, comme si des mites géantes la dévoraient. Les lacets de ses chaussures disparurent tandis que les semelles s'amincissaient à vue d'œil, victimes d'un processus d'érosion accéléré. Une fois les étoffes digérées, les recycleurs s'attaqueraient à la déconstruction de son corps avec la même vélocité. La terreur lui comprimait la poitrine, il suffoqua. À l'autre bout de la toile d'araignée, l'opercule se dilata, laissant entrer une femme aux cheveux roux. La « vraie » Ula, la copie de sa femme au moment de sa mort, celle que l'étudiante et la fillette surnommaient « la vieille ». Elle avait revêtu un costume de cuir épais, des gants, et dissimulait tant bien que mal sa tête sous un vaste capuchon. Elle s'agenouilla près de David et, au moyen d'une pince, sectionna le fil de fer entortillé autour de ses membres.

« Qu'est-ce que tu fais ici ? balbutia le jeune homme. Je croyais que tu marchais avec Abdéram...

— Ne dis pas de conneries, répliqua Ula en se dépouillant de sa carapace de cuir. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Enfile ça. C'est une matière vivante, les recycleurs vont adorer, ça les occupera un moment.

— Mais toi ? s'inquiéta David.

— Je vais leur servir d'appât. Mon énergie représente un mets de choix pour eux. Ils vont concentrer leurs attaques sur moi, ça te donnera le temps de t'échapper. Tu ne comprends toujours pas ? Je suis venue te sauver !

— Mais Abdéram ?

— Comme tu peux être con parfois ! Je n'ai couché avec lui que pour te sauver. Dès le début, j'ai senti qu'il te détestait. J'ai fait la putain pour te ménager un sursis. J'ai acheté ta survie en le rejoignant dans son lit. Qu'est-ce que tu croyais ? Que j'avais succombé à son charme ?

— Je ne sais pas... Je croyais que tu me trouvais trop jeune.

— C'est vrai, mais ça ne m'aurait pas arrêtée. Peut-être même que ça m'aurait excitée, mais il y avait Abdéram, je devais le neutraliser. Comme tous les fous il possède un instinct développé, une espèce d'intuition. Il n'a pas supporté ton athéisme, ton manque de dévotion. »

Tout en parlant, elle aidait David à revêtir la carapace de cuir, comme on habille un enfant. C'était une sorte de scaphandre taillé dans la dépouille d'un hydroderme.

« Écoute, insista Ula en approchant son visage de celui de David. Je vais te guider jusqu'au toit. Tu quitteras le bâtiment par un événement, après, il faudra te débrouiller seul. Rejoins tes amis, récupère le pachyderme qui t'a amené ici et pars, loin, le plus vite possible.

— Mais toi ? Tu ne veux pas nous accompagner ?

— Idiot ! Tu n'as pas encore compris que je ne survivrai pas à la traversée du bâtiment ? Je suis là pour servir de leurre. Pendant que les recycleurs s'acharneront sur moi, ils te laisseront en paix. Il n'existe pas d'autre moyen de sortir d'ici. Maintenant, viens, le festin est déjà commencé. »

Soutenant David, elle l'aida à sortir du périmètre mouvant de la toile d'araignée et à prendre pied dans le couloir. Là, elle le saisit par la main et l'entraîna à sa suite, à travers les étages.

« Nous deux, haleta-t-elle, ça n'aurait pas marché, tu sais ? Je suis moins folle que ta vraie épouse. En me recréant, tu m'as édulcorée. Tu te serais vite ennuyé avec moi... cela aussi, je l'ai senti. Ta déception. On lisait sur ton visage comme dans un livre ouvert. Quand tu nous as vues, moi et les autres filles, tu as tout de suite compris que tu avais fait une erreur. En réalité, c'était la folie d'Ula qui te plaisait, son côté incontrôlable. Dangereux. Nous n'étions que des copies aseptisées. Fades. Tu t'es leurré toi-même pendant toutes ces années. Tu t'es raconté que tu n'aspirais qu'à une existence normale, mais c'était faux. »

Tandis qu'elle marchait, ses vêtements s'amenuisaient, se changeaient en loques, s'effiloçaient en une poussière impalpable. Bientôt, elle fut nue. La carapace dont David était enveloppé résistait mieux, mais les nanorecycleurs l'avaient déjà rongée aux épaules.

Ula s'élança sur un nouveau pan incliné. Deux étages les séparaient encore du toit.

« Écoute, dit-elle, ils vont s'en prendre à ma peau, elle ne tiendra pas longtemps. Dès qu'elle sera entamée, l'énergie qui me compose s'échappera, créant une sorte de décompression magnétique qui risque

de te foudroyer. Tu vas devoir continuer seul. Je resterai ici pour les retenir. Ils ne te suivront pas, je suis une proie beaucoup plus intéressante. Continue dans cette direction et pars sans te retourner. Ne dis rien. Je suis contente de faire cela pour toi. Ça m'a permis de me sentir utile à quelque chose. Ainsi, l'espace de dix minutes, j'aurai été autre chose qu'une sorte de poupée gonflable perfectionnée. Maintenant, fous le camp ! Vite ! »

Déjà, elle n'avait plus de cheveux. Sa toison pubienne avait disparu, ses sourcils s'effaçaient ainsi que les taches de rousseur constellant sa peau.

Comprenant que David ne bougerait pas, elle lui décocha un coup de poing.

« Fous le camp ! hurla-t-elle. Sinon, j'aurai fait cela pour rien ! »

Cédant à la panique, il tourna les talons et se mit à courir. Quand, arrivé au sommet de la rampe, il se retourna une dernière fois, il vit que le visage d'Ula s'était effacé et ne comportait plus ni yeux ni bouche. La décompression magnétique le rejeta en arrière, l'expédiant contre un mur où il s'assomma à demi. Il poursuivit son chemin à quatre pattes, ne sachant plus réellement ce qu'il faisait. Enfin, il localisa l'opercule donnant accès au toit. Dix secondes plus tard, il était dehors, fouetté par le vent glacé du désert. Se bouchant les oreilles pour échapper aux psalmodies des pénitents, il se roula en boule. Longtemps, il demeura ainsi, claquant des dents et sanglotant comme un gosse perdu dans la nuit.

Il lui fallut se résoudre à descendre de son perchoir. Il le fit à regret, craignant d'être reconnu par l'un des proches d'Abdéram. Le vent de folie qui soufflait dans les rues l'aida à passer inaperçu. De toutes parts s'élevaient des pleurs et des hurlements d'agonie. Des gens le bousculaient, hagards, le visage strié de balafres qu'ils s'étaient eux-mêmes infligées. David s'appliqua à établir un contact mental avec les deux copies d'Ula, l'étudiante et la fillette, mais ce fut Nothanos qui « répondit ». Sa présence envahit l'esprit du jeune homme avec la puissance d'un courant électrique de fort voltage. « Ne bougez pas, ordonnait cette voix, nous venons vous chercher. »

David, tapi sous une arche, n'eut pas à attendre longtemps ; soudain, les trois copies surgirent de la nuit, l'encerclant.

« Dépêchons-nous, lança Nothanos, il faut profiter du coup de théâtre qui vient de se produire. La population est désorganisée, personne ne surveille plus l'hydroderme, c'est le moment de prendre la fuite.

— Quel coup de théâtre ? grogna David.

— Un immense bâtiment s'est effondré, expliqua l'étudiante. Un dôme énorme... ça a déclenché une panique monstre.

— Décalcification, corrigea doctement Nothanos. L'état de l'animal s'aggrave d'heure en heure. Dans moins d'une semaine il ne restera plus rien d'Ozataxa. »

Se frayant un chemin au milieu du tumulte, ils parvinrent à se glisser dans l'enclos où l'hydroderme était tenu à l'attache. Les gardes avaient déserté leur poste.

« On a de la chance, souffla Ula, ils n'ont pas pensé à lui ôter son harnachement. L'échelle de corde est toujours suspendue et la sous-ventrière bouclée. »

Ils se hissèrent sans attendre sur l'échine de la bête et s'installèrent comme ils purent entre ses omoplates. L'absence de palanquin rendait la situation peu commode, mais il leur fallut se satisfaire de cet état de choses. L'étudiante s'assit à califourchon sur la nuque du pachyderme et appliqua ses paumes sur les lobes temporaux recouverts de cuir gris.

« Je vais expédier de minuscules décharges électriques dans ce qui lui tient lieu de cervelle, expliqua-t-elle, ça va le décider à bouger et ça nous permettra de corriger sa trajectoire. Cramponnez-vous ! »

David attira la fillette contre lui et enroula l'une des sangles du harnais autour de son bras droit, afin de ne pas être déséquilibré par une éventuelle ruade. Nothanos l'imita avec un temps de retard.

Il y eut un bref grésillement, l'hydroderme émit un barrissement de protestation puis, d'un pas pesant, se mit en marche, pulvérisant les piquets de l'enclos.

Deux minutes plus tard, il franchissait l'enceinte de la cité et s'enfonçait dans le désert.

Personne ne s'avisa de les poursuivre. L'hydroderme marcha trois heures sans désespérer puis s'immobilisa pour sa pause rituelle. Il faisait atrocement froid, mais seul David souffrait de la chute de température. L'étudiante sortit une couverture du paquetage de secours qu'elle avait bouclé en hâte et l'en enveloppa. David claquait des dents, les trois copies le dévisageaient avec curiosité, mémorisant son comportement pour être en mesure de le contrefaire le cas échéant. Les créatures éprouvaient de toute évidence de la difficulté à comprendre le pourquoi d'une telle manifestation. L'étudiante et la fillette s'entraînèrent à claquer des dents en chœur, ce qui eut l'air de les amuser. Puis elles feignirent de grelotter. La gamine pouffa de rire. Nothanos, quant à lui, suivait la représentation d'un air patelin, tel un roi se distrayant des pitreries de ses bouffons.

« Bande de salauds ! », faillit crier David, que cette indifférence exaspérait.

En l'absence de palanquin, il aurait été de la dernière imprudence de s'étendre sur le dos du pachyderme, c'eût été courir le risque d'être éjecté à la première secousse, aussi le jeune homme dut-il se résoudre à dormir en position assise. Chaque fois qu'il basculait sur le côté, Ula le rattrapait in extremis. Il sommeilla une ou deux heures, pas davantage. Puis l'hydroderme reprit sa marche pesante.

Quand le soleil se leva, la chaleur devint accablante, plongeant le vétérinaire dans un état second. L'étudiante s'était réinstallée à la place du cornac et corrigeait la course de l'animal au moyen de menues décharges électriques. Nothanos la guidait, car il était, affirmait-il, en contact mental avec le transpondeur caché dans l'oasis où devait s'effectuer l'exfiltration.

« Le temps presse, déclara-t-il soudain. Je capte sur la bande passante des vacances radio en provenance d'unités mobiles de l'armée qui roulent en direction d'Ozataxa. Il semblerait que l'effondrement des dômes ait été repéré par les satellites d'observation qui l'ont interprété comme le résultat d'un bombardement. Cela risque de nous compliquer la vie. Si nous tombons entre leurs mains, nous sommes perdus. »

Dès lors, David ne cessa de scruter la ligne d'horizon, terrifié à l'idée d'y voir apparaître une meute de véhicules blindés se déplaçant à

grande vitesse. L'hydroderme était bien trop lent pour avoir la moindre chance de les distancer.

Ula aiguillonna le monstre, le contraignant à forcer l'allure.

« De toute manière, conclut-elle avec philosophie, nous irions encore moins vite à pied ; le sable est trop poudreux, nous y enfoncerions jusqu'aux chevilles. L'hydroderme, lui, peut s'y déplacer commodément, car ses pieds sont plus larges que ceux d'un éléphant. »

Merci pour la leçon de choses ! faillit siffler David, à bout de nerfs. Le sang-froid dont faisaient preuve les copies l'agaçait au plus haut point. Il comprenait à présent pourquoi Itai l'avait si souvent mis en garde ; les créatures modelées par la déesse ne parvenaient à mimer les réactions humaines qu'au terme d'un entraînement long et laborieux. Tant que leurs « exercices » n'étaient pas achevés, leur comportement restait étrangement décalé.

Trop fatigué pour réfléchir, il s'accrocha à une sangle et ferma les yeux. Il avait conscience d'avoir échoué sur toute la ligne et se résignait déjà à finir ses jours dans le quartier de haute sécurité d'une prison militaire.

Ils atteignirent l'oasis deux heures plus tard ; dès lors, les choses se précipitèrent. Nothanos déterra le transpondeur enfoui au pied d'un palmier et actionna la balise d'urgence. En moins de dix minutes, un disque sombre jaillit d'entre les nuages et se posa non loin de la mare d'eau trouble. Il s'agissait d'une navette non armée dépourvue de signes d'identification. Abandonnant l'hydroderme à son sort, les fuyards s'y engouffrèrent. L'équipage s'inclina respectueusement lorsque parut Nothanos, puis l'appareil redécolla sans plus attendre pour rallier le vaisseau mère immobilisé en vol géostationnaire au cœur d'un nuage factice généré par aérosol.

Dès le transbordement achevé, Nothanos prit le commandement des opérations. Alors que le capitaine proposait de mettre le cap sur la Terre, le nouveau pape lui coupa la parole d'un geste péremptoire.

« Pas encore, gronda-t-il. Vous allez d'abord positionner ce vaisseau à la verticale d'Ozataxa. Je veux ensuite que vous dépêchiez un commando au sol pour récupérer quelque chose...

— Quoi donc, Votre Sainteté ? balbutia l'officier. C'est que les patrouilles de l'armée se rapprochent dangereusement et...

— Nous ne partirons pas sans cet objet, trancha Nothanos. Il est capital que nous le ramenions sur la Terre. L'avenir de notre Église en dépend.

— Bon sang ! hoqueta David. Vous voulez... *vous voulez récupérer le fœtus, c'est ça ?* Le duplicateur ?

— Oui. Je pense qu'on peut le maintenir en vie indéfiniment pourvu qu'on l'alimente en énergie. Je ne veux pas qu'il éclore, mais qu'il reste tel qu'il est présentement, prisonnier d'une stase éternelle et toujours opérationnel.

— Bien sûr, souffla David. Et vous l'utiliserez pour dupliquer vos partisans, vos amis, tous ceux qui vous servent... vous les rendrez éternels.

— C'est bien mon intention, et il ne tiendra qu'à vous de bénéficier de ce miracle. N'êtes-vous pas vétérinaire après tout ? Dès notre retour en la citadelle de la papauté, vous aurez pour mission de veiller sur la santé du fœtus. Vous serez son médecin personnel. Vos filles vous seconderont dans cette tâche de la plus haute importance, vous les instruirez dans ce but. Mais nous aurons l'occasion d'évoquer cela une fois chez nous, l'heure est à l'action. »

Le branle-bas de combat fut aussitôt proclamé. L'équipage, comme put le constater David, était composé de moines-soldats sélectionnés pour leur aptitude au combat. C'étaient des jeunes gens au visage dur, impénétrable, et qui obéissaient sans sourciller.

Le vaisseau se déplaça selon les coordonnées fournies par Nothanos qui, entre-temps, avait troqué ses hardes contre une robe de pourpre à col d'hermine et une calotte d'astrakan rebrodée de perles qui le faisait vaguement ressembler à un pharaon coiffé du fameux némès.

Dès que la nef fut positionnée à la verticale d'Ozataxa, trois navettes s'en détachèrent, bourrées à craquer de moines-soldats armés jusqu'aux dents. David les accompagnait afin de les guider jusqu'au fœtus qu'ils n'auraient su localiser sans lui.

« Les véhicules de l'armée sont signalés à moins de trente minutes de la cité, déclara le chef de groupe. Il faudra avoir remballé avant leur arrivée. Un engagement n'est pas souhaitable. Leur puissance de feu est très supérieure à la nôtre et nous ne pouvons courir le risque que le vaisseau mère soit touché. »

Les hommes opinèrent d'un signe de tête.

David qui, un instant, s'était cru sauvé, eut soudain le pressentiment qu'il allait mourir à l'occasion de cette récupération imbécile, dans un échange de coups de feu avec les troupes de Bram Carmody.

Dès les écoutilles ouvertes, la troupe s'élança, et il dut la guider à travers les ruines de la cité qui continuait à s'effondrer. Des dizaines de cadavres humains jonchaient les rues, victimes des éboulements.

Seules les copies, indemnes, erraient tels des somnambules blanchis par la poussière des gravats.

David conduisit les soldats de l'Église jusqu'au sanctuaire. Là, il dut les aider à installer le fœtus sur un chariot et connecter son système d'alimentation sur une puissante batterie destinée à prendre le relais de la femelle mourante.

Il était incapable de déterminer si cette « greffe » avait la moindre chance de fonctionner, mais il eût été dangereux de contrevenir aux volontés du nouveau pape.

Les derniers branchements effectués, il supplia les soldats de battre en retraite. Il ignorait en effet quelle était la consommation énergétique du fœtus et craignait que l'autonomie de la batterie ne fût trop éphémère.

Il détestait ce qu'il était en train de faire, mais sa marge de manœuvre était réduite. En obéissant momentanément aux caprices de Nothanos, il cherchait avant tout à gagner du temps. Une fois sur la Terre, il aviserait. Le plus important était de rester en vie.

Le commando se replia tandis que les murailles d'Ozataxa s'effondraient comme si, maintenant qu'elle savait son petit en sécurité, la mère ne cherchait plus à différer son trépas.

David et les moines titubaient au sein de ce brouillard dont il était difficile de dire s'il était composé de ciment ou d'os pulvérisé.

Enfin, au terme d'irritantes fausses manœuvres, le chariot fut chargé dans la soute de la navette principale qui redécolla aussitôt.

À peine les chaloupes eurent-elles regagné le vaisseau mère que les véhicules de l'armée régulière surgirent à l'horizon. Cela n'avait plus d'importance : enveloppée d'un nuage de contre-mesures, la nef de l'Église était désormais indécélable.

La procédure de téléportation-q achevée, David reprit conscience lorsque le vaisseau fit son entrée dans l'atmosphère de la Terre. Son rajeunissement lui permit d'échapper aux symptômes — migraine, nausée, tachycardie, vertige, diarrhée — qui l'accablaient d'ordinaire à ce moment du voyage. Incrédule, il se découvrit en parfaite forme physique. Il n'eut pas le temps de s'émerveiller davantage, car la nef entamait déjà sa manœuvre d'atterrissage.

L'étudiante et la fillette se précipitèrent à sa rencontre dès qu'il franchit le seuil de la salle d'observation où s'ouvrait le grand hublot panoramique au pied duquel l'équipage avait l'habitude de se rassembler hors des heures de service. On y avait aménagé une cafétéria et un salon de repos dans un surprenant décor rococo qui correspondait probablement au goût des prélats de l'Église. Les « filles », en tant que non-humaines, n'avaient pas dormi pendant la phase de déconstruction-reconstruction. Elles avouèrent sans détour leur hâte de débarquer sur cette planète qu'elles ne connaissaient qu'au travers des souvenirs que David avait implantés en elles, et qui leur semblaient pour la plupart incompréhensibles.

Depuis un siècle, la papauté s'était installée sur une île artificielle, au large de la Basse-Californie, sur l'ancien trajet des baleines. David, comme la plupart de ses contemporains, n'y avait jamais mis les pieds. L'endroit était fermé au public, plus hermétique que la Banque fédérale, et défendu militairement en raison des multiples attentats dont il était la cible. Interdiction avait été faite aux médias d'en diffuser des images susceptibles de fournir des renseignements stratégiques aux groupuscules extrémistes toujours à l'affût d'une action d'éclat. Pour toutes ces raisons, David n'avait qu'une idée assez vague de l'aspect des lieux ; aussi fut-il ébahi quand il vit surgir de la brume une citadelle de béton percée de rares meurtrières, et que couronnait une forêt de canons antiaériens ! Jamais il n'avait envisagé que la résidence papale puisse ressembler à une base militaire sur le pied de guerre. C'était pourtant le cas. La masse du bâtiment, considérable, occupait presque toute la surface de l'île, et se présentait sous la forme d'une pyramide tronquée. Les premières ouvertures n'apparaissaient qu'à partir du dixième étage. Les parois étaient lisses, quoique salies de grandes taches de carbone, comme si elles avaient encaissé des impacts de missiles sol-sol.

Quand le brouillard se fut dissipé, David s'aperçut que la forteresse se dressait au milieu d'un cimetière de carcasses d'avions. Des centaines d'épaves s'entassaient sur le périmètre de l'île, éparpillées, broyées, formant un enchevêtrement de ferraille où se côtoyaient le petit avion de tourisme et le 747. Il devait être impossible de progresser à travers cette jungle de métal déchiqueté sans courir le risque d'y laisser un membre.

« Des kamikazes, fit la voix de Nothanos derrière David. Il ne se passe pas une semaine sans que nos adversaires essayent de nous détruire. La plupart du temps, ils bourrent un avion de TNT et se jettent sur le bâtiment avec l'espoir d'y ouvrir une brèche. Heureusement, nos radars les repèrent dès qu'ils entament leur manœuvre d'approche. La DCA fait le reste. Cela ne les empêche pas de recommencer.

— J'ignorais que vous étiez la cible d'attaques aussi violentes, avoua David.

— Nous évitons d'ébruiter la chose. En matière de terrorisme, la publicité est une erreur stratégique monumentale, elle ne fait que susciter les vocations. L'opposition regroupe aujourd'hui une myriade de mouvements racistes qui prônent la purification ethnique et la destruction pure et simple des formes de vie non humaines. Leur programme séduit les masses populaires qui accusent les extraterrestres de répandre des maladies incurables. L'Église du Pardon constitue le dernier rempart contre cette populace avide d'holocaustes. Nous représentons l'ultime frontière qui empêche les Terriens de basculer du côté de la barbarie. Mais notre position est précarisée par la lâcheté des gouvernements. »

C'était un beau discours, David n'en était qu'à moitié dupe, car il devinait la situation plus complexe. D'autres intérêts, plus secrets, étaient en jeu. En prenant le parti des exomorphes — infiniment plus nombreux que les Terriens ! —, l'Église du Pardon Universel s'assurait le soutien d'une armée considérable qui, tôt ou tard, finirait par se ranger sous sa bannière.

Pour l'heure, le vétérinaire restait fasciné par le spectacle des avions fracassés, carbonisés. Scrutant les parois de la pyramide, il repéra, fichée dans le béton telle une étoile de ninja, une grande hélice aux pales tordues arrachée au moteur d'un antique DC4. Six cormorans s'y tenaient perchés face à l'océan, conchiant de leur fiente le métal bosselé.

La pyramide possédait sa piste d'atterrissage intégrée, le vaisseau s'y posa sans heurt. Quand il descendit de l'appareil, David fut surpris par

la violence du vent qui lui coupa le souffle. Il ne put distinguer l'océan, caché par la masse proliférante des batteries de DCA. Une délégation de prélats se précipita pour accueillir Nothanos ; avec force courbettes et chuchotements, ils lui apprirent que le vrai pape était mort au cours de la nuit. Sa dépouille avait été aussitôt incinérée et ses cendres dispersées en mer dans le secret absolu.

Des novices tenaient lieu de domestiques, ils s'empressèrent de conduire David et ses « sœurs » à leurs appartements. L'intérieur de la pyramide n'avait rien de high-tech, on se serait cru, bien au contraire, dans un luxueux hôtel vénitien à l'ambiance feutrée ou dans un palazzo dominant la lagune. Les plafonds peints dans le style du Canaletto renforçaient l'illusion. De fausses fenêtres à vitrail diffusaient une lumière factice qui dissipait l'impression de claustrophobie qu'aurait pu engendrer un tel mausolée. Tout n'était que tapis, torchères dorées, lustres à pendeloques, statues antiques et crédences en marqueterie.

Les appartements dévolus aux visiteurs étaient somptueusement décorés. Avant de se retirer, les novices signalèrent à David et à ses compagnes que des vêtements à leur taille avaient d'ores et déjà été disposés à l'intérieur des placards. Un livret explicatif y avait été joint afin que les « invités » soient en mesure de respecter l'étiquette en vigueur.

Dès qu'ils furent seuls, l'étudiante lança :

« Tu as vu ? Il y a des filles parmi les prêtres !

— L'Église du Pardon n'impose pas le vœu de chasteté, soupira David. Les relations sexuelles ne sont nullement prohibées. Nous ne sommes pas chez les catholiques, il ne faut pas tout mélanger. »

D'emblée, David sut qu'il ne se sentirait jamais « chez lui » dans ce sépulcre surdimensionné. Tout y était trop grand, trop touffu, trop baroque... Dans les jours qui suivirent, il se prit à détester ces gens qui glissaient tels des fantômes au long des couloirs, il haïssait cette atmosphère de chuchotements, de paupières baissées.

L'étudiante voulut partager son lit, il la renvoya. Il étouffait. On ne lui laissa pas le temps de flâner, deux novices lui montrèrent le chemin du laboratoire, là où l'on avait connecté le fœtus d'Ozataxa à une alimentation mi-biologique mi-électrique. Il apprit à cette occasion que la citadelle possédait sa propre centrale nucléaire afin de n'être dépendante d'aucun fournisseur. Les sous-sols de la pyramide cachaient un empilement d'industries les plus diverses, travaillant à

fortifier l'autonomie de la cité papale.

David prit donc possession du « laboratoire » et se retrouva en tête à tête avec l'œuf translucide d'où émanait une perpétuelle palpitation bleuâtre. Il disposait désormais d'un appareillage complet, et du dernier cri. Pendant une semaine, il s'appliqua à analyser les fluides et les émissions énergétiques du fœtus, essayant de déterminer son état de développement. C'était la première fois qu'il auscultait un animal de cette taille. Un embryon aussi gros qu'un bœuf ! Il essayait de procéder avec méthode, tout en s'avouant qu'il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il devait chercher.

Une constatation le rassura, le fœtus semblait stable, sa transplantation ne l'avait nullement traumatisé. C'était au moins quelque chose de positif.

David commençait à se détendre quand, au début de la deuxième semaine, une explosion fit trembler le bâtiment. Un nouveau kamikaze venait d'écraser son avion sur la face nord de la pyramide. La forteresse n'avait subi aucun préjudice ; la carcasse de l'appareil avait glissé le long de la pente pour s'ajouter à la masse du cimetière aéronautique.

David apprit que des incidents de ce genre étaient fréquents. La pyramide subissait en moyenne trois assauts mensuels. Tantôt c'était un kamikaze, tantôt un commando parachuté qui essayait de prendre pied sur le toit, et que la DCA déchiquetait avant qu'il ait pu toucher le sol. Personne n'avait jamais tenté la moindre attaque par voie terrestre, les carcasses d'avions constituant une barrière infranchissable. Parfois, cependant, une vedette rapide s'approchait au plus près du rivage pour tirer un missile que les contre-mesures larguées depuis les créneaux s'empressaient d'égarer.

Enfin, un matin, David trouva sur le plateau d'argent du petit déjeuner un carton artistement calligraphié l'avertissant que Sa Sainteté Nothanos III souhaitait le voir dans le courant de la matinée et qu'à cette occasion on lui conseillait de revêtir la tenue d'apparat numéro cinq accrochée dans la penderie de sa chambre.

Deux heures plus tard, David était escorté jusqu'au seuil du bureau papal par un homme maigre à l'expression sévère, et qui s'honorait du titre de premier archevêque.

Ayant introduit l'invité dans le saint des saints, le prêtre referma soigneusement la porte pour laisser le vétérinaire en tête à tête avec le souverain pontife.

Nothanos trônait derrière une table de travail surchargée de

gargouilles dorées censées représenter les différentes races d'exomorphes peuplant la galaxie.

« Alors ça y est ? lui lança cavalièrement David. Vous êtes désormais seul en piste ! »

Le prélat choisit de ne pas s'offusquer d'une telle familiarité et dit :

« Oui, il n'y avait pas d'autre solution, vous le savez bien. Il y a longtemps qu'on a abandonné le clonage humain, il ne produisait que des débiles dont la durée de vie n'excédait pas dix ans. C'était un fantasme de biologiste, rien de plus. Ce que nous avons ramené d'Ozataxa va changer les choses.

— Le fœtus...

— Oui, grâce à lui, les hommes de valeur de notre ordre vont réellement devenir immortels. Notre Église ne connaîtra pas l'effondrement qui suit la disparition d'un chef charismatique. Elle restera forte. Et vous allez vous y employer. Tout ce dont vous aurez besoin vous sera fourni, ne lésinez pas. Je vous ai élevés à un grade supérieur, on vous obéira au doigt et à l'œil. Vous êtes désormais un personnage de première importance. Sachez toutefois qu'il vous est interdit de quitter la pyramide. Vous êtes dépositaire d'un secret qui mettrait l'Église en péril, aussi ne pouvons-nous courir le risque que vous soyez capturé par nos ennemis, qui sont nombreux. Vous allez devoir vivre entre ces murs jusqu'à votre dernier soupir... ou du moins jusqu'à ce que vous ordonniez au fœtus de créer une copie de vous-même. Vous serez son médecin pour l'éternité, par copies interposées. Mais ne craignez rien, vous ne serez pas malheureux, si vous ne commettez pas d'erreur, je m'arrangerai pour que la vie vous soit douce. À ce propos, j'ai une surprise pour vous. »

David se raidit, depuis quelques minutes il se sentait oppressé, comme si la teneur en oxygène de la pièce s'amenuisait.

« Une surprise..., répéta-t-il stupidement.

— Oui, reprit Nothanos. Votre fille. Je veux dire votre *vraie* fille, July, est ici. Vous l'aviez placée dans un pensionnat, mais elle en est sortie, elle a demandé à rejoindre l'Église. Elle y est entrée en tant que novice.

— Mais c'est absurde, bredouilla David, elle n'a que douze ans !

— Plus maintenant, corrigea Nothanos avec un sourire empreint de cruauté. Elle a demandé à subir ce nouveau traitement à base d'hormones de croissance qui permet aux enfants de vieillir en accéléré. Vous êtes au courant, bien sûr ? »

Oui, David savait de quoi il s'agissait. Une loi récente autorisait les

mineurs de moins de quinze ans à utiliser le vieillissement artificiel pour échapper à un état physique qui les rendait dépendants des adultes. Les juges de la Cour suprême internationale avaient estimé que l'enfance pouvait être assimilée à une infirmité. La loi ne pouvant empêcher quiconque de se soigner, il était donc légitime qu'un enfant souhaite mettre un terme à un état de tutelle invalidant sur le plan social. Les médias avaient salué dans cette innovation « la fin d'un esclavage légal dont les parents abusaient depuis la nuit des temps ».

David fut pris de vertige, il s'appliqua à n'en rien laisser paraître.

« July a aujourd'hui vingt-trois ans, fit Nothanos d'un ton doux. En quelque sorte, elle est plus âgée que vous... du moins physiquement. C'est une novice fort appliquée. Elle souhaite devenir missionnaire de terrain, comme l'était frère Akenôn. »

« Une espionne, oui ! », songea David avec colère.

« Bien évidemment, reprit le nouveau pape, elle n'a plus besoin de votre approbation pour décider de ses choix personnels. Hélas, je n'ai pas que de bonnes nouvelles à vous annoncer... Il y a le revers de la médaille.

— Quoi encore ? rugit David.

— Votre fils, Kevin, grogna Nothanos dont le visage s'était durci. Il a pris le chemin opposé.

— Que voulez-vous dire ?

— Il a profité du traitement hormonal pour vieillir d'une vingtaine d'années, ce qui lui fait trente-quatre ans aujourd'hui, et il a rejoint les rangs de nos adversaires. C'est devenu un extrémiste farouche qui s'est illustré dans plusieurs attentats. Je tenais à vous l'apprendre. July vous en dira sans doute davantage. Elle sait que vous êtes ici, je l'ai mise au courant de votre... métamorphose. Cela n'a pas paru la gêner outre mesure. Réfléchissez à tout cela et organisez votre vie en conséquence. Tant que le fœtus se portera bien, vous n'aurez rien à craindre de moi, je serai votre plus fidèle allié. À présent, laissez-moi, j'ai beaucoup de travail. Mon... *prédécesseur* avait une fâcheuse tendance à la procrastination, voyez-vous. On ne peut lui en tenir rigueur, ce n'était qu'un humain après tout. »

David prit congé. Le premier archevêque l'attendait au seuil de l'antichambre, impassible. Sans un mot, il raccompagna le vétérinaire jusqu'à la frontière des appartements papaux, là où veillaient en permanence deux moines en froc de bure noire, armés jusqu'aux dents.

Le lendemain, David reçut un message de July qui lui proposait de le rencontrer à la cafétéria du sixième étage.

En sortant de l'ascenseur, David prit conscience que les parties de la pyramide réservées aux novices étaient beaucoup plus spartiates que celles où il demeurait. On aurait cherché en vain tapis précieux, statues de marbre et tentures cramoisies ; là, tout n'était que béton nu, tables et chaises en bois brut. Jusqu'à la vaisselle qui se révéla ébréchée.

Il hésita. La salle était pleine d'une foule de jeunes gens qui bavardaient à mi-voix et, parfois, osaient rire en dissimulant leur bouche derrière leur paume ouverte. Ils étaient vêtus d'une tunique de coton écru sous laquelle ils étaient manifestement nus. David se fit la réflexion qu'ils devaient crever de froid, mais sans doute cela faisait-il partie de leur entraînement spartiate...

Il remarqua enfin une jeune femme qui lui adressait gauchement un signe de la main. Elle était rousse, les cheveux coupés très court, elle ressemblait à Ula. « Une version banalisée, songea David. Dépourvue de charme. » Il eut aussitôt honte de cette pensée.

« July ? », demanda-t-il en s'approchant d'elle.

Elle acquiesça. Elle grelottait, et ses mamelons érigés pointaient sous le mince tissu de la tunique. David détourna les yeux, gêné.

« Papa ? fit-elle, indécise. C'est toi ? Excuse-moi, tu... tu as l'air d'un gosse !

— Et toi d'une femme, répliqua-t-il nerveusement. Ne m'en veux pas, mais j'ai du mal à t'imaginer sans tes poupées. Tout ça va trop vite à mon goût. »

Il comprit qu'il devait réfréner sa colère sous peine de faire capoter l'entretien. Et surtout ne pas lui demander pourquoi elle avait fait ça ?

« Bon sang ! se dit-il, après tout, quand tu l'as abandonnée dans un orphelinat de luxe, tu as renoncé à ton droit de regard sur elle. Alors, ne viens pas jouer les pères offusqués, surtout avec la tête que tu as maintenant ! »

Il se sentait ridicule. Cette entrevue était absurde.

July, témoignant d'un sang-froid qu'il était loin de posséder, lui prit la main et l'entraîna dans un coin, près du hublot panoramique ouvrant sur l'océan.

Ce n'est qu'en s'asseyant devant la baie vitrée que David s'aperçut qu'elle était factice. Il s'agissait d'un écran d'holovision donnant l'illusion que la salle ouvrait sur l'extérieur.

Pendant qu'il se calmait, July alla chercher une théière de *macha* et remplit deux tasses.

« Ne t'inquiète pas pour moi, dit-elle d'une voix sereine. Je vais bien, j'ai choisi cet état de mon plein gré, on ne m'a pas embrigadée. L'Église n'est pas une secte. »

« Qu'en sais-tu ? pensa David. Tu n'es après tout qu'une fillette de douze ans installée dans un corps de femme ! »

« Je sais ce que tu t'imagines, fit July. Tu te dis que je suis immature, facile à berner. Juste une ado qui joue à l'adulte. Tu te trompes, l'hormone de croissance n'agit pas que sur le corps, elle déclenche également une maturation des processus mentaux... Mais peu importe, je ne suis pas venue te parler de moi. Je voulais savoir ce que tu devenais... et puis j'ai vu ces deux *filles* qui t'accompagnent. Elles ressemblent toutes les deux à maman, en plus jeune bien sûr. Maman petite fille et maman lorsqu'elle était étudiante... je le sais, j'ai vu des photos. Qu'est-ce que ça veut dire ? Maman est morte, non ? Tu ne nous as pas raconté de blagues au moins ? »

David baissa les yeux. Il ne savait que dire. Le secret devait être préservé. Jamais Nothanos ne lui pardonnerait la moindre indiscretion. Il ne pouvait parler d'Ozataxa, du fœtus, des copies... Il improvisa :

« Ce sont de lointaines cousines de ta mère, j'ai fait des recherches pour retrouver sa famille. Ça m'a aidé à surmonter le traumatisme de sa mort. Comme elles étaient dans une mauvaise situation, je les ai ramenées avec moi, c'était peut-être une erreur. J'avoue que je ne sais pas trop quoi faire d'elles. Je suis très embarrassé. »

Il s'enfermait. July le dévisageait d'un œil acéré.

« Bon, ça va, capitula-t-elle, si tu n'as pas le droit de parler, je n'insisterai pas. Je sais qu'il se passe beaucoup de choses secrètes ici. Je ne suis qu'une novice, je dois rester à ma place. Toi, tu jouis d'un très haut niveau d'accréditation, tu t'entretiens directement avec Sa Sainteté... ce n'est pas rien. Excuse-moi, je n'aurais même pas dû te poser la question. C'était inconvenant.

— Parle-moi de ton frère, coupa David. Kevin... j'ai appris qu'il avait rejoint les rangs d'une organisation terroriste ? »

July grimaça. Les larmes lui vinrent aux yeux, elle s'empressa de les sécher d'un revers de la main.

« J'ai honte pour lui, balbutia-t-elle. Je ne sais pas comment il a glissé sur cette pente. À la pension, nous nous sommes peu à peu éloignés l'un de l'autre. Nous n'étions pas dans les mêmes classes. Il

s'est mis à fréquenter des garçons bizarres. Après la mort de maman, quand tu as disparu, j'ai pris la décision de me débrouiller seule, de ne plus dépendre de personne. Je suis allée voir la nurse en chef pour faire une AAAA.

— Une quoi ?

— Une demande d'accession accélérée à l'âge adulte. Ils ne peuvent plus refuser, c'est la loi. De plus en plus de gosses le font. Ça m'a permis de quitter la pension. Quand je suis retournée voir Kevin, il m'a fait une crise de jalousie. Il a juré de m'imiter. L'ennui, c'est que nous n'avions pas de quoi vivre. La pension a fait valoir que la somme que tu leur avais versée était non remboursable. Nous étions libres de claquer la porte, mais ils gardaient le fric !

— Vous pouviez revenir à la maison...

— C'est ce que nous avons fait, un temps, mais nous n'avons pas réussi à trouver du travail. Des types me suivaient dans la rue pour me proposer de coucher avec eux, j'avais peur. On crevait de faim. C'est alors que j'ai rencontré un prêtre de l'Église. Il m'a encouragée à postuler pour le noviciat. Ça semblait propre, simple, sûr. J'ai dit oui.

— Et Kevin ?

— Kevin a mal réagi, encore une fois. Il fréquentait toujours de drôles de types. Il buvait. Il disait que tous nos malheurs provenaient des exomorphes, que c'était leur faute si nous n'avions pas eu de vie de famille. Si maman et toi étiez toujours partis à l'autre bout de la galaxie... Il radotait qu'il fallait éliminer les gargouilles. Il m'effrayait. Le soir où je lui ai annoncé que j'entamais mon noviciat, il m'a frappée, battue. Il répétait qu'il aurait préféré que je fasse la pute... Puis il s'est enfui. Quand les prêtres m'ont recueillie, j'avais deux côtes cassées et le bras droit démis. Je n'ai eu aucune nouvelle de lui.

— Tu crois vraiment qu'il a rejoint les terroristes ?

— Oui. Il parlait tout le temps de devenir pilote kamikaze, de jeter son avion sur le palais des papes. Chaque fois qu'un appareil s'écrase sur la pyramide, je ne peux m'empêcher de penser qu'il était peut-être aux commandes, et qu'il est mort pour rien.

— Il a toujours été un peu bizarre, non ? Je me rappelle qu'il étudiait les hiéroglyphes, l'écriture cunéiforme...

— Je crois surtout qu'il a mal supporté la procédure de l'AAAA. Ça induit chez certains sujets mal structurés des comportements sociopathes, c'est rare, mais ça existe. Les derniers temps, il était très remonté contre maman et toi. Il vous rendait responsables de tout ce qui va de travers dans le monde. Il vous traitait d'agents des

gargouilles, il prétendait que maman baisait avec des singes extraterrestres... des saloperies, quoi ! Je ne le supportais plus. Je crois qu'il avait plus ou moins dans l'idée de me pousser à la prostitution. Mon entrée au noviciat m'a sauvée in extremis. Il envisageait de me louer à ses copains, je le sais, j'ai surpris une conversation téléphonique. Il disait cela en plaisantant, mais on sentait que l'idée faisait son chemin en lui. »

David crispa les doigts autour de sa tasse de thé refroidi, hésitant entre la rage et le désespoir.

« Et pendant tout ce temps, se dit-il, je traversais le désert à la poursuite d'une chimère ! »

Une sonnette retentit, annonçant la fin de la pause. Ils se séparèrent avec gêne, ne sachant quelle attitude adopter. July prit l'initiative de l'embrasser sur les deux joues, très « grande sœur disant au revoir à son jeune frère ». La foule des novices l'entraîna.

David demeura un moment figé, le regard perdu dans le paysage du faux hublot panoramique où voletaient des cormorans holovisés au rendu 3D criant de vérité.

Il se fit la réflexion qu'Ula semblait avoir transmis son héritage génétique NV à Kevin. Le comportement du garçon ne pouvait s'expliquer que de cette façon. July, pour de mystérieuses raisons, avait été épargnée par la roulette russe de l'hérédité. Avec un peu de chance, elle le resterait.

Comme il ne se décidait pas à bouger, un serveur vint cérémonieusement lui demander s'il se sentait bien. David le rassura et quitta la cafétéria. Depuis son installation dans la pyramide on ne lui adressait la parole qu'avec la plus grande déférence, comme s'il était le *camerlinguo* ou le *consigliero* du souverain pontife. On le savait, en dépit de son jeune âge, investi d'un pouvoir secret sur l'origine duquel mieux valait ne pas s'interroger.

De ce jour, à l'instar de July, il éprouva une affreuse angoisse chaque fois qu'un nouveau kamikaze écrasait son appareil sur l'une des parois de la citadelle. Il ne pouvait s'interdire d'imaginer Kevin aux commandes du petit avion bourré à craquer d'explosifs, et cette vision le torturait jusqu'au cœur de la nuit, l'empêchant de fermer l'œil. Très vite, il commença à souffrir d'insomnie chronique et perdit du poids. Sa santé s'altéra. Il négligea son travail et n'accorda plus au fœtus qu'une attention de routine. On le voyait rôder sur le toit, se pencher aux créneaux pour scruter le champ d'épaves encerclant la citadelle. Il lui arrivait de rester là une heure, jumelles rivées aux

yeux, à sonder l'enchevêtrement de ferraille, à la recherche d'on ne savait quoi.

Les servants des batteries de DCA prétendaient qu'il gênait la manœuvre, mais les officiers n'osaient adresser la moindre remontrance à ce garçon mystérieux qui bénéficiait de la protection du pontife.

Usant des privilèges que lui conférait sa fonction, David interrogea l'ordinateur central pour savoir s'il existait un passage secret débouchant au rez-de-chaussée de la pyramide, au niveau du champ d'épaves. Le serveur sécurisé lui répondit par l'affirmative et ne fit aucune difficulté pour lui communiquer les codes de déverrouillage. Muni de ce laissez-passer informatique, il organisa une nouvelle rencontre avec July.

Depuis qu'il avait retrouvé sa fille, ses relations avec l'étudiante Ula s'étaient dégradées. La copie développait un curieux sentiment de jalousie à l'égard de cette humaine qui accaparait désormais les pensées de David. Elle la considérait comme une rivale amoureuse et multipliait les scènes de ménage dont les échos se propageaient au long des couloirs, faisant les choux gras des domestiques aux aguets.

« C'est absurde ! protestait David. C'est ma fille !

— C'est ce que tu prétends, ripostait Ula, comment puis-je te faire confiance ? Les humains passent leur vie à mentir !

— Tu te joues la comédie, concluait rituellement David. Tu ne peux pas être jalouse, tu sais bien que tu n'éprouves pas réellement ces sentiments... Tu les reproduis comme le ferait un acteur, parce que tu vois les personnages réagir ainsi dans les séries holovisées sentimentales que tu passes tes journées à regarder. Ne sois pas dupe de toi-même ! Ne cherche pas à te convaincre que tu es vivante !

— Je sais que tu me considères comme une poupée gonflable, vitupérait alors Ula, mais je suis bien plus que cela, et tu t'en apercevras trop tard. D'ailleurs, c'est là l'histoire de ta vie : tu prends conscience des choses quand il est trop tard ! »

Ces échanges se terminaient chaque fois par des claquements de portes et des vases brisés, selon les poncifs en usage dans les soap-opéras dont s'abreuvait Ula.

David avait conscience de se montrer cruel, mais il était trop préoccupé pour consacrer du temps à analyser ses propres sentiments. Il ne voyait plus la fillette-Ula qui suivait les cours destinés aux très jeunes novices, et semblait s'en satisfaire. En vérité, il avait fini par prendre en grippe les deux copies dont la seule vue lui rappelait ses

erreurs et la quête imbécile d'Ozataxa... cette quête où tant de compagnons avaient trouvé la mort : Itai, Ivana, Akenôn, Nazdrava... Leurs visages le hantaient. Il aurait donné cher pour effectuer un saut temporel et effacer cet épisode.

July se présenta au rendez-vous avec une expression renfrognée.

« C'est un peu gênant pour moi, expliqua-t-elle. Personne ici ne sait que tu es mon père, et l'on commence à jaser. On raconte que je suis ta nouvelle concubine, que tu as répudié l'ancienne. On me considère comme la favorite en titre, on me transmet des requêtes, des placets, en espérant que j'userai de mon influence auprès de toi pour les faire accepter ! »

David, qui avait à peine écouté, balaya ces jérémiades d'un geste impatient. Il brûlait d'exposer son projet à July.

« Écoute ! haleta-t-il. J'ai besoin de toi. Nous allons sortir de la pyramide pour explorer le champ d'épaves. Je veux m'assurer que Kevin ne figure pas parmi les victimes des précédents crashes. Or il n'y a que toi qui sois en mesure de l'identifier. J'ignore tout de l'apparence qu'il a aujourd'hui, au terme du traitement AAAA. »

La jeune femme eut un mouvement de recul et écarquilla les yeux. Elle était devenue très pâle.

« Tu es fou ! murmura-t-elle. Quitter la citadelle est interdit... et c'est absurde ! Il y a trop de carcasses, nous ne pourrions jamais les visiter toutes. Leur entassement est instable, elles peuvent s'écrouler à tout instant... Et puis... et puis leurs pilotes ont été déchiquetés par les explosions, les cadavres seront inidentifiables... Non, ça ne tient pas debout. Tu perds la tête ! Ressaisis-toi ! »

À nouveau, David balaya l'objection.

« Ce n'est pas certain à cent pour cent, lâcha-t-il. En outre, tu pourrais reconnaître un vêtement, un objet ayant appartenu à Kevin... J'ai besoin de savoir. On doit tout tenter ! Ne me laisse pas tomber ! Dis oui ! »

July finit par capituler. Le lendemain, au lever du jour, ils sortirent de la forteresse papale par un passage secret indécélable depuis l'extérieur. Immédiatement, David comprit que sa fille avait raison, jamais ils ne pourraient explorer la jungle de ferraille qui proliférait au pied des murailles. Les avions, disloqués, éparpillés, formaient un enchevêtrement couvert de rouille et de guano. Hélices, empennages, ailerons étaient fichés en terre comme autant d'obstacles acérés. Tous les produits de l'aéronautique des cinquante dernières années étaient

représentés, depuis le petit appareil de tourisme jusqu'au long-courrier, en passant par le lourd transporteur militaire. Il s'agissait d'avions achetés d'occasion, au surplus de l'armée, ou détournés par des terroristes suicidaires. Tous avaient subi le même sort et s'étaient abattus en flammes au pied de la pyramide, fauchés en plein vol par le barrage de la DCA ou les missiles d'interception à courte portée. Il en résultait un spectacle dantesque, un carnage de métal tordu submergé par le varech et les crabes géants des eaux chaudes.

Ne voulant s'avouer vaincu, David tenta de se frayer un chemin dans le labyrinthe. Les postes de pilotage auxquels il accéda ne contenaient que des squelettes nettoyés par les crabes et les becs des cormorans, ou encore des momies goudronneuses réduites de moitié par la chaleur des incendies. Des morts sans visage. Au bout d'une demi-douzaine d'« identifications », July refusa de poursuivre l'expérience.

C'est alors que David, agacé, se blessa à la cuisse en heurtant une tôle. La coupure était profonde, il se mit à perdre beaucoup de sang. July dut déchirer le bas de sa tunique pour improviser un garrot.

Il leur fallut battre en retraite sans plus attendre.

La blessure s'infecta ; David fut la proie d'une forte fièvre et sombra deux jours durant dans un semi-coma.

Quand il reprit conscience, July, l'étudiante et la fillette se tenaient à son chevet, silencieuses. Il comprit qu'elles avaient — le temps de le tirer d'affaire — conclu un pacte d'union sacrée, mais n'en restaient pas moins ennemies.

July lui apprit que Sa Sainteté Nothanos III avait exigé que tout soit mis en œuvre pour guérir au plus vite David Sarella qui constituait un pion essentiel dans le combat que l'Église menait contre les forces des ténèbres.

David se remit plus lentement qu'on n'aurait cru, et il conserva de son aventure une claudication qui l'obligea à se déplacer en s'aidant d'une canne. On le voyait souvent au sommet de la forteresse, errant gauchement au long des remparts, entre les batteries de DCA, trébuchant parfois sur les culots de cuivre des obus, au grand agacement des artilleurs. De temps à autre, il s'immobilisait dans la découpe d'un créneau et fixait l'horizon, comme s'il guettait quelque chose qui tardait à venir. On ne savait quoi.



www.folio-lesite.fr/foliosf

GALLIMARD

5, rue Gaston-Gallimard, 75328 Paris cedex 07

www.gallimard.fr

© *Éditions Gallimard, 2013.*

Serge

Brussolo

Frontière barbare

En tant qu'exovétérinaire, David Sarella parcourt l'univers de monde en monde, pour le compte de l'Organisation des planètes unies. Sa mission : pacifier et réhabiliter les exomorphes belliqueux, une fois les conflits terminés. Il est aidé par sa femme, Ula, qui possède elle-même des gènes extraterrestres. Leur nouvelle mission les entraîne sur la planète Mémoriana, où un cessez-le-feu semble sur le point d'être négocié. Sur place, toutefois, les exomorphes ne s'en laissent pas conter et la situation s'avère plus dangereuse que prévu.

Pour son grand retour à la science-fiction, Serge Brussolo nous offre une aventure palpitante au cœur d'un monde inconnu, tout en continuant à explorer, avec l'imagination débordante qui lui est propre, les profondeurs de la psyché humaine.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

FRONTIÈRE BARBARE (Folio Science-Fiction n° 447)

Aux Éditions Denoël

En grand format

LES OMBRES DU JARDIN (Folio n° 3159)

LA MAISON DE L'AIGLE (Folio n° 3050)

LA MOISSON D'HIVER (Folio n° 2861)

LE NUISIBLE

HURLEMORT (Folio n° 2961)

LA ROUTE OBSCURE

3, PLACE DE BYZANCE

LE MURMURE DES LOUPS

Dans la collection Présence

MA VIE CHEZ LES MORTS

Dans les collections Présence du futur *et* Présence du fantastique

REMPART DES NAUFRAGEURS

LA PETITE FILLE ET LE DOBERMANN

NAUFRAGE SUR UNE CHAISE ÉLECTRIQUE

Ces trois romans sont réédités en un seul volume sous le titre

LA PLANÈTE DES OURAGANS (Folio Science-Fiction n° 138)

LE SYNDROME DU SCAPHANDRIER (Folio Science-Fiction n° 12)

BOULEVARD DES BANQUISES (Folio Science-Fiction n° 103)

CE QUI MORDAIT LE CIEL... (Folio Science-Fiction n° 144)

MANGE-MONDE (Folio Science-Fiction n° 183)

L'HOMME AUX YEUX DE NAPALM (Folio Science-Fiction n° 232)

LA NUIT DU BOMBARDIER (Folio Science-Fiction n° 283)

LE CHÂTEAU D'ENCRE

LES LUTTEURS IMMOBILES

AUSSI LOURD QUE LE VENT

PORTRAIT DU DIABLE EN CHAPEAU MELON

PROCÉDURE D'ÉVACUATION IMMÉDIATE DES MUSÉES FANTÔMES

CARNAVAL DE FER

SOMMEIL DE SANG

VUE EN COUPE D'UNE VILLE MALADE

Cette édition électronique du livre *Frontière barbare* de Serge Brussolo a été réalisée le 22 mars 2013 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782070447763 - Numéro d'édition : 242557).

Code Sodis : N52596 - ISBN : 9782072470066 - Numéro d'édition : 242599

Le format ePub a été préparé par ePagine
www.epagine.fr
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Table of Contents

Titre

L'auteur

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Copyright

[Présentation](#)

[Du même auteur](#)

[Achevé de numériser](#)

Table of Contents

Titre

L'auteur

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser